

Innocenti (French Edition)

Eric Descamps

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ERIC DESCAMPS

INNOCENTI



ATINE NENAUD

Innocenti

© *Atine Nenaud, 2015*
Tous droits réservés

ISBN 978-2-930735-11-5

Dépôt légal D/2015/12.633/1

À mes parents

Sourdine

*Here's my station
but if you say just one word I'll stay with you*

CHRISTINE AND THE QUEENS

Déborah sait qu'elle rêve et elle prie pour que cela ne s'arrête pas, tant le songe la ravit. Un joli soleil printanier s'est installé au-dessus des platanes aux feuilles vert tendre, dont l'ombre portée sur le sol semble faire danser le gazon. Elle porte sa robe en lin blanc, celle qui donne à son mari un regard malicieux lorsqu'en fin d'été, la peau de Déborah se colore comme du miel. Sous le ciel d'un bleu intense, un vent faible coule avec la régularité d'un fleuve. Les abeilles s'affairent autour des pommiers. Déborah tient sa fille dans ses bras. Jasmine n'est pas encore éveillée, mais déjà sa petite tête remue, à la recherche du sein maternel. Déborah la laisse patienter un peu, fascinée par la frimousse de son nouveau-né dont les yeux viennent de s'ouvrir en même temps que la bouche. Cet imperceptible mouvement des lèvres suscite un étrange frisson. Déborah sent le lait affluer. Le vent souffle un peu plus fort, mais l'air reste doux et le calme règne. La jeune femme n'a pas envie de rentrer pour nourrir sa fille. Elle pince l'aréole de son sein droit entre l'index et le majeur et présente à Jasmine ce qu'elle convoite. Déborah ferme les yeux. Elle se concentre sur les bruits de déglutition qui se mêlent aux soupirs du nourrisson, mélange d'effort et de satisfaction, et en même temps elle accorde une attention particulière à son ventre, qui se contracte un peu plus fort à chaque tétée. Jamais la jeune femme n'aurait cru qu'elle pourrait se sentir « animale » à ce point. Qu'au-delà de l'accouchement, sa propre fille agirait encore si intensément sur sa physiologie la plus intime, comme si son destin de femme n'était autre que d'enfanter à nouveau, puis à nouveau, puis encore et encore. Un coup de vent plus chaud lui fait ouvrir les yeux. Jasmine diminue déjà ses efforts : il faut que Déborah la sollicite pour qu'elle finisse son repas. Elle détache sa fille de son sein droit et porte son petit corps contre son épaule. « On fait une pause, ma chérie ? Un petit rot et on s'y remet, d'accord ? » Même en rêve, nourrir son enfant est une affaire sérieuse. Déborah fait glisser ses

doigts le long de la colonne vertébrale de sa fille, de haut en bas, de bas en haut. Le nourrisson se tortille un peu avant d'obéir à sa maman en libérant son estomac. L'été s'invite dans le rêve de Déborah : l'air printanier se mue doucement en un souffle plus chaud. Elle transpire un peu, mais peut-être est-ce l'effet des contractions qui s'intensifient dans son ventre. Déborah se souvient que dans la vie réelle, loin de son rêve qu'elle n'a aucune envie de quitter, Jasmine est encore à venir. Comme pour s'accrocher à ce songe si réaliste, la jeune maman laisse doucement glisser sa fille de son épaule à son cou, puis à son sein gauche. Le nourrisson s'empare du mamelon avec voracité, déclenchant à nouveau une salve de contractions. La douleur devient gênante. Déborah sent venir le moment où son corps va l'arracher à ses songes et à l'image si harmonieuse de sa fille. « Bientôt, ce sera comme dans mon rêve, n'est-ce pas, Jasmine ? Tu n'imagines pas comme je suis impatiente. » murmure-t-elle. La douleur se propage du ventre vers la poitrine, insistante, prête à tétaniser son corps, à l'aspirer en-dehors de son rêve, aussi Déborah jette-t-elle un dernier regard à sa fille qui boit toujours avec avidité. Ses petites narines, tout contre le sein gauche de sa mère, émettent un son humide. « Elle avale trop vite », se dit Déborah, qui gémit sous les crispations de son ventre et en même temps à l'idée de son retour forcé vers le réel. La bouche grande ouverte, Jasmine tête, quelques gouttes coulent sur le bord de ses lèvres. Le lait maternel est rose comme les joues de sa fille, mais à chaque nouvelle contraction qui prend le ventre de Déborah en tenaille, il paraît plus sombre. Plus rouge. Jasmine tête et tête encore. Elle transpire sous l'effort et la sueur qui perle sur son front laisse apparaître des reflets vermillon. Une nouvelle contraction s'annonce, elle arrache définitivement Déborah à son sommeil. Les arbres, le soleil, disparaissent d'un coup.

Il fait nuit. La jeune femme a froid, elle qui avait toujours trop chaud depuis qu'elle est sur son lit d'hôpital. Ses mains se portent à son ventre. Jasmine est bien là. Malgré la douleur, elle sent son bébé, se rassure et revient avec précipitation à la réalité. Les contractions. C'est le grand jour. Jasmine va arriver. Elles vont pouvoir quitter le service des « grossesses à risques », où malgré l'amabilité des sages-femmes, elle se sent prisonnière. Six semaines que ça dure. Mais ça en valait la peine, c'est presque fini. Une nouvelle contraction arrive, plus intense encore. Quelque chose se rompt en bas, comme une bulle qui éclate. « Je perds les eaux », se dit Déborah, qui entend des pas dans le couloir. Elle tend le bras vers l'interrupteur qui pend à côté de son lit, mais son mouvement s'exécute au ralenti, dans un silence étrange. Sa main retombe avec lenteur, tandis qu'une sage-femme pénètre dans la chambre en allumant les néons gris. Le monde autour de la jeune femme alitée ralentit à un tel point qu'elle peut presque voir la lumière quitter le plafond pour tomber sur elle. Au passage, son regard ricoche sur le visage horrifié de la sage-femme, qui porte ses deux mains à la bouche et crie quelque chose. La douleur s'éloigne, même si Déborah sent bien qu'une

nouvelle contraction lui mord le ventre. La sensation de perdre à nouveau une vague d'eau lui fait porter le regard vers le pied de son lit. L'obscurité envahit peu à peu la pièce, mais Déborah comprend qu'elle perd du sang. Plus qu'elle imaginait en avoir dans le corps. Elle n'a plus la force de crier, ni de garder les yeux ouverts. Blanche comme un linge, elle repose la tête sur l'oreiller, ferme les yeux pour chercher à nouveau le soleil. Lorsqu'elle le trouve, c'est à peine si elle se rend compte qu'on la manipule avec empressement, que c'est l'affolement autour d'elle. Les contractions se sont éloignées. Déborah est déjà de retour dans son rêve. Sa conscience se dilue et en même temps elle se simplifie à l'extrême, pour se résumer à une seule et unique idée : le repos est tout proche, comme s'il était tout contre sa peau. Elle n'a plus froid, plus chaud. Une simple pensée et son rêve durera pour toujours. Elle n'a qu'à en décider.

Déborah vient de quitter son corps, elle est légère, elle monte. Enfin libre, elle prend sa fille dans ses bras et laisse son cœur s'arrêter.



Assis dans le couloir de l'hôpital, la tête dans les mains, Vincent aurait donné cher pour revenir deux semaines en arrière. S'il avait pu entrevoir où tout cela le mènerait, il aurait mis de l'eau dans son vin. La dispute aurait été évitée. Alice ne serait pas partie avant de revenir comme une voleuse. Elle n'aurait pas fourré quelques vêtements dans un sac de sport sorti de nulle part avant de disparaître. Il ne l'aurait pas laissé faire, non. Ni ce soir-là, ni plus tard, lorsque, revenu d'une interminable journée de travail, il avait retrouvé l'appartement vide de toute trace de sa fiancée.

Enfin, « fiancée », c'était beaucoup dire. Vincent avait trouvé le mot joli. Alice l'avait laissé dire, depuis les trois mois qu'ils vivaient ensemble.

Le regard dans le vide, Vincent comptait les aiguillages. *Les « Si » avec lesquels on met Paris en bouteille avec Bruxelles pour bouchon*, comme disait sa grand-mère.

Admettons qu'il n'y ait pas eu de dispute. Aurait-elle pour autant renoncé à ses projets ? Certainement pas. C'est d'ailleurs cela qui avait mis le feu aux poudres. L'aurait-il accompagnée à la manifestation ? Pas plus : il avait travaillé ce dimanche-là, plutôt à fond les ballons. Aurait-il pu la prévenir d'un danger ? Encore moins. D'ailleurs, au moment de leur dispute, personne ne savait encore rien et quelques heures à peine plus tard, plus rien n'aurait pu filtrer. Le peu que Vincent avait pu apprendre avait été mis sous cloche sans délai.

Et à observer leur mine, les policiers qui l'entouraient n'étaient pas

sortis du souk.

La porte à battants s'ouvrit et se referma aussitôt, laissant passer un des légistes à qui Vincent avait parlé quelques minutes auparavant. Comme pour se débarrasser du souvenir de cette brève conversation, le jeune homme déplia son long corps pour se lever. Il vit des étoiles voleter devant ses yeux, hésita et fit quelques pas avant d'entendre une voix familière lui dire :

— Hé, Ghesquières, tu comptes aller où ? Tu es un témoin, tu bouges pas d'ici.

Vincent leva un majeur peu convaincu en direction du flic et força ses jambes à le porter d'urgence vers les toilettes.

≈

Alice avait dit qu'elle se barrait, mais, vexé, Vincent l'avait devancée. Il avait lâché : « Je reviens », avait pris tout son temps pour descendre les trois étages qui le séparaient des pavés luisants de la rue et avait filé en direction de la Seine, en se demandant s'il s'habituerait un jour aux sautes d'humeur de sa volcanique compagne.

Alice brandissait ses origines italiennes avec fierté. Vincent, lui, trouvait qu'elles avaient bon dos. Une fois encore, elle venait d'ensevelir son homme sous un flot de paroles – pratique typiquement napolitaine et fort déloyale envers lui, qui perdait ses moyens dès que le ton montait – pour lui annoncer haut et fort son intention de défiler en faveur du « mariage pour tous », contrairement à ce que ses très catholiques origines prênaient. *Les femmes dans toutes leurs contradictions*, s'était-il dit, sans pour autant que cela le soulage. Il avait pourtant tenté de lui dire qu'il était d'accord avec elle, mais il ne voyait pas l'intérêt de manifester son soutien à une loi qui serait votée quoi qu'il arrive. Alice, quant à elle, entendait bien *pourrir le dimanche de ces connards de réacs* qu'elle entendait s'exprimer un peu partout. Et leur montrer qu'ils allaient perdre la partie, tous autant qu'ils étaient.

Au fil de sa balade, Vincent avait senti la colère céder la place à un sentiment moins définissable. Sombre, froid, il avait rampé comme un mauvais frisson le long de son dos, avant de lui prendre la gorge. Le studio était plongé dans le noir. Vincent s'était menti et avait murmuré : *elle dort*. Pour le faire taire, une pointe de douleur était venue paralyser sa pomme d'Adam.

Arrivé dans sa chambre, nouveau mensonge, (cette fois) muet : *elle se calme et elle revient*. Vincent s'était allongé, avait fermé les yeux, guettant le moindre bruit. L'ascenseur, la porte d'entrée, des pas dans la rue. Il avait sombré rapidement. Ces disputes l'épuisaient.

Alice l'avait tiré de sa torpeur au beau milieu de la nuit. Vincent n'avait pas bougé d'un pouce, n'avait même pas tenté un geste pour regarder l'heure. Les yeux mi-clos, il avait guetté les traces de larmes sur le visage de sa fiancée, il n'avait trouvé qu'un regard absent. La silhouette de la jeune femme s'était affairée devant le placard où elle rangeait ses vêtements, dans le faible contre-jour gris de son téléphone portable, puis avait rapidement quitté la pièce, son sac à l'épaule.

≈

— Tu connais la musique, Ghesquières. Tu es un bon gars. J'oublie ton geste de tout à l'heure. À ta place, je serais effondré aussi. Je te comprends. Et sache que je suis désolé pour ta copine.

Ma fiancée.

Vincent ne pensa même pas à rectifier.

Trois chaises roulantes se partageaient l'espace avec quelques étagères vides. Comment étaient-ils arrivés dans cette pièce ? Le jeune homme, les yeux rivés au plafond, n'en savait pas grand-chose. Il avait senti ses jambes le lâcher en sortant des toilettes. La lumière des néons lui avait pénétré les yeux, comme si elle s'était liquéfiée à l'approche de son visage. Puis il y avait eu ce qu'il croyait être quelques minutes de noir total. S'il comprenait son interlocuteur, cela s'était limité à quelques secondes. Il s'était retrouvé allongé le long du mur, le corps pesant lourd sur le treillis de métal blanc du brancard.

— Tu veux un truc sucré à boire ?

Vincent resta muet. Il savait que le policier n'allait plus sur le terrain depuis des années, mais il soupçonnait que ses réflexes étaient restés intacts. Il avait droit au « bon flic » pour l'instant, mais ça changerait certainement. Le tout était de savoir quand.

— Tu dis que ta copine s'est tirée le 13 janvier au soir, il y a deux semaines, et que tu ne l'as plus vue depuis. Pas un coup de téléphone, pas un message, rien via Internet.

— Rien. Et vous savez déjà tout ça. Vous et moi, on s'est vus chaque jour, depuis le 13. On a bossé presque tout le temps à moins de dix mètres l'un de l'autre. Vous m'avez même dit que ça vous gonflait, mes jérémiades.

Vincent Ghesquières se tut. Il ne put s'empêcher de penser qu'un autre homme contrôlait désormais l'esprit du flic qui lui faisait face. Le lieutenant Bramans n'avait plus grand-chose de commun avec le type plutôt sympathique qu'il avait côtoyé des semaines durant.

— Écoute, je ne vais pas te faire un dessin. Ce que tu as pu me

raconter depuis deux semaines, ça ne compte pas. Plus depuis ce soir. Ce qui importe, c'est ce que tu vas dire à mes collègues à partir de maintenant.

— J'avais compris.

— Raison de plus pour dire toute la vérité, Vincent. Qu'on en finisse.

Que voudraient-ils savoir, au juste, ses collègues ? Vincent n'en savait pas grand chose. Peut-être lui faire porter un quelconque chapeau, mais lequel ?

Il s'était réveillé le 14 janvier vers six heures, avec une migraine digne d'un lendemain de rhum-coca. Une fois dans la salle de bains, il avait examiné son reflet dans le miroir pendant de longues minutes, dans l'espoir de remettre sa tête à l'endroit.

— Tu avais bu de l'alcool, le soir de votre dispute ?

— Pas une goutte. Quand Maryse m'a appelé, il était sept heures. J'étais déjà debout. Le temps d'avaloir deux aspirines, je suis venu tout de suite.



« Salut, la pièce rapportée. Le lieutenant apprécierait que tu ramènes tes fesses immédiatement. Ta tête aussi, tant qu'à faire, et ce qu'il y a dedans. Je peux me tromper, mais à mon avis, c'est le grand jour. »

En principe, Vincent était en congé le lundi, mais il avait bondi sur l'occasion unique d'oublier les éclats de voix de la nuit. Vingt minutes plus tard, la « *pièce rapportée* » slalomait entre les armoires métalliques posées dans le couloir menant au bureau de son « client », le lieutenant Juste Bramans.

— C'est vrai ce que dit Maryse ? On démarre les tests d'acceptation aujourd'hui ?

Vincent avait deviné que la réponse serait négative avant de terminer sa phrase. Deux hommes qu'il n'avait jamais vu encadraient Bramans et avaient décoché au jeune homme un regard qui disait à quel point il était à côté de la plaque.

— On va tester ta mécanique, avait répondu calmement le lieutenant. On a un problème urgent à résoudre et tu vas nous aider.

— Attendez, avait répliqué le jeune homme, sur la défensive. Tant que nous n'avons pas terminé l'étalonnage de tous les flux vidéo, nous ne pouvons pas travailler sur des données réelles.

— Ce n'est pas pour ça que je t'ai fait venir, Vincent. Les derniers flux vidéo attendront. À partir de maintenant, ce que tu vas entendre reste entre nous. Pas un mot à qui que ce soit. Pas à ton patron, pas à ta

copine, rien.

— Je dois rendre compte à ma société...

— Tu lui communiqueras tes conclusions techniques. Rien d'autre. Je n'ai ni le temps ni l'obligation de me justifier.

Surpris, Vincent n'avait pas insisté. Bramans avait l'habitude d'être obéi, c'était une évidence pour le jeune homme depuis la première poignée de main. Et à voir sa tête, il ne s'était pas couché de la nuit.

— Je vous écoute.

— Je n'ai pas à te rappeler que tu as apposé ta signature au bas d'un document où le mot « confidentiel » est écrit en gras et souligné ?

— Je m'en souviens parfaitement.

— Ni ce qui t'attend au cas où tu laisserais traîner des infos là où il ne faut pas ?

— Non plus.

— Bien, dit Bramans. D'après toi, il y avait combien de manifestants dans les rues, hier soir ?

— Un million, si j'ai bien entendu ?

— Faut pas croire les médias, jeune homme, avait répliqué un des acolytes de Bramans d'un ton froid. Il y en avait trois cent mille, à tout casser. Combien de temps faut-il à votre logiciel pour trouver quelqu'un dans cette foule ?

≈

Le logiciel en question s'appelait *Crowdscan*.

Vincent s'occupait – entre autres choses – de son implantation dans toutes les villes où il était utilisé. Ceci nécessitait une longue et délicate phase de paramétrage et Vincent excellait dans ce travail de précision. Cela faisait six mois qu'il travaillait sur ce projet et quelques semaines qu'il collaborait au jour le jour avec Bramans.

Crowdscan était un logiciel de reconnaissance faciale. Au départ, il avait été conçu comme un « composant » exploité par certains réseaux sociaux, pour permettre l'identification d'une même personne sur diverses photos numériques, prises à différents âges de sa vie. Basée en Belgique, la *startup* pour laquelle Vincent travaillait s'était consacrée à étendre l'algorithme de reconnaissance des visages aux images animées. Pour peu que la photo d'origine soit suffisamment nette, *Crowdscan* pouvait repérer un visage sur un flux vidéo, quel que soit son format. Certaines municipalités au Royaume-Uni avaient couplé la première version de *Crowdscan* à leur système de

surveillance vidéo de l'espace public, avec une efficacité surprenante : une fois identifié, un individu pouvait être suivi dans tous ses déplacements, tant qu'il restait dans l'espace couvert par les caméras de surveillance reliées au logiciel. Ainsi, c'était *Crowdscan* qui avait permis aux forces de l'ordre anglaises de traquer Osman Hussain, l'auteur présumé d'un des attentats perpétrés à Londres en juillet 2005. La presse, qui avait diffusé des images floues des terroristes présumés et suscité d'innombrables témoignages auprès des autorités, ignorait à l'époque avec quelle efficacité – et dans le plus grand secret – le « logiciel continental », comme les britanniques l'avaient appelé, s'était mis à trier, comparer, filtrer des visages par dizaines de milliers, avant d'en faire sortir miraculeusement quelques-uns du lot. En quelques jours de calculs exécutés à une vitesse de plusieurs milliards d'opérations à la seconde, *Crowdscan* avait réussi à mettre bout à bout toutes les séquences vidéo représentant les déplacements de chaque poseur de bombe. De nouvelles photos – à peine de meilleure qualité que les premières – avaient été diffusées, et, presque instantanément, plusieurs centaines de témoins avaient formellement reconnu chacun des individus recherchés. Ainsi le gouvernement avait-il retrouvé la trace des terroristes, louant publiquement le civisme des sujets de sa gracieuse majesté, tout en évitant soigneusement de révéler la vraie nature des moyens utilisés pour parvenir à leurs fins.

Par la suite, nombre de grandes villes européennes avaient manifesté leur intérêt pour un tel système, procurant à la startup un carnet de commandes plein à craquer. Paris était la dernière en date. À la suite d'un appel d'offres, le logiciel chercheur de visages avait emporté le marché face à une concurrence bien moins renommée. Et voilà que *Crowdscan* allait passer son examen d'entrée de manière anticipée.

— Il y eu des incidents durant la « manif pour tous », expliqua Bramans, en agitant doucement la tasse de café qu'il tenait à la main. Tout ne s'est pas passé dans le calme, loin de là. On pouvait s'y attendre.

— J'ai entendu parler de quelques débordements.

— Nous avons six visages à soumettre à *Crowdscan*.

— Des casseurs ? Ils n'ont pas été arrêtés et vous voulez les identifier ? Retracer leur parcours, voir comment ils ont infiltré la manif ?

Le lieutenant interrogea du regard ses collègues. Ils n'avaient pas été présentés et sans que Vincent puisse se l'expliquer, il s'en trouva subitement mal à l'aise.

— Tu poses trop de questions à la fois, dit-il d'un ton où son autorité naturelle avait subitement disparu. Je répète une fois encore la mienne. Tu as bien compris qu'à partir de maintenant, c'est motus et bouche cousue ?

— Lieutenant Bramans, intervint l'un des deux autres, nous allons en rester là.

— Pas question, répliqua l'intéressé. Seul Vincent peut faire le job en un minimum de temps.

L'échange de regards lourds qui s'ensuivit laissa Vincent interdit. Le troisième homme, qui était resté muet depuis le début, rompit le silence.

— Comment *Crowdscan* réagit-il lorsque le visage de la personne recherchée présente une anomalie, Monsieur Ghesquières ?

La question parut tellement saugrenue à Vincent qu'il y répondit sans réfléchir.

— Il faut ré-échantillonner. Enfin, je veux dire : soit on modifie les paramètres de tolérance de l'algorithme, soit on retouche d'abord la photo pour la faire ressembler au visage dans son état normal, mais... Vous voulez dire quoi au juste ? C'est la personne sur la vidéo qui a une anomalie ou la photo d'échantillon ?

— Même si l'anomalie est minime ? Un large sourire par exemple ?

L'informaticien persévéra, sans se rendre compte que l'homme n'avait pas répondu à sa question.

— Un large sourire est une expression du visage commune. *Crowdscan* gère ça sans problème, dit-il avec un accent de fierté.

— Les yeux fermés, une grimace, un bâillement ?

Où veut-il en venir ? Ils ont arrêté les casseurs et leur ont démoli la tronche ?

— Les yeux, poursuivit le jeune homme, ça, c'est super important de bien les voir. Pour les expressions de la bouche, comme je vous ai dit...

— Vous êtes formel ?

L'image de visages tuméfiés traversa l'esprit de Vincent, qui trouva subitement l'odeur du café insupportable. Comme pour le pousser à bout, Juste Bramans porta sa tasse à la bouche et avala une gorgée avec bruit.

Vincent garda le silence et tenta d'évaluer si le lieutenant avait autorisé sur son collègue, ou si c'était le contraire. Le policier finit son café. Le troisième homme reprit la parole.

— Vous avez un téléphone portable ?

L'informaticien porta machinalement la main à la poche gauche de son jeans ; l'image d'Alice lui traversa l'esprit à la vitesse de l'éclair.

— Donnez-le au lieutenant Bramans, ajouta-t-il.

Ce dernier lui tendit une main ouverte en ajoutant :

— Tu ne peux avoir aucun contact avec l'extérieur jusqu'à nouvel ordre. Tu n'auras pas non plus accès à Internet.

Le portable dans la main, Vincent suspendit son geste :

— Vous allez m'expliquer ?

Les deux hommes semblèrent se détendre quelque peu lorsque l'appareil atterrit dans la main du flic.

— On ne parle pas des petites frappes qui ont cassé quelques vitrines ou renversé des scooters, laissa tomber Bramans. Il y a eu des morts, Vincent. Six morts.

— Six ? Je n'ai rien...

— La presse ne sait rien. Il n'y a d'ailleurs rien à savoir.

— Comment ça ?

Le lieutenant empocha le portable, posa sa tasse vide sur son bureau et s'approcha de la fenêtre.

— On n'a que quelques éléments pour l'instant. Les victimes ont été secourues à différents endroits du parcours de la manifestation. Aucune n'est décédée sur place, mais presque toutes durant leur transport vers l'hôpital. Leur destination était à chaque fois différente : St Joseph, Urgences médicales de Paris, Bichat... On reverra la liste ensemble plus tard. Voilà pourquoi on a mis du temps à établir un lien entre ces six cas.

— Il y a un lien ?

— Comme le nez au milieu de la figure. Toutes les victimes sont des femmes et elles sont mortes de la même manière.

— Comment ?

— Hémorragie.

Vincent Ghesquières trouva une chaise et s'assit.

— On leur a donné... des coups de couteau, ou quelque chose comme ça ?

— Nous attendons les résultats des deux dernières autopsies. Tu n'as pas besoin d'en savoir plus pour ce que tu as à faire.

≈

Voici le visage de chaque victime et la position GPS de chaque endroit où les victimes ont été secourues. Je veux que Crowdsan les repère sur chaque vidéo prise à proximité et retrace leur parcours, aussi loin que tu pourras remonter dans le temps. Tu me fournis toutes les références, le lieu, l'heure, la caméra, l'angle. La totale. Ça prendra le temps qu'il faudra. Ensuite, quand tu m'auras confirmé qu'une fois sorti d'ici, tu auras tout

oublié, je te rendrai ton téléphone mobile et tu iras te reposer. Arrange-toi pour ne parler à personne.

Vincent était resté immobile durant une bonne minute avant de se lever, le cerveau en ébullition. Il avait beau avoir vu nombre de séries policières, les photos prises sur la table d'autopsie lui glaçaient le sang. Le reste aussi, d'ailleurs. Six victimes durant la « manif pour tous », couverte par tous les médias, et personne n'en aurait parlé, ni la presse écrite, ni la télévision ? Rien sur les réseaux sociaux ? C'était tout bonnement inconcevable. Le truc avait à coup sûr été étouffé.

— Il y a une piste criminelle ? hasarda le jeune homme. Politique ?

Bramans quitta la fenêtre et se tourna vers lui, le regard froid.

— Ne te laisse pas polluer l'esprit par ce genre de choses. Trouve-nous ces femmes, lâcha-t-il pour toute réponse. Descends dans ton bureau et fais le nécessaire. Je te rejoins plus tard.

L'informaticien obéit, frustré de n'avoir pas pu en savoir plus. Les clichés à la main, il descendit les marches en direction de l'alcôve mal éclairée où son matériel était installé. Une table de travail d'un mètre de large, d'où débordaient trois écrans 16:9 et un clavier sans fil. L'unité centrale, un bon vieux PC sous Linux, ne payait pas de mine, mais ses trois cartes réseau à haut débit le reliaient à une dizaine de calculateurs surpuissants, entièrement dédiés au logiciel *Crowdscan*.

Un cockpit de vieux coucou pour piloter un A-380, avait ironisé Bramans lorsque Vincent avait installé son matériel quelques semaines plus tôt. L'image n'était pas exagérée : *Crowdscan* exigeait de tourner sur des serveurs qui en avaient sous le capot.

Depuis le début de sa mission, le lieutenant Bramans et Vincent avaient beaucoup discuté technique. C'était un homme calme et ordonné, expert en algorithmique, qui en connaissait aussi un rayon en bases de données. Tout ce qu'il fallait pour prendre en main le logiciel de reconnaissance, une fois qu'il serait prêt à l'emploi.

Ton client, c'est moi, lui avait-il dit lors de leur première rencontre. Depuis, rien n'avait démenti cette affirmation : personne ne semblait jamais donner d'ordres au lieutenant Juste Bramans. Quoique depuis ce matin du 14 janvier, les choses semblaient avoir radicalement changé. Assis face à ses écrans, Vincent se faisait peu à peu la conviction que les deux nouveaux venus menaient désormais la danse.

Une fois les photos passées au scanner, l'informaticien initialisa son logiciel et entreprit de le connecter aux flux vidéo des caméras de la ville de Paris. Les six femmes étaient toutes jeunes. Le visage blanc, les yeux fermés et cernés. Vincent s'était un instant demandé pourquoi Bramans n'avait pas pu obtenir d'elles un cliché avec les yeux ouverts,

mais il avait lui-même trouvé la réponse : *Crowdscan* n'était pas encore en service et ne pouvait donc pas être utilisé officiellement dans le cadre d'une enquête : personne ne pouvait donc justifier une telle demande auprès des légistes. Voilà pourquoi l'intervention de Vincent – que les deux flics anonymes auraient bien voulu éviter – s'avérait indispensable : même en retouchant les photos des victimes, par exemple en collant des yeux factices sur chaque visage, la marge d'erreur restait trop importante. Il fallait que Vincent « rééduque » son logiciel pour la circonstance.

Avec pour conséquence immédiate que ce travail ne servirait en rien à sa mission officielle de consultant technique : faire signer à Juste Bramans le document qui signifiait l'acceptation du logiciel et son paiement.

Mon patron va me tuer.

L'informaticien examina la carte des arrondissements traversés par la manifestation. Aux trois parcours surlignés en vert fluo s'ajoutaient six ronds rouges symbolisant le lieu d'intervention des secours. Quatre camionnettes de pompiers, deux ambulances.

Il commença par rechercher la femme qui avait été secourue le plus près de la fin du parcours. Une fois que le logiciel l'aurait trouvée, il tenterait de retracer son parcours au sein de la foule en remontant dans le temps. Cette opération se déroulerait sans son intervention. Il n'aurait qu'à en vérifier le résultat. Durant ce temps, l'informaticien rechercherait la seconde victime, répéterait l'ordre de traçage, puis la troisième, et ainsi de suite jusqu'à la dernière. À chaque fois, le logiciel aurait – du moins Vincent l'espérait-il – un parcours moins long à retracer, de sorte que *Crowdscan* aurait terminé son travail de filature à rebours de chaque victime à peu près en même temps.

Après deux heures de recherche environ, *Crowdscan* montra l'enregistrement d'une caméra située place Maréchal Joffre, fit un arrêt sur image et zooma sur une silhouette. Vincent se concentra sur l'écran, fit défiler la vidéo en avant et en arrière plusieurs fois. La correspondance avec la photo ne faisait aucun doute. Satisfait, il murmura un discret « Bingo » avant de valider la zone que le logiciel lui indiquait.

Cent dix minutes. Son parcours complet ne sera pas retracé avant ce soir.

≈

Les « agents X et Y », comme Vincent avait décidé de les surnommer, étaient apparus deux ou trois fois dans son champ de vision durant l'après-midi, muets comme des carpes, discrets comme des

pachydermes. Ils auraient juste voulu vérifier qu'il travaillait d'arrache-pied qu'ils n'auraient pas fait autrement. L'un des deux avait le gabarit d'un judoka de la catégorie « lourds », l'autre, d'une musculature plus fine et plus nerveuse, lui faisait penser à un coureur de cent mètres. Deux opposés à la longue silhouette de Vincent.

Bramans, lui, avait au moins pris le soin de venir s'asseoir à ses côtés, de jeter un œil intéressé aux écrans, de lui demander comment allaient les choses, de lui répéter que non, il ne pouvait rien lui dire d'autre, que la situation était trop confuse pour l'instant.

Chemin faisant dans ses travaux, les opérations s'étaient faites plus répétitives, laissant à Vincent tout le loisir de laisser ses neurones tourner. Comme pour s'empêcher de penser à Alice, il s'était mis à collectionner les hypothèses qui pouvaient justifier son obligation de travailler en étant coupé du monde, ce qui, contrairement à ce qu'il avait imaginé, ne lui pesait pas réellement. Au cours de l'avant-soirée, le jeune homme s'était fait à l'idée que cela devait être la panique au ministère de l'Intérieur.

— Je me demande bien pourquoi tu imagines cela, dit Bramans, à qui Vincent venait de confier ses impressions.

— Les deux *Men In Black*, là, répliqua-t-il à mi-voix en désignant du regard les agents X et Y, ce sont peut-être des flics, mais pas des modèles standard. Ils nous regardent comme si on était de la merde.

Il se reprit :

— Enfin, vous je sais pas, mais moi, certainement.

Bramans sourit pour la première fois depuis le début de la journée.

— Ils sont bien flics, dit-il.

— Ça m'avance, tiens.

— C'est tout ce que tu dois savoir.

— Lieutenant, excusez-moi, mais je m'en fiche, dit Vincent un peu trop haut, au risque d'attirer l'attention. J'aimerais savoir ce qui les autorise à nous tirer la gueule. On dirait que ça les fait chier d'attendre que *Crowdscan* crache ses résultats. Le moindre de leurs regards me flanque les boules.

— On a la pression, Vincent. Dès que les résultats tomberont, ces deux gars-là vont procéder au briefing d'une trentaine d'agents, qui vont visionner toutes les vidéos que *Crowdscan* aura trouvées. La réunion terminée, ils pourront aller dormir un peu. J'ajoute qu'ils sont sur les dents depuis samedi soir.

— Pourquoi ça ? Vous saviez ce qui allait se passer ?

Bramans leva les yeux au ciel.

— Ça peut te paraître bizarre, mais c'est le B-A-BA de la prévention.

Une manif comme celle d'hier mobilise du monde, crois-moi. Même un rassemblement d'un petit millier de personnes nous oblige parfois à faire le tri parmi des centaines de menaces, dont la plupart sont du grand n'importe quoi. Alors tu imagines ce que ça donne avec trois cent mille participants.

— N'empêche. Trente agents plus les deux Sœurs Sourire, c'est pas rien. Et si un pro-mariage-pour-tous revendique six assassinats, vous êtes mal.

— Arrête, Vincent, dit sèchement Bramans. Six morts, point barre. Pas six assassinats. Tu te fais des films.

Tout en fixant l'écran du milieu pour éviter le regard du lieutenant, le jeune homme composa sur son clavier les instructions de recherche du dernier visage.

— Pardonnez-moi, dit-il. C'est pas mon jour. On me tombe dessus pour cette recherche, là, qui n'a rien à voir avec ce que je devrais vraiment faire pour vous, ce qui va certainement ravir mon patron et ma fiancée m'a largué la nuit passée.

Bramans soupira.

— Nous y voici, répliqua le flic. Tu en auras mis du temps. Ça fait des heures que ton regard s'envole au-dessus des écrans à intervalles réguliers. Tu soupîres comme jamais tu ne l'as fait. Tu as une mine de déterré, on te parle comme si tu étais transparent. Si nous n'avions pas notre urgence sur les bras, je t'aurais déjà renvoyé chez toi à grands coups de pompes dans le cul.

— Je ne serais pas venu, lieutenant. Je suis en congé.

— Je sais. Il y a des jours comme ça. Allez, raconte, ça va nous faire patienter.

— Je ne sais pas si j'ai envie d'en parler.

— Et moi je sais que ça soulage. *Crowdscan* n'a pas fini de bosser, on a le temps.



Jusqu'à vingt deux heures environ, Vincent Ghesquières eut tout le temps de constater que Juste Bramans était un confesseur de talent. En y repensant, le policier ne devait pas avoir posé plus de dix questions, alors que Vincent lui avait confié presque toute sa vie intime depuis les quelques mois qu'il vivait à Paris. Privé de connexion internet et de téléphone portable, Vincent n'avait pas pu montrer de photo d'Alice, il avait alors compensé maladroitement en tentant de la décrire. L'exercice le dérouta : l'image de la jeune femme qui lui restait

imprimée sur le cortex comme un éblouissement sur la rétine était pour le moins contrastée. Alice était petite par la taille, géante dans l'expression de soi, une lionne prête à l'attaque en toute circonstance publique, mais tout aussi prompte à se laisser caresser une fois dans l'intimité.

La *signorina* avait débarqué dans la vie de Vincent en un temps record. Il l'avait accueillie comme un cadeau tombé du ciel, même s'il savait son séjour parisien limité à quelques mois. Le jeune homme ignorait où l'aventure *Crowdscan* l'emmènerait une fois sa mission bouclée dans la capitale française. Un soir, au détour d'une rencontre dans une brasserie, Vincent s'était retrouvé pris dans le regard de la jeune femme comme un animal dans les phares d'une voiture. La vie commune avait suivi très vite, marquée du sceau de l'insouciance.

Il était penché sur sa tablette tactile ce soir-là, à deux pas du bar, absorbé par la consultation de ses mails. La jeune femme sirotait un cocktail avec quelques amies. Elles fêtaient quelque chose mais Vincent n'avait pas entendu de quoi il s'agissait. De petite taille, elle se tenait souvent sur la pointe des pieds pour converser avec les autres jeunes femmes du groupe, bien plus grandes qu'elle et de surcroît hissées sur des hauts talons, alors qu'elle chaussait des chaussures en toile vieux-rose qui lui donnaient une allure d'étudiante.

Quelques minutes plus tard, alors que Vincent était sorti griller une cigarette à l'extérieur, leurs épaules s'étaient heurtées lorsque le groupe de femmes était venu en faire autant. Il entendit la jeune femme se faire féliciter par ses amies parce qu'elle venait d'arrêter la cigarette, et, amusé de voir le groupe fumer face à elle sans aucune gêne, il prit le temps de l'observer avant de rentrer s'asseoir à sa place. Des cheveux châtain clair bouclés entouraient un regard malicieux. Son sourire pétillait sous des pommettes saillantes. Un corps de femme-enfant à l'attitude plutôt sportive, un tempérament que Vincent devina fougueux.

Il s'excusa au passage lorsqu'il ouvrit la porte pour rentrer et la félicita à son tour.

— Bravo. J'aimerais pouvoir arrêter aussi, prochainement.

Elle lui accorda un bref sourire, puis son regard glissa sur lui avant de revenir promptement vers ses amies. Vincent retourna s'asseoir sans insister.

C'est encore plus beau quand c'est inutile, se dit-il.

— Faites-le maintenant, dit une voix dans son dos, avant que la porte se referme.

Il hésita à se retourner, jeta tardivement un coup d'œil en direction du groupe de jeunes femmes à nouveau en grande conversation. Plus

aucun visage n'était tourné dans sa direction, de sorte qu'il ne pouvait distinguer qui lui avait lancé le défi. Il laissa la porte se refermer derrière lui.

Vincent commanda un café serré et se concentra sur le dernier mail reçu, dont la compréhension nécessiterait probablement plusieurs lectures attentives. Il émanait de son directeur technique, un génie de l'informatique – *hacker* repent, disait-on – et annonçait le développement de nouveaux axes de recherche de la société. Le jeune homme s'interrogea furtivement sur sa quasi addiction à la lecture – quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit – des communications émanant de sa direction. Pour une entreprise de moins de vingt personnes, cela tenait soit d'une dynamique sectaire, soit de sa propre propension à fayoter, idée qu'il préféra ne pas creuser.

— Sérieusement, vous devriez arrêter dès ce soir. Il paraît que ça marche mieux quand on est pris au dépourvu.

Vincent leva les yeux : la jeune fêtée le regardait fixement, tout sourire dehors, presque avec gourmandise. C'était bien cette jolie frimousse qui l'avait interpellé au-dehors. Vincent porta la main à sa tasse, puis la tasse aux lèvres et lâcha :

— C'est une idée. Parce que le café, je ne pourrai jamais m'en passer.

Vincent se dit aussitôt qu'il aurait mieux fait de se taire. Non seulement sa sortie sur le café était un gros mensonge qui ne voulait pas dire grand-chose – une parfaite candidature au concours des *punchlines pourries*, s'il avait existé – mais en outre le jeune homme avait subitement accéléré le débit de ses paroles pour terminer sa phrase à temps, la tasse dans sa main refusant bizarrement de ralentir sa course vers ses lèvres, menaçant de venir y faire déborder le liquide chaud.

Amusée par cette discrète maladresse, la jeune femme avait ajouté en jetant un coup d'œil vers ses amies impatientes :

— Je vous échange votre paquet de clopes contre mon numéro. Appelez-moi chaque jour. Laissez-moi un message vocal si je ne réponds pas. Vous me dites juste si vous tenez bon, ok ? J'entendrai bien à votre voix si vous me mentez ou non. Après sept jours d'abstinence, on se retrouve ici et on se raconte notre vie. Qu'en dites-vous ?

Plus direct que ça..., pensa Vincent, surpris.

— Je n'en ai plus que deux dans mon paquet, dit-il avec timidité.

— Comme si ça avait de l'importance. Allez, donnez. Mes copines les auront sûrement consommées avant la fin de la nuit. Marché conclu ?

— Marché conclu, dit-il, content de prononcer les quatre syllabes qui le séparaient du numéro de la demoiselle.



Ainsi donc le jeune homme avait arrêté de fumer le soir même et s'était appliqué à résister au manque, dont les charges, au départ assez fréquentes, s'étaient rapidement espacées. Il avait composé le numéro de téléphone de la belle chaque matin à huit heures précises, laissant sa voix s'enregistrer après celle de la jeune femme.

Mais elle n'avait répondu à aucun de ses messages, même au-delà du délai convenu. Vexé, Vincent avait pourtant refusé de lâcher le morceau. Son sevrage inattendu était en passe d'être couronné de succès : s'il interrompait ses appels, la rechute suivrait à coup sûr.

Au terme de dix jours, un message vint le cueillir au sortir de sa douche.

Ce soir, vingt heures, même endroit ?

L'occasion de taquiner la demoiselle en retour était trop belle. Vincent décida de se rendre à la brasserie une heure à l'avance et de ne lui envoyer une réponse positive qu'une fois sur place. Il comptait mettre à profit l'heure d'attente (si toutefois Alice décidait de se rendre au rendez-vous) pour s'approprier l'espace, prendre ses marques, à la manière d'un comédien lorsqu'il visite la scène avant un spectacle.

Lorsqu'il poussa la porte de l'établissement, il ne put s'empêcher de manifester son heureuse surprise : Alice avait déjà pris place à la table où il s'était assis dix jours plus tôt.



L'informaticien interrompit son récit lorsque la première séquence vidéo complète apparut sur l'écran 16:9. Après plusieurs heures de calculs incessants, *Crowdscan* avait encore cinq autres séquences à trouver, mais à chaque résultat livré, il travaillerait de plus en plus vite, en répartissant les travaux restants sur l'ensemble des machines reliées en réseau ultra-rapide.

Comme un bout de papier punaisé sur une tablette de liège, le souvenir d'Alice revint furtivement à Vincent avec un goût d'irréel, suivi par un sombre pressentiment.

Elle ne rentrera pas ce soir.

Le jeune homme se concentra sur son travail et visionna la première séquence depuis le début. Il demanda à *Crowdscan* de zoomer sur le visage recherché tout au long des séquences, afin de contrôler visuellement que chaque extrait enregistré par chaque caméra

correspondait bien à la photo scannée. Quoi qu'il ait une totale confiance dans son logiciel, Vincent vérifia minutieusement chaque prise de vue.

La femme était de type asiatique. Elle portait une veste d'hiver grise assez large, au-dessus d'un jeans bleu foncé. Elle semblait se déplacer un peu moins vite que les autres personnes du défilé. Fallait-il y voir le signe avant-coureur d'un malaise ?

— C'est bien trop tôt pour le savoir, dit Bramans. Nous verrons bien ce qui ressortira des autres séquences lorsque Crowdsan les aura trouvées. Montre-nous les suivantes.

Le jeune homme s'exécuta sans mot dire et fit défiler la ligne du temps sur l'écran. En quelques secondes, de multiples plans se succédèrent, jusqu'à la dernière minute d'enregistrement, qu'il fit défiler à vitesse normale.

La qualité de l'image sur cette séquence était médiocre – le zoom numérique de *Crowdsan* avait probablement été poussé au maximum – mais on reconnaissait la femme sans difficulté. Perdue au beau milieu de la foule, elle défilait en silence : la majorité des visages alentour scandaient en rythme des slogans muets, mais elle ne semblait pas s'y associer.

— Elle a l'air un peu paumée, non ? interrogea Vincent.

— Ou bien elle est fatiguée, dit Bramans. Elle a défilé trois heures durant. Elle a les mains dans les poches, elle se balance d'une jambe sur l'autre de manière appuyée, on dirait presque...

La vidéo s'interrompt brusquement. Le lieutenant écarquilla les yeux.

— Elle n'est plus là.

L'informaticien scruta l'image fixe et confirma. À l'endroit où la femme avait disparu, un homme portant un bonnet kaki regardait ses pieds, l'air surpris.

— Reviens en arrière, image par image.

D'un coup de souris, Vincent fit repartir la vidéo au ralenti. Comme s'il était subitement devenu le centre d'intérêt des gens présents face à l'écran, l'homme au bonnet détourna lentement son regard du sol, leva les yeux droit devant. Juste après, comme une carte de tarot poussée hors du jeu par un magicien, le visage de la jeune femme réapparut.

Vincent fit repartir la séquence en avant, à vitesse encore plus réduite.

— Elle trébuche, ou elle perd connaissance, dit Vincent. Vous croyez que le type derrière elle l'a poussée, ou quelque chose comme ça ?

— Je ne crois pas. Regarde, il est surpris : au moment où elle tombe, il manque de lui marcher dessus. On peut voir la scène depuis d'autres caméras ?

— Oui, maintenant que l'heure précise de la séquence est connue, cela devrait aller vite.

Pendant que Vincent se mettait en recherche des enregistrements pris par trois autres caméras couvrant le Champ de Mars, Bramans interpella les agents X et Y.

— Pouvez-vous voir s'il y a eu une prise de vue aérienne de la manif à 16:52 ?

Les deux hommes s'échangèrent un regard et quittèrent la pièce sans mot dire.

— Toujours aussi sympas, soupira Vincent.

— Sois gentil avec eux, suggéra le lieutenant à mi-voix. Ils peuvent décider de te garder sous la main autant de temps qu'ils veulent, juste au cas où. Et je ne pourrai pas m'y opposer.

— Vous voulez rire ? Je suis un simple intervenant externe, ils n'ont pas le droit !

— Ils vont se gêner. Tu vas probablement en apprendre beaucoup sur cette affaire rien qu'en visionnant les séquences vidéo des autres femmes, une fois que la machine nous les livrera. S'ils ont le moindre doute sur ta discrétion, tu resteras ici.

Le jeune homme ouvrit la bouche pour parler mais ne trouva rien à dire. Bramans n'avait pas la tête à plaisanter. Il se remit au travail.

Une des deux caméras sélectionnées ne leur fut d'aucun secours : placée moins en hauteur que les autres, elle ne montra de la femme qu'une silhouette furtive, masquée la plupart du temps par la foule. L'autre offrit une vision de la scène vue de dos, plus nette que la séquence initiale. Sous cet angle, le type au bonnet se trouvait un peu à droite de la femme.

— Il veut la dépasser, dit le lieutenant.

— Oui. Elle marche bien plus lentement que lui. Et on dirait qu'elle tombe sans même se retenir. Elle disparaît du champ comme si on l'avait fauchée.

— En effet. Mais elle ralentit sa marche un peu avant.

— Ce qui voudrait dire ?

— Elle s'est peut-être sentie mal. On va recouper les infos. Mais on peut imaginer qu'elle a perdu connaissance juste à ce moment. Ses jambes ne la portent plus, elle s'écroule, le type au bonnet manque de lui tomber dessus et s'écarte vers la droite avant de regarder ce qui s'est passé.

Vincent n'eut pas le temps de poursuivre : *Crowdscan* venait de fournir le film complet de la deuxième femme. Il lâcha un soupir en se penchant en avant, pour chercher de la main gauche les photos qu'il

avait scannées et de la droite visionner la vidéo.



Les deux agents aussi anonymes que muets revinrent peu avant vingt-deux heures, munis de trois séquences aériennes stockées sur une clé USB. Deux des vidéos avaient été tournées par une équipe de France Télévisions. La troisième avait été saisie auprès d'un collectif de Haute-Loire, qui n'avait pas trouvé mieux que d'utiliser illégalement un drone pour survoler les trois parcours empruntés par les manifestants. Ils espéraient mobiliser les foules pour les actions à venir en diffusant sur les réseaux sociaux un clip pour le moins original sur la manifestation. Le responsable du collectif avait ouvert des yeux ronds lorsque les policiers l'avaient placé en garde à vue, précisant que pour le même prix, d'autres auraient volontiers utilisé le même type de drone pour balancer une charge explosive au milieu de la foule, ou bien y pulvériser un acide quelconque.

Crowdscan avait entre-temps terminé son travail : les six séquences vidéo étaient prêtes à être visionnées. Vincent vit arriver les deux flics avec appréhension, persuadé qu'ils exigeraient de son logiciel de retrouver les six femmes au sein de ces nouvelles sources. Il s'apprêtait à expliquer que l'algorithme n'arriverait à rien avec une prise de vues aérienne où il n'y aurait que des crânes à analyser, lorsque le moins costaud des deux flics – Vincent décida que ce serait désormais lui l'agent X – le rassura d'un ton étrangement calme et amène :

— Merci pour cet excellent travail, Monsieur Ghesquières. Nous vous amenons du renfort.

— C'est-à-dire ?

— Briefing dans cinq minutes au niveau -1. Si après, vous avez encore des questions, j'y répondrai avec plaisir. Je m'appelle Damien Lefoll, et mon collègue Bruce Guillon.

Lefoll tourna immédiatement les talons. Vincent regarda le lieutenant avec des yeux ronds.

— Si tu veux mon avis, lâcha Bramans, ils ont aussi eu le temps de mener une enquête sur toi.

— Quoi ?

— Ne te formalise pas. J'ai fait la même chose avant que tu n'entres à notre service.

Désorienté, le jeune homme se réfugia dans la contemplation de ses écrans.

« Les six victimes sont de sexe féminin. Elles ont toutes été identifiées. D'après les premiers éléments de l'enquête, elles ne se connaissent pas. Leur lieu de résidence se répartit de manière aléatoire sur l'hexagone. Une des victimes habite Paris, les autres habitent en province. Trois d'entre elles ont suivi le parcours partant de la Place d'Italie. Une autre est partie de la porte Maillot, les deux dernières ont accompagné le cortège qui démarrait de Denfert-Rochereau. Elles étaient pour la plupart accompagnées : au minimum par leur mari, le plus souvent par toute leur famille. Une seule semblait être seule, mais on ne peut pas exclure que quelqu'un qui l'accompagnait ait pu paniquer et s'enfuir. Nous rassemblons actuellement les photos de ses proches. »

Debout au fond de la salle, Vincent observait le groupe d'hommes qui suivait les explications de Damien Lefoll dans un silence religieux.

— Ils sont tous faits sur le même moule, dit-il à mi-voix, se tournant vers Bramans.

Cheveux courts ou crâne rasé. Ça sent la discipline et l'entraînement à plein nez. Des militaires, ma main à couper.

« Grâce aux caméras de surveillance, nous avons pu isoler le moment où chacune de ces femmes s'est écroulée. Elles ont perdu connaissance à peu près au même moment. La première à 16:54, la dernière à 17:17. Compte tenu de la foule et de la localisation des victimes, la thèse de l'agresseur unique et solitaire est exclue. Personne n'aurait pu se déplacer assez vite d'un endroit à un autre. On peut imaginer qu'un agresseur unique aurait pu agir bien avant les faits. Mais en observant le parcours suivi par les victimes, cela paraît hautement improbable. A priori, plus nous remontons dans le temps et plus les victimes sont éloignées les unes des autres, jusqu'à leur arrivée à Paris, et avant. »

Si en pénétrant dans la salle, le jeune informaticien s'était imaginé prendre des notes, poser des questions, il n'en était plus rien. Une tension entre les deux épaules, désagréablement identique à celle qu'il avait ressentie vingt-quatre heures plus tôt, vint annihiler sa capacité de raisonnement.

« Venons-en à ce qui rapproche les victimes. Ce qui suit est difficile à croire, mais cela a été constaté chez chacune d'elles, puis confirmé par une contre-expertise. Toutes ces femmes ont été saignées à blanc. Hémorragie massive et foudroyante. Il n'y a aucune trace d'agression. Ces femmes se sont vidées de leur sang par... leur sexe. »

Un mauvais frisson se dirigea vers l'estomac du jeune homme. Il se tourna vers le lieutenant Bramans, debout à côté de lui, raide comme un piquet.

Il n'a pas l'air surpris. Je parie qu'il savait déjà tout ce matin.

« Elles étaient toutes enceintes de vingt-quatre semaines au moins. Certaines étaient à quelques jours de leur accouchement. Nous n'avons pas six victimes sur les bras, mais douze. »

Juste Bramans se pencha vers le jeune homme, dont le teint était devenu blême.

— Si tu dois sortir, ne te gêne pas, dit-il à voix basse. Les toilettes ne sont pas tout près.

— Ça ira, merci, mentit Vincent.

« Tous les témoins directs ou prétendus tels ont été entendus. Comme je l'ai déjà dit, étant donné la foule présente sur le Champ de Mars hier, nous ne pouvons pas exclure que des témoins se soient enfuis. C'est précisément ce pourquoi vous êtes ici : vous allez examiner chaque détail de chaque séquence vidéo, valider la présence sur les lieux de chaque témoin, rechercher la trace de tout comportement suspect. Je vous laisse imaginer ce que l'on pense de tout ceci en haut lieu : personne ne peut imaginer que ces six décès soient dus au hasard. Personne ne veut y voir autre chose qu'une agression monstrueuse au cœur-même des valeurs familiales défendues par les manifestants. Notre enquête doit être rapide, minutieuse et apporter toutes les réponses nécessaires avant que les rumeurs ne se mettent à circuler. Je compte sur chacun d'entre vous. »

Une main invisible se mit à tordre les intestins de Vincent, qui quitta la pièce à regret.

≈

Quelques minutes après le briefing, on demanda à Vincent de fournir à l'équipe tous les accès nécessaires à la base de données d'images et aux séquences vidéo. Le jeune homme achevait de fournir les informations par mail lorsque la carrure imposante de Bruce Guillon fit son apparition dans la pièce.

— Merci pour votre boulot, Monsieur Ghesquières, dit-il. Vous méritez une bonne nuit de repos. Le lieutenant Bramans va vous rendre votre téléphone.

Vincent leva les yeux d'un air étonné.

— Vous pouvez rentrer chez vous, ajouta-t-il. Le lieutenant nous a assuré que vous ne communiqueriez rien de tout ceci. Nous lui faisons confiance et à vous aussi.

— C'est Bramans qui vous a rassurés, ou l'enquête que vous avez mené sur moi ? demanda le jeune homme sur un ton de défi.

— Tout de suite les grands mots... Nous n'avons fait que quelques vérifications de routine.

— N'empêche, ajouta Vincent en quittant son poste de travail. Vous ne vous gênez pas pour fouiller dans la vie des gens.

Guillon, qui s'apprêtait à laisser passer l'informaticien, se figea sur place et lui attrapa le bras droit.

— C'est bien peu de choses en ces circonstances, vous ne croyez pas ? Je pensais qu'après le briefing vous auriez compris dans quelle cour vous jouez.

— Laissez-moi passer.

L'homme serra plus fort le bras de Vincent – qui se mit à grimacer de douleur – et le regarda fixement. Il murmura :

— Tu veux jouer les offusqués ? Fais à ton aise. Laisse-moi te dire deux choses. La première, c'est que tu n'es pas le nombril du monde. Alors sois content que je te renvoie chez toi, fais en sorte que je ne change pas d'avis. La seconde, c'est que tu n'auras pas grand monde à qui chanter tes « miserere » à propos des méchants flics qui se renseignent sur ta petite personne.

— Ça veut dire quoi en clair, ça ?

— Ça veut dire que ta copine a mis les voiles cette après-midi.

Vincent lui jeta un regard furieux.

— Vous êtes allés jusqu'à mon appartement ?

Guillon tourna les talons et reprit à haute voix :

— À demain, Monsieur Ghesquières.

≈

Malgré l'épuisement, Vincent ne ferma pas l'œil de la nuit.

La contrariété l'avait tendu comme une corde de violon dès son retour chez lui. Alice était bel et bien partie. Ses vêtements avaient tous disparu, de même que bon nombre de cadres photo et d'autres objets de décoration qui lui appartenaient à elle seule. Tout ce qu'ils avaient acheté ensemble était resté sur place. L'appartement avait été vidé de toute trace de la présence d'Alice, avec un tel soin et une telle rapidité que Vincent, tournant avec fureur dans ses pensées dans l'attente du sommeil, s'était demandé dans quelle mesure les deux énigmes sur pattes nommées Lefoll et Guillon ne lui avaient pas donné un coup de main.

Les appels à la raison qu'il laissa résonner à mi-voix dans sa chambre n'eurent aucun effet. Même si les agents X et Y avaient un problème

d'une toute autre mesure à traiter, l'image absurde des deux hommes transportant des sacs et des caisses en toute hâte revint à la charge durant une bonne partie de la nuit, avec l'insistance d'un moustique assoiffé. À chaque fois, Vincent se retourna violemment – une occasion répétée de palper l'absence d'Alice – et se hâta d'émettre d'autres hypothèses sur ceux qui avaient pu l'aider. Il n'arrivait pas à croire que la jeune femme ait disparu sans la moindre assistance.

Un autre homme, admets-le une bonne fois pour toutes.

Vincent s'assit dans son lit, au bord de la nausée.

Alice lui avait assez peu parlé de ses relations d'avant qu'ils n'habitent ensemble. Tout au plus lui avait-elle présenté le groupe d'amies avec qui il l'avait vue la première fois : ils s'étaient retrouvés à quelques reprises dans un bar branché du 15ème. Au-delà de ce petit groupe, personne. Il y avait bien ses parents, originaires de la ville d'Alessandria, mariés à la fin des années quatre-vingt par leurs riches familles respectives, et à qui elle téléphonait deux fois par semaine durant une bonne partie de la soirée. La régularité de ses appels, combinée à d'élogieuses appréciations de la part de ses professeurs, n'était probablement pas étrangère aux moyens financiers considérables dont Alice disposait. Bref, Alice était une jeune italienne pleine d'entrain et de charme, habillée avec élégance, qui ne cachait aucunement ses origines bourgeoises. L'idée même qu'aucun des étudiants qui la croisaient aux cours d'histoire de l'art – Alice préparait un master à l'Université Paris 1 – ne s'intéresse à sa jolie frimousse tenait du non-sens. Et pourtant, jamais Alice n'avait fait la moindre allusion à son entourage estudiantin. Elle s'était montrée intarissable à maintes reprises à propos des discours de ses professeurs – Il Perugino, Raphaël et d'autres peintres ayant travaillé aux fresques de la chapelle Sixtine étaient sa dernière passion en date – mais jamais la jeune femme n'avait évoqué ne serait-ce qu'un prénom. À croire qu'elle était la seule étudiante de la faculté.

Que sais-je d'elle, au fond ?

Bien peu, en fait. Alice aurait bien pu passer ses journées à virevolter entre le calme studieux des amphis et le lit sens dessus dessous d'un amant. Rien de plus facile, puisque Vincent était un bourreau de travail. Tout ce qui sortait du cadre professionnel s'empilait vaille que vaille dans une espèce de grande caisse intime, sur laquelle le mot « insouciance » était imprimé en grandes lettres.

Vincent tenta de se ressaisir, mais les battements de son cœur montèrent à l'assaut de ses tempes.

Et si la dispute n'avait été qu'un prétexte ? Une petite comédie patiemment préparée ?

Après tout, même si le sujet de leur altercation était polémique par essence, ce n'était pas, loin s'en faut, la première fois qu'ils l'évoquaient. Et jusqu'ici personne n'en avait fait un *casus belli*.

Hier soir, c'est elle qui est montée dans les tours, pas moi. J'ai tenté de calmer le jeu, mais ça n'a rien empêché. Comme s'il était indispensable qu'on se bouffe le nez.

Comme pour apporter la preuve à l'hypothèse qui venait d'être évoquée, l'image d'Alice transportant ses affaires en compagnie des agents X et Y s'effaça, pour être remplacée par celle des mêmes agents, observant la jeune femme flanquée d'un inconnu, occupé à charger le coffre d'une voiture.

Guillon m'a dit : « elle a mis les bouts ». Il a été témoin de la scène.

Impatience

C'est de la confiance que naît la trahison

PROVERBE ARABE

Lorsque Liam Neeson saisit son arme, Philippe sent l'adrénaline se diffuser dans son corps, en même temps que ses poumons se gonflent avec délectation. Nathalie serre son poignet. Tout comme lui, sa femme est bonne cliente de ces films où l'action prend des allures de cheval fou.

D'un bref coup d'œil à sa montre, Philippe évalue le temps qui le sépare de sa pizza préférée. Vingt minutes tout au plus : le temps de quitter la salle, de tourner au coin de la rue, de s'asseoir et de confirmer sa commande, qu'il passe à l'identique à chaque sortie de cinéma depuis cinq ans, malgré les multiples tentatives concertées de Nathalie et du personnel de salle pour lui faire adopter les « suggestions du chef ».

Malgré leur place délibérément proche de l'écran (ils aiment tous les deux en avoir plein la vue au cinéma), Philippe laisse le héros se débrouiller seul. La faim achève de le distancer du vacarme des armes à feu et des cascades, aussi sûrement qu'un papier peint se détache d'un mur humide sous son propre poids. Les yeux virtuellement plongés dans la mousse jaune pâle du Sabayon qu'il ne manquera pas de s'offrir en dessert, il goûte avec plaisir aux décharges vives que la main de sa femme communique à son avant-bras. Elle semble d'autant plus excitée par les ultimes coups d'éclat du héros que lui se vautre dans l'attente du repas.

Il lui faudra négocier un peu avec Nathalie pour qu'il s'autorise une Sambuca en attendant l'addition, puisque depuis quelque temps elle refuse avec une moue réprobatrice l'Amaretto qui lui est proposé. « Ce n'est pas une bonne idée dans mon état », dira-t-elle, avant d'ajouter, moqueuse : « Et toi, si tu continues comme ça, tu vas prendre plus de poids que moi ». Même s'il ne veut pas en admettre le premier mot, Nathalie a raison : les ceintures et les pantalons ont étrangement rétréci ces dernières semaines.

Dernier coup de feu décisif. Nathalie plante ses ongles dans la paume de Philippe, puis se relâche. Comme par magie, le « happy end » ramène

Philippe au cœur de l'écran. Il n'est pas mécontent d'avoir insisté pour voir ce film, même si le scénario est un peu convenu – comme souvent pour un deuxième opus mettant en scène le même héros – et s'il force le trait des personnages. La musique calme le jeu. On y discerne déjà quelques-uns des accords du « single » de ce groupe anglais à la mode, dont le nom ne lui revient pas tout de suite en mémoire (mais c'est une question de temps, il trouve toujours) et que l'on entend presque à heure fixe à la radio.

Générique. Cette fois, il a le nom du groupe sur le bout de la langue. C'est une question de secondes. Déjà les spectateurs se lèvent et s'égrènent le long des allées latérales, les commentaires se psalmodient sur plusieurs octaves, selon l'humeur de l'un ou de l'autre.

Au moment où Philippe se tourne vers sa femme, il sursaute. Une voix s'est élevée pour s'adresser à elle.

Nathalie ne réagit pas. Son visage, que Philippe imaginait se tourner vers lui, est bizarrement penché en direction de son ventre.

« Madame ? Ça ne va pas ? »

C'est sa voisine de gauche qui l'interroge. Elle lui saisit la main, la relâche immédiatement, se lève d'un bond comme si elle avait touché un serpent. Elle ouvre la bouche pour crier mais c'est une longue plainte qui s'élève dans le brouhaha des spectateurs qui s'éloignent.

Les épaules de Nathalie sont relâchées. On dirait qu'elle a pris la pose comme un des personnages, dans le film, un peu plus tôt : une femme ligotée sur une chaise, qui perd conscience sous les coups du malfrat qui l'a kidnappée.

Le cœur de Philippe se met à battre à tout rompre. La lumière se fait dans la salle. Les yeux grands ouverts, le teint gris, Nathalie est comme statufiée.

Philippe comprend que le pire est arrivé. Il veut à tout prix s'en dissuader, alors il appelle. Il dit à sa femme de se réveiller. Il le lui dit plus fort, puis encore plus fort. Il prend sa main. Ses doigts sont comme un gant de cuir vide. La voix de Philippe reflue douloureusement dans sa gorge. Il cherche du regard une hypothétique assistance, sans rien trouver d'autre que des visages hébétés, fixés sur l'immense tache noirâtre qui s'étend sur ses cuisses et son fauteuil.

Puis, comme les voix prennent lentement l'avantage face à la musique du générique de fin, les regards alentour s'orientent vers Philippe, comme s'il tenait un couteau à la main.

≈

La tête de Vincent se remet à tourner lorsque le lieutenant Bramans s'effaçait pour laisser la place aux agents X et Y.

— Dites-moi que ce n'est pas vrai, murmura l'informaticien.

La voix de Bruce Guillon le surprit par sa douceur.

— Tu ne devrais pas être étonné de nous voir, Vincent.

— Je ne suis pas étonné.

— Tu es anéanti. Vidé.

— Pire.

— Je comprends. Je suis désolé. Nous avons besoin de tous les témoignages.

— Je sais.

— Quand as-tu revu ta fiancée ?

L'informaticien leva la tête, chercha le regard de Bramans, qui précisa aussitôt :

— Ils mènent l'enquête, Vincent, pas moi. Tout ce que tu m'as dit jusqu'ici, ils le savent déjà. Tu n'as qu'à continuer là où on en était resté.

— Ok, soupira le jeune homme, posant son front sur ses paumes ouvertes.

Puis il reprit après une profonde inspiration :

— Je l'ai vue il y a deux jours. Vendredi soir.

— Elle t'avait quitté douze jours avant, dit Guillon. Comment as-tu retrouvé sa trace ?

— C'est important ?

— À partir de maintenant, oui.

— Surtout si nous découvrons que tu t'es servi de *Crowdscan* pour ça, enchérit Lefoll.

Outré, Vincent Ghesquières leva les yeux vers les deux agents.

— Vous êtes dingues ?

— Comment l'as-tu retrouvée ? insista Lefoll.

— On peut en faire, des conneries par amour, ajouta Guillon.

Ils me provoquent !

L'informaticien se maîtrisa.

— J'ai retrouvé sa trace en consultant son compte de messagerie, dit-il en rivant son regard au sol.

≈

Durant la semaine qui avait suivi leur dispute, Vincent s'était rué sous la douche chaque matin dès le premier signal de son réveil, pour ne la

quitter que vingt minutes plus tard, après s'être fait une raison de son inutilité face à la migraine. Toutes les nuits, son cerveau avait brassé les hypothèses les plus dingues, souvent les plus pessimistes. Une fois rasé et habillé, il s'était rendu à son travail à pied, nourrissant l'espoir que la journée parviendrait à lui occuper l'esprit jusqu'au soir au moins et plus si affinités.

Pour son malheur, l'enquête sur les victimes de la manifestation n'avait pas avancé d'un iota. Son travail, si passionnant s'était-il montré le lundi, était rapidement retombé dans une routine mortelle, laissant au jeune homme tout le loisir de penser à sa fiancée. Son amour-propre l'avait fait tenir deux jours sans qu'il ne tente de l'appeler puis deux autres à l'appeler sans lui laisser le moindre message.

Vincent avait craqué le vendredi soir, au terme d'une journée qui, au contraire des précédentes, s'était montrée harassante : la horde d'agents aux ordres de Guillon et Lefoll lui avait transmis dès le jeudi soir une foulitude de visages à faire avaler à *Crowdscan*. Toutes les demandes semblaient aussi urgentes les unes que les autres. Vincent s'était tiré d'affaire en jonglant avec les paramètres de configuration de son logiciel toute la journée durant. Munis des résultats, tous les enquêteurs s'étaient rendus sur le terrain, disparaissant presque tous en même temps.

Bramans avait fait sursauter Vincent en pénétrant dans la pièce.

— Tu devrais rentrer chez toi et dormir tout le week-end, dit-il. Tu n'as pas quitté ton poste de travail de toute la journée.

— Je ne vais pas hiberner pendant deux jours alors que je peux être rappelé à tout moment, répliqua le jeune homme. C'est dans mon contrat.

— Nous ne te rappellerons pas. La machine a fait ce qu'elle a pu. L'enquête sur le terrain reprend ses droits.

— Et quelles sont les pistes ?

— Si on te le demande...

— ...je dirai que je n'en sais rien, dit le jeune homme. Je sais. C'est quand même frustrant. J'ai passé ma journée à scruter des visages sans savoir ce qu'on cherche ou qui on cherche.

— On élimine des pistes à défaut d'en trouver, Vincent. C'est comme ça. Et toi, tu as rétabli le contact avec ta fiancée ?

— Non, dit-il en mettant ses trois écrans hors tension. Je devrais peut-être envisager de faire mon enquête de terrain, moi aussi.

— C'est-à-dire ?

— Me mettre vraiment à sa recherche. Depuis dimanche soir j'ai passé

mon temps à bosser, à me morfondre chez moi en comptant les heures ou à attendre qu'elle se jette dans mes bras.

— À toi de voir. Mais si elle ne répond à aucun appel, ça va être coton. Tu as une idée de l'endroit où elle a pu aller ?

— Je ne sais pas par où commencer. Je n'ai les coordonnées d'aucune de ses amies. J'ignore comment joindre ses parents, nous n'avons jamais été présentés. Et quand Alice les appelait, elle utilisait son portable, pas la ligne fixe.

— Donc pas de liste d'appels émis.

— Rien. J'ai consulté mes factures à tout hasard. Aucun appel vers l'Italie. J'en arrive à me demander si ses parents existent vraiment.

— Tu m'as dit qu'ils subvenaient à ses besoins.

— Généreusement.

— Donc à part son numéro de portable, tu n'as rien ?

— Non.

Bramans leva des yeux au ciel.

— Bienvenue dans le vingt et unième siècle. On vit ensemble, ou pas, mais on est connectés en permanence, on se partage des mails, des photos, des bons plans, des états d'âme, le meilleur comme le pire, et puis un beau jour on largue les amarres et on disparaît derrière l'horizon en quelques secondes.

Il s'écarta du bureau pour inviter Vincent à se lever.

— Je crois qu'il ne te reste qu'une seule chose à faire, dit-il.

— Quoi ?

— Tirer sur la seule corde disponible. Son numéro de téléphone.

— Attendez, dit l'informaticien en se levant. Vous m'avez donné une idée.

— Quoi ?

— Vous avez parlé de mails, dit-il en portant son mobile à l'oreille.

Bramans l'interrogea du regard. Vincent se mit en mouvement pour quitter la pièce, comme si le lieutenant était devenu transparent. Lorsqu'il entendit la voix enregistrée d'Alice l'inviter à lui laisser un message, il dit d'un ton monocorde à défaut d'être calme :

— Bonsoir. Lorsque je t'ai montré comment modifier le code d'accès à ta messagerie électronique, j'ai vu ce que tu avais frappé au clavier. Je vais rentrer chez nous, utiliser ce code et consulter ta boîte. Je compte bien y trouver quelque chose qui m'aidera à te retrouver. Si je n'y arrive pas, je saurai à quoi m'en tenir.

Le lieutenant lui emboîta le pas en haussant les sourcils.

— D'habitude, on ne donne pas volontairement une longueur d'avance à quelqu'un qu'on recherche.

— Je ne suis pas un pirate, dit le jeune homme en descendant l'escalier.

≈

C'est sans difficulté que Vincent s'était connecté au service de web-mail d'Alice. Sa fiancée n'avait pas pris le soin de modifier son code d'accès, mais toute trace de courrier électronique avait disparu. Elle avait probablement téléchargé le tout sur son ordinateur portable ou son smartphone. En revanche, l'informaticien avait mis la main sur quelques coordonnées abandonnées dans un carnet d'adresses et, parmi elles, le numéro de téléphone d'Audrey, dont il se souvenait vaguement : grande, rousse, un corps osseux, un regard vert constamment en mouvement. Tout l'opposé des yeux en amande et des épaules rondes de sa fiancée. Lors de leur unique rencontre, Audrey lui avait donné l'impression de ne pas beaucoup le porter dans son cœur. Vincent ne s'était jamais inquiété : comme elle n'était plus jamais apparue lors de leurs sorties entre amis, il avait supposé qu'elle ne faisait pas partie du « premier cercle » des connaissances d'Alice.

La voix enrouée d'Audrey lui avait donné l'impression de la réveiller d'un sommeil de vingt-quatre heures.

— Tu veux quoi, exactement ? lui avait-elle demandé en abrégant ses explications.

— Discuter avec elle, rien d'autre. Que les choses soient claires.

La voix d'Audrey avait hésité :

— Écoute... Si tu me dis qu'elle est partie, les choses sont claires, justement, tu ne crois pas ?

— Fais passer le message. C'est tout ce que je te demande. Si tu ne veux pas, je passerai d'autres coups de fil.

Vincent avait compté les secondes, sentant son coup de bluff sombrer peu à peu, puis avait entendu au loin :

— Je vais voir ce que je peux faire.

≈

À défaut d'être fructueux, le week-end s'était révélé reposant, suite au message d'Audrey :

Elle t'appelle lundi.

Vincent avait sombré dans un sommeil de plomb durant quatorze heures.

≈

— Je ne me suis même pas inquiété pour elle, lâcha le jeune homme en levant le regard vers Bramans. Vous vous rendez compte ? Je n'entends pas sa voix pendant une semaine et moi, je *bugge* sur un seul truc : elle m'a quitté.

— Je sais, dit le lieutenant. Tu te ferais le film quinze fois par seconde et rien d'autre ne compte. Tu n'as pas à t'en vouloir.

— Tu lui as parlé lundi ? dit Lefoll pour revenir à l'essentiel.

— Oui. Elle m'a appelé avec le téléphone d'Audrey. Ça a été très bref, on s'est donné rendez-vous à la brasserie, le vendredi en fin d'après-midi. C'est là que...

Vincent rentra les épaules pour anticiper quelque chose qui s'annonçait comme un sanglot, mais qui lui secoua aussi l'estomac.

— Calme-toi, dit Lefoll. Respire un bon coup.

— Je l'ai trouvée bizarre, laissa tomber le jeune homme avec hâte.

— C'est-à-dire ?

— Elle a tenté de m'expliquer que c'était fini. Ça semblait difficile, mais elle me donnait l'impression de vouloir y parvenir. Puis d'un coup elle a voulu couper court.

Les agents X et Y échangèrent rapidement un regard.

≈

Vincent n'aurait jamais imaginé combien quelques jours d'absence auraient modifié son regard sur sa fiancée. Lorsqu'il l'avait vue s'approcher de la brasserie, il s'était surpris à penser que sa démarche avait perdu l'élégance qu'il lui avait toujours trouvée. Elle portait un pantalon noir qu'il n'avait jamais vu et un pull-over à col roulé fuchsia qui tranchait avec les jolis décolletés qu'elle arborait d'habitude.

Alice ponctuait ses paroles de petites gorgées de chocolat chaud. Vincent glissa rapidement sur les politesses d'usage, évita soigneusement le moindre reproche, invitant ainsi la jeune femme à aller à l'essentiel. Elle ne se fit pas prier, il écouta sans mot dire.

Elle lui expliqua que ça ne collerait jamais vraiment entre eux, qu'elle se connaissait suffisamment pour savoir ce qu'elle pourrait attendre ou non de la part de son partenaire. Que oui, elle avait saisi l'occasion de

leur désaccord pour se donner le courage de « bouger », que oui, ce n'était pas honnête de sa part d'avoir manœuvré comme ça. Qu'elle regrettait. Cela eut un effet comme anesthésiant sur Vincent, qui la laissa dire sans réagir que leur histoire avait été un coup de cœur, de tête, de tout ce qu'on veut, mais que dès le début elle avait eu l'impression d'avoir quelque chose de pas naturel planté en elle, que ce « quelque chose » n'avait fait que grandir jusqu'à la hanter. Qu'il fallait l'enlever d'un coup, comme dans les films où on enlève une flèche de l'épaule du héros.

Son chocolat terminé, Alice sembla tout à coup ne plus savoir quoi faire de ses mains. Elle les laissa tomber sur le haut de ses cuisses.

— Tu me dis : « pas naturel », lâcha Vincent. Nous deux, ce n'était pas naturel ?

— Il y avait comme... une anomalie.

— Moi ?

— Non, pas toi. Nous. Enfin... ce que je ressens. Excuse-moi, je n'arrive pas à mettre des mots là-dessus.

Le regard de Vincent visa les mains d'Alice comme si la table était transparente. Il devina qu'elles étaient remontées pour se poser sur son ventre. Elle se crispa subitement.

— Écoute... dit-elle. Je n'arriverai pas à m'expliquer aujourd'hui. Ça se bouscule beaucoup dans ma tête. Quand j'ai accepté le rendez-vous, c'était bien plus clair. Mais maintenant, non. On peut se voir la semaine prochaine, ici ?

Il leva le regard vers son visage et laissa tomber :

— À quoi ça servirait ? Je ne te reconnais déjà plus.

Elle battit des cils comme s'il la menaçait d'une gifle.

— Il faut que j'y aille, dit-elle en se levant.

Brusquement grisé par l'effet de sa réplique, il la retint :

— Quel jour, la semaine prochaine ?

Alice resta en apnée un instant avant de proposer :

— Mardi ?

— Mardi.



Damien Lefoll ne se priva pas de dire qu'il ne croyait pas un mot de cette proposition de nouveau rendez-vous.

— Elle t'a laissé un os à ronger pour s'en aller au plus vite. Elle pensait arriver à te dire une bonne fois pour toutes que c'était fini, mais elle a

fait un refus. Comme un cheval face à l'obstacle.

— Peu importe, coupa Guillon. Est-ce qu'elle a reçu un coup de téléphone durant votre conversation ? Un message ? S'est-elle absentée ?

— Non.

— Rien qui justifie son brusque changement d'attitude ?

— Je n'ai pas été aimable, si c'est à ça que vous pensez.

— Elle s'y attendait certainement. Un homme averti en vaut deux, une femme, trois.

— Cherche encore, ajouta Lefoll.

Vincent tenta :

— Je ne voulais pas la regarder dans les yeux. Je voulais lui paraître distant. J'ai regardé ses mains.

— Et ?

— Et elle a dû croire que j'avais deviné. D'autant plus lorsque je lui ai dit que je ne la reconnaissais plus.

— Que tu avais deviné quoi ?

— Qu'elle était enceinte.

— Et tu l'avais deviné ?

— Non ! hurla-t-il en bondissant de sa chaise. Je ne me doutais de rien ! Il a fallu qu'on me dise de venir ici pour qu'un toubib venu de nulle part me balance tout !

Il chercha à nouveau le regard de Bramans, sans vraiment le trouver et laissa monter les sanglots.

Elle attendait un bébé et elle a tout fait pour me le cacher. Et eux ? Ils veulent quoi, que je craque ? Qu'ils m'ouvrent comme une vieille noix et qu'ils voient s'il y a quelque chose d'intéressant à l'intérieur ?

Le jeune homme replia son long corps pour s'asseoir et se mura dans un long mutisme. Cinquante heures s'étaient écoulées depuis qu'Alice avait disparu derrière les portes de la brasserie. Cinquante heures, que Vincent avait consacrées pour la plupart à travailler avec la rage d'un junkie en manque.

Tout ça pour rien.

≈

Après avoir envisagé une bonne douzaine de fois de demander l'addition et s'être systématiquement ravisé, l'informaticien avait laissé monter en lui le taux de caféine le plus élevé de sa vie. Le regard dans

le vide, il avait d'abord laissé ses pensées dériver au hasard, jusqu'à ce qu'elles ne conservent aucune trace de sa conversation en queue-de-poisson avec Alice. Les « petits serrés » s'étaient ensuite employés à lui secouer les neurones. Sans crier gare, la colère était montée, et à peine entrée en scène, elle s'était attaquée à l'enquête. Les grands moyens avaient été déployés pour un résultat égal à zéro. C'était désolant. Les légistes n'avaient rien trouvé. Mort du bébé, nécrose du placenta ayant entraîné une hémorragie massive, mort de la mère. Des cas rarissimes, qui s'étaient retrouvés concentrés dans un espace-temps réduit. La concentration d'une population importante ce jour-là ne pouvait à elle seule expliquer une telle convergence. Le suivi médical de chaque femme avait été passé au peigne fin. De ce côté-là non plus, aucune ficelle sur laquelle tirer : les médecins interrogés avaient confirmé une grossesse sans histoire. Aucun d'entre eux n'était au courant de leur participation à la manifestation, mais personne n'y voyait non plus de contre-indication particulière : leurs patientes étaient en parfaite santé.

Il devait bien y avoir quelque chose qui liait ces femmes entre elles.

Oui. Elles sont mortes.

Plusieurs lapalissades du même tonneau se bousculèrent un instant dans le cerveau de Vincent avant qu'il ne les balaie d'une nouvelle rasade de café fort.

Qui peut le plus peut le moins. Quelque chose d'élémentaire nous échappe.

Un début d'idée lui vint, mais les détails jouèrent aussitôt à cache-cache avec ses nerfs. Il était temps de prendre l'air.

Vincent avait finalement décidé de rentrer. Mais comme si un mauvais sort lui avait été jeté, il avait appelé Bramans après avoir parcouru quelques centaines de mètres en direction de son appartement. Le lieutenant avait répondu par un « j'arrive » peu enthousiaste et quelques minutes plus tard, trois écrans s'étaient allumés, éclairant d'un halo gris-bleu les visages du flic et de l'informaticien.

— Ça fait une semaine qu'on cherche un point commun entre ces femmes, dit le jeune homme. L'enquête sur le terrain n'a rien donné, n'est-ce pas ?

— Rien jusqu'ici, rectifia Bramans.

— Mais la probabilité de trouver quelque chose diminue de jour en jour, vous me l'avez répété plusieurs fois. Ces femmes ne se sont jamais croisées, ni le jour J, ni avant. Et en retraçant les parcours de chaque victime, nous n'avons ni unité de lieu, ni d'unité de temps. Chaque victime rejoint les manifestants à un point de rencontre différent, perd connaissance à un endroit différent, est secourue à un moment différent.

Bramans acquiesça d'un regard, l'invitant à poursuivre.

— Nous n'avons pas mesuré le temps qu'elles ont passé à défiler.

— Tu as pourtant isolé toutes les séquences vidéo.

— Oui, mais nous ignorons combien de temps elles ont marché pour rejoindre le cortège. Nous avons demandé à *Crowdscan* de tracer leur parcours avant leur arrivée dans la foule, mais notre seul but était de rassembler des visages. Pas de mesurer la distance qu'elles avaient parcourue, ni le temps qu'elles avaient mis. À force de savoir pourquoi le logiciel a été conçu, nous avons bridé nos recherches.

— Que comptes-tu faire ? Configurer le programme pour qu'il trouve combien de temps chacune de ces femmes a marché avant de tomber ?

— Je n'obtiendrai probablement qu'une partie de la réponse. C'est pour ça que je vous ai demandé de me rejoindre. *Crowdscan* ne peut pas rechercher tous ces visages à l'aveuglette en remontant simplement dans le temps. Le territoire à couvrir est trop important, à cause des lignes de métro. Comptez vingt caméras au moins par station de métro, huit par rame... Si nous n'avons pas de bibliothèque d'ouverture, ça prendra des semaines.

— Une bibliothèque d'ouverture ? questionna le lieutenant.

— Excusez-moi. C'est l'expression utilisée par les premiers concepteurs de « Deep Blue », l'ordinateur qui a battu le champion d'échecs Garry Kasparov en 1997. Au début d'une partie, les combinaisons possibles de jeu sont tellement innombrables que l'ordinateur utilise des coups prédéfinis, sur base d'une liste de parties célèbres. Lorsque la partie avance, le nombre d'options diminue et l'ordinateur accorde moins d'importance à ces coups « tout faits » pour privilégier le calcul de probabilités pur et dur.

— Et dans notre cas, quelle serait notre bibliothèque d'ouverture ?

— Le témoignage des conjoints, ou des accompagnants.

— Je n'ai pas accès au dossier, Vincent.

— Vous avez accès à Guillon et Lefoll.

Bramans soupira.

— Tu n'es pas très au fait des méthodes d'investigation. Admettons que tu arrives à démontrer que chacune de ces femmes a défilé durant une période comparable. Nous ne serions pas plus avancés.

— Nous aurons un premier point commun à fournir aux légistes.

— Et que veux-tu qu'ils en fassent ? Ils n'ont rien trouvé. Les corps ont été restitués aux familles.

Le jeune homme se tut.

Bien entendu. Cette affaire n'existe pas, les autorités ont tout intérêt à ce

que les familles ne fassent pas de bruit.

— Tu m'as l'air remonté comme un coucou suisse, dit Bramans. Creuse ton idée demain matin, si ça te chante. Puisque *Crowdscan* est en phase finale d'acceptation, je t'autorise à inclure tes recherches dans ton rapport de test.

— J'aimerais y travailler cette nuit, si ça ne vous dérange pas.

Bramans hésita.

— Je vais trouver quelque chose. Je vous le promets.

— Dis-moi ce qui se passe, Vincent. Tu as besoin de calmer tes nerfs, c'est ça ?

— J'ai vu Alice. On s'est dit bye-bye. J'aurais pu me soûler la gueule, mais j'ai fait tout le contraire.

— Eau minérale ?

— Café fort.

Le lieutenant observa longuement le visage de Vincent. Son regard passait d'un écran à l'autre, au seul son des clics de souris. S'il ne disait rien, l'informaticien enchaînerait les manipulations en cours durant de longues minutes avant de se souvenir de la présence du policier.

— C'est bon, dit-il. Affine tes demandes et j'appellerai Guillon demain matin.

— Merci.

— Mais oublie ce que j'ai dit à propos des tests. Je n'accepte pas que tu bosses la nuit pour rédiger ton rapport.

— Bien compris.

≈

Peu avant trois heures du matin, *Crowdscan* démentit les hypothèses du jeune homme. Quatre parcours sur six avaient été retracés : une femme venue en car, deux autres en TGV, la quatrième (la seule parisienne) de chez elle. Le parcours des deux autres se perdait dans les itinéraires de métro. Peut-être étaient-elles venues en voiture jusqu'à une station RER.

Quoi qu'il en soit, chaque femme avait parcouru une distance différente, sur une période différente, avant de déclencher l'hémorragie mortelle. Frustré, Vincent se mit à fixer le plafond, laissant l'image des écrans quitter lentement ses yeux endoloris par les heures de concentration.

Le plus râlant était que Vincent dépendait désormais entièrement du bon vouloir des agents X et Y et qu'il n'avait rien pour les convaincre

de partager leurs informations. Tout au plus une estimation empirique de l'effort fourni par chaque victime.

Mais les humains ne sont pas comme des ampoules électriques, se dit-il. Ils ne déclenchent pas une panne au-delà d'un taux d'utilisation.

Et pourquoi pas ?

Vincent exporta depuis *Crowdscan* toutes les données utiles et les envoya sur son portable. Il alluma ce dernier, activa son tableur, lui fit lire toutes les données reçues et ajouta trois colonnes vides, qu'il remplit avec ses propres estimations.

Il n'avait pas encore de quoi crier victoire, mais il était probablement dans le bon. L'informaticien généra un graphique à partir de ces nouvelles données et l'expédia immédiatement à Bramans, avec pour objet : « À vérifier, mais ça converge ».

La fatigue se mit à peser sur ses épaules. Travailler jusqu'à cette heure relevait peut-être d'un mauvais calcul : Vincent serait dans un état de fatigue avancé si les informations réelles lui étaient transmises dès le matin. Il mit ses écrans hors tension et descendit les escaliers en direction du rez-de-chaussée. Arrivé dans la rue, un numéro non identifié fit vibrer son portable.

— Ghesquières ? Bruce Guillon. J'ai vos renseignements. Vous avez de quoi noter ?

≈

Damien Lefoll encouragea Vincent à continuer son récit.

— Que s'est-il passé lorsque vous avez reçu les informations de la part de mon collègue ?

— Je me suis assis sur un banc pour ouvrir mon portable, j'ai introduit toutes les données : âge de la victime, poids, nombre de semaines de grossesse. J'ai juste demandé de ne pas me fournir le poids des deux femmes que *Crowdscan* n'avait pas retrouvées. Si j'arrivais à trouver une corrélation entre les données des quatre premières, je devrais être en mesure de déduire le poids des deux dernières. Et si mes calculs correspondaient avec la réalité, on tiendrait peut-être quelque chose.

— Et tu as vu juste. En comparant les données, tu as trouvé que les femmes déclenchaient un malaise d'autant plus vite que leur grossesse était avancée, qu'elles étaient âgées et que leur corpulence était importante. Quelques variables d'ajustement bien précieuses, qui t'ont permis de nous donner le poids des deux dernières victimes en moins de dix minutes.

Guillon ajouta :

— Tu as le cerveau plutôt survolté, pour t'asseoir sur un banc au milieu d'une nuit glacée.

L'informaticien ignore la remarque du colosse.

— Tu es rentré chez toi, ensuite ?

— Immédiatement. C'est de chez moi que j'ai envoyé les résultats.

Le regard des deux agents lui laissa clairement entendre qu'ils avaient déjà vérifié ses affirmations.



Toute la journée du samedi avait été consacrée à la vérification des hypothèses posées par Vincent. Il avait été chaleureusement félicité par Bramans, Guillon et Lefoll, et chargé de piloter *Crowdscan* afin de corroborer les témoignages des familles quant au début du parcours de chaque victime. Une fois le minutage établi, Vincent avait pu améliorer la précision des paramètres qui reliaient toutes les données.

Vers la fin de l'après-midi du samedi, une réunion de synthèse avait été organisée en présence des trois hommes et du médecin légiste chargé du volet médical de l'enquête. Il s'appelait Christian Devillers, c'était la première fois que Vincent le rencontrait.

Il avait félicité le jeune homme pour sa découverte, mais les louanges n'avaient pas compensé le moins du monde ce qui s'était dit par la suite.

Prises telles quelles, ces informations n'étaient d'aucun secours car elles demeuraient théoriques. « Aucune femme enceinte ne subit un décollement placentaire simplement parce qu'elle produit un effort », avait dit le légiste. Un autre facteur, commun à chacune de ces femmes, devait être trouvé pour comprendre ce qui s'était réellement passé, faute de quoi la découverte de Vincent resterait une hypothèse sans réalité factuelle.

— Et si le point commun était l'enfant et pas la mère ? avait tenté le jeune homme, cramponné à son idée.

— C'est une question que nous avons bien entendu examinée dès le début de l'enquête, répliqua Devillers avec une pointe de condescendance dans la voix. Mais les fœtus en question n'ont aucun point commun entre eux. Je dirais que leur unique point commun est d'être tous différents.

— Donc tout ceci n'aura servi à rien, dit Vincent en jetant un coup d'œil à Bramans.

Même pas à nourrir mon rapport de test. Ça valait bien la peine de boire tant de café.

— Nous sommes à moins de vingt heures d'une nouvelle manifestation, dit Guillon. On ne sait jamais ce qui peut s'y dérouler.

Vincent se figea.

— Il y a quelque chose que je devrais savoir ? demanda-t-il, sur la défensive.

— Non, dit Bramans pour le calmer. Rien ne nous permet de prévoir...

— Pour l'instant, le hasard est en tête des hypothèses, coupa Guillon.

— Alors pourquoi dois-je prendre les commandes de *Crowdscan* demain dimanche ?

Les trois interlocuteurs se regardèrent comme s'ils se rejetaient un plat brûlant.

— Pour pouvoir agir en direct au cas où il se passerait quelque chose, dit Lefoll.

— Et il va se passer quelque chose ? questionna Vincent.

— Non, dit Guillon un peu trop fermement pour être crédible.

— Nous... sommes en train de vérifier d'autres cas, dit Lefoll.

Guillon soupira. Son collègue poursuivit.

— L'un d'entre eux correspond à ton équation. Une femme dont la grossesse était très avancée. Elle est morte à l'issue de la projection d'un film, dans une salle de cinéma.

— Donc elle n'était pas en train de marcher, remarqua Vincent.

— Vous avez raison, admit le docteur Devillers. Mais son mari nous a affirmé qu'ils étaient venus à pied voir le film de leur choix. Ça leur fait vingt bonnes minutes d'une marche soutenue. Pour la suite, la position assise aurait contribué à retarder quelque peu l'hémorragie, si la tension musculaire n'avait pas agi dans le sens contraire. C'était un film, disons, au rythme soutenu. La victime était une amatrice du genre : elle et son mari s'étaient installés au troisième rang. Ils ont dû en recevoir plein la vue.

— C'est un cas tout de même fort dissemblable de celui des six autres femmes, insista l'informaticien.

— Du point de vue de votre raisonnement seul, jeune homme, on peut dire ça. Mais ce qui a causé la mort de la spectatrice correspond à cent pour cent à ce qui est arrivé aux manifestantes.

≈

— Vous saviez qu'il y avait d'autres cas, dit l'informaticien. Qu'il n'y avait pas que cette femme dans ce ciné.

— C'était la situation d'hier, dit Bramans d'un ton sec. C'était le seul

cas que nous ayons pu rapprocher des six autres.

— Vous saviez qu'il y aurait d'autres victimes aujourd'hui. Vous le saviez et vous attendiez de moi...

— Vincent, arrête tout de suite ! menaça le lieutenant.

— Vous vouliez que *Crowdscan*...

— Arrête, j'ai dit !

L'ordre claqua dans la pièce, laissant place à la respiration haletante de Vincent. On aurait dit qu'il venait de monter quatre étages à pied.

— Quand as-tu eu contact avec Alice pour la dernière fois ? enchaîna Guillon.

Vincent attendit de maîtriser un peu mieux ses poumons avant de répondre.

— Dans la brasserie.

— Rien depuis ?

Il hésita.

— Rien. Du moins directement.

— C'est-à-dire ?

— Je lui ai laissé un message vocal. Il était quinze heures environ.

— Tu étais derrière tes écrans à ce moment-là, releva Bramans.

Vincent ne répondit pas.

— Maintenant, reprit Guillon, fais bien attention à ce que tu dis. Je pourrais insister dans mon rapport sur cette entorse à nos ordres. Je veux la vérité. Quelle est la teneur de ce message ?

L'informaticien leva des yeux désespérés vers les trois hommes.

— Je l'ai... J'ai appelé Alice parce que je l'ai vue. Sur mes écrans. Je faisais quelques essais pour améliorer les performances de *Crowdscan* en cas de recherche en temps réel. J'ai utilisé une des caméras situées sur le pont d'Austerlitz et sur la place Mazas. Je suis tombé dessus par hasard, je vous le jure. Je ne l'ai pas recherchée.

— On verra ça plus tard, coupa Guillon. Réponds à ma question. Quelle est la teneur de ce message ?

— J'ai... Je l'ai insultée.

≈

Vincent était resté en apnée devant l'image de son ex-fiancée.

Face caméra, le visage volontaire, elle portait des vêtements amples, qu'une fois encore il n'avait jamais vu. Elle levait la main droite au rythme des slogans scandés par la foule.

Sa main droite était dans celle d'Audrey, qui, plus grande qu'elle d'une bonne tête, semblait veiller sur elle.

En suivant le cortège, les deux femmes s'étaient lentement approchées de la caméra, leurs visages dérivant vers le bas de l'écran tandis qu'ils devenaient de plus en plus nets.

Juste avant qu'elles ne quittent le champ de la caméra, les deux femmes s'étaient embrassées à pleine bouche.

≈

Le lieutenant Bramans posa une main sur l'épaule droite de Vincent.

— Elle n'a pas pris connaissance de ton message, dit-il. Nous avons vérifié.

— Ça m'est égal.

— Je ne te crois pas. Je crois qu'à l'avenir, rien de ce que tu dis à son propos ne sera vrai. Il est trop tôt...

— Merde, lieutenant ! explosa Vincent. Alice m'a quitté il y a deux semaines, et pour qui ? Pour une femme ! C'est ça qu'elle était venue me dire à la brasserie, ce vendredi ! Elle n'a pas eu le courage d'aller au bout de ses explications ! Et vous voudriez me rassurer, me dire qu'elle n'a pas entendu tout le mal que je pensais d'elle et de sa... petite amie, avant de mourir ? Mais je n'en ai rien à battre, vous m'entendez, qu'est-ce que vous croyez ?

— Je ne crois qu'une chose, intervint Guillon avec fermeté, c'est que tu as commis une faute ! Tu as réussi à la repérer dans la foule – et je devrais croire que *Crowdscan* n'y est pour rien – et depuis ce moment-là tu ne l'as pas lâchée d'une semelle.

— Vous auriez fait quoi, à ma place ? répliqua Vincent un ton plus bas.

— Tu n'as pas observé le protocole convenu.

— Faux. Je n'ai pas utilisé le logiciel pour suivre Alice. Je n'ai fait que sélectionner les prises de vue en direct, sur un de mes écrans annexes, mais *Crowdscan* n'est pas concerné.

— On va te croire, ironisa Lefoll.

Vincent contre-attaqua :

— Chacune de mes manipulations est tracée dans un fichier d'archive, sur lequel je n'ai aucun contrôle. Nous n'avez qu'à l'éplucher. Ça vous prendra peut-être des semaines – d'ailleurs je vous le souhaite, tiens – mais vous finirez par admettre que je vous dis la vérité. Allez vous faire voir, les « men in black ».

— Ça suffit ! coupa Bramans. Nous vérifierons plus tard. Quoi qu'il en soit, le fait que Vincent ait gardé un œil sur Alice nous a permis d'agir vite. Tous les gens présents autour d'elle au moment de son malaise ont été identifiés sans exception et leur témoignage recueilli. Pareil pour trois autres victimes. Nous attendons une confirmation pour deux autres cas. Au besoin, on devra les traiter après, comme lors de la première vague.

— Six au total, laissa tomber Vincent. Comme la première fois. Toutes enceintes, bien entendu.

Toujours assis, courbé en avant comme s'il allait soulever un poids, le jeune homme laissa tomber quelques larmes sur le sol.

— Elle portait un bébé et je n'en savais rien...

Les images se remirent à défiler devant ses yeux comme s'il était face à ses écrans. Environ trois heures plus tôt, Vincent s'était absenté de son poste quelques minutes. Il avait trouvé un bureau désert à l'étage supérieur pour tenter d'appeler Alice. Sa messagerie l'avait accueilli.

Inutile de venir mardi. Tu t'es bien foutue de ma gueule. Je comprends mieux pourquoi tu voulais tant manifester. Audrey et toi pouvez aller au Diable.

Les heures qui s'étaient écoulées ensuite n'avaient été qu'un chaos grossier, au milieu duquel Vincent avait eu l'impression d'être comme un naufragé cramponné à une embarcation de fortune.

Bien sûr, il avait été tenté d'ordonner à *Crowdscan* de suivre automatiquement Alice, mais il ne l'avait pas fait. L'idée même de voir les deux femmes s'embrasser tout au long du cortège lui soulevait l'estomac. Son unique bouée de secours – mettre à jour les paramètres du logiciel pour qu'il réagisse en temps réel – ressemblait à une cible mouvante : à peine concentré sur sa tâche, les battements de son cœur rappelaient à Vincent le véritable coup de poing qu'il venait d'encaisser.

Lorsqu'on vint lui ordonner de se concentrer sur les caméras situées au début du boulevard de la Bastille, l'informaticien réagit au ralenti. Bramans lui demanda à deux reprises si quelque chose n'allait pas, ce à quoi il fut incapable de répondre. Par chance, le site à observer était le théâtre d'échauffourées sans grandes conséquences, rapidement maîtrisées par les C.R.S. arrivés sur place. *Crowdscan* pourrait se contenter de soumettre les visages de cinq fuyards aux bases de données de reconnaissance photographique.

Durant cette phase, Vincent eut le temps de se calmer. S'il devait intervenir rapidement sur un débordement signalé, il avait intérêt à être au top de sa forme. Le lieutenant l'avait prévenu : il fallait tout capter avant que la moindre grenade lacrymogène ne soit lancée et ne

rende les caméras inefficaces.

Le premier incident fut signalé à dix-sept heures. Une femme allongée à terre, près du boulevard Henri IV. Lefoll joignit l'ambulancier et se fit confirmer son premier diagnostic : état de choc, hémorragie massive.

C'est reparti. Combien y en aura-t-il aujourd'hui ?

Il n'eut pas le loisir de compter : dans les cinq minutes qui suivirent, les coordonnées GPS de deux autres cas lui furent transmises.

Le logiciel fournit à Vincent un choix de trois caméras pour chacune des situations. Une des deux ne posa aucun problème, pas moins de trente visages furent captés autour de la victime. L'autre avait bien mal choisi son endroit. Pour deux des trois caméras, aucun angle de vue ne pouvait être dégagé. Il lança les ordres nécessaires pour que le programme ne tienne compte que de la troisième et dernière caméra. L'image envahit la totalité de l'écran situé sur sa droite, mais il ne fut pas possible de voir avec netteté la troisième victime. En revanche, une autre femme était penchée au-dessus d'elle, et pratiquait des mouvements de réanimation cardio- respiratoire.

Cette femme, c'était Audrey.

≈

Alice était morte avant l'arrivée de l'ambulance. Vincent avait insisté auprès du docteur Devillers pour la voir avant que l'autopsie ne commence. Le légiste avait refusé tout net : ils n'étaient pas domiciliés ensemble. Vincent était un ressortissant belge en mission professionnelle sur le territoire français, et Alice, l'étudiante, résidait officiellement à Alessandria, Italie. Juridiquement, les jeunes gens étaient des étrangers l'un pour l'autre.

Seuls ses parents pourraient la voir. Ils faisaient route vers Gênes pour prendre le premier avion à destination de Paris. Ils identifieraient leur fille, même si la police n'avait pas le moindre doute sur son identité.

Des étrangers l'un pour l'autre ? Tu ne crois pas si bien dire.

Peut-être était-ce cela que le jeune homme supportait le moins. La résurgence de ses souvenirs les plus intimes, en ces moments de stress intense, était écœurante. Alice avait perdu la vie en laissant s'échapper un chapelet de dissimulations. Tout le reste, de l'interrogatoire hypocrite des agents X et Y aux milliards de comparaisons que *Crowdscan* enchaînerait automatiquement toute la nuit durant, en passant par les vaines tentatives de Juste Bramans pour jouer au bon flic, tout le reste n'avait aucune importance. Guillon, Lefoll et leurs sbires – le jeune homme soupçonnait qu'ils appartenaient à la DCRI² –

avaient débarqué deux semaines plus tôt dans le jeu de quilles uniquement parce que le gouvernement avait une trouille bleue d'une revendication politique émise par un quelconque groupement pro-mariage-pour-tous, dont les intentions n'auraient pas été anticipées. Mais les événements de cette journée, ajoutés aux quelques cas découverts entre-temps, laissaient cette hypothèse sur le flanc.

L'enquête va vite changer de main.

Tout ça lui était déjà indifférent. Vincent serait très rapidement prié de procéder aux tests finaux de *Crowdscan* – au moyen de données qui n'auraient aucun point commun avec l'affaire en cours, puisqu'il en était désormais un des témoins – et de remettre les clés à Juste Bramans.

Retour à Bruxelles, avec le formulaire de réception provisoire en poche. Débriefing avec mon directeur technique, félicitations, nouvelle mission. Ailleurs.

Vincent sentit monter en lui un besoin urgent de respirer de l'air frais.

— Je t'accompagne, dit Bramans.

— Merci, ça ira.

— J'ai dit : je t'accompagne.

≈

Il était à peu près une heure du matin lorsque Vincent Ghesquières fut invité à relire sa déposition. La fatigue accumulée durant les deux dernières semaines s'était abattue sur lui d'un coup et l'avait fait osciller sans retenue entre révolte et désespoir. En parcourant la transcription de ses propres dires, le jeune homme réalisa, avec force frissons, pourquoi certains accusés pouvaient revenir sur leurs aveux en cours de procès.

Son témoignage le mit aussi dans un immense embarras à bien d'autres égards. Au-delà de ses propres hésitations, c'était surtout dans l'expression du visage du lieutenant Bramans que Vincent avait perçu à quel point le jeune informaticien vivait dans une insouciance manifeste.

Non pas qu'il mène une vie de bohème, que du contraire. Vincent menait la logistique de sa barque privée avec un soin comparable à son investissement professionnel. Mais le récit de son aventure avec Alice montrait de lui une toute autre facette de sa personnalité.

Combien de fois avait-il répondu « Je ne sais pas » à ses interlocuteurs, dès qu'il s'agissait de la demoiselle ?

Bien trop.

N'était-il pas surprenant qu'il ignore depuis combien de temps elle vivait à Paris ? Qu'il ne puisse pas citer l'adresse où elle résidait avant qu'elle ne vienne s'installer chez lui ? N'était-il pas paradoxal que ce soit la police qui lui apprenne nombre de détails concernant Alice, que lui, Vincent Ghesquières, son fiancé depuis trois mois à l'exception des derniers arrêts de jeu, n'avait jamais soupçonné ?

Trois mois sans se soucier le moins du monde du fait qu'elle ne parle jamais de ses parents, qu'ils voient assez peu – voire presque jamais – les amis d'Alice, qu'elle ne lui ait jamais raconté quoi que ce soit de ses aventures précédentes. Trois mois à lui trouver des excuses, ou à lui faire don de ses dérogations à lui : ses propres parents habitaient loin et en matière d'aventures amoureuses, Vincent s'était montré très peu précoce et guère chanceux.

Alors quand une jeune femme aussi belle qu'Alice s'intéresse à toi, tu l'embrasses et tu ne te poses pas de questions.

L'histoire amoureuse de Vincent Ghesquières se résumait ainsi, et ainsi s'était-elle terminée : le mirage, comme tous les mirages, avait disparu, laissant le jeune homme dans un état qu'il était bien incapable de décrire.

Vincent signa au bas de la page en éprouvant la désagréable impression de tenir son stylo-bille avec des gants de ski. Une sorte de pellicule d'air tiède entourait son corps et l'isolait du monde alentour, pénétrait dans ses oreilles pour modifier les sons qu'il percevait, s'agitait devant ses yeux pour déformer le visage de ses interlocuteurs.

Il devait y avoir la même chose entre Alice et moi. En pire.

En plus opaque, certainement. Sinon, comment expliquer qu'Alice ait réussi à lui cacher qu'elle était enceinte ? Ne lui avait-il pas facilité la tâche, lui, le champion de l'insouciance, avec son aptitude à ne pas regarder là où il faut ? Le vendredi, Alice avait écourté leur rencontre parce qu'il avait regardé fixement son ventre, mais il n'avait rien compris sur le moment. Et en remontant dans le temps, tout était pareil. Alice qui disparaissait dans la salle de bains vers six heures du matin, dont l'appétit était en dents de scie. Alice qui comme par hasard avait arrêté de fumer le soir de leur première rencontre. Alice qui adorait se faire caresser, qui, lorsqu'elle le voulait – et elle voulait souvent – s'approchait de lui en silence et lui prenait les mains pour qu'il la déshabille, qui prenait des poses pour flatter ses yeux et ses mains, qui lui faisait l'amour avec des lenteurs à le rendre fou, mais qui jamais ne le laissait vraiment s'emparer d'elle. Alice qui protégeait son secret, qui était un secret à elle toute seule.

Pas toute seule, justement.

Plus avec lui en tout cas. Peut-être cette femme. Le paquet d'os aux

yeux verts. Et avant tout avec son bébé.

Après deux semaines de relation, Vincent lui avait donné un soir la fiche de résultats de sa prise de sang. Sérologie du SIDA, hépatite, autres joyeusetés sexuellement transmissibles : négative. Elle avait fait de même dans les jours suivants, puis lui avait montré une boîte de pilules, en ajoutant : « dernière condition : être fidèles ». Comment aurait-il pu avoir le moindre doute ?

Les absences du matin étaient-elles destinées à prendre la pilule à heure fixe, ou à dissimuler des nausées ?

Comme pour s'obliger à revenir à la réalité, Vincent tendit sa déposition à Guillon.

— Et Audrey, vous l'avez interrogée ?

— Elle est témoin, au même titre que toi, éluda le colosse.

— Elle savait qu'Alice était enceinte ?

Guillon le regarda avec froideur.

— Merci pour ta collaboration, Vincent. Il est grand temps que tu rentres chez toi. Le lieutenant Bramans va se faire un plaisir de t'accompagner.

— Attendez, tenta Vincent.

— Tu trouverais normal que je donne à Audrey une copie de ces documents ? demanda Guillon en brandissant la déposition du jeune homme.

Il ne répondit pas.

— Je vais mettre ta dernière question sur le compte du stress et de la fatigue, poursuivit Guillon. File te coucher, tu fais peur à voir.

≈

Juste Bramans resta muet durant le parcours en voiture. Lorsqu'il sortit du véhicule, Vincent se mit à grelotter comme s'il avait de la fièvre. L'air de janvier était froid et humide.

— Je regrette vraiment ce qui t'arrive, Vincent, dit-il en rejoignant le trottoir. Ça ira ?

— Il faudra bien. Vous retournez au bureau ?

— Je vais me coucher aussi, dit-il en secouant la tête. On aura un boulot monstrueux demain.

— Si vous avez cinq minutes, je vous offre un verre.

— Ce n'est pas une bonne idée, Vincent.

— Vous croyez que je vais essayer de vous tirer les vers du nez ? C'est

ça ?

Le portable de Bramans se mit à vibrer.

— Tu es un type intelligent, Vincent. Donc tu vas au moins essayer. Excuse-moi un instant.

Vincent ouvrit la porte d'entrée et attendit, laissant au lieutenant le temps de répondre à l'appel. Au fond, laisser Bramans entrer dans cet appartement à moitié vide n'était peut-être pas la meilleure chose à faire, même si son invitation était parfaitement spontanée.

La conversation prit fin rapidement.

— Tu vois que tu es un type intelligent ? dit le lieutenant en glissant son téléphone dans sa poche. Tu t'éloignes pour me laisser répondre sans être dérangé, mais tu laisses la porte ouverte. Ainsi, pendant que se déroule ma conversation, tu m'invites à te suivre.

Vincent voulut démentir.

— Communication non verbale, reprit Bramans en levant le bras droit en signe d'apaisement. Ton attitude me dit ce que tu penses. Allez, j'accepte.

— Vous disiez à l'instant que ce n'était pas une bonne idée.

— Et là, dit-il en s'approchant de la porte, en insistant sur mon changement d'avis, tu montres que tu estimes avoir gagné la partie. Tu as quoi à boire, là-haut ?

≈

Vincent prépara un café fort, qu'il accompagna de deux grands verres de *grappa* parfumée à la camomille. C'était une association qu'Alice lui avait fait découvrir.

— C'est une des rares fois où Alice m'a parlé de son père, dit le jeune homme. Elle m'a dit qu'il aimait déguster les deux breuvages en même temps, car l'un lui permet de bien s'endormir et l'autre de bien se réveiller.

— C'est un point de vue qui se défend. En tout cas l'un et l'autre sont délicieux, je te remercie. Ça fait combien de temps que tu étais en couple avec Alice ?

— Trois mois, dit Vincent, dont la voix baissa d'une octave.

— Tu veux dire : ici ?

— Oui. Elle est venue me rejoindre à peine trois semaines après notre première rencontre. Vous prolongez mon interrogatoire, lieutenant ?

— Non. Je partage une *grappa* et un café avec un collaborateur externe qui accumule les mauvaises nouvelles. Et qui malgré cela va

devoir travailler avec moi pour me passer la main.

— C'est-à-dire ?

— Les codes d'accès à *Crowdscan* vont t'être retirés. Tu ne pourras accéder qu'à l'environnement de test. On en revient à la procédure initiale, celle sur laquelle tu travaillais encore il y a quinze jours.

— Je m'en doutais, dit Vincent, une pointe d'agacement dans la voix.

— Désolé. Tu ne peux plus jouer un rôle actif dans l'enquête.

— Vous savez que nous pouvons aussi bloquer tous les accès, sans exception ? Notre logiciel a été utilisé avec des données réelles, alors que vous n'avez rien réceptionné. C'est contraire à la réglementation sur les marchés publics.

Bramans haussa les sourcils.

— Vincent, je ne suis pas monté pour engager une discussion à ce propos avec toi. Je t'annonce une décision à laquelle tu vas devoir te plier.

— J'en informerai mes patrons.

— Je m'en suis déjà chargé il y a déjà deux semaines. Nous avons un accord.

— Ils ne m'en ont rien dit.

— Parce que je le leur ai demandé. Ce genre de considérations ne te regarde pas. Tu as un rôle à jouer, tu reprends ce rôle et la parenthèse de ces deux dernières semaines se referme.

— Mon travail des derniers quinze jours n'existe pas ?

— Ton travail sera payé, si c'est ça qui t'inquiète. Guillon et Lefoll peuvent débloquent un budget dont je ne dispose pas.

— Il n'empêche. Je n'ai formé personne. Vous avez encore besoin de moi.

— Sans aucun doute. C'est pour cela que tu vas préparer cette formation en priorité. La réception du produit doit se faire sous quinzaine.

— Et durant ce temps-là, qui va manipuler *Crowdscan* pour l'enquête en cours ?

— Moi. J'en sais assez pour exécuter les principales manipulations. Et si j'ai besoin d'aide, tu m'apporteras les réponses nécessaires. Mais tu ne t'approches plus du centre de commandes.

Vincent ne répondit pas. Il savait bien que Juste Bramans disait vrai. Plusieurs mois de travail en compagnie du jeune informaticien avaient fait de lui un utilisateur suffisamment expérimenté pour faire fonctionner l'essentiel.

— Écoute, ajouta le lieutenant, je comprends que ce soit difficile pour

toi. Tu t'es impliqué dans notre affaire à notre demande, d'accord, mais tu n'es pas flic, Vincent. Ce genre d'histoires, ce stress, ça laisse des traces. Tu as déjà assez de choses à penser rien qu'avec ce qui t'est arrivé. Je veux que tu oublies le reste au plus vite.

— Alors je fais quoi, demain ?

— Tu prends un jour de congé. Réunion mardi matin pour planifier le « reste à faire », dans les moindres détails, jusqu'à ton départ.

— Et c'est pour me faire passer la pilule que vous êtes monté jusqu'ici.

Bramans eut un timide sourire.

— On va dire ça.

— Vous savez, poursuivit l'informaticien, je ne suis pas sûr que j'aie besoin de ce jour de congé. Je risque de me casser la tête avec plein de trucs. Si je me concentre sur quelque chose d'autre, ça passera plus facilement.

— Ça, c'est ce que tu crois. Tu ne feras que repousser le problème jusqu'aux nuits suivantes. Celle-ci ne sera déjà pas triste. Fais-moi confiance.

Le jeune homme plongea les yeux au fond de sa tasse de café. L'image d'une flaque de sang noire sur un dallage gris lui vint aussi subitement qu'un hoquet.

— Je crois que vous avez raison, laissa-t-il tomber. Merci d'être monté.

Bramans vida son verre de *grappa* d'un trait, fit suivre la dernière gorgée de café. Vincent ne bougea pas lorsqu'il sentit une tape amicale sur son épaule, trop occupé à anticiper une nuit de mauvais sommeil. C'est à peine s'il entendit le lieutenant fermer la porte de son appartement.

Une minute plus tard, il vit Bramans s'introduire dans son véhicule, le téléphone à l'oreille.

Je parie qu'il retourne au taf. Il m'a dit le contraire uniquement pour m'encourager à me reposer.

Vincent se tourna vers le seul canapé qui siégeait au milieu du salon. Il s'y installa et se versa une rasade de liquide blond, huma les effluves de camomille.

≈

Juste Bramans fut tiré de son sommeil par un appel vers six heures du matin.

— Il vient de quitter son domicile, dit la voix de Bruce Guillon.

— Pour aller où ?

— Métro. Si c'est bien chez la fille qu'il se rend, nous sommes dans le bon.

— Ça m'étonnerait. Je ne lui ai rien dit hier soir. Il était déjà dans un assez sale état comme ça.

— Vous deviez l'informer.

— Je ne vous ai rien promis, Guillon. Vous n'étiez pas sur place. C'était à moi seul de juger de l'opportunité de jouer cette carte à ce moment ou non.

— À force de protéger votre poulain, Bramans, vous allez vous discréditer vous-même. Je peux même régler ça d'un coup de fil, si vous voulez.

Le lieutenant s'assit dans son lit.

— Faites cela et *Crowdscan* ne crachera plus aucune information. C'est ça que vous voulez ?

— Ça, c'est votre problème, Bramans. Le mien, c'est d'avancer nos pions.

— Par des moyens qui ne seront jamais recevables devant un tribunal.

— C'est à vous que je dois rappeler combien de femmes sont mortes ?

Bramans préféra ne pas répondre.

— Je vous laisse cinq minutes, reprit Guillon. Après, c'est moi qui lui balancerai l'info.

— Vous êtes un salaud.

— Cinq minutes.

≈

Vincent Ghesquières hésita à décrocher. Bramans lui avait imposé une journée de congé : à quoi rimait son appel ?

— Oui ?

— Vincent, je... Je devais t'annoncer quelque chose hier soir. Je n'ai pas voulu charger la barque. Tu m'avais l'air suffisamment affecté comme ça. Et puis, tu n'as pas abordé le sujet toi-même, comme si tu voulais l'occulter.

Vincent ralentit le pas.

— Oui ? répéta-t-il sans comprendre.

— Ça concerne Alice et le bébé. Tu te souviens que je t'ai demandé depuis combien de temps vous étiez ensemble ?

Il ne répondit pas.

— Nous avons eu le résultat de l'autopsie. On me l'a communiqué au

moment où je te ramenaïs chez toi.

Bramans n'eut aucune autre réponse que l'écho de la respiration du jeune homme.

— Elle était enceinte de dix-sept semaines. Cela laisse entendre qu'elle était déjà enceinte lorsque vous vous êtes rencontrés.

Le bruit de respiration s'éloigna un instant, puis revint. Bramans entendit quelque chose qu'il interpréta comme un « merci », puis la communication fut coupée.

Désillusions

*On aime une femme pour ce qu'elle n'est pas
On la quitte pour ce qu'elle est*

SERGE GAINSBURG

Frank descend les escaliers en silence, frôle le réfrigérateur et se dirige à tâtons vers la porte qui ouvre sur la cave. Sur la première marche, trois bouteilles d'eau l'attendent. Il s'empare de deux d'entre elles : une pour Vinciane, l'autre pour lui.

Nombre de couples entretiennent leur vie sexuelle en mettant en scène les préliminaires, Vinciane et Frank prennent un vrai plaisir à soigner leur « after », ces moments privilégiés où leurs corps apaisés aiment murmurer l'un contre l'autre. C'est le calme après la tempête, c'est aussi le souvenir du « reste encore un peu » de leurs débuts, lorsqu'ils ne vivaient pas encore ensemble.

L'amour, ils l'aiment à toutes les sauces. Elle a un corps de déesse, lui dit-il. Elle s'emploie à bien s'en servir. Depuis six ans qu'ils sont en couple, elle a appris à quel point Frank aime la regarder lorsqu'ils font l'amour, et quelles sont les poses qui ont le don de décupler son désir. Qu'elle y ajoute exactement le mouvement des hanches le plus adroit, le soupir qui l'accompagne et elle envoie son homme au septième ciel sans faillir. Fait-elle usage de son habileté à chaque fois ? Elle laisse toujours planer le doute. Frank adore mériter le moment d'abandon, qu'elle lui offre – ou non – sur un plateau d'argent. Pour cela, il est prié de s'appliquer et il s'y emploie avec délectation. Son jeu à lui consiste à imaginer leur rôle idéal, à elle et à lui, en fonction des circonstances, de leur ressenti, puis, petit à petit, à modeler leur chorégraphie intime, comme on ébauche entre ses doigts les contours d'une figurine en terre glaise.

Cette après-midi, ils se sont amusés sous la douche. Elle s'est installée sur lui et l'a emmené avec elle dans une cavalcade aussi brève qu'endiablée.

Ce soir, lenteurs au programme. Frank a fait l'amour à la Belle-au-bois-dormant. Il a attendu patiemment que Vinciane s'approche des portes du

sommeil. Il lui a parlé de leurs vacances à venir, sur la Riviera dei fiori, lui a raconté comment la région se présentait dans ses souvenirs d'enfant. Les villages paisibles posés sur le flanc des collines, les oliviers et les vignes qui se disputent les pentes, la Méditerranée en contrebas. Couchée sur le dos, Vinciane s'est laissée bercer par la voix de son homme, tout en laissant une petite partie d'elle-même à la surface de sa conscience, juste pour goûter à la suite des événements. Frank a joint le geste à la parole et a doucement débarrassé sa femme de ses draps. Tout en lui contant à quel point l'air d'été vibre sur les hauteurs de Diano Marina quand vient l'heure de la sieste, il a ordonné à ses mains de jouer leur rôle d'ambassadrices.

Vinciane a réagi, les yeux toujours clos. « Continue », lui a-t-elle murmuré, lui laissant avec malice le choix entre le geste et la parole. Frank a décidé de persévérer sur les deux fronts, trouvant dans l'exercice un défi à la hauteur de son désir. Garder le timbre de la voix intact alors qu'il s'invite entre les cuisses de sa belle. Contrôler les termes de son récit, le pimenter doucement, alors que la chaleur monte sans tarder entre leurs deux corps. Ne pas se laisser distraire par la moue de sa dormeuse qu'il ne connaît que trop bien, lorsqu'il accompagne un mouvement discret de hanches pour l'encourager. La belle-au-bois-dormant se laisse bercer, puise dans son demi-sommeil de quoi faire écho à la retenue de son homme.

Est-ce l'idée d'abuser du corps de sa compagne, malgré les signaux de consentement, qui a fait perdre le contrôle à Frank ? Il n'a pas eu le temps de s'interroger. Dans une quasi immobilité, l'homme a joui avec force et senti plusieurs vagues profondes parcourir le corps de sa femme. Elle a murmuré quelque chose et s'est à nouveau assoupie, ou a fait semblant, pour jouer son rôle jusqu'au bout.

Frank remonte en direction de la chambre, les deux bouteilles à la main. Boire de l'eau après l'amour fait partie de leur rituel, mais ce soir, Frank se doute que sa femme s'est faite surprendre et a sombré pour de bon. Cela n'a pas d'importance : il la questionnera demain. Il est vrai que depuis peu, Vinciane a développé une étonnante capacité à s'endormir en toutes occasions. Un des effets magiques de la grossesse.

La lumière du couloir éteinte, Frank pénètre dans la chambre, se déplace au jugé et dépose une bouteille sur la table de nuit de sa femme. Il contourne le lit, ouvre la bouteille et avale quelques gorgées. Ses muscles se détendent agréablement. Le sommeil est proche.

Lorsqu'il se couche, il découvre la main de Vinciane juste à la limite de ses hanches, la prend doucement dans la sienne.

Il sursaute.

Les doigts de Vinciane sont poisseux. Il prononce son nom, lui demande si ça va, cherche la lampe de chevet. Lorsque la lumière atteint sa rétine, il aperçoit les traces de sang qu'il vient de déposer sur l'interrupteur blanc cassé.

Il se retourne vers sa femme.

À sa vue, le silence lui saute à la gorge comme un chien enragé.

≈

Au premier regard, on aurait pu croire qu'Audrey descendait d'un ring de boxe. Les yeux reculés dans leurs orbites, les paupières enflées, elle montrait à Vincent l'antithèse de la femme qui arborait un large sourire treize heures plus tôt.

Elle ne parut pas surprise de le voir à sa porte, mais le dévisagea longuement, ne sachant ni que dire ni que faire. Vincent avait conscience de ne pas être fort présentable, mais c'était le cadet de ses soucis. Perdu dans la contemplation du visage ravagé d'Audrey, Vincent comprit qu'un frisson agitait sa longue silhouette, mais il n'en sentit rien. C'était comme si son corps était en retard sur le temps, comme s'il montait encore l'escalier.

Les yeux d'Audrey firent un mouvement rapide vers l'intérieur de l'appartement, tandis qu'elle ouvrait la porte en grand. Vincent répondit à l'invitation, puis faillit s'arrêter net dès qu'il reconnut au mur un pêle-mêle de photos appartenant à Alice. Il se força à continuer sa marche vers le salon, pour ne pas laisser à Audrey le temps de changer d'avis.

Bien d'autres éléments de la décoration avaient été transférés tels quels de l'appartement de Vincent vers celui d'Audrey. Inutile de lui poser la question, c'était elle qui avait aidé Alice à déménager. Et le lit, que Vincent aperçut par la porte entrouverte de la chambre et qui n'avait pas été utilisé cette nuit, était à coup sûr celui où Alice et Audrey avaient dormi treize nuits durant et probablement – Vincent finirait bien par le savoir – pendant un temps indéterminé avant qu'Alice ne débarque dans sa vie.

Quand j'ai appelé, tu m'as dit : « Je vais voir ce que je peux faire ». Si ça se trouve Alice était tout contre toi à ce moment précis.

L'odeur de tabac imprégnait le moindre recoin de l'appartement. Vincent se surprit à espérer qu'Alice n'avait pas repris la cigarette avant de se rendre compte de l'absurdité d'une telle pensée. Les câbles de la télévision étaient débranchés. Audrey s'était probablement prémunie contre toute manipulation compulsive de la télécommande.

La peur de tomber sur une chaîne d'info continue montrant le défilé. Ou quelque chose de plus tordu, mais du même tonneau.

— Hier, les flics ont aussi attendu longtemps avant que je leur parle, dit Audrey dans le dos du jeune homme.

Vincent ne sut que répondre : le scénario qu'il s'était forgé depuis son réveil, l'enchaînement des questions, les petites phrases assassines, tout venait de se volatiliser. La voix d'Audrey était éraillée, saturée de fumée et d'amertume. Un fugitif instant, le jeune homme se surprit à prendre pitié de cette femme.

— Café ? Reprit-elle.

— Oui, merci.

Audrey se dirigea vers le coin cuisine en prenant soin de passer à distance de l'informaticien. L'impression qu'elle lui avait fait lors de leur unique rencontre se confirma : il lui faisait peur.

— Tu sais pourquoi tu es venu ? demanda-t-elle en glissant une capsule dans la machine à expresso.

— Tu sais pourquoi tu m'as ouvert ? répliqua-t-il, essayant désespérément de reprendre le fil de ses pensées.

Elle se retourna vers lui et lui décocha un sourire amer.

— Moi, oui, dit-elle, ponctuant son affirmation d'un regard fixe, mais d'où les traces d'hostilité et de tristesse étaient absentes.

≈

La femme qui lui servit le café ne ressemblait pas au souvenir que Vincent s'était fait d'elle. Son visage, même creusé par de grands cernes anthracite, semblait moins émacié, sa silhouette plus féminine. Le soir où elle accompagnait Alice et d'autres amies, elle portait une robe noire, style 1930, qui accentuait son caractère androgyne. Vincent avait maintenant face à lui une femme fort typée, au buste droit et conquérant. Peut-être était-ce par contraste avec les courbes et la petite taille d'Alice que Vincent avait attribué tant de rudesse au portrait mental de la jeune femme.

— Si je comprends bien, dit-il, je suis juste une parenthèse dans la vie d'Alice ? Vous étiez ensemble, avant moi, après moi et peut-être...

— Pas pendant, non.

La réponse soulagea le jeune homme.

— Mais pour le reste, tu as raison.

— Et j'ai servi à quoi, d'après toi ?

— Aucune idée.

Vincent réfléchit. S'il continuait ainsi, il allait droit dans le mur. La jeune femme alluma une cigarette et lui en proposa une. Le temps d'une hésitation, le paquet se retrouva ouvert sur la table, un filtre pointé dans sa direction.

— Sers-toi, dit-elle en se tournant vers la fenêtre donnant sur la cour.

Vincent se laissa distraire à nouveau par le reflet rouge pâle de la cendre sur la vitre. Au mouvement discret de ses épaules, il devina qu'elle pleurait.

— On n'a pas dû beaucoup dormir, ni l'un ni l'autre, tenta-t-il. On a pleuré la même personne.

— Je ne crois pas, non, coupa-t-elle.

— Que veux-tu dire ?

— Tu as connu une Alice, moi une autre.

— Possible. Ce n'est pas ça qui nous consolera. Sais-tu pourquoi elle t'a quittée ?

— Elle est tombée follement amoureuse de toi.

— Et pourquoi m'a-t-elle quitté si vite ? Parce que tu as tout fait pour la récupérer ?

— Que du contraire. J'ai failli lui claquer la porte au nez quand elle s'est pointée.

— Mais tu ne l'as pas fait.

Un silence suivit en signe d'approbation.

— Parce qu'Alice a le don d'obtenir ce qu'elle veut quand elle le veut, c'est ça ?

— Tout juste.

— Comme tu dis. Et tu veux me faire croire qu'on n'a pas aimé la même femme ? Ce genre d'idées-là, Audrey, ça ne sert plus à rien, maintenant. Tu savais qu'elle attendait un bébé ?

La jeune femme se retourna pour écraser sa cigarette à moitié entamée. Les larmes avaient coulé en vagues sur ses joues.

— J'ai besoin de sortir, dit-elle.

Vincent lui emboîta le pas sans lui demander son avis. Ils descendirent dans le froid et se dirigèrent vers le square du Temple, situé à deux pas. Ils en firent le tour.

Audrey alluma une nouvelle cigarette et tendit à nouveau le paquet à Vincent, qui cette fois accepta immédiatement. Cela lui valut un « Oui, je savais qu'elle était enceinte » à peine articulé dans le bruit des véhicules. Il se détesta lorsqu'il avala la fumée, à la fois à cause de la promesse qu'il avait faite à Alice, à la fois parce qu'il n'avait jamais aimé fumer à l'extérieur par temps froid.

— Que s'est-il passé exactement, pendant la manifestation ? enchaîna Vincent. Alice t'a dit qu'elle se sentait mal ?

— Non. Je veux dire : au moment même, oui. Elle s'est pliée en deux, j'ai vu qu'elle était surprise. Ça s'est passé en un clin d'œil. Avant, tout

allait bien.

— Vous aviez marché pendant combien de temps ?

— Tu poses les mêmes questions que tes copains flics. Tu n'as qu'à leur demander.

— Je travaille sur un truc qui n'a rien à voir, mentit Vincent. Je n'ai même pas pu voir Alice.

— Ni moi, ajouta Audrey.

— Ses parents devraient être arrivés à Paris cette nuit. Eux seuls pourront se charger d'elle. Je peux m'arranger pour connaître leurs intentions. Ils vont probablement rapatrier son corps en Italie, organiser une cérémonie là-bas.

Audrey envoya sa cigarette au milieu de la rue et ferma les yeux. Elle murmura d'une voix à peine audible :

— La laisser partir sans un au-revoir, dit-elle d'une voix hoquetante, ce n'est pas possible.

≈

Avec Alice, on ne sait jamais.

Audrey eut beau lui parler d'autre chose, Vincent resta comme en arrêt sur cette phrase, prononcée par la jeune femme trois minutes plus tôt. *On ne sait jamais*. C'était on ne peut plus vrai. Alice elle-même ne savait jamais et laissait volontiers se développer autour d'elle une aura d'incertitude. Laisser deviner, tel était son jeu au quotidien. Un jeu qui nourrissait son pouvoir de séduction, mais qui intoxiquait les relations durables. Imprévisible, paradoxale, Alice avait quitté Audrey du jour au lendemain, mais sans pour autant couper les ponts. Elle avait quitté Vincent tout aussi précipitamment, sans pour autant refuser de le rencontrer quelques jours plus tard. Pour quiconque l'approchait, tout était toujours possible, rien n'était jamais prévu. Alice n'était jamais là où on croyait la trouver. Jusque dans l'intimité : à aucun moment Vincent n'avait imaginé Alice faire l'amour avec une autre femme. Un soir, à ce propos, elle lui avait dit : « il ne faut jamais dire jamais », mais le jeune homme, peut-être pour se rassurer, avait rangé l'affirmation dans la case « théorie ».

Audrey se raidit lorsqu'il lui dit maladroitement :

— Ce ne doit pas être le cas pour toi. Tu devais bien savoir qu'elle avait couché avec un autre homme, puisque tu savais qu'elle était enceinte.

Elle le dévisagea, avec une nuance de résignation dans le regard.

— Je crois que tu as raté quelques épisodes, dit-elle.

Arrivés face à un bar-tabac qui venait d'ouvrir, Audrey et Vincent poursuivirent leur conversation au chaud.

Les paupières de la jeune femme avaient un peu dégonflé durant leur marche, ce qui n'empêcha pas le serveur de jeter un coup d'œil étonné aux jeunes gens.

Audrey chercha du regard un point fixe sur la table avant de s'y cramponner.

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins, dit-elle. Ce bébé, c'était notre bébé. Alice n'a couché avec personne pour être enceinte.

Vincent, qui portait à l'instant sa tasse de thé à la bouche, inversa son mouvement. Audrey ajouta, comme si elle devait le dire avant que le récipient ne retrouve sa place sur la soucoupe :

— Nous voulions fonder une famille.

La tasse repartit dans l'autre sens. C'est à peine si Vincent sentit à quel point le thé était encore brûlant. Audrey, les yeux toujours accrochés au même point fixe, prit son élan et sauta.

« On avait un projet, Vincent. Nous vivions ensemble depuis son arrivée à Paris, à peu de choses près. Deux ans. De quoi avoir envie de bâtir quelque chose de solide, du moins c'est ce que je croyais. J'ai une situation stable à l'université, les parents d'Alice sont des gens très aisés. Nous pouvions prétendre à une vie de famille heureuse, presque ordinaire, si l'on oublie le regard de certains. Mais Alice n'a jamais osé dire la vérité à sa famille. Elle s'est souvent préparée, du moins pour ce qu'elle m'en a dit, à leur expliquer notre situation, mais elle repoussait régulièrement l'échéance. Il y a huit mois, elle est allée les rejoindre en Italie, le temps d'un week-end. Alice comptait tout leur dire et m'inviter à les rejoindre le lundi, pour me présenter. Elle semblait aussi déterminée qu'impatiente. Ça a été le week-end le plus angoissant de ma vie. À partir du samedi midi, Alice a coupé son téléphone portable. Je ne savais que faire. Le dimanche soir, elle est revenue. Dès le premier regard, j'ai compris qu'elle ne leur avait rien dit, qu'elle n'avait même pas tenté un mot. Peut-être même pas de prendre une profonde inspiration pour se lancer. Il m'a été impossible de lui parler deux semaines durant. Elle avait beau me supplier de lui pardonner, me couvrir de baisers la nuit durant, j'étais comme morte dans ses bras. La tristesse m'avait anéantie, je n'avais même pas la force de détester Alice. »

Vincent reconnaissait dans chaque phrase d'Audrey l'attitude de femme-enfant qui avait déclenché sa propre passion.

« Je crois que ce temps a été nécessaire pour que je fasse mon deuil d'une hypothétique reconnaissance familiale. J'aurais voulu un monde idéal pour que l'on y pose la première pierre de notre famille, mais je me faisais des illusions. Alors j'ai décidé d'inverser les choses. Nous allions prendre les devants, le reste suivrait. Une amie médecin m'a renseigné un centre de PMA³ en Belgique, près de Bastogne. J'ai pris contact, nous y sommes allées. Au retour, notre décision était prise. Alice rayonnait de joie. Je crois que c'est ce qu'elle attendait de moi : que je prenne les rennes, que j'aille de l'avant, que ma confiance en nous soutienne sa confiance en elle-même, qu'elle soit fière de la force de notre histoire. »

« Pendant quelques semaines, j'ai cru avoir pris la bonne décision. Notre projet prenait forme et Alice faisait preuve d'un enthousiasme et d'une maturité qui me ravissaient. C'était elle qui voulait porter notre enfant et cela tombait d'autant mieux que d'un point de vue gynécologique, c'était elle qui avait le plus de chances de tomber enceinte. De mon côté, j'envisageais cela avec l'espoir que notre démarche aurait raison de tous les faux-semblants vis-à-vis de ses parents. »

« Un seul mois de stimulation a été nécessaire. On peut dire qu'Alice a chamboulé les statistiques du centre de PMA, elle s'est retrouvée enceinte immédiatement. Ceci dit, contrairement aux couples hétérosexuels qui n'arrivent pas à avoir d'enfants, Alice n'avait aucun souci d'ordre médical. Nous sommes revenues à Paris deux jours après la réimplantation. Seize jours plus tard, la première prise de sang était formelle. Deux jours après, une seconde prise de sang confirmait la première. Je crois que je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie. »

Tout en écoutant Audrey, Vincent se rendit compte que son intérêt était maintenu en éveil uniquement parce qu'il était question d'Alice. Entre désir d'enfant et procréation médicalement assistée, le jeune homme se sentait en terre inconnue.

« Six semaines plus tard, nous avons entendu battre le cœur de notre enfant. Alice et moi avons pleuré comme des Madeleines. Le rêve était en marche, à 160 pulsations à la minute. Tu n'imagines pas comme c'est énorme... C'est ensuite que les choses se sont gâtées. Très rapidement, même. Je pense – et j'ai eu largement le temps d'y réfléchir pendant tout le temps où vous étiez ensemble, tu peux me croire – qu'Alice a cru que notre projet commun allait la porter, sans qu'elle ait à faire le moindre effort. Qu'il lui suffisait de se laisser faire. Elle a vite déchanté et moi aussi, hélas. Pendant un temps, elle a tenté de s'entourer de petites mesures pratiques pour se motiver – c'est à ce moment qu'elle a arrêté de fumer – mais petit à petit, elle s'est rendue compte que rendre visite à ses parents avec un ventre rond ne lui

faciliterait pas la tâche, bien au contraire. »

Alors en voulant fuir le problème, elle a croisé ma route, pensa Vincent.

« Maintenant, tu comprends probablement pourquoi je n'ai pas été capable de répondre à ta question, tout à l'heure. J'ignorais tout de ses intentions. J'imaginai qu'elle ne te dirait rien, du moins dans un premier temps. Peut-être avait-elle l'intention de t'utiliser comme caution morale, de te convaincre que tu étais le père, de le faire croire ensuite à ses parents. Mais pour cela il ne lui restait pas beaucoup de temps, car tu finirais bien par te rendre compte toi-même des transformations que son corps allait subir. Je crois qu'elle a fait comme lors de sa visite à ses parents. Elle a repoussé le problème, ou l'a déplacé, comme tu veux. Elle a manqué de courage, encore une fois. J'imagine qu'elle comptait tout te dire vendredi passé. Quoi qu'il en soit, je sais ce qu'elle m'a dit en revenant de votre rendez-vous. »

Vincent sursauta comme si on venait de lui poser une main ferme sur l'épaule.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— Que tu étais un mec bien et que tu ne méritais pas ses mensonges.

Le jeune homme eut un sourire amer.

— Tout le contraire de ce que je ressens maintenant, laissa-t-il tomber.

Le regard qu'Audrey leva sur lui n'apporta aucun réconfort.

— C'est sans importance, ajouta-t-il. Oublie ce que je viens de dire. Qu'avez-vous décidé de faire, ensuite ?

La jeune femme fixa la table à nouveau.

« Alice n'a pas mis longtemps à me convaincre. Je l'aurais probablement laissée me supplier longtemps si elle n'avait pas porté notre enfant. Je l'ai aidée à déménager ses affaires le lundi, après avoir prétexté une migraine monstrueuse pour mes supérieurs. La vie a repris son cours dès le lendemain : elle est retournée à la fac, j'ai repris le travail. Nous avons longuement parlé de soir en soir. Il m'a semblé que les choses reprenaient leur cours, petit à petit. Jusqu'à hier. »

Cette fois, Vincent réussit à empêcher le sursaut, mais son regard se troubla.

« Je n'arrive toujours pas à comprendre ce qui s'est passé. Alice était en pleine santé. Notre dernière visite chez le médecin date de jeudi. Des choses pareilles, c'est simple, ça n'arrive pas. »

Sauf que c'est arrivé bien plus souvent que tu ne l'imagines depuis deux semaines.

Au-dehors, le jour commençait à poindre. Vincent chercha un serveur du regard. Il n'était plus sûr d'avoir envie d'écouter la suite.

Quand Audrey avait relaté la suite des événements, le débit de ses paroles avait progressivement accéléré. Sentant la fatigue l'éloigner peu à peu des propos de la jeune femme, Vincent n'avait accordé son attention qu'aux éléments qu'il ignorait jusqu'alors. Un point précis l'avait surpris et déçu à la fois: les deux femmes avaient marché moins d'une heure avant qu'Alice ne perde connaissance. Cela ne cadrerait pas avec le modèle qu'il avait établi. Vincent comprit bien vite que ce fait allait l'obséder toute la journée durant, s'il ne prêtait attention à d'autres informations. Il se concentra et laissa Audrey relater les faits de la veille sans l'interrompre.

Alice n'avait manifesté ni fatigue, ni douleur particulière. Comme pour les autres victimes, il n'y avait eu aucun signe avant-coureur. Audrey confirma qu'Alice avait perdu connaissance presque instantanément. Le jeune homme se souvint des propos du légiste.

La perte massive de sang fait chuter la tension artérielle de la victime, causant un état de choc, puis l'arrêt cardiaque dans les minutes qui suivent.

Mais à part cela, y avait-il un quelconque point commun entre Alice et ces autres femmes ? Vincent avait cru toucher quelque chose du doigt lorsqu'il avait établi ses hypothèses, mais celles-ci venaient de prendre du plomb dans l'aile.

Arrête d'y penser. C'est du taf pour Guillon et Lefoll.

— J'ai mal à la tête, dit Audrey. Je vais tenter de dormir un peu.

— Je t'accompagne.

— Je ne préfère pas. On s'est tout dit, je crois.

— Attends. Tu n'as pas envie d'en savoir plus ?

— Que veux-tu dire ?

À deux doigts de tout balancer, Vincent se mordit les lèvres.

— Savoir où elle sera inhumée, par exemple, lâcha-t-il.

Audrey cligna des yeux.

— Je t'appelle si j'apprends quelque chose, insista-t-il.

Elle articula un « merci » qui eut du mal à sortir, puis se leva.

Guillon déposa l'écouteur sur le bureau.

— Rien d'autre ? demanda-t-il au jeune officier, concentré sur ses écrans.

— Rien depuis au moins deux heures. Il récupère.



Vincent fut réveillé vers dix-huit heures par un bref coup de sonnette. Lorsqu'il ouvrit la porte, il n'eut pas le temps de repousser l'homme qui entra en force.

Cheveux noirs, grisonnants sur les tempes, il était bien bâti, élégant.

— Mon nom est Albano di Ciamarella, dit-il. Je n'ai pas cru bon de me faire accompagner par ma femme. Telle qu'elle se présente, la situation est déjà assez pénible pour elle.

La ressemblance avec Alice était à la fois subtile et indubitable : l'homme avait un visage bien plus anguleux, mais son regard brillait de la même vivacité.

— Je ne suis pour rien dans ce qui est arrivé à votre fille, dit-il. Nous n'étions plus ensemble.

— Et ce n'est pas votre enfant qu'elle portait, répliqua-t-il. Je sais. La police m'a donné sa version des faits. Malheureusement, ma fille m'a raconté une toute autre histoire durant les dernières semaines. Je ne vous cacherai pas que rien, dans ce que j'ai appris depuis vingt-quatre heures, ne me plaît.

Deux autres hommes vinrent se glisser derrière le père d'Alice. L'un des deux repéra le téléphone portable de Vincent, abandonné sur la table et le glissa dans sa poche. L'autre ferma la porte d'entrée et resta planté juste devant.

— Nous devrions aller faire un tour, dit-il en saisissant la veste de Vincent au porte-manteaux.

Le jeune homme attrapa son vêtement au vol. Le père d'Alice jeta un coup d'œil circulaire à la pièce avant d'inviter Vincent à l'accompagner.

— Joli flacon, dit-il en désignant la bouteille de *grappa* aux trois quarts vide.



Debout contre un petit muret face à la Seine, Vincent se demandait s'il tiendrait encore longtemps sur ses jambes. Il avait dormi quelques heures, mais depuis son réveil en sursaut, la fatigue était revenue en force, décuplée par l'impression nauséuse de ne pas avoir vu la lumière du jour depuis des semaines.

À son côté, Albano di Ciamarella parlait d'un ton calme, dans un français impeccable, sans le moindre accent. Les deux hommes qui l'accompagnaient s'étaient postés chacun à vingt mètres environ, l'un à gauche et l'autre à droite d'eux. S'il tentait quoi que ce soit, Vincent serait rattrapé en moins de dix secondes.

— La police française cache mal son jeu, dit le père d'Alice, sortant Vincent de sa torpeur. Ma femme et moi avons été présentés à au moins dix personnes différentes. Vous travaillez avec ces gens, si je dois en croire mes informations. D'après vous, que se passe-t-il, Monsieur Ghesquières ?

— Il se passe que vous n'êtes pas n'importe qui, je crois, tenta Vincent.

— En temps normal, j'aurais peut-être été reçu par le directeur de l'hôpital, pas simplement par le chef du service des urgences. Voilà le genre de privilèges que l'on me réserve. Cela ne sert à rien, mais la flatterie est une pratique que nous avons en commun, italiens et français. Cependant, ce n'est pas du tout ce qui s'est passé aujourd'hui, monsieur Ghesquières. Ma femme et moi avons passé trois heures en compagnie de policiers mobilisés comme s'il s'agissait d'une menace terroriste. Et au milieu de cette agitation, on a osé me prétendre que ce n'était rien d'autre qu'une enquête de routine.

Qu'est-ce qu'il a appris ?

— Je suppose que vous leur avez dit ce que vous en pensiez, reprit le jeune homme pour gagner du temps.

— Oui. Juste après leur avoir montré ceci.

di Ciamarella sortit son téléphone portable de sa poche et le tendit à Vincent. Une vidéo prête à être lue apparut sur l'écran. Le jeune homme sursauta. Juste à droite du symbole triangulaire invitant à passer en mode « lecture », apparaissait la chevelure rousse d'Audrey. Vincent resta pétrifié.

— Allez-y, dit Albano di Ciamarella, en lui mettant l'appareil dans les mains. Ça ne peut pas vous faire plus mal qu'à moi.

Vincent toucha l'écran.

L'image n'était pas très stable. Elle était prise à hauteur d'homme et zoomait sur le profil d'Audrey qui sautillait verticalement avec rapidité et insistance, avant de plonger en bas de l'image durant quelques secondes, puis de réapparaître. Dans ses tentatives désespérées pour maintenir sa compagne en vie, la jeune femme fermait les yeux. Ses lèvres remuaient : elle comptait le nombre de pressions appliquées sur le thorax d'Alice, ou peut-être priait-elle.

La caméra se mit ensuite à accompagner Audrey dans chacun de ses plongeons. Sous cet angle, on ne pouvait apercevoir au sol que les épaules d'Alice, le sommet de sa chevelure brune, le bout de son nez.

À la vue des lèvres d'Audrey entrouvertes pour épouser celles d'Alice et lui insuffler tout l'air possible, de mauvais frissons se mirent à parcourir l'échine du jeune homme.

— J'en ai assez vu, dit-il à l'Italien. Comment vous êtes-vous procuré cette vidéo ?

— Ce n'est pas bien compliqué lorsque l'on est propriétaire d'une agence de presse.

Vincent tenta de lui dire qu'il l'ignorait, mais la fatigue et l'état de son estomac lui imposèrent le silence.

— Nous fournissons des images à nombre de télévisions et de magazines en Europe. Les agences de communication font aussi partie de notre clientèle. Une de mes équipes couvrait la manifestation d'hier. Avant même qu'on entende la sirène d'une ambulance, quatre policiers en civil ont neutralisé notre équipe et saisi le matériel.

— Et pourtant vous avez la vidéo, s'étonna l'informaticien. Comment cela se fait-il ?

— Ça, c'est un détail, répliqua-t-il d'un ton qui cachait mal sa colère. Je vais vous dire ce qui a de l'importance pour moi. Quatre policiers se trouvent à moins de dix mètres de ma fille en train de mourir. Que font-ils pour elle ? Ils l'empêchent de se vider de son sang ? Ils prennent le relais de sa... petite amie ? Ils appellent les secours, leur ouvrent le passage ? Non, monsieur Ghesquières, rien de tout ça. *Niente*. Tout ce qu'ils veulent, tout ce qui a de l'importance, c'est notre matériel, nos images. Ma fille, là, au sol, est le dernier de leurs problèmes. C'est ça, la seule chose qui compte pour moi. Et, je l'espère, pour vous aussi.

di Ciamarella lui reprit le portable des mains.

— Je vais néanmoins satisfaire votre curiosité, ajouta-t-il. Nos caméras enregistrent leurs images sur des cartes mémoires Ultra-SD, mais elles sont aussi reliées en temps réel à nos serveurs en régie, via n'importe quel réseau cellulaire. Le temps que la police intervienne, la séquence était en notre possession. Personne en régie ne savait qu'il s'agissait de ma fille, du moins au début.

— Comment avez-vous appris que c'était elle, alors ?

— On m'a dit que notre équipe avait été arrêtée. Ce genre d'intervention n'était plus arrivée à des journalistes depuis la guerre en Bosnie. Nous avons passé les images au peigne fin pour y chercher ce qui avait pu susciter un tel « black-out » de la part des autorités françaises. Et en cherchant, ils ont fini par comprendre.

— C'est-à-dire ?

— Nos équipes ont reconnu ma fille. Tout le monde a cru que c'était

ça, la raison de la saisie du matériel. La fille d'un industriel italien – par ailleurs très actif dans le monde des médias – perd la vie dans la manifestation parisienne pour le mariage « pour tous »... Au premier réflexe, on met cela sous un couvercle et on attend. Mais je me suis trompé. Ma femme et moi avons vite compris que la police faisait face à des problèmes d'une toute autre ampleur.

Vincent interrogea l'Italien du regard, mais se garda de prononcer le moindre mot.

— Les deux hommes qui m'accompagnent connaissent bien les rouages des forces de l'ordre françaises. Grâce à eux, j'en ai appris beaucoup depuis ces dernières vingt-quatre heures, notamment en ce qui vous concerne. Vous travaillez pour une petite startup qui implante un logiciel très recherché un peu partout en Europe. J'ai même ouï dire que la police en faisait usage, avec l'accord de votre direction, alors qu'il n'est pas encore sensé être en exploitation. Les recherches réalisées avec ce logiciel se concentrent sur les manifestations. Celle d'hier et celle d'il y a deux semaines. Il ne peut y avoir qu'une seule raison à cela.

L'informaticien se raidit. L'impression désagréable de se retrouver face à Guillon et Lefoll le fit cligner des yeux sans qu'il puisse se contrôler.

Qu'est-ce que ce type sait de plus ?

— Lefoll est un des meilleurs spécialistes du profilage et Guillon travaille pour la défense du territoire, insista Albano di Ciamarella en observant la moindre des réactions du jeune homme. Cette histoire va bien plus loin que ce qui est arrivé à ma fille, n'est-ce pas ?

— Je n'en ai aucune idée. Je ne fais que des tests techniques, je n'ai rien à voir...

— Ne me prenez pas pour un imbécile ! menaça l'Italien. Savez-vous pourquoi votre téléphone portable est à vingt mètres de nous ?

Vincent revit l'un des deux hommes glisser son combiné dans sa poche, quelques minutes plus tôt. Et au même moment, comme si le père d'Alice venait de lui ouvrir les yeux, il se souvint aussi du jour où il avait dû l'abandonner dans les mains de Juste Bramans.

— Je vois que vous commencez à comprendre, ajouta-t-il. Ils ont besoin de vos compétences, mais ils surveillent le moindre de vos faits et gestes. Un faux pas, une confidence mal placée...

L'Italien continua à scruter la moindre réaction du jeune homme. La situation devint insupportable.

— Au minimum, on vous écartera. Mais si l'affaire est vraiment sérieuse... les moyens qu'ils emploieront pour vous museler le seront aussi.

— Écoutez, vous n'y êtes pas du tout. Ma mission s'achève dans quelques jours. Je suis le cadet de leurs soucis.

— Alors pourquoi ont-ils installé un mouchard sur votre portable ? Inutile d'essayer de le démonter, vous ne trouverez rien. Ce n'est qu'un petit morceau de logiciel. En quelques minutes, votre meilleur ami se transforme en espion.

Le jeune homme se mura dans le silence. Avait-il vraiment été écouté ? Avait-il seulement imaginé qu'il puisse l'être un jour ? Était-ce pour cela que Juste Bramans lui avait paru si compréhensif durant les deux dernières semaines, qu'il lui avait donné l'impression à plusieurs reprises de savoir à l'avance dans quel état d'âme Vincent viendrait travailler ?

— Des gens clairvoyants, monsieur Ghesquières, vous en trouverez partout. Il y en a certainement autour de vous, là où vous travaillez. Mais il est bien plus facile de se montrer compréhensif vis-à-vis de quelqu'un dont on sait déjà tout. N'ai-je pas raison ?

Personne n'a semblé étonné lorsque j'ai dit avoir insulté Alice. Ils ont même paru soulagés, comme s'ils avaient craint que je tente de le cacher. Et depuis hier soir, Bramans n'arrête pas de faire le contraire de ce qu'il dit.

— Vous connaissez un peu le droit français, Monsieur Ghesquières ? Une écoute téléphonique ne peut être ordonnée que par un juge d'instruction, pour une durée de quatre mois, si et seulement si les faits qui vous sont reprochés – s'ils sont avérés – vous font encourir une peine de prison de deux ans. Auriez-vous commis un délit ou un crime qui corresponde à ces critères ?

— Bien sûr que non !

— Alors, expliquez-moi pourquoi vous méritez un tel traitement. Il ne s'agit pas de simples écoutes de vos conversations, dont seuls les éléments pertinents sont transcrits et versés à un dossier d'instruction, Monsieur Ghesquières. Le mouchard capte tout, en permanence. Même si votre appareil semble éteint, il ne l'est qu'en apparence.

— Ça suffit ! explosa Vincent. Comment pouvez-vous affirmer ça ?

— Parce que l'homme que vous voyez, là, vient de le vérifier, pendant que nous quittions votre appartement. C'est un expert.

— Un expert en quoi ?

— En collecte de renseignements. Tout ce qui peut ramener un scoop, une séquence vidéo, des photos. Nous sommes assez réputés sur ce marché très exigeant. Il a ses spécialistes, les personnes qui m'accompagnent en font partie.

James Bond se recycle en paparazzi. Je rêve.

— Vous voulez quoi, au juste ?

— Je vous l'ai dit. Je veux savoir ce qui est arrivé à ma fille, et pourquoi.

— Je n'en sais rien ! Je ne peux pas vous aider, je n'ai accès à aucune info.

— Pourquoi utilisez-vous *Crowdscan* ? Pourquoi avez-vous observé ma fille hier après-midi grâce à votre logiciel surpuissant, quelques minutes avant qu'elle ne succombe ?

— C'était un hasard !

Vincent se mordit les lèvres et reprit aussitôt :

— Écoutez, reprit-il. Je ne vous dirai plus rien. Cessez de me harceler. Vous n'aviez qu'à vous intéresser à votre fille avant qu'il ne soit trop tard. Un coup de téléphone toutes les deux semaines, c'est maigre.

Il se retourna vers la Seine pour tenter de se calmer. L'Italien resta silencieux durant un bon bout de temps, visiblement désarçonné par la riposte du jeune homme.

— Je m'y suis mal pris, parvint-il à dire. Pardonnez-moi. J'ai besoin de comprendre pourquoi ma fille est morte. Si j'en crois le docteur Devillers, il s'agit d'un cas totalement isolé et rarissime. En voyant ce que la police fait de ce cas, il m'est impossible d'y croire.

Vincent soupira. Pour la première fois, le père d'Alice relâchait un peu la pression.

— Alice n'a pas souffert, ajouta-t-il en posant brièvement la main sur l'épaule de Vincent.

Qu'en savons-nous ? Comment pourrions-nous imaginer ce qu'elle a ressenti ? Qu'est-ce que ces femmes ont eu le temps de comprendre ?

— Le médecin a dit que la chute de tension artérielle a été si subite qu'elle avait déjà perdu connaissance avant de se retrouver au sol.

La belle affaire. Rien ne pouvait déjà plus la sauver.

— J'aimerais... Je préfère que vous arrêtiez de parler de votre fille, dit Vincent. J'ai du mal avec ce souvenir précis, vous comprenez ?

— Je comprends.

— Je ne peux pas vous aider, Monsieur di Ciamarella. Est-ce que ça aussi, vous le comprenez ? Si vous n'êtes pas satisfait des explications de la police, pourquoi ne retournez-vous pas les voir ? Vous êtes un homme influent, vous obtiendrez toutes les informations que vous souhaitez. Mais si vous vous imaginez que l'on confie des éléments d'enquête à un mec comme moi, vous vous trompez.

di Ciamarella se tourna à son tour vers la Seine. La tristesse semblait avoir gagné la partie.

— Demandez à vos gars de me rendre mon portable. Je suis crevé.

Vincent retourna chez lui d'un pas pressé. L'air froid et humide, après s'être glissé lentement dans ses muscles à la faveur de la conversation, refusait obstinément de reculer. À la fatigue confessée auprès du père d'Alice, s'était subitement ajouté l'énervement, lorsque l'Italien s'était contenté de murmurer un ordre pour que ses deux hommes, toujours postés à une vingtaine de mètres, ne fassent instantanément mouvement dans leur direction.

— Rassurez-vous, avait ajouté di Ciamarella, rien de tout ceci n'a été enregistré.

— Où Alice sera-t-elle inhumée ? avait demandé Vincent.

— Vous le saurez lorsque vous me ferez confiance et que vous me direz ce que vous savez. Cela viendra vite, croyez-moi. Je parie que vos amis, que vous persistez à protéger, vont se manifester ce soir encore.

— Pourquoi ?

— Lorsque je suis entré dans votre appartement, ils ont entendu le début de notre conversation, puis plus rien. Taisez-vous et rentrez chez vous : vous allez voir comme ça va les faire bouger.

Alors que son téléphone lui tombait dans les mains, le jeune homme avait murmuré :

— Bonsoir, monsieur.

Chemin faisant, la fatigue lui tomba dessus comme s'il devait subitement porter dix couvertures humides sur les épaules. Serait-il capable de se réveiller le lendemain matin ? Il n'avait guère le choix, mais l'envie de se lever, même pour achever sa mission comme son client l'entendait, s'était volatilisée.

Le cœur n'y était plus. Après tout, le logiciel auquel il avait consacré quatre années de sa vie professionnelle, lui avait donné à voir les pires choses dont il eût pu être témoin. Poser ses mains sur le clavier, allumer les trois écrans, c'était juste « plus fort que lui » – expression qu'il avait adoptée depuis que, âgé de quelques années seulement, il avait reçu sa première console de jeux.

Il appellerait son directeur technique demain et lui expliquerait la situation, lui demanderait s'il pouvait lui envoyer un peu de renfort, comme par exemple un expert pour l'aider dans les travaux de documentation. Ce serait toujours ça de pris. Il pourrait écourter son séjour tout en assurant son client de la qualité du service fourni. Son boss était un modèle pragmatique : si quelqu'un était disponible, il accèderait à sa demande. Avec un peu de chance, Bramans n'hésiterait

d'ailleurs pas à pousser cette option.

Vincent tourna le coin de sa rue en se disant qu'après tout, son retour au pays était une affaire de quelques jours. Il doutait de revoir un jour le père d'Alice : même si ce dernier avait tenté de lui tirer les vers du nez, il s'était éclipsé presque sans mot dire et surtout sans lui laisser ses coordonnées.

Arrivé à son étage, le jeune homme poussa la porte de l'appartement, qu'il avait omis de fermer à clé au moment où il l'avait quitté. Il se débarrassa de son manteau qui pesait une demi-tonne, envoya balader ses chaussures congelées, puis stoppa net sa marche vers la chambre à coucher.

Juste Bramans était assis dans le seul fauteuil restant dans le salon ; tout en brandissant la bouteille de *grappa*, il demanda :

— C'est di Ciamarella qui l'a vidée ?

≈

Le lieutenant Bramans n'aurait pas pu servir plus mauvaise mise en scène au jeune homme : il semblait trouver légitime de s'être introduit chez lui et paraissait en même temps de très mauvaise humeur. Les propos du père d'Alice encore en mémoire, Vincent s'obligea à ignorer la question du lieutenant, espérant que le silence l'obligerait à dévoiler la raison de sa venue. Cet espoir fut déçu, car Bramans se tint silencieux lui aussi, observant les moindres gestes du jeune homme avec autant d'insistance que le père d'Alice, quelques minutes auparavant.

Il fallut deux minutes à Vincent pour se convaincre qu'il n'avait rien à se reprocher.

— Que se passe-t-il ? fit-il en s'asseyant sur une chaise, face au policier.

— Tu oses le demander ?

— Vous m'avez donné congé. On devait se voir demain.

— Vincent, où est ton ordinateur portable ?

— Dans ma chambre. Pourquoi...

— Est-il allumé ?

— Oui. Enfin, il doit être en veille depuis une heure environ.

— Montre-le moi.

— Mais, enfin...

— Fais ce que je te dis !

L'informaticien sursauta. Jamais il n'avait vu Bramans dans un tel état

de colère. Il se dirigea vers la chambre. Le policier se leva et lui emboîta le pas.

L'ordinateur siégeait sur le lit du jeune homme. L'écran de veille dessinait le contour de nuages imaginaires.

— Le voilà, dit-il. Je l'ai mis à charger vers midi.

— Débranche le câble réseau.

Décontenancé, Vincent vit dans le regard du lieutenant qu'il ferait mieux d'obéir sur-le-champ. Il se saisit du câble et entendit derrière lui une vibration dans la seconde qui suivit. Bramans lut le message arrivé sur l'écran de son téléphone.

— Je n'arrive pas à y croire, soupira-t-il avec une colère retenue.

— À croire quoi ? Vous pouvez m'expliquer ?

— Pourquoi pirates-tu *Crowdscan*, Vincent ?

— Quoi ?

— Réponds !

— Vous déconnez, lieutenant ? Je ne pirate rien du tout.

— Enlève l'écran de veille.

— Mais...

— Tout de suite.

Vincent posa deux doigts sur la barre d'espacement et entra son mot de passe pour reprendre le contrôle de sa machine. Il sursauta lorsque l'écran de veille disparut.

Quatre fenêtres étaient affichées. Chacune montrait une image fixe, extraite d'une séquence vidéo.

La manifestation.

Le câble réseau dans la main, l'informaticien se tourna vers le policier.

— Je n'ai rien fait...

— Ne touche plus à cet engin, coupa Bramans. Tu m'accompagnes.

— Ce n'est pas moi, je vous dis ! On a certainement pris le contrôle de ma machine à distance ! Ou bien...

di Ciamarella. Il m'a éloigné de chez moi.

— Combien de vidéos as-tu téléchargé ?

— Aucune. Ce n'est pas moi. Vous devez me croire !

— Donne-moi l'appareil. Ne l'éteins surtout pas.

— Lieutenant, vous m'écoutez ? Ce n'est pas moi !

Pour toute réponse, le lieutenant Bramans lui montra le message qui venait de parvenir sur son téléphone.

Bramans projeta son regard dans celui de l'informaticien, qui n'y trouva plus qu'une froide incrédulité.

— Tu m'accompagnes sagement ou je dois demander du renfort ?

≈

Assis dans le véhicule de Bramans, Vincent se mura dans le silence, malgré l'invitation du lieutenant à lui parler avant qu'il ne soit obligé de le faire face à ceux qui l'attendaient.

La déception transparaissait dans la voix du policier.

— J'ignore ce que le père d'Alice t'a raconté, dit-il, mais j'espère pour toi que tu as surveillé tes paroles. La moitié de sa fortune vient de sa société de production. Ça ressemble plus à une bourse aux scandales en tout genre qu'à une agence de presse digne de ce nom. Je ne dois pas t'expliquer ce qui se passera s'il apprend ne fût-ce qu'un dixième de ce que tu sais.

Et pendant qu'il tentait de me soutirer des informations en jouant les papas éplorés, un de ses sbires piratait mon ordi. Dieu sait ce qu'il a eu le temps de télécharger.

Jusqu'à quelques jours auparavant, Vincent se serait battu pour bien moins que cela : l'homme qui s'était emparé de son portable n'avait même pas dû en forcer l'accès. Moins de cinq minutes avant qu'il ne découvre l'Italien sur le pas de sa porte, il avait encore établi une communication VPN⁴ avec l'environnement sécurisé de la police. Pour des raisons de confort, Vincent avait récemment réglé la mise en veille de son écran – et son blocage par mot de passe – sur vingt minutes... ce qui était bien plus que les cinq minutes recommandées par son directeur technique.

Je ne respecte même pas les règles les plus élémentaires de sécurité et je le paie cash. Accéder à la console de Crowdscan dans de telles circonstances, c'est du gâteau.

— Il t'a proposé quoi, exactement, pour que tu joues les contre-indics ? Du fric ?

Et si en plus, Bramans pense ça de moi, autant tout laisser tomber. Je vais me faire jeter comme un malpropre.

— Rien, laissa-t-il tomber, cédant d'un coup à la tentation de se justifier. Le peu que vous lui avez dit a éveillé des soupçons. Il a cru qu'en me mettant la pression je lâcherais quelque chose. Et il en a profité pour faire pirater mon ordinateur pendant qu'il m'emmenait papoter à l'extérieur.

Bramans poussa un long soupir. Il semblait lutter pour ne pas laisser

éclater sa colère.

— Tais-toi, Vincent, dit-il entre ses dents. Ça vaudra mieux pour toi. Nous avons tracé le trafic de données cryptées entre ton portable et notre réseau interne. Ça fait des semaines que ça dure, ton petit jeu de cache-cache.

— Quoi ?

— Comme si tu ne le savais pas.

— Ce n'est pas possible.

— Tais-toi. Nous sommes arrivés.

La voiture s'engouffra dans la pente qui menait à un parking souterrain, suffisamment vite pour que Vincent en ait un haut-le-cœur. Il se rappela qu'il n'avait rien avalé de consistant depuis quarante-huit heures.

Vincent n'était venu qu'une seule fois à cette adresse, au premier jour de sa mission. Le bâtiment, situé à quelques centaines de mètres de son lieu de travail habituel, abritait de nombreux appartements privés et quelques bureaux. En lui faisant visiter le troisième étage, Bramans lui avait expliqué que c'était là qu'étaient gérés tous les marchés publics conclus pour le compte de la police.

Ils pénétrèrent dans la salle de réunion qui jouxtait la réception, déserte à cette heure tardive. Bramans passa le premier. Lorsqu'il s'écarta sur la gauche, Vincent se figea sur place.

Tomber sur Lefoll et Guillon aurait été un moindre mal. Face à lui se trouvait son directeur technique.

— Je suis désolé de vous avoir fait attendre, Monsieur Kinski, dit le lieutenant. Nous avons dû procéder à une vérification sur place.

— Puis-je voir le portable ? demanda-t-il sans même accorder un regard à Vincent.

Bramans déposa le portable sur la table et l'ouvrit pour montrer l'écran à son invité. Milos Kinski souleva l'objet et consulta le numéro de série affiché sous sa coque de plastique.

— Je peux vous confirmer que c'est le modèle que nous avons confié à monsieur Ghesquières pour l'exercice de sa mission.

— Et nous savons, enchérit Bramans, que c'est bien cet appareil qui est associé à tous les téléchargements dont nous vous avons parlé.

Vincent n'aurait jamais imaginé pire cauchemar. Il se saisit d'une des chaises pour ne pas fléchir les genoux.

— Voulez-vous que je vous laisse ? demanda le lieutenant.

— Inutile, dit le directeur, toujours sans porter la moindre attention à Vincent. Cela ne sera pas long.

Il tira de sa poche de sa veste une enveloppe rectangulaire et la tendit au jeune homme.

— C'est la copie de la lettre qui va te parvenir par courrier recommandé. Je procède à ton licenciement pour faute grave, avec effet immédiat. Puisque le lieutenant Bramans m'y autorise, je terminerai ta mission moi-même.

Vincent ouvrit la bouche, mais ne sut que répondre.

— Je te conseille de lire attentivement ces documents une fois rentré chez toi, ajouta-t-il en levant un regard glacial vers l'informaticien. Ainsi tu connaîtras tes droits. Maintenant, je souhaite que tu déposes sur la table ta carte d'accès aux locaux de notre client.

— Ce n'est pas moi qui ai fait ce qu'on me reproche, parvint à dire le jeune homme d'une voix à peine audible.

— Cette conversation est terminée, conclut Milos Kinski.

Puis il se leva et se tourna vers le lieutenant Juste Bramans.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je souhaite procéder à un audit des dernières activités de monsieur Ghesquières au plus vite. J'aurai besoin des accès utiles aux environnements de test et de production de *Crowdscan*, ainsi qu'aux programmes utilitaires connexes.

Vincent insista :

— Écoutez-moi ! Vous vous trompez sur toute la ligne. On a certainement piraté mon ordi. Jetez un œil aux fichiers d'archives, vous y trouverez certainement la preuve de ce que je dis.

— J'ai bien l'intention de faire ce que j'ai à faire avec cet appareil, Vincent, répliqua Milos Kinski avec condescendance. Mais tu le sais aussi bien que moi : des traces de soit-disant piratage, ça se fabrique.

— Vous avez toujours défendu vos employés, dit Vincent avec amertume.

Pour toute réponse, Milos Kinski lui envoya un bref regard avant de fixer l'enveloppe restée sur la table. Le message n'aurait pu être plus clair. Vincent déposa le badge qui lui avait été confié par Juste Bramans lui-même quelques mois auparavant, s'empara de l'enveloppe et tourna les talons. On entendit sa voix murmurer :

— Inutile de m'accompagner.

≈

Vincent Ghesquières n'aurait jamais imaginé que l'expression « ne pas toucher le sol » puisse un jour définir l'état dans lequel il se sentait en

ce soir du 28 janvier 2013. La fatigue s'était glissée dans chacun de ses muscles et en avait mangé toute trace d'énergie. Ses jambes avançaient par habitude, mais elles n'envoyaient plus le moindre signal au reste de son corps. Marchant à l'aveuglette dans un Paris froid et désert, Vincent se sentait comme à l'issue du roman de Stephen King qu'il avait lu quelques années auparavant – *Marche ou crève* – où chaque participant à un marathon aussi dingue que médiatisé se faisait abattre s'il s'arrêtait de marcher. Il serrait contre son cœur la lettre qui scellait son destin parisien comme s'il s'agissait d'un billet gagnant à une loterie.

Ça suffit.

Vincent repéra un arrêt de bus, s'approcha d'une poubelle pour se débarrasser de la missive, l'y jeta, et poursuivit sa route en accélérant sa marche, jusqu'à ce qu'il sente à nouveau ses membres inférieurs fonctionner. À deux pâtés de maisons de son domicile, les battements désordonnés de son cœur l'obligèrent à ralentir.

J'étais déjà sur la jante avant ce soir... ils vont avoir ma peau, tous.

Qu'ils aillent au diable. Guillon-X et Lefoll-Y, qui pédalaient dans leur enquête. Bramans qui était persuadé de l'avoir surpris en flagrant délit, ou presque, Milos qui ne lui avait laissé aucune chance, trop occupé à sauver son contrat *Crowdscan* et la réputation de son entreprise.

« Vous avez toujours défendu vos employés. » Tu parles. J'aurais mieux fait de la fermer.

D'accord, Milos Kinski ne s'était jamais montré expansif avec ses subalternes. Mais au-delà de son aura technologique – on parlait volontiers de génie – son directeur technique était reconnu par tous comme le gardien du « capital intellectuel » de l'entreprise et à ce titre, il était le premier à se montrer à l'écoute de ses troupes.

Seul Bramans semblait déçu. C'est peut-être ça le pire.

Vincent ralentit encore le pas en arrivant en bas de chez lui, espérant que cette fois, personne ne l'y attendrait.

≈

Vers trois heures du matin, Vincent s'assit dans son lit, à nouveau éveillé comme s'il avait avalé des litres de café fort.

Une nouvelle liste de questions s'était accumulée dans les derniers instants de son sommeil. Que devait-il faire aujourd'hui, à part préparer son départ ? Dans quels délais devait-il quitter l'appartement loué par son ex-employeur ?

C'est malin. Je parie que ces instructions figuraient dans l'enveloppe que Milos m'a remise.

Au diable l'enveloppe. Il appellerait le bureau le lendemain pour se faire expédier le document de Milos par mail.

C'est ça. Et comment pourrai-je le lire, ce mail, sans mon ordi ? Et sans mon smartphone, que Milos a probablement désactivé à l'heure qu'il est ?

Même s'il s'agissait de son propre matériel, sa ligne était financée par son ex-employeur. Vincent tendit la main vers son appareil et en constata la réalité : pas de réseau.

Comme s'il te fallait une preuve de plus de ta disgrâce. Maintenant recouche-toi et envoie le reste du monde aller se faire foutre.

L'appareil avait reçu un message textuel avant d'être débranché. Vincent l'ouvrit.

Je constate avec regret que tu n'as pas lu le courrier que je t'ai confié.

Le message, reçu à une heure du matin, venait de Milos.

Vincent se leva machinalement. Comment Milos pouvait-il savoir ce que Vincent avait fait de l'enveloppe ?

Il n'en sait rien, triple buse. En revanche, il s'attendait à une réaction de ma part et elle n'est pas venue.

— Et merde, s'entendit-il murmurer en cherchant ses chaussures.

≈

En récupérant l'enveloppe à tâtons dans la poubelle, l'informaticien sentit que le côté gauche de l'enveloppe présentait une rigidité particulière. Il se rapprocha d'un réverbère pour examiner son contenu. La lettre attendue était bien là, datée et signée, avec la mention « Original envoyé par courrier recommandé avec accusé de réception ». Un autre feuillet l'accompagnait. Il portait la mention manuscrite :

Ton appartement est loué pour la durée de ta mission : prière d'organiser ton déménagement au plus vite.

Une carte magnétique était jointe au tout : sur une des faces figurait la façade d'un hôtel.

Milos veut que je dégage au plus vite.

Était-ce pour occuper lui-même les locaux le temps de terminer sa mission, ou pour se débarrasser au plus vite de sa présence à Paris ? Vincent était bien trop fatigué pour pouvoir le dire. La réponse l'attendait peut-être dans une chambre d'hôtel.

Déplacements

Je prends juste encore

Le temps de vivre

Et j'arrive

J'arrive

ZAZIE

Max tente de se raisonner, sans y parvenir immédiatement. Deux heures au moins seront nécessaires pour tout vérifier, et ces deux heures, Max ne les aura pas avant demain : il faut se mettre au travail tout de suite.

Toute une nuit où il lui faudra lutter pour faire le job sans défaut. Vérifier, vérifier encore et quand tout est à sa place, vérifier une dernière fois.

C'est à sa portée. À condition qu'il parvienne à gérer ce qui vient de se passer.

Pour commencer, Max se persuade qu'il n'y a rien à faire à court terme. Son attirail est déconnecté, donc invisible pour la planète Internet. Avant de s'absenter, il va lancer sur chaque appareil une routine de recherche de programmes invasifs.

Oui, ce sera une bonne chose. C'est la première fois que Max essuie une attaque aussi subite et violente. Son ennemi, qui qu'il soit, a eu raison de trois pare-feux en quelques secondes seulement. Inimaginable. Une fois de retour, Max prendra tout son temps : il lui faut savoir pourquoi (la situation laisse peu de doute) et surtout comment (il y aura certainement bien des choses à apprendre) les systèmes de défense mis en place avec patience et précision ont été mis en échec. Un système viral, sans doute. Au moindre doute, l'appareil litigieux sera mis en quarantaine. Max a du matériel en réserve, bien au-delà de ce qui est nécessaire.

Peu à peu, le calme revient. Comme à chaque fois, il suffisait de réfléchir.

D'ailleurs, Max a le privilège du temps et de l'espace. Après une avalanche, ou un tremblement de terre, chaque heure qui passe rend les recherches plus difficiles. Pareil pour ce cas-ci.

Quarante-huit heures sans activité sur le Net, Max a déjà connu bien pire. Au-delà de ce délai, les cartes seront à nouveau brouillées par la magie des DNS⁵, et il lui sera à nouveau possible de jouer à celui qui voit sans être vu.

Et encore, d'ici là, la presse se sera peut-être emparée du sujet. Dans cette hypothèse, chaque jour plus probable, il n'y aura plus aucun risque.

L'œuvre sera complète et reconnue. Max pourra enfin se libérer.



Vincent tourna la clé de la consigne et la glissa dans sa poche. Même si son téléphone portable n'était plus connecté à aucun réseau cellulaire et dans l'hypothèse où un mouchard y avait bel et bien été glissé, il fallait l'imaginer encore actif. L'informaticien aurait préféré se donner le temps de vérifier sa présence – il disposait d'assez de compétences pour repérer les logiciels espions – mais en l'état actuel des choses, il préférerait s'en débarrasser temporairement.

En embarquant dans le taxi, Vincent se désola du paradoxe de sa situation. Juste Bramans lui avait retiré sa confiance, Milos Kinski l'avait viré en deux temps trois mouvements, sans même lui accorder l'occasion de se défendre – peut-être croyait-il flatter son client et lui faire comprendre qu'il prenait les choses en main. Et en même temps, il l'envoyait dans une chambre d'hôtel. Pour y faire quoi, cela restait pour le moins nébuleux. Tout ça n'avait que peu de sens. À la fin du compte, la seule personne qui lui avait inspiré confiance était Audrey, son improbable rivale en amour.

Avec tout cela, il ne saurait peut-être jamais pourquoi Alice et toutes ces autres femmes étaient mortes. Était-ce une forme de maladie ? Un fléau d'un genre nouveau ? Non. Le légiste l'avait affirmé haut et fort : le nombre de cas recensés ne représentait même pas « l'amorce du début d'un commencement d'épidémie ». Difficile à croire, d'autant que Juste Bramans avait eu le temps de lui glisser une nouvelle information alors qu'ils étaient encore dans sa voiture : plusieurs nouveaux cas comparables avaient été recensés. Deux à Paris, dans les heures qui avaient suivi la manifestation et plus d'une dizaine, répartis un peu partout en France et en Belgique au cours des deux derniers mois.

Dans le courant de la semaine précédente, Guillon, le plus martial des deux X-Y, avait comparé la situation à ce qu'il avait vu en Bosnie, dont les forêts étaient encore truffées de mines. « Quelques explosions par-ci par-là, bien moins que d'explosifs, bien moins que de gens. Mais la mort à chaque fois que ça fait boum. »

Le jeune homme ne supportait pas ce cynisme. Il avait beau se raisonner, de se dire qu'après tout, les professionnels de l'histoire, c'était eux, cela ne changeait rien à la chose : l'idée le révoltait.

En filigrane se dessinait pourtant dans l'esprit de Vincent quelque chose de comparable. Malgré toutes les recherches effectuées jusqu'ici, rien ne reliait ces femmes entre elles.

Pas des mines, non. Des bombes à retardement, ou à détecteur de quelque chose. C'est peut-être le « quelque chose » qu'il faut trouver.

Le jeune homme se surprit à penser qu'au final, son désir de savoir la vérité n'était pas lié à la mort d'Alice. Luttant contre un nouveau coup de fatigue, il se raisonna paresseusement, en se rappelant une fois encore qu'elle l'avait quitté sans rien dire de sa grossesse et que l'enquête avait démarré deux semaines avant sa mort.

Le taxi le déposa face à l'hôtel dont l'entrée était déserte. L'informaticien repéra un lecteur de badge et y glissa sa carte. Une lumière discrète venait d'une porte entrouverte derrière la réception, mais personne ne vint. Vincent se dirigea directement vers les ascenseurs, monta au troisième étage et ouvrit la porte de la chambre 37.

Une grande mallette noire siégeait sur le lit. Elle lui fit penser à celle du médecin qu'il avait vu chaque année de son enfance, lors de la visite médicale. Il en tira un ordinateur portable et un chargeur pour sa batterie.

Le même modèle que le mien. Tout nouveau tout beau. Ça rime à quoi ?

Comme aucune note n'accompagnait le matériel, il alluma l'ordinateur et composa son identifiant, puis son mot de passe. L'appareil répondit instantanément et ouvrit son logiciel de messagerie.

Le mail de Milos Kinski commençait par :

Accuse réception de ce mail en m'envoyant une réponse avec pour sujet le surnom de notre CEO6 . Après, tu prendras connaissance de la suite.

Seul un employé ou un proche de son patron pouvait savoir que, durant son enfance, dans sa Sicile natale, Dominique Mastrochristino s'était fait appeler « Mimmo ». C'est ainsi qu'il signait les billets qu'il publiait sur le réseau social interne de l'entreprise.

Vincent s'exécuta avant de commencer à lire, comme si toute fatigue l'avait abandonné :

Instructions pour les prochaines 24 heures : (a) Si tu ne t'es pas encore débarrassé de ton téléphone portable, fais-le immédiatement. (b) N'utilise aucune carte bancaire. L'hôtel a reçu la mienne en gage, avec l'instruction de te fournir tout le liquide dont tu auras besoin. (c) Aucun contact, direct ou indirect, avec qui que ce soit de notre entreprise. (d) Tu ne

t'approches pas de l'appartement. (e) Quoi qu'il se passe, rien ne doit permettre à la police de douter de ton licenciement.

Je n'ai aucune chance à court terme de convaincre Bramans de ton innocence, je prends donc le relais à ton poste. Inutile de préciser que cela ne perturbe pas qu'un peu nos activités. Mais l'alerte est sérieuse : ton poste de travail a été piraté via notre propre réseau interne. J'ignore encore avec quelle complicité, mais ce n'est qu'une question de temps. J'ai tracé l'origine de l'attaque, je suis presque parvenu à prendre le contrôle de la machine du hacker. Il a coupé toute connexion juste à temps, mais je lui réserve quelques surprises lorsqu'il montrera à nouveau le bout de son nez. J'espère que tu soupçonnes quelqu'un : si oui, donne-moi de quoi affiner mes recherches. Si non, fais tourner tes méninges. C'est pour ça que je te paie et que j'espère te payer encore à l'avenir.

Repose-toi, la partie risque d'être engagée.

Vincent fit basculer son long corps sur le lit, en se demandant comment il allait pouvoir se reposer après une telle lecture. Jamais il n'aurait imaginé que son directeur technique pût jouer la comédie face à Bramans. En tout cas, lui, avait été totalement bluffé. Ceci posé, qu'allait-il faire ? Les directives de Milos contenaient plus de choses interdites qu'une feuille de route.

Repose-toi. Comme si c'était facile, tiens.

Le temps que l'informaticien relise le mail de son directeur technique, le sommeil avait gagné la partie.

≈

Les douleurs d'estomac l'éveillèrent aux alentours de neuf heures du matin. Vincent crût un instant à une indigestion, mais l'image d'un copieux petit-déjeuner le persuada très rapidement qu'il souffrait d'un mal bien plus bénin : la faim. Il descendit au rez-de-chaussée après s'être rasé, muni de son ordinateur.

Son premier vrai repas depuis quatre jours s'éternisa pour deux raisons. L'une était physique : le jeune homme rechargeait ses batteries et le buffet y contribuait au-delà de ses espérances. L'autre était la quantité impressionnante d'informations que Milos Kinski lui avait fait parvenir durant la nuit.

Le pirate qui s'était emparé de sa machine avait utilisé le compte professionnel d'un de ses collègues. Pour ce faire, il avait introduit des logiciels malveillants grâce à un simple document envoyé par courrier électronique. La manœuvre se révélait particulièrement subtile : non seulement le mail avait échappé à la surveillance de tous les systèmes

– firewall, anti-virus, algorithmes de mise en quarantaine – mais surtout il avait fait s'infiltrer sur l'ordinateur de son collègue deux composants complémentaires : un capteur de touches et un furet. Grâce au second, il avait trouvé le nom du logiciel permettant de se connecter à distance à son environnement de travail et grâce au premier, il avait capté l'identifiant et le mot de passe dudit collègue. Le reste n'avait été qu'un jeu de patience : trouver le bon moment pour tester la connexion à distance, joindre la station de travail distante de Vincent et s'y connecter.

L'entreprise piratée, alors que la sécurité fait partie de ses arguments de vente. Milos a dû être vexé dans son honneur.

Le directeur technique avait annexé à son mail un bon nombre de traces électroniques qu'il lui demandait d'examiner, non pas pour trouver l'origine technique de la prise de contrôle – ce problème avait été déjà réglé – mais pour tenter de comprendre à quoi pouvaient correspondre ces tentatives et à qui elles pouvaient bien être utiles.

Les premières prises de contrôle dataient du lundi 14 janvier. C'étaient des connexions de courte durée : d'une à quatre minutes tout au plus. Probablement quelques tours d'observation, destinés à déterminer si le poste de travail de Vincent pouvait représenter un intérêt pour son visiteur. De toute évidence, c'était le cas, puisque dès le mardi matin, les premières tentatives de connexion au réseau privé de la police avaient commencé. Le *hacker* s'était montré d'une prudence de sioux : une seule tentative par jour. Jusqu'au jour où Vincent, un soir, avait prolongé ses travaux de configuration de *Crowdscan* depuis son appartement. Les traces récupérées par Milos montraient qu'à partir de ce moment, l'intérêt du pirate avait été démultiplié. Dans un premier temps, celui-ci s'était contenté d'observer ce que Vincent lui-même affichait à son écran, mais ensuite, il avait pris le risque d'en faire usage à distance pour télécharger des séquences vidéo entières, qui ne faisaient que transiter par l'ordinateur de Vincent.

Milos demandait au jeune homme de réfléchir aux objectifs du *hacker*. Son intérêt était-il lié à *Crowdscan*, ou à l'enquête sur laquelle le logiciel avait été mis au travail ? L'informaticien préféra se concentrer sur le « qui ».

Si le père d'Alice était derrière tout ça, quel aurait été son intérêt à lui rendre visite hier ? Pour se faire une idée de ce qu'il avait dans le ventre, de ses chances d'en savoir plus sur la mort de sa fille ? Il était probable que ses deux acolytes étaient chargés de lui trouver toutes les ficelles sur lesquelles tirer... et s'ils pouvaient lui communiquer le pedigree de Lefoll et Guillon tout en repérant la présence d'un mouchard dans le portable de Vincent, ils étaient aussi d'excellents candidats pour pirater son ordi. Mais cela n'expliquait pas pourquoi ils

s'intéressaient à son portable ou à *Crowdscan* depuis plus de dix jours, à moins que le père ne flique sa propre fille.

Vincent en déduisit que même si Albano di Ciamarella était probablement étranger au piratage, il reviendrait certainement à la charge une fois qu'il serait informé de l'éviction de Vincent.

Je l'entends d'ici : « Vous n'avez plus rien à voir avec ces gens, dites-moi ce que vous savez... ».

Sauf que Vincent n'avait rien envie de lui dire.

Qui d'autre, alors, et pourquoi? Si l'implantation de *Crowdscan* était la cible, pourquoi Vincent était-il la seule victime du pirate ? À ce jour, au moins quinze autres collègues travaillaient ailleurs en Europe sur des projets comparables où le même logiciel était concerné. Ils auraient logiquement dû être piratés. Or, les annexes fournies par Milos étaient formelles, Vincent était le seul à avoir été touché. Le pirate n'avait pas téléchargé les vidéos par hasard : c'étaient elles qui l'intéressaient.

Et pour être précis : celles sur lesquelles j'ai travaillé. Donc... les femmes décédées.

Revint en mémoire la réflexion qu'il s'était faite au milieu de la nuit : ces femmes étaient des bombes à retardement.

Et le poseur de bombes tente de savoir laquelle a explosé, et quand.

Vincent n'eut soudain plus faim. Pour se rassurer, il tenta de se persuader qu'il avait mangé sans vraiment compter tant il était absorbé par ses réflexions. Il décida de reprendre le fil de celles-ci après être remonté dans sa chambre. Pour l'heure, il devait achever de consulter les annexes fournies par Milos. Elles concernaient le point d'origine de l'attaque.

Milos avait confirmé que le pirate était doué – au passage, Vincent se dit que la réputation d'ancien *hacker* de son directeur technique était probablement fondée – et qu'il avait fait usage d'adresses IP tournantes, afin de brouiller les pistes. Néanmoins, après avoir été baladé aux quatre coins de la planète Internet, Milos avait réussi à repérer le vrai point d'origine des attaques du pirate : un village non loin de Bastogne, en Belgique.

≈

Audrey n'était pas chez elle. Comme il l'avait demandé en glissant un bout de papier sous la porte de son domicile, elle le rappela vers dix-sept heures à son hôtel.

— Tu as paumé ton portable ?

— C'est plus compliqué que ça, hélas, dit-il. Je t'avais dit que je t'appellerais si j'avais du nouveau. C'est le cas. J'ai rencontré le père d'Alice hier soir.

— Je ne suis pas sûre d'avoir envie d'évoquer tout ça avec toi, dit-elle après un long moment de réflexion.

— Je ne vais pas te forcer la main, Audrey. C'est peut-être une idée de dingue, mais quelqu'un s'intéresse de près à ma mission auprès de la police et ce quelqu'un réside à deux pas de Bastogne.

— Et ?

— Et hier, je ne t'ai pas dit grand-chose de ma mission, mais elle concerne à la fois les manifestations des 13 et 27 janvier et à la fois la mort d'Alice.

— Comment ça ?

L'informaticien tenta d'en dire le moins possible : s'expliquer de visu lui paraissait déjà assez compliqué comme ça, mais au téléphone, ce serait certainement mission impossible. Au final, la jeune femme accepta du bout des lèvres.

Ils se virent le soir-même au bar de l'hôtel. Vincent lui expliqua l'essentiel de ce qu'il savait à propos des cas similaires à celui d'Alice, tout en restant très évasif quant à son implication personnelle dans l'enquête. Il ne souhaitait pas qu'Audrey puisse le soupçonner de les avoir observées par jalousie. Il lui relata aussi sa conversation avec le père d'Alice, lui expliqua qu'il n'était pas uniquement le riche propriétaire d'une entreprise de technologie de pointe. Audrey se raidit lorsqu'il lui relata l'épisode des images non diffusées.

— Excuse-moi, dit-il. Je comprends que ce soit difficile.

— Ce n'est pas ça, dit-elle. On me voit en gros plan sur cette vidéo ?

— Oui.

— À midi, lorsque je suis sortie du boulot pour fumer une cigarette, un mec n'a pas arrêté de me dévisager. Vers quatorze heures, on m'a appelée à mon bureau, puis on a raccroché dès que j'ai confirmé mon identité.

— Le type ressemblait à quoi ?

— La trentaine, un air de sortir d'une salle de musculation, bronzé à la lampe.

— Ça peut correspondre aux acolytes du paternel, dit le jeune homme, mais ça peut aussi être n'importe qui d'autre.

— Qui ? Pas la police, ils n'ont pas besoin de savoir où je travaille, je leur ai tout dit.

— Je ne sais pas. Peut-être le type qui m'a valu de me faire virer.

Sans savoir pourquoi, Vincent décida de passer sous silence – du moins temporairement – sa réhabilitation clandestine. Il enchaîna :

— Aurais-tu croisé quelqu'un qui lui ressemble lors de ton séjour en Belgique ?

— Non, dit-elle avec un reflet de reproche dans le regard. Quand on s'implique dans une démarche de ce type, on s'intéresse assez peu aux gens qui nous entourent. À part la gynécologue et les infirmières du service, je ne me souviens d'aucun visage.

— Je comprends.

— Et notre hôtesse. Une femme charmante.

— Votre ... ?

— Le séjour peut durer une petite semaine. Nous avons trouvé une chambre d'hôtes à une dizaine de kilomètres de là.

Vincent dut lutter contre la tentation de lui demander le nom du village pendant que Audrey lui expliquait par le menu comment les choses s'étaient passées.

Au matin du jour « un », Alice, une fois admise à l'hôpital, s'était fait prélever vingt ovocytes sous anesthésie générale. Une « jolie moisson », s'il fallait en croire la gynécologue, qui était revenue les voir dans leur chambre avec un visage satisfait. Tous les ovocytes seraient fécondés avec le sperme d'un donneur anonyme durant l'après-midi et placés en incubateur. C'est à ce moment qu'elles avaient appris qu'au mieux, la réimplantation serait exécutée au jour « cinq ».

— Nous aurions pu rentrer à Paris, mais Alice et moi avions besoin de repos. La qualité de l'accueil ne change rien à la chose : ces jours sont une épreuve. Dans ce type de service, on croise des couples à la limite de la rupture tant leur manque d'enfant les met en détresse. Contrairement à la majorité des couples hétéros, nous n'étions pas là parce que nous avons des difficultés à avoir un bébé, bien au contraire. Et pourtant, une multitude de détails font en sorte que l'expérience use nos nerfs. Par exemple, même si toute l'équipe médicale est parfaitement au courant de notre situation, je suis officiellement « juste une amie ». Eh bien... crois-le ou non, durant notre temps de présence dans l'établissement, je me suis comportée inconsciemment comme telle, comme si on m'avait dépossédée de mes gestes d'amour pour Alice. Après, ça m'a fait penser à mes grands-parents, dont l'éducation avait comme poncé les gestes intimes, pour ne laisser transparaître leur amour que par le regard.

En écoutant Audrey, Vincent ne put s'empêcher de penser à ses propres sentiments pour la jeune femme. En quoi étaient-ils comparables, en quoi différaient-ils ? Ce n'était pas vraiment le bon moment pour dissenter de la chose. Le jeune homme préféra

s'accrocher à l'idée d'obtenir très prochainement les précisions qu'il attendait et laissa Audrey poursuivre.

— Nous avons attendu avec impatience le jour « cinq ». Les journées ont passé au rythme de longues promenades dans la région. Nous nous sommes laissé charmer par les paysages des Fagnes, de la vallée de la Sûre, les grandes forêts autour de St Hubert. Isabelle, notre hôtesse, nous concoctait chaque soir de délicieux plats. Il y a pas mal de couples français dans notre cas qui séjournent chez elle, hors saison. Elle chouchoute ses hôtes, tente d'atténuer leurs angoisses. Ce sont ses jumelles, Éloïse et Liselotte, qui sont ses meilleures ambassadrices : elles ont été conçues dans le même centre, il y a cinq ans. Deux blondinettes au sourire ravageur. Alors, quand Isabelle nous dit : « Vous allez voir, ça va marcher » en nous montrant ses filles en train de jouer dans le jardin, eh bien, on y croit.

Audrey plongeait les yeux dans son verre, elle semblait reprendre son souffle.

— Comment ça s'est passé au jour « cinq » ? relança Vincent, craignant que la jeune femme ne se perde dans ses souvenirs.

— La première bonne nouvelle est arrivée à huit heures du matin. Quinze embryons s'étaient développés idéalement sur les vingt ovocytes fécondés. Un seul serait réimplanté pour un premier essai, tous les autres seraient congelés, soit pour de nouveaux cycles, soit si nous souhaitions avoir un deuxième bébé, plus tard.

— Un seul ? s'étonna Vincent. Je croyais qu'on en réimplantait toujours au moins deux.

— Pas à l'âge d'Alice. La loi belge nous donne accès à la PMA, mais elle ne permet pas de faire n'importe quoi. La gynécologue réimplante un nombre précis d'embryons en fonction de paramètres purement médicaux, mais dans les limites légales. L'opération dure étonnement peu de temps. Nous nous sommes présentées à l'hôpital vers dix heures du matin et nous en sommes sorties avant midi. Après... la nature fait le reste. Et pour nous, ça a été bingo tout de suite. C'est ensuite que les choses se sont gâtées.

La jeune femme regardait dans le vide tout en lui parlant. Vincent sentit que le terrain ne tarderait pas à devenir glissant, mais laissa Audrey poursuivre, tant l'expression de son visage semblait dépourvue de colère.

— Je crois qu'elle a eu peur de la réaction de sa famille. Alice n'avait pas eu le courage de leur parler de notre amour et croyait pouvoir se servir de notre enfant pour leur faire avaler toutes les couleuvres en même temps. Mais elle s'est rapidement rendu compte qu'elle n'allait nulle part. Le risque majeur était de perdre le généreux pécule qui

tombait chaque mois sur son compte bancaire. J'avoue qu'il nous a été très utile pour financer notre séjour en Belgique, mais au-delà, nous aurions pu vivre sur mon seul salaire. Sans extras, c'est vrai, mais c'était possible. Je crois qu'Alice n'était pas prête à se passer de son confort.

Le discours d'Audrey avait quelque peu perdu de son rythme, mais restait dépouillé de toute amertume. Vincent tenta de l'aider :

— Tu crois qu'elle m'est tombée dessus juste pour me présenter plus tard à ses parents ?

Audrey leva le regard vers lui avant de le détourner à nouveau.

— À vrai dire, je n'en sais rien. Ça m'a fait bien trop mal pour que je puisse avoir une idée précise du pourquoi ou du comment.

Vincent se tut. Au fil des paroles d'Audrey, il se laissait pousser doucement dans les cordes. Loin, très loin devant l'idée d'être officiellement présenté comme l'homme par qui le ventre d'Alice s'était arrondi, s'imposait une petite voix qui lui chuchotait sans cesse la même mélodie : son amour pour la demoiselle ne valait pas grand-chose face à celui qu'Audrey esquissait en relatant cet épisode de leur histoire. Sentant un poids lui peser sur le cœur, le jeune homme reprit la main.

— As-tu l'adresse de votre maison d'hôtes ?

— Oui, dit Audrey. À quoi penses-tu, exactement ?

— Pour l'instant, à rien de précis, mais je ne peux pas imaginer que le piratage de ma machine ait pour point d'origine un centre de PMA ou une adresse toute proche et que cela soit un pur hasard.

— Tu es sûr de ce que tu dis ?

— Certain. J'ai passé l'après-midi à vérifier les données que l'on avait transférées à mon insu. Le pirate ne s'est intéressé qu'aux images où l'on voit les victimes.

— Tu crois que ça peut être le père d'Alice ?

— Si c'était lui, ta tête serait déjà passée cent fois sur les chaînes d'information continue. Tu avais une de ses équipes à moins de dix mètres de toi quand c'est arrivé.

Vincent dû s'interrompre à nouveau. La douleur revenait hanter le visage d'Audrey. Il risqua :

— Votre maison d'hôtes se situe-t-elle dans le village de Tirtiaux ?

Audrey fit oui de la tête.

— Chemin de la Vresse ?

Pour toute réponse, elle lui tendit son téléphone portable sur lequel l'adresse était mentionnée. Cela correspondait. Audrey reprit :

— Ça ne peut pas être elle. Je ne peux pas l'imaginer faire un truc pareil.

— Ce n'est qu'une simple adresse, Audrey, dit Vincent pour calmer le jeu. N'importe lequel de ses hôtes, pour peu qu'il soit futé, est parfaitement capable de squatter sa connexion internet, avec ou sans son consentement.

— C'est le cas, approuva la jeune femme avec soulagement. Elle donne le code de son wi-fi à ses invités.



Quelques minutes plus tard, Audrey s'était éclipsée, confessant une fatigue irrépessible. Vincent aurait voulu qu'elle assiste à la visioconférence prévue avec Milos, mais elle lui dit sans détour qu'elle n'en voyait pas l'intérêt et qu'elle voyait encore moins de raisons de l'accompagner dans sa chambre.

— Une visioconférence dans un bar, c'est assez peu discret, avait justifié l'informaticien.

— J' imagine. Mais je ne monte pas, c'est une question de principe. Je rentre dormir. Tu peux m'appeler au besoin.

— Tu serais sensible au « qu'en dira-t-on » ? avait ajouté le jeune homme sur le ton de la plaisanterie.

— Non. Pas plus que mon orientation sexuelle n'est marquée au fer rouge sur mon front. Je vais te donner un scoop : on peut être homo, grave branchée dans le vingt et unième siècle, et avoir reçu une éducation stricte.

Audrey avait souri pour la première fois depuis leur première rencontre. Vincent l'avait trouvée très belle à cet instant.

De retour à l'étage, il découvrit à nouveau une guirlande de mails expédiés par Milos.

Les premiers lui donnaient des détails à propos de la contre-mesure que Milos avait mise au point. Entre autres choses, si le pirate tentait à nouveau de pénétrer dans la machine de Vincent, ses données de géolocalisation lui seraient aussitôt envoyées. L'informaticien devait donc rester à l'écoute.

Le contenu des autres mails laissa le jeune homme sans voix. Milos n'avait rien dit sur les moyens qu'il avait utilisés pour obtenir ces informations, mais il était difficile de douter de leur origine. Les médecins avaient finalement livré leur rapport.

L'estomac du jeune homme se serra au fur et à mesure qu'il progressait dans sa lecture. Chacune des futures mamans avait été rongée de

l'intérieur par une déferlante de streptocoques du groupe A, « bactérie mangeuse de chair ».

La copie du rapport des légistes était visiblement destinée à des non-spécialistes, car chaque terme médical comportait une annotation destinée à un public profane. Le processus mortel était similaire pour chaque victime. Contrairement à ce que son nom pouvait laisser penser, le streptocoque ne s'attaquait pas à la chair de sa victime mais il y diffusait des toxines entraînant sa nécrose. Ce qui était inédit et très inquiétant, c'est que les premières cellules touchées étaient les terminaisons nerveuses du porteur. Au lieu, comme dans les cas rarissimes où ce phénomène était observé, de souffrir de douleurs abdominales insupportables, la victime ne sentait strictement rien, car elle entraînait en « choc toxique streptococcique ». Après avoir saturé l'utérus de toxines, l'agent pathogène envahissait le placenta, condamnant le fœtus à une mort presque instantanée par asphyxie.

Mais l'histoire ne s'arrêtait pas là. Le choc toxique déséquilibrait le processus de coagulation de la victime et déclenchait une hémorragie massive, assimilable à celle du virus Ebola. À ce stade, le processus létal était irréversible.

L'informaticien interrompit sa lecture, peinant à évacuer l'image d'Alice perdant pied en pleine manifestation. C'était pareil pour chaque victime, sur chaque séquence vidéo : l'instant d'avant, elles marchaient, après, la foule les avait englouties.

Noyées dans la foule comme leur enfant noyé dans leur ventre.

Le mystère restait entier sur la genèse d'un tel cataclysme dans le ventre de ces femmes. Pour qu'une telle infection se déclenche, il fallait que d'une manière ou d'une autre, l'agent pathogène soit quasi « injecté » à l'endroit où il causait ses ravages et surtout – compte tenu de la vitesse à laquelle cet Attila microscopique progressait – quelques heures avant la mort de son hôte. À ce propos, le rapport se limitait à des hypothèses. En réalité, personne n'avait trouvé la moindre explication.

Le jeune homme n'avait plus aucune envie de discuter avec Milos. Pourtant il lui restait à peine dix minutes avant que sa webcam ne s'allume.

≈

La conversation avait assez mal commencé. Vincent connaissait la froideur légendaire de son directeur technique et la concision de ses propos, mais il n'arrivait pas à s'habituer à la rudesse de ses décisions. En moins de trois minutes, il avait expliqué à sa recrue qu'il était prié

de se rendre à Tirtiaux pour y rencontrer l'hôtesse d'Audrey et d'Alice. Avant que Vincent puisse élever une quelconque objection, il avait posé des arguments sans appel. D'une, il était toujours son employé, malgré les apparences, donc il devait se considérer comme en mission. De deux : il devait, une fois sur place, vérifier la connexion Internet d'Isabelle Dumont, la propriétaire des lieux. Milos lui fournirait une boîte à outils logicielle pour y relever ce qu'il lui était impossible de repérer à distance. En croisant ces informations avec celles relevées jusqu'ici, Milos pourrait en savoir plus sur les moyens techniques du pirate, et peaufiner sa contre-attaque. De trois, rien ne l'empêchait d'interroger Isabelle Dumont sur un éventuel hôte, présent chez elle le lundi 28 janvier au soir.

— Milos, je ne suis pas flic ! Comment voulez-vous que je me renseigne ?

— Tu as trois cent cinquante kilomètres pour y réfléchir, dit Milos d'un ton sans appel. Pour l'instant, je suis occupé à sauver notre contrat. Mais ça ne me suffit pas. Je veux aussi garder intacte la réputation de notre boîte. Et pour avoir une chance d'y parvenir, tu dois nous trouver le pirate.

— C'est peine perdue. J'étais déjà de la chair à canon pour Guillon et Lefoll, mais depuis hier, même Bramans m'a définitivement classé.

— Je n'en suis pas si sûr, Vincent. Tu m'as bien dit qu'il t'avait balancé une info avant notre réunion d'hier soir, non ?

— C'est exact. Ça m'a étonné a posteriori.

— À mon avis, c'est sa manière à lui de ne pas se positionner à cent pour cent sur la ligne Lefoll-Guillon. Je sais que ça ne change rien pour l'instant, mais plus tard, ça peut nous servir.

— Ils vous communiquent des éléments d'enquête ?

— Oui et non. Je laisse traîner mes oreilles.

— Pas que les oreilles, si j'en crois ce que j'ai reçu par mail.

— Ils n'ont qu'à mieux sécuriser leurs accès, dit Milos avec une nuance de mépris dans la voix.

— Ils le sont, répliqua Vincent, s'étonnant de vouloir défendre le lieutenant Bramans. J'ai toujours eu accès aux infos utiles dans le cadre de ma mission, ni plus ni moins.

— Laissons ça de côté, éluda son directeur technique. Tu as quarante-huit heures. Passé ce délai, j'aurai achevé ta mission, *Crowdscan* sera officiellement mis à disposition de notre client et on pliera bagages. Loue une voiture, fais-toi passer pour un jeune marié qui prépare un séjour au centre de PMA à Bastogne. Ta femme est au boulot, tu es à la recherche d'un lieu de séjour pour vous deux en prévision de la FIV7

et de la réimplantation. C'est plutôt simple, comme scénario, non ? Tu demandes à visiter, ensuite, tu improvises.

— Milos, je ne sais pas...

— Moi, je sais, coupa Milos. Je sais ce dont tu es capable. Si j'avais le moindre doute, ton licenciement aurait été effectif et sans appel, Vincent. Tu te rends sur place et tu fais le nécessaire. Ton immatriculation 75 t'aidera à être crédible. D'ici là, j'aurai peut-être du nouveau. Aucun contact direct par téléphone. Mail, visio- ou audio-conférence uniquement, jamais avant vingt heures, au besoin via une connexion 3G. Le transport des données sera crypté.

Assommé, Vincent fixa son écran comme s'il regardait défiler un film.

— Et tâche d'avoir l'air d'un jeune marié, ajouta Milos. Bonne chance.

≈

Avant de se mettre en route, Vincent tenta de joindre Audrey pour en savoir plus sur Isabelle Dumont et lui exposer ses intentions. Il fut malheureusement accueilli par la voix de sa messagerie. Il lui communiqua rapidement le numéro de son nouveau portable – un appareil « qui ne sert qu'à téléphoner » muni d'une carte prépayée, ce qui à l'échelle de l'informaticien s'apparentait à la conduite d'une voiture montée sur quatre roues de vélo – et lui demanda de l'appeler dès que possible. Les renseignements qu'il avait collectés sur la maison d'hôtes lui suffisaient largement pour monter son petit scénario, mais l'appel d'Audrey lui donnerait de l'assurance avant de jouer aux jeunes mariés. Il pria pour que les conditions hivernales annoncées sur l'Ardenne belge ne le retardent pas trop et prit la direction de Reims.

Son téléphone mobile demeura muet. Vincent n'insista pas : il se débrouillerait tout seul. Par curiosité, il se dirigea d'abord vers le centre médical, situé à un kilomètre à peine du centre de Bastogne. Les grands écrans LCD situés dans le hall d'entrée lui fournirent la liste d'au moins dix gynécologues associés au centre de PMA. Puisque madame Dumont connaissait l'établissement, si elle lui posait une question, Vincent pourrait au moins lâcher un nom.

Et si elle veut en savoir plus, je lui dirai que nous n'avons pas encore pris notre premier rendez-vous.

Lorsqu'il se sentit prêt, il prit la direction de Tirtiaux.

Les circonstances atmosphériques étaient meilleures que prévu. Le plafond était bas, mais la neige fondante annoncée n'était pas au rendez-vous. Tout au plus aperçut-il un peu de neige accumulée dans de petits fossés au bord de la route, ce qui lui fit penser à l'expression qu'utilisait jadis son grand-père en pareille occasion : « cette neige-là,

elle attend l'autre ».

La maison était située dans un long virage à droite, à une centaine de mètres environ du village. C'était une bâtisse de pierre, rénovée avec goût, mais lorsque Vincent gara son véhicule dans la cour, il ne s'attarda guère à des considérations esthétiques. Sur la droite, la porte d'une ancienne grange qui devait faire office de garage était grande ouverte.

Elle est sortie. J'aurais dû questionner Audrey sur ses occupations.

Avant de descendre de son véhicule, l'informaticien ouvrit son portable et activa la « boîte à outils » fournie par Milos après s'être assuré de la présence d'un signal wi-fi. Il ne faudrait, d'après son directeur technique, que quelques minutes à ses programmes utilitaires pour extraire toutes les informations utiles du modem-routeur Internet installé dans la maison. Une fois assuré du bon fonctionnement du tout, Vincent se dirigea vers la porte d'entrée. Deux sonnettes étaient fixées sur la pierre. Elles montraient d'une écriture ronde, l'une « Le trio Dumont », l'autre « Nos hôtes ».

Personne ne vint ouvrir.

Je suis bon pour me balader au village et demander si quelqu'un sait quand elle rentre.

Vincent se dirigea vers sa 208 de location lorsqu'il entendit un véhicule ralentir pour aborder le virage. Il vit un 4x4 passer devant le porche puis l'entendit freiner. L'informaticien ouvrit la portière du passager et ferma son portable, qui avait largement eu le temps d'emmagasiner toutes les informations utiles. Le 4x4 entra en marche arrière dans la cour à cet instant. Vincent le laissa s'immobiliser avant d'aller à la rencontre de sa conductrice.

C'était une très belle femme. Blonde, un visage rond qui lui donnait quelques années de moins que son âge. Elle portait une veste de ski rouge en gore-tex et un jeans de marque. Face à sa démarche élégante qui lui rappelait Alice, Vincent douta qu'il puisse s'agir de la propriétaire des lieux, mais il tenta tout de même le coup :

— Bonjour. Vous êtes Isabelle Dumont ?

— Non, répondit-elle en souriant. Et vous non plus, j'imagine. Vous savez à quelle heure elle rentre ?

— Aucune idée, je viens d'arriver. J'aurais dû appeler avant de venir.

— Il n'est pas trop tard pour bien faire. J'ai son numéro de portable, si vous voulez. Vous êtes français ?

— En prospection pour un séjour romantique, répondit Vincent, évitant soigneusement de répondre franchement par l'affirmative.

— C'est calme, par ici. Romantique, je ne dirais pas, mais il ne vous

restera qu'à créer l'ambiance. Tenez, voilà le numéro.

Elle lui tendit son portable où s'affichait un numéro sous l'étiquette « Dumont mobile ». Il le composa et attendit.

— Et vous ? dit-il en attendant que la ligne s'active. Vous êtes aussi à la recherche d'un lieu de séjour ?

— Pas vraiment. Je viens chercher... Vous entendez ?

Elle posa son index sur ses lèvres puis tourna la tête vers le jardin.

— On entend un portable sonner.

Vincent éloigna le téléphone de son oreille et entendit à son tour une musique, qui s'interrompit lorsqu'il annula son appel.

— Vous avez raison, dit-il. Je vais aller jeter un œil.

S'éloignant de son véhicule, le jeune homme longea la façade de la maison vers la droite, jusqu'au jardin. Une porte était ouverte, elle donnait sur la cuisine. Il s'approcha.

— Madame Dumont ?

Aucune réponse. Le jeune homme composa à nouveau le numéro. Le téléphone de sa correspondante se remit à sonner, posé juste sur le plan de travail de la cuisine, à droite d'une grande cuisinière au gaz. La blonde – que Vincent, à la réflexion, avait sûrement déjà vu quelque part – vint timidement se placer dans l'embrasure de la porte. Il répéta :

— Madame Dumont ?

Aucun signe de sa présence.

— Elle est sortie, dit la blonde. Je repasserai.

— Elle est sortie sans son portable, c'est plutôt étrange dans un endroit isolé comme celui-ci, non ?

— Elle n'en avait peut-être pas pour longtemps.

— J'ai du mal à le croire, dit Vincent en jetant un œil sur le portable d'Isabelle Dumont. Regardez.

L'écran affichait treize appels en absence.

— Vous avez raison, dit-elle avec un peu de nervosité dans la voix. C'est bizarre. Je préfère revenir plus tard.

— Vous étiez venue chercher quelque chose ?

— Une trousse de toilette, que ma sœur a oubliée.

— Votre sœur a logé ici récemment ?

— Oui.

Le cœur de Vincent se mit à battre plus fort. Il se retint d'enchaîner immédiatement la question qui lui brûlait les lèvres et se mit à observer la pièce pour ne pas faire face à son interlocutrice.

— Elle voyage pas mal en ce moment, dit-elle. Elle m'a demandé de la récupérer. Pourquoi ?

— Pour rien, mentit Vincent avec un aplomb qu'il ne se serait jamais imaginé. J'aurais voulu avoir l'occasion de papoter avec quelqu'un qui a séjourné ici.

— Vous pouvez lire les avis des internautes sur son site web.

— Rien ne vaut le contact direct, répliqua le jeune homme, qui commençait à trouver la pièce trop petite pour eux deux.

Il sortit à nouveau dans le jardin, emplît ses poumons d'air frais et prit son courage à deux mains :

— Je vais faire comme vous, je vais revenir plus tard. D'ici là je me serai peut-être souvenu de l'endroit où je vous ai déjà vue.

La blonde lui sourit.

— Pour ça, je peux vous aider. Imaginez un écran 16:9 autour de ma petite tête ronde, un gloss un peu fade, des sourcils épilés comme je n'aimais pas, mais qui paraît-il m'ont valu 5% de part de marché en plus.

— Laure, dit Vincent. Laure Destivelles.

— Gagné. Tout ça ne date pas d'hier. À mon avis, vous ne deviez pas encore vous raser tous les jours lorsque j'ai dit bye-bye au petit écran.

— Vous avez présenté...

— ...un télé-crochet, un talk-show, puis j'ai fait un petit tour par le cinéma. Je vis une vie moins exposée depuis, ce qui me convient bien mieux.

Le jeune homme resta figé face à la frimousse de l'ex-présentatrice.

— Ça fait souvent cet effet-là, dit-elle, taquine. Bon, on fait quoi ?

Comme s'il obéissait à un ordre subliminal, Vincent reprit le chemin de son véhicule, essayant de se concentrer à nouveau. Ex-vedette ou non, il ne pouvait pas la lâcher ainsi : il tenait à connaître les dates précises de présence de sa sœur à Tirtiaux.

— Dites, murmura Laure dans son dos, vous croyez que la propriétaire m'en voudra si je vais jeter un œil dans la chambre ? Je pourrais récupérer la trousse de ma sœur et m'éclipser, vous lui expliquerez lorsque vous la verrez. Qu'en pensez-vous ?

J'en pense que nombre d'hommes ont dû vous dire oui sans réfléchir, Laure.

— Je ne crois pas que ce soit très poli, lâcha-t-il en se retournant. D'autant que depuis le départ de votre sœur, d'autres hôtes se sont peut-être installés dans la chambre. Quand est-elle partie ?

— Je ne sais pas précisément, dit Laure en progressant le long de la façade arrière, en direction d'une porte-fenêtre. Elle m'a appelée hier,

un peu ennuyée. Je lui ai promis de venir, mais j'avoue que ça m'arrangerait de ne pas avoir à attendre la sortie des classes. Venez voir : les rideaux sont tirés, mais on dirait que la porte est ouverte.

La curiosité fit le reste. Vincent lui emboîta le pas.

Laure Destivelles poussa la porte-fenêtre vers l'intérieur et se figea sur place. Vincent reçut son épaule droite dans les côtes.

— Oh, mon Dieu ! cria-t-elle.

Couchées dans le lit double, se trouvaient une femme et deux filles, immobiles comme si elles étaient momifiées.



Diprivan.

C'est ce que Vincent retint des divers chuchotis échangés entre les policiers qui se partageaient l'espace de la pièce où ils avaient découvert Isabelle Dumont et ses deux filles.

L'assassin leur avait offert une mort à la Mickaël Jackson. Overdose de sédatifs. Il les avait installées dans le grand lit d'Isabelle, qu'il avait bordé comme une maman l'aurait fait pour ses enfants.

À leur découverte, Laure Destivelles avait complètement flippé. Après avoir répété plus de cent fois entre ses dents « c'est quoi ce bordel », les larmes coulant sur ses joues, elle avait appelé son avocat, avant de dire à Vincent, entre deux hoquets, qu'il se chargerait d'appeler la police.

À l'arrivée de celle-ci, Laure et Vincent avaient vite été séparés. De toute évidence, son avocat, à défaut de débarquer sur place comme dans les séries télévisées, s'était démené au téléphone pour que l'anonymat de l'ex-présentatrice soit préservé. Lorsque les premières caméras étaient arrivées sur place, la jolie blonde avait déjà été libérée de toute obligation.

Vincent était soulagé d'avoir été emmené dans une autre camionnette pour y être entendu. Avec la police belge, il n'était pas question de balancer la même histoire que celle qu'il avait servie à demi-mot à Laure Destivelles. Le cerveau en ébullition, l'informaticien s'efforça de simplifier au maximum son récit. Consultant en informatique, il avait achevé une mission de longue haleine à Paris et profitait de son congé – donné avec la bénédiction de son directeur technique, ce qui pouvait aisément être vérifié – pour trouver un peu de repos en Ardenne. Il avait appelé Isabelle Dumont la veille, laissé un message, c'était facile à vérifier. Le policier qui menait l'interrogatoire se montra peu curieux sur les raisons de sa présence, mais il insista au contraire sur le

déroulement des choses depuis son arrivée. Vincent lui dit la stricte vérité, tout en s'efforçant de ne pas réfléchir au mobile du triple meurtre.

Laissant son regard dériver vers les civières sur lesquelles avaient été placés les corps d'Isabelle Dumont et de ses deux filles, le jeune homme acheva de répondre aux questions du policier. Lorsqu'il relut le texte sorti de l'imprimante, de mauvais frissons lui parcoururent le dos. Priant pour que son envie d'être ailleurs ne le trahisse pas, il signa juste sous l'encadré où avaient été imprimées les coordonnées issues de son eID⁸ et demanda s'il lui était permis de repartir vers Paris. L'officier lui confirma qu'il pouvait circuler où il le souhaitait, mais lui déconseilla de conduire sur une si longue distance après une telle journée.

Lorsqu'il revint s'asseoir au volant, la nuit était déjà tombée. Au mieux, il ne serait pas de retour avant vingt-trois heures, et encore. Quelques timides flocons de neige décidèrent Vincent à se diriger vers le centre de Bastogne. Il y trouverait un café offrant une connexion wi-fi, ferait le point avec Milos, et aviserait ensuite.

Arrivé quelques minutes plus tard à la place Mac Auliffe, il ne fut qu'à moitié surpris d'y apercevoir le 4x4 de Laure Destivelles garée en face du *Café Marys*. La neige commençait à tomber avec insistance. Elle ne tarderait pas à contrarier son retour vers Paris.

Il entra dans l'établissement et découvrit l'ex-présentatrice en compagnie d'un homme dont l'élégance lui rappela le père d'Alice. Laure l'aperçut. Elle glissa un mot discret à l'attention de son interlocuteur et lui fit signe de la rejoindre. Vincent hésita un instant, puis se dirigea vers eux.

— Je suis désolée de vous avoir abandonné tout à l'heure dit-elle, mais les médias et moi, nous ne sommes plus très amis. Je vous présente Nicolas Van Eeckhoudt, mon avocat.

À sa voix, on pouvait deviner que Laure Destivelles avait repris le dessus. L'avocat se présenta. Il était tout sourire, visiblement très satisfait d'avoir évité à sa cliente un retour non désiré sur les écrans du 19 heures.

— Je peux vous offrir un verre ? J'imagine que vous avez besoin de vous poser un peu, dit l'avocat.

— C'est très aimable à vous, mais je ne vais pas m'attarder, dit Vincent d'un ton qu'il trouva lui-même fort distant. Le temps de lire quelques mails et je reprends la route.

— Ce n'est pas très prudent, dit Laure. On annonce d'abondantes chutes de neige. Allez, asseyez-vous. Je dois me faire pardonner de vous avoir entraîné dans cette histoire. J'ai fait ma petite curieuse,

j'aurais été bien inspirée en m'abstenant.

— Arrête de culpabiliser, Laure, intervint son avocat en appelant le garçon. Tu n'y es pour rien. Que souhaitez-vous boire, Monsieur... Monsieur ?

— Ghesquières. Vincent Ghesquières. Je prendrai une Rochefort, s'il y en a.

L'avocat passa la commande pendant que Laure Destivelles s'excusait en prenant la direction des toilettes. Le regard qu'ils échangèrent laissa Vincent un court instant songeur.

— Monsieur Ghesquières, dit l'avocat, croyez que je suis désolé de ce qui est arrivé aujourd'hui. C'est vrai que Laure aurait bien mieux fait de ne pas s'aventurer dans cette maison. Je n'ose me demander ce qu'elle aurait fait si elle avait été seule là-bas. Ou vous-même, si vous étiez arrivé à un autre moment.

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit Vincent, sur la défensive. Je ne me vois pas aller jusqu'à faire le tour de la maison si j'avais été seul.

— Ceci dit, à sa décharge, Laure s'est présentée chez madame Dumont pour récupérer une trousse de toilette. Vous, vous étiez là presque par hasard, si je comprends bien ?

— Presque, en effet, répliqua Vincent, qui regrettait déjà d'avoir accepté le verre de bière qu'on lui présentait.

— Vous n'imaginez pas le nombre de personnes qui croisent Laure par hasard, monsieur Ghesquières. Et qui contribuent à la mettre dans des situations peu confortables.

Vincent se hérissa. L'odeur de banane qui émanait de la mousse de sa Rochefort vira soudain à l'aigre.

— Qu'est-ce qui vous a pris de vous rendre dans la cuisine, monsieur Ghesquières ? On n'entre pas chez les gens comme ça, même quand ils vivent à la campagne.

Le jeune homme fit atterrir sur la table le verre à pied rempli de Rochefort.

— J'avais entendu le téléphone sonner. Laure Destivelles a dû vous le confirmer. Et à la réflexion, je préférerais le café que j'ai bu dans la camionnette de la police à la bière que vous venez de m'offrir.

— Vous avez invité Laure à la suivre dans la cuisine. C'est pour cela qu'elle s'est permis d'aller voir plus loin.

— Je n'ai rien fait de tel et votre cliente n'a pas besoin que vous lui fabriquiez des excuses. Cette conversation est terminée.

Le jeune homme se leva, rouge de colère.

— Nicolas ! siffla l'ex-présentatrice dans son dos. Arrête immédiatement. Monsieur Ghesquières n'est pour rien dans cette

histoire. C'est moi qui ai insisté. Je voulais récupérer la trousse de toilette de ma sœur et repartir, c'est tout. Fin du débat.

L'avocat se tut, sans même laisser s'échapper un soupir de contrariété.

Il voulait juste me faire comprendre qu'au moindre souci, ce serait sa ligne d'attaque.

— Nico, il est hors de question de charger Monsieur Ghesquières de la sorte, ni maintenant, ni plus tard. Son seul tort est de m'avoir inspiré confiance. Ok ?

— Ok, dit-il, retrouvant son sourire comme si rien ne s'était passé. Veuillez accepter mes excuses. Quoi qu'il en soit, vous ne risquez pas grand-chose dans cette affaire. D'après ce que je sais, les trois victimes ont été tuées il y a deux jours. Ni Laure ni vous n'avez à vous inquiéter si vous pouvez confirmer votre emploi du temps à ce moment.

— Vous voulez rire ? intervint le jeune homme. La police pourrait nous soupçonner ?

— Bien sûr que non ! coupa l'ex-présentatrice. Nicolas vous fait marcher.

— À peine, dit l'avocat, portant son verre de gin tonic aux lèvres. Tout sera vérifié, croyez-moi. De votre emploi du temps à la raison de votre présence à Tirtiaux aujourd'hui.

— Finalement, dit Vincent, vous n'avez pas récupéré la trousse de toilette de votre sœur ?

— Non, dit Laure. J'ignore d'ailleurs quand on me la rendra.

— J'y veillerai, la rassura son avocat. Ça ira vite.

— Avez-vous pu joindre votre sœur ? relança le jeune homme. Après tout, c'est à sa demande que vous étiez là aujourd'hui.

— Non, répondit l'ex-présentatrice, le visage soucieux. Silence radio. Mais ça ne m'étonne pas d'elle. Anne a un caractère plutôt fantasque.

La Rochefort commença à descendre dans les jambes de Vincent, tandis que son cœur s'emballait à nouveau.

— Ça n'a pas l'air de beaucoup vous inquiéter. La police pourrait la soupçonner.

— De quoi ? D'avoir assassiné cette pauvre femme et ses filles ? Vous n'y êtes pas du tout, Vincent. Ma sœur est absolument incapable de toute violence. D'ailleurs, je suis sûre qu'elle pourra justifier son emploi du temps.

— Pour ça, il faut la retrouver, intervint Nicolas Van Eeckhoudt.

— Je leur ai fourni son adresse, son numéro de portable, que puis-je faire d'autre ? se défendit-elle.

— Vous dites qu'elle a un caractère un peu fantasque ?

À cette question, une ride verticale apparut entre les sourcils de l'ex-présentatrice.

— Disons qu'elle est pour le moins marginale, lâcha-t-elle.

— Disons aussi que tu n'es pas obligée de raconter ta vie, prévint Nicolas.

— Vous avez raison, mentit Vincent, en avalant une gorgée de bière pour se calmer. Ça ne me regarde pas.

— Laisse, dit Laure à l'attention de son protecteur. Je vais la faire courte. Après tout ce n'est pas un secret d'état, les journaux en ont parlé à l'époque. Ma sœur et moi sommes jumelles. Nous avons toujours été fort proches, mais lorsque ma carrière a pris son essor médiatique, le caractère d'Anne s'est quelque peu déstabilisé. Plus la lumière s'attardait sur ma personne, plus elle s'est, disons, enfoncée dans les ténèbres.

— Les ténèbres ?

— Drogue, alcool. Plusieurs cures de désintox. Et les ennuis avec la justice qui vont de pair. J'ai tenté de l'aider, directement ou indirectement, mais elle a refusé mon aide. Nous avons vécu quelques années en état de guerre froide. Et puis les choses se sont arrangées peu à peu pour elle, à peu près à l'époque où j'ai tiré ma révérence vis-à-vis de ce monde surexposé. J'avais bien compris qu'elle ne faisait que réagir à ma notoriété. Alors je me suis employée à développer d'autres activités, plus discrètes et, soit dit en passant, bien plus rémunératrices. Notre relation n'est pas revenue au beau fixe, mais elle progresse. On se voit de temps en temps. De toute façon, avec Anne, j'ai appris à me contenter de peu.

— Et quand elle t'appelle pour que tu lui rendes un service, enchérit son avocat, tu te mets au garde-à-vous.

— C'est ma sœur, Nico, cracha-t-elle avec agressivité. Je doute que tu comprennes un jour.

L'avocat leva les yeux au ciel.

— Je suis désolé, dit Vincent, sentant un besoin urgent pour lui de parler à Milos. Je ferais mieux de vous laisser. J'ai de la route à faire.

— De la route ? dit avec étonnement Laure Destivelles. Par ce temps ? Regardez derrière vous avant de vous lancer dans l'aventure.

Le jeune homme se retourna. Sur la place, cinq bons centimètres de neige étaient déjà tombés.

≈

En achevant sa conversation avec son directeur technique, Vincent ne

savait plus que penser. À l'entendre, la découverte du cadavre d'Isabelle Dumont et de ses deux filles n'avait rien de surprenant. Milos, qui avait eu le temps d'analyser les données capturées par Vincent pendant sa macabre visite, n'avait plus le moindre doute : le pirate du lundi soir était bel et bien connecté physiquement à l'installation informatique de la maison d'hôtes. Soit dans la maison, soit dans ses environs proches.

Restait à savoir qui était ce pirate. Laure Destivelles ignorait l'emploi du temps exact de sa sœur, laquelle n'avait plus donné signe de vie depuis son dernier appel. Il datait, s'il fallait en croire sa jumelle, du mardi matin. Quand avait-elle oublié sa trousse de toilette ?

Avant d'achever leur conversation au *Café Marys*, Laure avait confessé son inquiétude à propos de sa jumelle. Elle avait demandé à son avocat de se renseigner auprès de la police, qui avait certainement dû rechercher en priorité, sous quelque forme que ce soit, un registre où Isabelle Dumont aurait répertorié les dates de séjour et les coordonnées de ses hôtes. À défaut d'avoir des nouvelles, peut-être pourrait-elle apprendre si la police pouvait ou non la mettre en cause.

Laure pense à disculper sa sœur. Mais si elle était là lundi soir, pourquoi ce triple meurtre ?

Un mauvais frisson parcourut l'échine du jeune homme, mû par l'impression d'être le seul à ressentir un peu de compassion pour cette maman et ses deux filles. La délicatesse avec lesquelles elles avaient été installées dans le grand lit avait quelque chose de paradoxal. Comme si leur assassin, après les avoir endormies, avait procédé à cette mise en scène pour adoucir la violence de l'intraveineuse létale.

C'est le scénario le plus probable. Et il est aux antipodes de celui des futures mamans saignées à blanc en pleine rue.

Et si le pirate, qui se gavait justement des vidéos de ces futures mamans en train de mourir, s'était fait surprendre ? Par exemple par l'une des filles d'Isabelle Dumont ? Vincent avait évoqué cette hypothèse avec Milos : repas du soir, quelques discussions diverses, et d'un coup, comme un OVNI, une question d'enfant, genre « Pourquoi tu regardes toutes ces dames sur ton écran ? Parce qu'elles ont un gros ventre » ?

Si c'était cela qui avait signé l'arrêt de mort de la petite famille, alors, le pirate connaissait à coup sûr le macabre fil rouge qui reliait toutes ces mamans et leurs bébés.

Milos avait calmé les ardeurs de Vincent, qui, selon lui, allait bien trop vite en besogne. Le directeur technique avait avant tout besoin de réfléchir au meilleur moyen d'utiliser ces informations. L'important, c'était quand et comment il tenterait de réhabiliter Vincent auprès de

Bramans. Avant de prendre congé en lui souhaitant bonne route, Milos avait laissé une nouvelle information en pâture à son employé : toutes les femmes décédées étaient primigestes.

— Ce qui veut dire ? demanda le jeune homme.

— Elles attendaient leur premier bébé. Inutile de dire qu'un streptocoque mangeur de chair n'agit pas sélectivement. D'ailleurs, comme par hasard, Lefoll ne parle plus que de « contamination par malveillance » depuis ce matin. Et, surprise, Guillon a disparu de l'enquête.

— Ah bon ?

— Oui. La police avait déjà abandonné la piste de l'attentat politique. Maintenant, elle vient de laisser tomber celle de la maladie. Ils recherchent un meurtrier. Plusieurs, peut-être, mais en tout cas, il y a une similitude dans le profil des victimes.

— Mon pirate serait le meurtrier, ou l'un d'eux ?

— Ne t'emballe pas, Vincent. Ton pirate pourrait être n'importe qui. Un policier au courant de l'affaire, ou quelqu'un qui travaille pour le père d'Alice, ce que tu étais d'ailleurs prêt à jurer il y a deux jours à peine. Il aurait d'excellentes raisons de s'intéresser à tes vidéos.

— Admettons. Mais pourquoi devrait-il faire cela depuis le village de Tirtiaux ?

— Il a peut-être une longueur d'avance sur nous. Si le père d'Alice soupçonnait que tu en sais plus qu'eux, il serait certainement déjà revenu vers toi.

Épuisé, Vincent se força à ne pas prolonger la conversation. Malgré son envie de contre-argumenter, le jeune homme se rappela que Milos, lui, n'avait pas vu trois cadavres dans un lit et que cela changeait certainement son point de vue. Il salua son directeur technique, coupa la communication et s'allongea sur le lit. L'hôtel *Victoire* de Bastogne, situé à deux pas du *Café Marys*, avait été pris d'assaut par nombre d'automobilistes contrariés dans leurs déplacements par les chutes de neige. Vincent y avait néanmoins trouvé refuge, de même que Laure Destivelles et son avocat, les deux premiers ayant suivi le conseil du dernier.

Un redoux était annoncé pour le lendemain.

Précédé d'un bel épisode de verglas, ajouta pour lui-même Vincent avant de s'endormir.



Cela n'avait duré qu'un quart de seconde, tout au plus. Les contours

d'une silhouette éclairés par une faible lueur verte, comme celle d'une diode électroluminescente. Puis le noir, à nouveau. Juste un doute sur la réalité de cette présence, au bord de l'éveil. L'illusion d'un mouvement de recul.

Jetant ses couvertures au sol, Vincent se précipita sur l'interrupteur mural, situé à la verticale de sa lampe de chevet. La silhouette disparaissait déjà vers le petit couloir qui longeait la salle de bains, vers la sortie de la chambre. Le jeune homme bondit à sa poursuite.

Elle tourna court.

Un coup de poing atteignit Vincent au front avant qu'il ait pu faire deux pas, faisant vibrer un voile de lumière intense devant ses yeux, puis une main lui attrapa les cheveux pour projeter son visage contre le mur. Le choc fut d'une violence à couper le souffle, mais ce fut l'explosion de douleur qui l'envoya au sol. La silhouette ouvrit la porte de la chambre et disparut sans que Vincent puisse réagir.

Il cria avant de perdre connaissance.

Pendant combien de temps ? Une à deux minutes, tout au plus, d'après Nicolas Van Eeckhoudt, apparu entre-temps à ses côtés. Il lui conseilla de rester couché.

— Si vous vous redressez maintenant, dit-il, vous allez vous évanouir à nouveau. Prenez votre temps. Il s'est passé quoi, au juste ?

— Quelqu'un. Dans ma chambre. Il fuyait, j'ai tenté de le rattraper. Je me suis fait avoir comme un con.

— On vous a volé quelque chose ?

— Je n'en sais rien.

— Ne bougez pas, dit l'avocat. Je vois votre portefeuille sur la table de nuit, votre téléphone. Votre ordinateur est au sol, il est en train de charger. Autre chose ?

— A part mes vêtements, rien.

— Logique : vous n'étiez pas sensé loger ici. Nous non plus, d'ailleurs. Votre tête tourne ?

— Ça peut aller.

L'avocat aida le jeune homme à se redresser et l'installa sur son lit.

— Je descends voir à la réception si on a vu quelqu'un s'enfuir.

— Attendez. J'aimerais que vous vérifiez quelque chose avant.

— Quoi ?

— Mon ordi. Ouvrez-le. L'écran n'est pas cassé ?

— Non.

— La batterie est chargée ?

— À 87%.

C'est à peine plus que lorsque je l'ai éteint !

— Il a l'air de fonctionner correctement ?

— Autant que je puisse en juger... oui, dit l'avocat. Vous, en revanche... Votre lèvre est gonflée, et votre œil droit va suivre.

Il fit un rapide aller-retour jusqu'à la salle de bains et revint avec une serviette imbibée d'eau froide.

— Mettez-ça sur votre visage. Je reviens.

Le jeune homme obéit, tentant malgré la douleur de se concentrer sur le sort de son ordinateur.

On n'a pas voulu me le voler. On l'a pris pendant que je dormais. On l'a utilisé, puis on est revenu le mettre là où il était. Ni vu ni connu. Le LED vert s'est allumé quand on l'a branché sur le secteur.

Malheureusement, l'apparence physique de l'agresseur resta très floue dans le souvenir bousculé de Vincent.

Je n'étais pas sensé savoir ce qu'on a fait à mon ordi. Mon pirate me suit. Il m'a peut-être vu à Tirtiaux. Il est peut-être encore dans l'hôtel.

Vincent entendit la porte glisser doucement sur le tapis-plain. Il porta la main à sa serviette qui lui couvrait tout le visage pour voir qui arrivait.

— Vincent ? demanda Laure d'une voix timide. Nicolas me dit que vous ne devez pas rester seul.

≈

La frimousse ronde de Laure Destivelles disparaissait derrière la paupière droite de Vincent aux trois quarts fermée. Elle lui avait fait avaler un comprimé de *Zaldiar* pour calmer la douleur, en lui précisant qu'au besoin, elle en avait encore en réserve, puis dans la foulée, un *Xanax* pour le calmer. Sa tignasse blonde en bataille, vêtue en tout et pour tout d'un T-shirt et d'une petite culotte, Laure Destivelles faisait ce qu'elle pouvait pour cacher son anxiété. Elle en était à son troisième aller-retour entre le lit et la salle de bains pour renouveler la serviette humide. Le froid limiterait quelque peu le gonflement, répétait-elle.

— Aucune trace du visiteur, dit Nicolas en entrant dans la chambre. J'ai renvoyé deux de nos voisins de palier dans leur chambre en prétextant que vous étiez malade. Le reste de l'hôtel dort. Y compris le type à la réception, qui n'a donc rien vu et rien entendu.

— Le type peut avoir filé par le sous-sol, dit Laure. Tu es allé voir ?

— Oui. Toutes les voitures semblent intactes. À mon avis il n'a pas fui par là.

— Il y a des traces récentes dans la neige, sur la rampe d'accès ?

— Rien, et pour cause. Le gars de l'hôtel a répandu du sel partout, jusqu'à la rue.

— Écoutez, dit Vincent. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais moi, je ne me sens pas en sécurité ici. Je suis sûr d'avoir fermé ma chambre. Alors si quelqu'un peut pénétrer dans ma chambre, ça veut dire qu'aucune porte de cet hôtel ne lui résiste.

Laure interrogea son avocat du regard. Le jeune homme, qui commençait à ressentir les effets des médicaments, les laissa converser à mi-voix. Si le résultat de leurs conciliabules pouvait lui éviter une nouvelle collision avec un coin de mur, il y souscrirait avec soulagement. Et même en se raisonnant, même en se répétant comme une mélodie que si son pirate avait voulu attenter à sa vie, il en aurait saisi l'occasion plus tôt, Vincent ne put s'empêcher de prier pour qu'on lui offre une protection, d'où qu'elle vienne.

J'étais à sa merci. Totalement inconscient.

La présence de Laure et de son avocat n'y changeait rien : jamais il ne s'était senti autant en danger. Cette situation lui parut aux antipodes de son confortable train-train de consultant auprès de la police. Du haut de sa tour d'ivoire nommée *Crowdscan*, Vincent, Milos, et après, des myriades d'agents des forces de l'ordre, se donnaient le droit d'identifier en quelques secondes n'importe quel visage. Ils brassaient la foule, activaient les algorithmes les plus sophistiqués, trouvaient la personne suspectée, traçaient le moindre de ses déplacements et au besoin, programmaient une intervention. Au final, tout le contraire de ce qui lui arrivait depuis quelques dizaines d'heures. Aux commandes de *Crowdscan*, Vincent avait toujours agi avec le détachement froid d'un pilote de chasse qui ne voyait que la machine adverse à abattre.

Le piratage à distance lui avait déjà érodé les nerfs, mais là...

On en est à la puissance dix. Ou le contraire. Ce qu'on cherche dans mon ordi ne vaut pas la peine qu'on m'agresse, ou si, justement, ma vie vaut moins qu'une machine et ou son contenu. Cochez les cases inutiles.

Le raisonnement de Vincent se fondait lentement dans le brouillard sonore des palabres. La douleur, quant à elle, s'éloignait, mais l'angoisse demeurait bien présente.

Demander un autre médoc à Laure.

— Vincent ?

Laure ? Vous êtes une jolie femme. Vous auriez une autre pilule pour éloigner la peur ?

— Vincent ? Vous m'écoutez ? Je crois que vous avez raison. Je ne suis pas rassurée. Il vaut mieux que l'on s'en aille. Vous pouvez vous lever ?

C'était la voix de la Vierge Marie, Laure aux beaux yeux bleus, des ailes dans le dos.

— Je peux, bredouilla-t-il. Mais conduire, vous oubliez.

— Vous venez dans ma voiture, Nicolas conduit la vôtre, si vous êtes d'accord.

— Et quoi ? Et sa belle voiture d'avocat ?

— Ne vous inquiétez pas pour mon carrosse, dit une voix irritée. Je donnerai moult avoine à mes chevaux en attendant que mes gens les récupèrent.

— Arrête, Nicolas, tu vois bien qu'il est dans le gaz.

— Alors dis-lui que je suis venu en train. Il n'écoute que toi.

— Nico !

Vincent se cramponna à la voix de Laure. Elle lui maintenait la tête hors de l'eau.

— C'est une façon de parler, ajouta le jeune homme, presque fier d'aligner plus de trois mots.

— Rassemble ses affaires, dit l'ex-présentatrice à l'attention de son avocat. Je m'habille, on descend, on roule.

Inconfort

*J'ai appris que le courage n'est pas l'absence de peur
mais la capacité de la vaincre*

NELSON MANDELA

Il est sorti de sa tanière. Ce n'est pas un flic, mais cela ne change rien. Il est loin d'être stupide, il a les nerfs à vif et son ordinateur est bien mieux protégé qu'auparavant. La moindre erreur se paiera cash.

Exploiter la détresse et l'épuisement du jeune homme, c'est la meilleure chose que Max puisse faire. Et il vaut mieux ne pas traîner. Les médias français sont toujours muets, mais l'enquête avance certainement. Rien de tel qu'un grain de sable humain pour désorienter les enquêteurs.

Faut-il s'en étonner ? C'est une période risquée qui s'ouvre, après tant de grâces.

La perfection n'est pas de ce monde et pourtant, malgré la surprise des derniers épisodes, Max approche peu à peu du but. Tant d'innocents se sont déjà écartés du chemin qui mène inexorablement Max à son destin. Tant de bougies hésitantes qui brillent dans la nuit, puis s'éteignent d'un coup, parce que Max a soufflé sur elles, de si loin, ou parfois bien longtemps avant, que personne ne se souvient de rien. Les petites flammes dansent, leurs flancs présentent ou cachent, au gré de leurs mouvements fragiles, une courbe, plus ou moins prononcée. Un ventre. Le souffle passe, la flamme s'étire, s'écrase sur elle-même avant de disparaître.

Et ses frères et ses sœurs sont eux aussi arrachés à leur propre lumière, sacrifiés pour qu'il ne reste que lui, celui qui vient. Les voix des sacrifiés chanteront la gloire de Sa naissance.

Le moment s'approche où l'enfant et la mère s'éloigneront, marcheront au loin, jusqu'à ce que le temps et l'espace glisse sur eux comme l'eau sur les plumes d'un oiseau. Invisibles, ils laisseront leur destin s'accomplir et reviendront, libérés l'un de l'autre, unis pourtant comme jamais.

Alors seulement les sacrifices cesseront.

L'univers se réduisait au blanc de la route, au noir du ciel et aux flocons esquivant le pare-brise du 4x4 comme autant d'astéroïdes dans un jeu vidéo. Les yeux mi-clos, Vincent Ghesquières observait d'un œil discret le profil de la conductrice, concentrée sur la conduite, délaissant dans le rétroviseur sa voiture de location qui suivait à cinquante mètres. Aux échanges aigres-doux entre Nicolas Van Eeckhoudt et Vincent avaient succédé de discrets préparatifs, durant lesquels le jeune homme était resté allongé, sonné par les médicaments.

Il avait suivi les conseils de Laure Destivelles pour éviter de s'endormir et s'était mis à reconstituer mentalement, seconde après seconde, ce qui s'était passé depuis le moment où il avait perçu la présence de son étrange visiteur jusqu'à sa fuite.

— Essayez de vous souvenir du moindre détail, avait-elle dit. Vous me raconterez ça dans la voiture.

Au moment même, Vincent avait douté qu'il puisse résister à la chape de plomb médicamenteuse qui pesait sur tout son corps, mais il avait émergé sur-le-champ lorsqu'elle avait ajouté :

— Il faudra aussi que vous m'expliquiez pourquoi on en veut à votre ordinateur. Vous trimblez des secrets d'état là-dedans ?

Vincent avait murmuré quelque chose comme « pas que je sache » d'une voix volontairement lointaine. Laure n'avait pas insisté, visiblement pressée de quitter l'hôtel. Resté seul avec lui dans sa chambre, Nicolas avait expliqué à l'informaticien qu'elle craignait – et lui aussi, depuis qu'il avait passé quelques coups de fil en fin de soirée – que la presse ait été informée de sa présence à Tirtiaux, puis à Bastogne.

— Quel rapport avec ce qui vient de se passer ? avait demandé Vincent.

— Aucun, mais Laure n'a aucune envie de faire face aux micros et aux caméras quand elle sortira d'ici demain matin. C'est pour ça que nous allons rouler cent bornes sous la neige.

La nouvelle avait soufflé le chaud et le froid dans l'esprit du jeune homme. D'accord, Laure ne partageait pas les mêmes motivations que Vincent dans la fuite, mais d'un autre côté, l'ex-présentatrice aurait pu le laisser se débrouiller.

Avant de prendre la route, Laure avait fait avaler à Vincent un deuxième comprimé de *Zaldiar*, que le jeune homme avait accueilli comme un quatorzième mois. La combinaison des deux médicaments

l'aurait probablement envoyé sur orbite si Laure n'avait pas volontairement coupé la climatisation de son véhicule, expliquant qu'elle risquait de s'endormir au volant s'il faisait trop chaud dans l'habitacle.

Elle roulait en silence, à une distance respectable des engins d'épandage qui la précédaient. La radio fonctionnait en sourdine, le tableau de bord était éteint pour ne pas attiser la douleur dont Vincent se plaignait à nouveau.

— Il faudra vous rendre à l'hôpital demain si cela ne s'arrange pas, dit Laure sans quitter la route des yeux. J'espère que vous n'êtes pas commotionné.

Vincent ne répondit pas. Il avait échafaudé à trois reprises une histoire qui tenait la route au cas où Laure l'interrogerait à propos de son ordinateur, pour en perdre autant de fois le fil conducteur. Hésitant entre les effets des comprimés et l'hypothèse de la commotion, le jeune homme saisit l'occasion pour se réfugier dans le mutisme.

À la hauteur de Namur, il s'inquiéta subitement de leur destination.

— Chez moi, répliqua Laure sans hésiter. J'ai des chambres d'amis à n'en plus finir et un médecin à cinquante mètres.

La neige commençait à fondre, produisant sous les roues du lourd véhicule un bruit humide et plus soutenu. La conductrice augmenta le son tout en cherchant une station qui diffuse un bulletin météo. Elle tomba sur les infos de deux heures, augmenta le son et écouta avec attention. Lorsque la voix lui confirma un dégel imminent, elle parut soulagée. Puis elle reprit la parole comme si elle ne s'était pas interrompue :

— Un producteur de mes amis m'a balancé un soir un truc aimable du genre : « tu verras, quand tu pourras te payer une villa pleine de chambres d'amis, tu n'auras plus d'amis pour les occuper ».

Elle soupira :

— C'est un affreux cynique, mais sur ce coup-là, il n'avait pas entièrement tort.

Ce fut la dernière fois durant le voyage que Vincent parvint à se souvenir des propos de Laure Destivelles. Elle lui parla encore par la suite, mais ancrer ses paroles dans sa mémoire lui fut impossible. Il y eut bien quelques « vous êtes encore avec moi, Vincent, ou je parle dans le vide comme une petite vieille ? », dont le ton amusé valut à Vincent un sourire fatigué, mais lutter contre le sommeil en de telles circonstances était un combat perdu d'avance. Vincent perçut vaguement la décélération du véhicule lorsque Laure quitta l'autoroute à l'approche de Bruxelles, puis ce fut le noir total jusqu'à ce qu'il se retrouve dans un garage aux murs blancs, inondé de lumière.

Le transfert vers la chambre d'amis fut chaotique. Soutenu sous l'épaule droite par Nicolas, que le voyage au volant de sa 208 semblait avoir mis de très mauvaise humeur, il traversa tant bien que mal un nombre indéfini de pièces avant de s'étaler sur un lit deux fois plus large que celui de l'hôtel.

La dernière sensation que son esprit enregistra avant de sombrer fut celle des mains de Laure sur ses chevilles lorsqu'elle lui retira ses chaussettes. Une caresse d'une infinie douceur.

≈

— Bonjour, Monsieur Ghesquières, demanda une voix que Vincent ne reconnut pas. Comment va votre tête ?

La chambre était située au rez-de-chaussée, ce qui contredisait l'impression que Vincent avait eue au milieu de la nuit : grimper la butte du Lion de Waterloo avant de s'allonger, dans la position où il se trouvait encore. Une légère pression sur la gauche de son sternum ne lui laissa aucun doute sur la qualité de son interlocuteur :

— Bonjour, docteur, dit Vincent en ouvrant les yeux. Je n'ai plus mal, mais j'ai l'impression que ma tête a doublé de volume.

— Pas vraiment, intervint Laure Destivelles. C'est plutôt mieux que cette nuit.

Le jeune homme se souvint de ses pas hésitants au sortir de la voiture.

Mon œil droit était presque fermé. Elle a raison, ça va mieux.

— Vous pouvez remercier Laure, dit le médecin. Sans la glace sur votre visage, vous auriez encore une tête de chou. Vous pouvez vous asseoir ?

— La glace ? demanda le jeune homme s'exécutant.

— Celle que Laure vous a mis sur le visage. Elle vous a veillé.

Le jeune homme tourna un regard incrédule vers l'ex-présentatrice, qui lui parut gênée.

— Vous m'avez fait peur durant tout le voyage, dit-elle. Vous m'avez raconté des choses assez bizarres, séparées de longs silences. J'étais à deux doigts de passer par la case « hôpital » en approchant de la maison, mais je me suis ravisée. Je n'aurais pas su quoi dire au service des urgences.

— La culpabilité a ses bons côtés, ajouta le médecin. Grâce au froid, vous avez une tête presque normale, quoi qu'un peu colorée. Vos cervicales ne semblent pas avoir souffert et vos pupilles réagissent correctement. Pas de douleur particulière si vous regardez à gauche, à droite ?

— Non... Ni ailleurs, on dirait.

— Dans ce cas, je peux rassurer votre hôtesse. Un passage aux urgences ne s'imposait pas. Maintenant, je vais être très clair : si vous ne voulez pas vous traîner d'énormes céphalées durant les prochains jours, repos absolu durant les vingt-quatre heures qui suivent.

— Ça risque d'être compliqué, tenta Vincent. Je dois retourner à Paris. Le médecin sourit.

— Bon... dit le médecin en se tournant vers Laure Destivelles. On dirait bien que tous les hôtes de cette maison souffrent de la même maladie.

— Celle qui nous fait dire « Docteur, soignez-moi mais épargnez-moi vos conseils », expliqua l'ex-présentatrice. Je me fais régulièrement rappeler à l'ordre. Mes habitudes alimentaires, mon goût pour les grands Bourgognes, ma consommation d'anti-douleurs.

C'est pour ça que Laure n'a pas hésité à me shooter allègrement au Zaldiar cette nuit. Quand on en avale comme des bonbons...

— Exactement, conclut le médecin en se levant. Sachez seulement que vous avez eu de la chance hier soir. À quelques centimètres près, vous perdiez votre œil droit. Alors ne jouez pas les héros, ce serait cracher dans la soupe.

Vincent s'allongea à nouveau, hésitant à signaler que ce simple mouvement avait fait résonner à nouveau quelques échos de douleur dans le crâne. Laure s'éclipsa pour reconduire le médecin, en invitant Vincent à prendre une douche :

— Vous trouverez tout ce qu'il faut dans le placard coulissant juste à gauche de l'évier. Appelez-moi quand vous avez terminé. Petit-déjeuner, petite sieste, et on avisera après, ok ?

— Laure, insista le médecin, j'ai dit : repos.

— Looooongue sieste, alors, répliqua-t-elle en fermant la porte.

Le jeune homme se leva. Il se sentait sale. Il fit quelques pas pour examiner ses bagages – réduits à bien peu de choses – posés sur une commode. La batterie de son téléphone portable tenait encore la route, c'était déjà ça. Il expédia un SMS à Milos :

Tentative de vol de mon PC + bagarre cette nuit à Bastogne.
Suis à Bruxelles. Appel ce soir ?

Se tournant vers la gauche, il découvrit la douche, et, disposé sur un porte-manteaux blanc, un peignoir de bain écru. Vincent ne se fit pas prier.

Laure Destivelles débarrassa l'informaticien du plateau qu'il avait gardé sur les genoux. Les croissants et le café chaud avaient éloigné de Vincent toute envie de se reposer. Il se sentait prêt à reprendre la route.

— Votre avocat est parti ? demanda Vincent à la maîtresse de maison. Je l'ai complètement oublié.

— À l'instant même où vous vous êtes endormi, dit-elle. Il était d'une humeur massacrate, je ne l'ai pas retenu.

— C'est de ma faute. Je n'ai pas été particulièrement aimable avec lui à Bastogne. Et j'aurais pu au moins le remercier d'avoir conduit ma voiture.

— Rassurez-vous, sa mauvaise humeur n'a rien à voir avec ça.

— Ah bon ?

— Non, dit Laure avec un air gêné. Nicolas est très jaloux, c'est aussi simple que cela.

Vincent n'osa pas s'aventurer plus loin.

— Ne vous méprenez pas, dit l'ex-présentatrice. Lui et moi n'avons jamais... Vous voyez ce que je veux dire. Mais depuis le temps qu'il agit en tant que conseil, Nicolas s'est inventé un rôle de protecteur, de grand frère. Ça me gêne parfois, mais pas assez pour que je prenne un autre avocat. Vous comprenez ?

— Je vois. Mais pourquoi serait-il jaloux de moi ?

Laure sourit.

— Eh bien, d'abord, il a entendu, dit-elle.

— Entendu quoi ?

— Vous m'avez fait des compliments.

— Quoi ? Quand ça ?

— D'abord dans votre chambre, quand vous étiez allongé sur votre lit.

Je n'ai rien dit tout haut ? Si ?

— Ah... Je suis désolé.

— Ne le soyez pas, Vincent, dit-elle d'une voix douce. Ça m'a fait plaisir.

Elle posa une main sur la cuisse du jeune homme, qui se rappela tout à coup qu'il ne portait rien sous son peignoir de bain. Elle poursuivit :

— Mais ce n'est pas exactement ça qui lui a posé un problème. Je connais bien Nicolas. Peut-être aussi bien qu'il me connaît, moi. Il a compris tout de suite, en fait. Dès que je l'ai appelé pour qu'il me tire du guépier à Tirtiaux.

Compris quoi ?

Laure attacha ses cheveux blonds en chignon derrière la tête, puis reposa la main au même endroit.

Elle me fait patienter ou je me trompe ?

L'image d'Alice lui traversa un instant l'esprit. Il n'y avait pas si longtemps, elle aussi, jouait de ces effets. Cette pensée vida subitement le jeune homme de son énergie retrouvée.

— Quand je vous ai vu entrer dans le bar, poursuivit-elle, j'étais aux anges. Nico l'a vu et ça ne lui a pas plu. Il s'est montré très agressif, vous vous souvenez ?

— Oui, le grand frère protège sa petite sœur. Mais je ne représente aucune menace, Laure. Il a dû rapidement le comprendre, non ?

— Bien au contraire, dit-elle, en faisant glisser sa main vers l'intérieur de la cuisse du jeune homme. C'est bien cela le problème. Nico a bien vu que je vous trouvais à mon goût.

Vincent arrêta de respirer durant une bonne seconde. Les yeux de l'expérimentatrice rivés aux siens, le jeune homme lui saisit le poignet, mais, têtue, la main continua son parcours, comme si toute résistance était vaine. Les pans du peignoir écru glissèrent de part et d'autre des hanches du jeune homme.

La main s'arrêta un instant, puis reprit sa progression. Sans vraiment croire ce qu'il entendait, Vincent lut sur les lèvres de Laure :

— Je peux ?

≈

La pluie achevait de drainer une neige noirâtre vers les égouts de Bruxelles. Les voitures passaient au ralenti à côté des vitres embuées de la 208, en émettant le bruit humide d'une douzaine de rouleaux de peinture.

Qu'est-ce que tu fous ici, mec ? « Je dois partir, je dois partir », c'est tout ce que tu as réussi à lui balancer ?

S'il n'avait pas regardé à plusieurs reprises son visage irrégulièrement coloré dans le rétroviseur, Vincent se serait peut-être tapé la tête contre le volant pour se remettre les idées en place.

Tu es vraiment un lâche de première.

La voix enregistrée de Laure le ramena sur terre. Il obéit à l'invitation du répondeur et parla après le bip.

— C'est Vincent. Je suis désolé d'être parti si précipitamment. Je... J'ai vraiment des choses urgentes à régler à Paris. Je ne peux pas te dire grand chose maintenant et je le regrette sincèrement. J'espère plus

tard. Certainement plus tard. Et... cela n'a rien à voir avec ce qu'on a... tu m'as compris. C'était... très bon. Merveilleux même. Et puis, j'ai ton numéro depuis à peine deux heures... je n'ai aucune envie de l'oublier. Je t'appelle. Promis.

Le jeune homme mit le contact et démarra. L'autoroute vers Paris n'était qu'à un petit quart d'heure : s'il tenait bon, il serait de retour dans sa chambre d'hôtel avant minuit. Maudite télévision. Laure aurait bien fait de ne pas l'allumer. Ils seraient encore enlacés, bien au chaud.

L'ex-présentatrice avait laissé dormir son jeune amant jusqu'à la fin de l'après-midi. Elle avait déposé ses vêtements fraîchement lavés et séchés sur le bord du lit, s'était assise en tailleur à ses côtés, puis lui avait doucement caressé le visage pour le ramener à la réalité. « Merci », avait-elle dit avant de se serrer contre lui comme si elle avait eu soudain froid. Vincent avait roulé sur elle. Il lui avait fait l'amour immédiatement, profondément, le souffle de sa proie agissant sur son cerveau avec le pouvoir hypnotique d'un mantra.

Lorsque, plus tard, Vincent était à nouveau sorti de la douche, il avait trouvé Laure assise au bord du lit, figée, le visage à peine éclairé par la lueur gris-bleu de l'écran de télévision.

Le jeune homme avait tout de suite compris. L'écran montrait la maison d'Isabelle Dumont, du moins ce qu'il en restait. Une explosion avait pulvérisé les vitres, le toit, une bonne partie des murs du premier étage. Des débris calcinés jonchaient le sol alentour, soufflés au loin, alors que les pierres arrachées aux murs se trouvaient plus près de l'édifice. Les habitants avaient été réveillés en sursaut vers deux heures et demie du matin, avait dit le commentateur, avant d'évoquer une fuite de gaz et de rappeler que l'accès à la maison avait été interdit la veille même, s'agissant d'une scène de crime. Selon les enquêteurs, aucune victime n'était à déplorer.

— Nom de Dieu, avait murmuré Vincent.

— Deux heures et demie. Nous étions presque chez moi. Tu crois que c'est un accident ?

— Jamais.

Elle s'était tournée vers le jeune homme, visiblement surprise par une réponse si catégorique.

— Ça ne va pas ?

— Laure, réfléchis. Personne n'aurait pu accéder à la maison. Ça grouillait de policiers. Et quand j'ai pu quitter les lieux, des bandelettes de plastique étaient déjà posées partout.

— Si tu veux mon avis, ça n'arrête les curieux que dans les séries policières. Et puis, la police a peut-être fait une erreur avant de quitter

les lieux.

— Bien sûr. Ils ont laissé le gaz ouvert en attendant qu'une étincelle vienne de nulle part.

Laure Destivelles avait gardé le silence en signe de désapprobation, écoutant attentivement la fin du reportage. Puis elle s'était mise à zapper – sans succès – à la recherche d'un autre « direct » sur le même sujet, tout en murmurant à plusieurs reprises quelque chose entre ses dents, qui s'apparentait à « c'est trop dingue ».

Elle panique exactement comme hier, avant que la police n'arrive.

— Tu imagines quoi ? avait-elle demandé à Vincent d'une voix presque agressive.

— Rien. Mais j'ai peine à croire...

— Tu crois que c'est volontaire, c'est ça ?

— Laure, on peut vouloir effacer des preuves ou des indices...

L'ex-présentatrice s'était levée et avait repris avec force :

— Des preuves de quoi ? Cette pauvre femme et ses deux filles ont été assassinées, on leur a fait une injection mortelle, que veux-tu qu'il reste à découvrir ?

— L'identité de l'assassin, tiens ! avait répliqué Vincent sur un ton mal maîtrisé. Des traces de son passage, de l'ADN, je ne sais pas moi !

Laure avait croisé les bras, oubliant complètement qu'elle était encore nue.

— Tu crois que c'est ma sœur qui a fait tout ça, n'est-ce pas ? avait-elle lâché d'une voix glaciale.

— Je ne dis pas ça.

— Si. Tu aurais pu dire « non », tout simplement. Mais « Je ne dis pas ça »... c'est dégueulasse. C'est à cause de la trousse de toilette, c'est ça ?

— Laure, je t'en prie.

Les larmes lui étaient montées aux yeux.

— Et dire que je t'ai aidé à filer de Bastogne, que j'ai fait venir mon médecin... Et qu'on a...

— Laure, avait menti l'informaticien, si j'avais des soupçons, j'en parlerais à la police tout de suite.

Elle avait éteint la télévision, s'était couchée sur le lit, les yeux rivés au plafond. Ne sachant que faire, Vincent s'était habillé en silence. Revenant vers elle, il s'était assis au bord du lit, avait posé la main sur son épaule.

— Laure ?

Aucune réponse. Pire : aucune réaction. Laure s'était comme statufiée.

— Je crois que je ferais bien de te laisser.

Pas mieux.

Au moment où il avait quitté la pièce, plus aucun mot ne lui était venu.



Au moins, l'ordinateur est clean. On se console comme on peut.

Après avoir fait le plein de carburant aux environs de Valenciennes, Vincent avait roulé régulièrement vers Paris. Plus loin, il avait fait une halte et enfin pris le temps de contrôler scrupuleusement l'état de son matériel. Au fil des vérifications, il s'était quelque peu rassuré. Une tentative infructueuse de pénétration, rien de plus. Comme Milos avait – très à propos – désactivé tous les périphériques d'entrée-sortie tels que les ports USB, un seul angle d'attaque demeurerait possible : via la connexion wi-fi. Mais là non plus, il n'avait trouvé aucune trace de tentative d'accès.

Que fallait-il en déduire ? Un instant, l'informaticien avait été tenté de croire qu'après tout, le piratage de son précédent poste de travail au début de la semaine n'était pas lié à la tentative de la nuit passée. Mais cela ne tenait pas la route : Vincent était sûr d'avoir surpris son visiteur alors qu'il remettait l'ordinateur à sa place.

Je vole l'ordi, je tente d'y pénétrer. Je n'y arrive pas. Pourquoi prendrais-je le risque de revenir sur mes pas pour le remettre à sa place ?

Pour que je ne me méfie pas. Pour qu'on continue à m'observer, ou à me suivre.

Rien qu'à cette idée, Vincent eut envie de démarrer immédiatement. Sa curiosité le maintint pourtant assis au volant.

Que ferait Milos à ma place ? Il irait regarder plus loin que le bout de son nez. Il vérifierait le matériel.

Il retourna son ordinateur portable et observa de près chacune des petites vis qui maintenaient ensemble les deux demi-coques de l'engin. Sans en être sûr à 100%, il lui semblait bien que deux des vis avaient été manipulées. Milos avait pourtant dit lui avoir donné du matériel pimpant neuf. L'informaticien n'y connaissait pas grand-chose en matériel. S'il ouvrait le boîtier, il n'était pas sûr de pouvoir repérer un composant électronique « étranger » parmi ceux déjà présents. Et même en supposant que cela saute aux yeux, que pouvait-il faire ? Cela pouvait être n'importe quoi : un RFID⁹ doublé d'un GPS pour repérer ses déplacements, un nouveau « mouchard » pour envoyer le

contenu de son disque dur via le réseau de téléphonie mobile...

...ou une bombe.

Vincent sursauta. Avec quoi avait-on soufflé la maison d'Isabelle Dumont ? Il n'en savait rien, en fait. Il n'avait pas écouté.

Calme-toi. Il n'y a pas de place pour un explosif dans un si petit appareil. Et puis, tu n'as pas vérifié les vis lorsque tu as sorti l'engin de sa housse pour la première fois. Elles étaient peut-être dans le même état à ce moment-là.

Cela n'empêcha pas Vincent de sortir précipitamment de son véhicule. Le téléphone portable à la main, il composa le mot « urgence » à l'attention de Milos avant de se diriger d'un pas rapide vers la station-service. L'approche des néons et des enseignes colorées auraient dû le rassurer, mais elle ne firent que magnifier l'obscurité qui s'accrochait aux épaules du jeune homme. Il pressa encore l'allure. Il lui restait dix mètres à parcourir jusqu'à la porte coulissante lorsque son téléphone vibra. Vincent décrocha.

— Tu as de la chance, dit la voix de Milos, j'étais à deux pas d'une cabine. Qu'est-ce qui se passe ?

— Mon ordi a peut-être été ouvert. Quelqu'un a-t-il pu faire ça avant que vous ne le déposiez à l'hôtel ?

La réponse fut négative et catégorique, elle figea le jeune homme sur place. Comme par réflexe, Vincent repartit vers son véhicule. Puis il s'arrêta net et avala sa salive.

Deux silhouettes postées de part et d'autre de la 208 se penchaient vers les portières.

Il ne manquait plus que ça !

La voix de Milos retendit au bout du bras de Vincent, mais il l'ignora.

— Hé ! Fichez le camp !

Il se mit à courir.

— Tirez-vous de là, je vous dis !

Les deux silhouettes échangèrent un rapide regard par-dessus le toit de la voiture. L'individu qui avait pris position à gauche vint à la rencontre du jeune homme. L'autre fit un pas en arrière et balança à l'intérieur du véhicule ce qui ressemblait à un petit bloc de béton. Le bruit de verre brisé couvrit les hurlements de Vincent :

— C'est dangereux, ne faites pas ça !

Une voix derrière lui tonna :

— Arrêtez ! Vous allez prendre un mauvais coup !

Le reflet métallique qu'aperçut Vincent donna raison à la voix. Il n'était plus qu'à quinze mètres de la voiture.

— Ne touchez pas à cet ordi ! Vous pouvez... Il peut...

— Reste où tu es, mec.

— N'y touchez pas !

Derrière lui, la voix s'était rapprochée.

— Laissez-les partir. Ces types sont camés jusqu'à la moelle. Ils vous tueront sans même s'en rendre compte.

Vincent tenta de capter le regard de l'homme qui venait à sa rencontre. Peine perdue. Ses yeux roulaient dans tous les sens.

— C'est pas mon ordi, tenta l'informaticien. C'est le truc d'un client, il ne fonctionne plus.

— Tu parles. On t'a vu, tout à l'heure, mec. Tu l'as allumé.

Son compagnon se redressa, l'ordinateur dans une main, le chargeur dans l'autre.

— Il est piégé ! Il peut exploser d'un instant à l'autre !

Mais les deux silhouettes coururent en s'éloignant rapidement vers la droite.

— Vous êtes dingues ! Lâchez ça !

Il se mit à les poursuivre.

— Restez ici ! dit la voix derrière lui. Vous ne pigez rien ? Vous n'allez pas risquer votre peau pour un truc comme ça ?

Les deux ombres avaient atteint la zone réservée aux poids-lourds. Vincent se trouva vite distancé. Il n'avait rien d'un athlète. Dépit, il se retourna vers l'homme qui l'avait interpellé. C'était un type d'une quarantaine d'années, bâti comme un taureau. Il portait l'uniforme gris d'un agent de sécurité. Un nom était brodé sur sa chemise : T. Larivière.

— Laissez tomber, dit-il en s'approchant de Vincent. Il y a des trous un peu partout dans la clôture et une départementale cinquante mètres plus loin. Je vous fiche mon billet qu'on va voir leurs phares dans pas longtemps.

Le jeune homme se souvint tout à coup qu'il serrait son téléphone dans la main droite. La communication avait été coupée. Il rappela, espérant que Milos serait encore à proximité de la cabine.

Cinq sonneries passèrent. Larivière l'interrogea :

— Vous appelez la police ?

L'appareil à l'oreille, Vincent fit « oui » de la tête sans réfléchir. Il vit subitement une expression de surprise se peindre sur le visage de l'homme en uniforme. La détonation vint juste après, comme le dernier coup d'un feu d'artifice.

L'habitacle débordait de bruit et brassait des tonnes d'air glacé, empêchant Vincent de contrôler les tremblements qui avaient envahi ses bras.

Lorsque Larivière s'était mis à courir en direction des grillages, le jeune homme lui avait emboîté le pas avant de se raviser. L'explosion avait fait sortir nombre de chauffeurs de leurs camions, mais personne ne semblait y voir quoi que ce soit. À l'éclair de lumière avait succédé une obscurité surprenante. Les deux voleurs avaient peut-être atteint leur véhicule, mais apparemment rien n'avait flambé. Vincent avait rejoint la 208, s'était assis précipitamment sur quelques douzaines de morceaux de verre, puis avait démarré doucement et sans allumer ses phares, priant pour que Larivière n'ait pas mémorisé le numéro de plaque minéralogique.

Il serait vite fixé : la sortie numéro 11 de l'A1 se trouvait maintenant à moins de cinq cent mètres.

Le bloc de béton planqué derrière le siège du passager, tous les morceaux de verre dégagés de la banquette et de la portière, l'habitacle n'offrait en apparence rien de bien suspect, à moins d'y regarder à deux fois. Le jeune homme alluma la radio et rechercha la fréquence des informations autoroutières. Tina Turner et Bryan Adams ne furent interrompus par aucun flash spécial : Vincent vit approcher les cabines de péage avec un sourire moins crispé que ce qu'il redoutait.

Si au moins je pouvais payer avec une carte, j'aurais affaire à un automate.

Il se rendit immédiatement compte que cela ne changeait rien. Son passage serait à coup sûr filmé. Mais Vincent n'avait pas le choix : s'il restait sur l'autoroute, il serait rapidement intercepté. Il ralentit et ouvrit la fenêtre, se prépara à tendre son ticket de péage et un billet de 20 Euro. Pas de trace de policiers à l'horizon. La préposée lui jeta un regard qu'il eut du mal à interpréter.

— Bonsoir, Monsieur. Vous avez un souci ?

Ils sont déjà avertis !

— Bonsoir, dit Vincent. Non, aucun souci particulier. Pourquoi ?

Tendant la main, la dame se pencha légèrement, comme si elle voulait jeter un œil à l'habitacle.

— Vous roulez tous phares éteints, Monsieur.

Il alluma précipitamment ses feux de croisement.

— Oh, c'est vrai ! Je n'avais rien remarqué. Je ferais bien de me

trouver un hôtel. Vous en connaissez dans les environs ?

— Si vous rejoignez la D935, au rond-point, vous trouverez des panneaux publicitaires.

— Merci, dit Vincent avant de refermer sa vitre.

Lorsqu'il parvint à la hauteur des panneaux, Vincent marqua un temps d'arrêt. Il n'était pas sûr qu'on puisse voir sa voiture depuis la cabine de péage, mais autant donner le change jusqu'au bout. Si la police interrogeait la préposée, elle les orienterait peut-être vers les hôtels des environs pendant que lui rejoindrait la capitale.

Ou pour le même prix elle m'a laissé partir et les gyrophares apparaîtront dans quelques secondes.

Le jeune homme tenta de maîtriser ses tremblements. Il inspira profondément lorsque l'écran de son téléphone portable s'alluma.

Qu'est-ce qui se passe ? Appelle-moi sur ma ligne fixe au bureau. J'ai mis une déviation en place.

Tendu et fatigué comme il l'était, il n'arriverait pas à son hôtel parisien sans encombre, surtout s'il excluait les grands axes. Il décida de rouler encore un peu avant de faire une pause.

Désolé. Je m'isole et j'appelle. Accordez-moi 15 minutes.

≈

— Gardez les mains sur le volant, Monsieur.

Le jeune homme était ankylosé comme jamais.

— Ne bougez pas. Je vais ouvrir la portière.

Le ton n'était pas celui d'un policier. Vincent ne parvint pas à voir la personne qui venait de lui parler. Impossible de tourner la tête : c'était comme si quelqu'un venait de lui poser une minerve.

J'ai dû m'endormir, j'ai eu un accident.

Dans la lumière des phares allumés, Larivière apparut. Il lui jeta le regard dont il avait gratifié les deux voleurs, sur l'aire d'autoroute. Du mépris, et aussi un peu de surprise, aurait juré Vincent.

Le pompier, ou l'ambulancier (ou qui que ce soit) devait avoir changé d'avis, car sa portière ne s'ouvrit pas. Le jeune homme tenta un coup d'œil à gauche, mais n'arriva pas à distinguer quoi que ce soit. Il obtint plus de succès sur sa droite. Une femme était assise sur le siège du passager.

Il reconnut Laure Destivelles.

Elle se pencha vers lui et lui murmura :

— Tel est pris qui croyait prendre, mon chéri.

Incapable de voir son visage, il força ses yeux à regarder vers la droite. La douleur encercla ses globes oculaires et se mit à irradier vers tout son visage, avec pour épïcêtre les zones encore gonflées sous son œil droit. Il ne pouvait voir que ses jambes. Elles n'étaient pas habillées d'un pantalon, mais nues, sous une jupe d'été, malgré le froid. Sa peau était hâlée comme celle d'Alice. Et la jupe – cela ne pouvait pas être une coïncidence – semblait être tout droit sortie de l'armoire de sa fiancée.

La voix de Laure se transforma.

— Tu ne me pardonneras jamais, n'est-ce pas ?

Alice, bien entendu. Même si Vincent ne pouvait toujours pas la voir.

Le vigile était toujours debout devant ses pares-chocs. Il brandissait son ordinateur portable.

— Reprends-le, dit-il. C'est un engin super. Avec ça, tu peux en tuer, des petites frappes. Je t'envie.

— Vincent, je me sens mal.

Le jeune homme voulut à nouveau se tourner vers sa passagère. Peine perdue. Son regard tomba à nouveau sur le siège de droite, mais pas au-delà. Alice écarta les cuisses. Une ombre semblait s'être glissée sous sa jupe.

— Il arrive, Vincent. Aide-moi, s'il te plaît.

L'ombre vint imbiber le tissu.

— Aide-moi !

Quelque chose se mit à crier.

Vincent cria à son tour, de toutes ses forces.

La lumière disparut, le vigile fit place à un champ gelé sous la lune. Sur le siège du passager, une vibration.

Il ouvrit les yeux.

Milos.

≈

Le jeune homme s'était précipité sur le téléphone comme sur une bouée de sauvetage. Dix minutes durant, il avait relaté sans interruption ses aventures des dernières quarante heures, que Milos avait ponctué de quelques « Ensuite ? » comme s'il était pressé d'en arriver à la fin. Vincent avait quelque peu ralenti son discours pour contourner l'épisode où les yeux de Laure Destivelles s'étaient mis à se poser sur lui avec une insistance fort intimidante. Il avait ensuite

détaillé ce qui s'était passé juste après son coup de fil affolé depuis l'aire de repos sur l'A1. Lorsqu'il en eut terminé, Vincent eut la désagréable impression d'être seul en ligne.

— Milos ?

Face au silence, Vincent jeta un œil incrédule à son portable. La communication était encore en cours.

— Milos, vous m'entendez ?

— Je t'entends, Vincent. Je réfléchis. Il est assez probable qu'on recherche ta voiture en ce moment.

— Je n'en sais rien. Le type est parti comme une flèche vers les grillages après l'explosion. Il ne s'est même pas retourné quand j'ai filé.

— Ne rêve pas trop, Vincent. Les stations-services sont truffées de caméras. Les péages aussi. Tu m'enverras le numéro de ta plaque par SMS.

— Pourquoi ?

— Parce que je te le demande, Vincent. Quel est l'état de la batterie de ton téléphone ?

— Attendez... dit Vincent, vexé du ton emprunté par son directeur technique. Plus grand-chose, mais mon chargeur est dans mes bagages.

— Ok. Laisse-moi le temps de m'organiser, je te rappelle dans quelques minutes. D'ici là, arrange-toi pour qu'il ne t'arrive rien. Tu les accumules.

Furieux, Vincent voulut lui dire que si sa mémoire était bonne, c'était bien Milos qui l'avait envoyé en Belgique, mais la conversation fut coupée.

Il frappa des deux poings sur le volant en poussant quelques jurons, avant de s'interrompre. Un SMS venait d'arriver.

Ma sortie, c'est exprès. Comme ça je suis sûr que tu ne t'endormiras pas.

Vincent lâcha l'appareil et se remit à jurer.

≈

Adoptant bien malgré lui la démarche à la fois floue et raide d'un somnambule, l'informaticien slalomait avec lenteur entre les passagers plantés sur le quai. Les quelques heures passées dans sa voiture avaient ôté de ses vêtements toute trace du parfum de lessive. Malgré le froid glacial qui lui avait envahi les membres durant ses tentatives infructueuses de dormir un peu, Vincent sentait la transpiration ou

une de ses déclinaisons plus acides, celle laissée par la peur.

Il avait accueilli le message de Milos avec le sentiment d'avoir été un simple pion sur un échiquier durant ces deux derniers jours. C'était à croire que son directeur l'avait baladé en Belgique en sachant exactement ce qu'il faisait, chose qui lui semblait d'ailleurs n'être pas terminée. Vincent était prié de s'approcher de Chantilly-Gouvieux, d'abandonner sa voiture sur un des parkings de la petite ville de banlieue nord et de prendre la ligne D du RER jusqu'à Paris. Sa destination imposée n'était pas sa chambre d'hôtel, mais l'appartement d'Audrey. Il devait l'intercepter avant qu'elle ne se rende à son travail, mais Milos n'avait pas précisé pour quelle raison. Il s'était contenté d'ajouter que lui aussi avait appris nombre de choses durant les dernières vingt-quatre heures. Il lui en expliquerait l'essentiel lorsqu'il serait dans le train en approche de Paris.

Vincent fut probablement la seule personne présente sur les quais à n'avoir pas assez dormi – voire pas du tout, il n'en savait plus rien – et malgré cela à regarder la rame s'approcher en grinçant sur ses rails avec une impatience grandissante. À peine installé, il appela le numéro fixe de Milos. Son supérieur lui répondit immédiatement. Il lui demanda de l'écouter sans l'interrompre.

L'enquête avait enfin progressé sur le plan scientifique. Damien Lefoll avait convoqué tout le monde – sauf Milos, mais il avait réussi à tirer les vers du nez de Bramans – et partagé les dernières informations recueillies et confirmées. Le streptocoque mangeur de chair continuait à faire des ravages, mais le nombre de cas recensés par unité de temps restait constant. Le laboratoire avait pu démontrer que sa transmission aérienne était possible : quelques rats avaient péri saignés à blanc pour le prouver. L'expérimentation démontrait cependant que la transmission par voie aérienne était tellement inefficace – il fallait entendre par là que le nombre de rats saignés suite à une mise en présence avec d'autres rats contaminés était inférieur à 0,1% – qu'en aucun cas on ne pouvait envisager de transmission d'une victime à une autre. Damien Lefoll tenait non seulement la preuve d'une diffusion par pure malveillance, mais surtout il avait obtenu une estimation du nombre de diffuseurs.

Étant donné la répartition dans le temps et dans l'espace des victimes – non pas à l'endroit de leur décès, mais bien à l'endroit de leur domicile – et le fait que la nécrose intervenait à peu près n'importe quand après la contamination, les modèles mathématiques ne convergeaient pas. Mais ils n'excluaient pas qu'un seul individu puisse s'être chargé de tout, à condition qu'il soit suffisamment mobile.

Lefoll. Bramans. C'est comme si je ne les avais pas vus depuis des semaines.

Vincent se concentra pour suivre les explications de Milos.

Le profil du tueur se précisait. Il s'agissait d'une personne disposant d'excellentes connaissances en biologie, ayant accès aux facilités d'un laboratoire, fût-il clandestin. Cette personne devait être capable d'isoler, de produire sous une forme ou sous une autre l'agent pathogène, puis de s'assurer de la contamination de ses victimes. Il devait être suffisamment bien renseigné pour ne s'attaquer qu'aux femmes qui attendent un premier enfant, mais suffisamment discret pour qu'aucune d'entre elles ne mentionne à son entourage une rencontre qui l'aurait marquée. On pouvait exclure les médecins et infirmières qui avaient suivi la grossesse de chacune des victimes : aucune de leurs identités ne se retrouvait d'un cas à l'autre. En revanche on pouvait imaginer un individu faisant connaissance dans une salle d'attente, discutant brièvement avec l'une ou l'autre femme enceinte, évaluant si elle correspondait à ses critères. Dans l'affirmative, le tueur agissait ensuite en s'arrangeant pour ne pas être reconnu. Peut-être même agissait-il à distance, en laissant l'agent pathogène à la portée de sa cible, pour peu qu'il soit attrayant. Un accessoire destiné aux femmes enceintes, par exemple.

L'individu n'aimait pas l'idée de donner la mort, d'être un bourreau. Si c'était le cas, il aurait agressé ces femmes de manière bien plus directe. Il voulait que leur mort intervienne comme un phénomène inéluctable, une malédiction dont il serait, d'une manière ou d'une autre, le témoin.

Un poseur de mines, qui sait que tôt ou tard elle fera son office. Sauf que lui, il pose la mine dans le ventre des primigestes.

Le tueur devait garder un œil, même distant, sur ses victimes. Savoir quelle serait la date de leur mort. Quand sa sentence, une fois prononcée, serait exécutée. En ce sens, Lefoll en déduisait que le tueur ne se considérait pas comme le bras armé d'une volonté supérieure, mais qu'il incarnait cette volonté. On pouvait donc imaginer que l'assassin collectait, sous une forme ou sous une autre, les traces du « processus » d'exécution : il connaissait le moment de la condamnation, celui de l'exécution lui manquait.

Vincent bondit à l'évocation de cette idée.

— Milos, ça colle parfaitement avec le piratage de mon ordi !

— Je sais, dit-il. Mais étant donné ces derniers développements de l'enquête, ta petite personne, ton innocence, tout ça, c'est le cadet de leurs soucis.

— Pas des miens, après la nuit que j'ai vécue, répliqua Vincent, maîtrisant son vocabulaire face aux passagers du RER.

— Ça aussi, je le sais. Il est à peu près certain qu'on a emprunté ton ordinateur portable à Bastogne pour y glisser l'explosif. J'ai d'ailleurs

de bonnes raisons de croire que tes deux voleurs ne sont pas morts. C'est probablement pour ça que tu n'as personne aux trousses.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Je t'expliquerai quand on se verra. Aujourd'hui, à Paris, j'espère, sinon ce sera à Bruxelles.

— Pourquoi ?

— J'achève la formation de Juste Bramans aujourd'hui. Notre mission sera terminée ce soir. J'ai obtenu la réception officielle de *Crowdscan*.

L'informaticien se tut. Son directeur avait bouclé en quatre jours ce que Bramans et lui-même avaient estimé à deux semaines de travail.

— Tu as fait du bon travail, Vincent.

Comment a-t-il fait ?

— Vincent ? Tu es encore là ?

— Oui, pardon. Ça veut dire qu'on peut plier bagages ?

— En principe, oui. Mais Bramans n'a plus rien dit quant au paiement de tes prestations durant les deux semaines qui ont séparé les manifestations. Je souhaite que ce point soit mis au clair aujourd'hui.

— Il avait dit que c'était OK, qu'on ne devait pas s'inquiéter.

— C'était avant que tu ne te fasses pirater.

— Peut-être, mais depuis nous avons suffisamment d'éléments pour prouver...

— Ça n'a rien à voir, coupa Milos. Pour eux, tu es sorti du paysage dès lundi soir. Bastogne, Tirtiaux, tout ça n'existe pas. Tu n'as rien de concret à leur apporter.

Vincent ferma les yeux et poussa un long soupir.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Moi, je boucle le dossier et je m'arrange pour ménager un moment afin qu'on se voie à la fin de la journée.

— Et moi ?

— Toi, tu vas trouver l'arme du crime.

≈

Une douche bouillante et douze heures de sommeil. Voilà ce à quoi Vincent aspirait au-delà de tout depuis que Milos avait interrompu la conversation. Au lieu de cela, il grimpait lentement les escaliers menant à l'appartement d'Audrey, ménageant son cœur qui, malgré son jeune âge, réagissait de manière fort chaotique à l'état de fatigue dans lequel il se trouvait.

La jeune femme entrouvrit la porte, l'air maussade.

— Que fais-tu ici ?

— J'ai des choses à te raconter à propos d'Alice.

— Ça peut attendre ce soir ? Je bosse dans une demie-heure.

— Laisse-moi au moins te dire l'essentiel.

La rousse l'observa de la tête aux pieds, puis, avec une ombre de pitié dans le regard, elle ouvrit la porte en précisant :

— Je dois partir dans dix minutes. Et il n'y a plus de café.

Le jeune homme entra dans le séjour. Il s'apprêtait à prendre la parole lorsqu'une ombre attira son attention dans la chambre à coucher. Audrey passa devant la porte entrouverte, la ferma et invita Vincent à s'asseoir.

— Je t'écoute.

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée, dit-il tout bas en désignant la porte du regard.

Audrey hésita un court instant, puis lâcha :

— Attends une seconde.

Elle disparut dans la chambre. Il entendit sa voix murmurer, puis une autre, plus jeune, presque enfantine, lui répondre sur un ton rassurant. Lorsque la porte s'ouvrit, Audrey laissa passer devant elle une jeune Asiatique au look sportif, habillée comme si c'était l'été.

— C'est vous, Vincent ? demanda-t-elle abruptement.

— C'est moi.

Elle lui jeta un regard indéfinissable, puis se tourna vers Audrey. Elle lui caressa la joue, se dressa sur la pointe des pieds et l'embrassa.

— Je t'appelle, ok ? lui dit-elle avec douceur.

— Ok, murmura Audrey.

La jeune sportive s'éloigna vers la porte d'entrée, fit un signe à Audrey et disparut. Vincent resta figé dans son siège sans pouvoir dire un mot.

Alice est bien vite remplacée.

— Ne me juge pas, dit Audrey, comme si elle venait de lire dans ses pensées. Je t'écoute.

Vincent suivit le scénario qu'il avait préparé dans le RER.

— Je ne pouvais rien te dire la dernière fois que nous nous sommes vus, commença-t-il. J'étais tenu par le secret de l'enquête. On avait la pression.

— C'est quoi, ces précautions oratoires ?

Vincent se raidit. Il s'était attendu à ce que ce soit difficile, mais pas à couteaux tirés. Mais il était trop fatigué pour y aller en douceur.

— Alice n'a pas eu un accident. Elle a été assassinée.

Audrey porta ses deux mains à la bouche.

— Et elle n'est pas la seule.

La jeune femme s'assit près de la fenêtre et se saisit de son paquet de cigarettes. Comme si le petit éclair du briquet lui avait donné un signal, Vincent déballa tout ce qu'il avait préparé mentalement, jusqu'au triple assassinat de Tirtiaux. Le débit de ses paroles s'accéléra lorsqu'il vit la tristesse de la jeune femme faire place à un profond étonnement, puis à une colère noire. Vincent passa sous silence les péripéties liées à son retour, ainsi que l'épisode doux-amer de son séjour bruxellois.

Il allait en venir à l'objet réel de sa visite quand Audrey prononça à mi-voix :

— Depuis quand es-tu au courant ?

Vincent termina sa phrase en roue libre avant de se reprendre :

— Au courant de quoi ?

— Ces morts en série, dont Alice n'est qu'un numéro.

Vincent avala sa salive. Jusqu'au dernier instant, il s'était cramponné à l'espoir d'éviter ce sujet, mais il devait répondre s'il voulait qu'elle l'aide. Il lâcha :

— Le lendemain de la première manif. Le quatorze janvier.

Nouvelle plongée de la main d'Audrey vers le paquet de cigarettes.

— Ce n'est pas vrai, murmura-t-elle, les larmes aux yeux. Ce n'est pas vrai.

— Audrey, à ce moment-là, j'ignorais qu'elle était enceinte.

La voix de la jeune femme fit une envolée.

— Pourquoi tu ne lui as rien dit ?

— Audrey, reviens sur terre, je ne savais pas ! C'était votre secret ! Alice venait de m'envoyer paître !

Elle se tut si subitement que Vincent fit de même. Clignant des yeux, elle avala nerveusement la fumée, perdit le contrôle de ses mains. Le jeune homme imagina qu'à cet instant précis, elle revivait tous les moments où elle aurait pu éviter ce qui s'est passé, si seulement elle avait su. Vincent faillit lui dire que cela n'aurait rien changé, mais il s'abstint. Lui non plus n'était pas prêt à accepter qu'Alice ait été repérée, puis condamnée-contaminée par son meurtrier et qu'ensuite elle vive des heures, des jours ou des semaines sans que personne ne puisse éloigner d'elle cette épée de Damoclès, sans qu'Alice elle-même puisse soupçonner que sa vie pouvait prendre fin à chaque instant.

Le visage d'Audrey traduisait tout le mal que lui causait ce constat

d'impuissance. Le jeune homme se leva pour la prendre dans ses bras. Elle se laissa faire, le regard vide, passa les bras autour de son cou, la cigarette toujours fumante au niveau de sa nuque. Vincent ferma les yeux, pensant ne plus les ouvrir avant qu'il n'ait dormi une nuit entière. Une fois encore, la douleur exprimée par Audrey lui semblait infiniment plus profonde que celle qu'il éprouvait.

Elle a perdu la femme qu'elle aimait, leur projet de vie, leur enfant. Et moi, à vrai dire, qu'ai-je perdu ?

— Audrey, dit Vincent le plus doucement possible, nous sommes à la recherche de quelque chose qui aurait pu être à l'origine de son infection.

À ces mots, Audrey se mit à trembler de tout son corps. On aurait dit qu'elle luttait contre un froid glacial.

— Personne n'est certain du moyen utilisé par le meurtrier pour contaminer ses victimes, mais une des hypothèses les plus probables est que cela pourrait être un objet anodin, que l'on trouverait dans une trousse de toilette.

La jeune femme gémit comme si elle avait mal. Vincent, anticipant une nouvelle salve de sanglots, la serra un peu plus fort dans ses bras. Elle se raidit ; Vincent relâcha instantanément son étreinte. Visiblement une telle attitude n'était pas de mise. Mais Audrey, qui était aussi grande que lui, se pencha vers son épaule gauche, comme si elle devait y reposer son menton. Elle poussa un autre gémissement, accompagné d'un murmure incrédule, que Vincent ne put déchiffrer.

— Audrey ? Tu ne te sens pas bien ?

Elle poussa un cri aigu, se cabra d'un coup. Lorsqu'il entendit la cendre de la cigarette s'éteindre entre les deux doigts de la jeune femme, à quelques centimètres de son oreille, il comprit.

— Audrey !

Le corps de la jeune femme se relâcha d'un coup. Il la soutint tant bien que mal sous les aisselles, mais, entraîné par son poids, il n'eut que le temps de la faire pivoter sur sa gauche avant qu'elle ne s'écroule au sol, sur le dos.

Il l'accompagna dans sa chute, son genou droit vint heurter le sol juste entre ses cuisses couvertes de sang. La cendre de cigarette roula sur le tapis, mais Vincent plaqua son téléphone portable sur les fibres avant qu'elles s'enflamment.

— Audrey ! Tu m'entends ?

Son visage n'exprimait déjà plus la moindre douleur. Il était pâle et cireux comme celui d'Alice, comme celui de toutes les autres femmes qu'il avait vues sur ses écrans.

— Je ne sens plus rien, murmura-t-elle, les yeux révulsés.

— J'appelle les secours. Garde les yeux ouverts, Audrey. Reste avec moi.

La chevelure rousse étalée sur la moquette, Audrey parvint à faire flotter sa main gauche à la hauteur de ses yeux. Le sang sur ses doigts et sa paume était foncé, constellé de petits caillots noirs.

— Laisse-moi partir, souffla-t-elle.

— Pas question, Audrey, répliqua-t-il, à genoux à ses côtés, une main tâtant le cou de la jeune femme, l'autre composant le 112 sur son téléphone. Je ne te laisse pas. Tu t'accroches à ma voix. Je ne te demande pas ton avis, tu m'entends ?

Audrey ferma les yeux. Une voix se fit entendre via le haut-parleur du téléphone déposé au sol. Vincent s'entendit décliner son identité, puis d'autres détails à la demande de l'opératrice.

Une femme d'une petite trentaine d'années. Hémorragie massive. Elle est enceinte. Je ne sais pas, quelques semaines. Groupe sanguin inconnu. Elle n'est pas consciente. Je vous donne l'adresse. Faites vite. Je perds son pouls.



C'était comme dans un rêve où tout irait juste un peu trop vite pour garder le souvenir de l'instant présent. Vincent accomplissait les gestes qui lui semblaient bons, mais ils se décomposaient et perdaient de leur cohérence – trop tardifs, trop appuyés, trop peu précis – comme si quelque chose interférait entre son cerveau et ses membres. Ou était-ce la perception qu'il avait du temps et de l'espace qui s'était altérée ? Il n'aurait pu le dire, ni même se poser clairement la question.

Le coussin qu'il avait calé entre les cuisses d'Audrey ne servait peut-être à rien, mais au moins il avait empêché le sang de se répandre sur le sol comme dans les autres cas dont il avait été le témoin distant. Le corps sans réaction d'Audrey, lui, ne se résumait pas à un ensemble plus ou moins cohérent de pixels sur un écran. Il était fait de chair et d'os, il avait un poids, une texture, il offrait une résistance à ses paumes. Ce corps n'était pas perdu, pas encore, c'est tout ce que Vincent arrivait à faire tourner en boucle dans sa tête.

Le stress avait fait resurgir de sa mémoire les images que lui avaient montré le père d'Alice, prises par ses équipes de tournage. Elles lui étaient revenues si subitement qu'elles réduisaient celles que ses yeux affolés daignaient lui montrer à de simples filigranes. Audrey rebondissant bras tendus sur la poitrine d'Alice, Audrey plongeant vers sa bouche pour lui insuffler autant d'air que possible.

Vincent se mit à reproduire chacun de ces gestes, encore et encore, tapant des mains juste devant le visage de la jeune femme juste pour lui arracher un bref mouvement de paupières.

Il en obtint quelques-uns au début, mais plus rien ensuite, plus rien jusqu'à ce qu'il perçoive au loin l'écho d'une sirène, l'encourageant à s'entêter. Il redoubla d'efforts et interpella la jeune femme sans discontinuer, couvrant presque le ram-dam derrière la porte d'entrée. Il cria :

— Je viens vous ouvrir !

Et enchaîna, un ton plus bas :

— Audrey, si tu m'entends, serre ma main.

Il crut sentir quelque chose.

— Dix secondes, Audrey. J'ouvre la porte et je suis de retour. Compte jusqu'à dix. Quand je reviens, tu me serres la main à nouveau. Je te dirai « on y va » on filera ensemble à l'hôpital, ok ?

L'impression de flou déformé revint à la charge lorsqu'il se mit debout, mais le jeune homme parvint à la porte d'entrée sans trop se cogner aux murs. Il ouvrit, laissa passer deux hommes, tenta ensuite de les suivre, mais chacun de ses gestes se décomposa en une succession d'enchaînements de plus en plus lents. On aurait dit que la pièce du séjour avait triplé de dimension.

Nos sens nous trompent. La flèche tirée par Achille n'atteindra jamais son but, puisqu'elle devra parcourir d'abord la moitié du trajet, puis la moitié de la moitié, puis la moitié de la moitié de la moitié...

— Audrey ? Je suis là. Tu as compté jusque dix ?

C'est moi qui devrais dire ça. Mais je suis muet. À trois arrêts de RER. Sous les caméras, Alice me tient la main. Je déconne. Tout tourne.

Vincent tâtonna jusqu'au canapé.

— Je dois m'allonger.

Un des hommes se retourna, lui posa une question. Vincent inspira à fond pour lui répondre, mais son cerveau en décida autrement.

≈

Lorsqu'il revint à lui, Vincent reconnut l'un des deux hommes qui avaient pénétré dans la pièce, occupé à accrocher la pochette d'un baxter à un court support métallique en forme de T. Le jeune homme devina à sa manche relevée et aux picotements dans son bras droit que le contenu de la pochette lui était destiné.

Audrey et l'autre homme avaient disparu, remplacés par deux

silhouettes : à gauche de son champ de vision se profilait à contre-jour un policier en uniforme et à droite, face à lui, l'imposante masse musculaire de Damien Lefoll.

Volte-face

Le silence est un ami qui ne trahit jamais

CONFUCIUS

Les routeurs débranchés, tous les serveurs éteints, Max tente de se souvenir du dernier moment où un tel silence avait régné dans cette pièce. Cela se compte en années, mais combien, au juste ?

Max n'en a plus aucune idée. Il devrait, pourtant, puisqu'après tout c'est lui seul qui a conçu l'architecture de ce réseau de surveillance. Voir sans être vu, chercher et trouver la moindre trace de l'avancée de son œuvre, voilà la vocation de son installation. Voilà pourquoi Max s'est constitué, au fil du temps, une véritable armée matérielle et logicielle, en perpétuelle ébullition, capable de drainer vers lui toutes les images qu'il souhaite obtenir.

Des années durant, les ventilateurs ont ronronné, des racks de disques durs ont crépité. Le fond sonore n'a fait qu'enfler dans ses oreilles. Des années durant. Peu importe combien, passons à autre chose. Car comme à son habitude, Max n'a pas de mémoire, on peut même dire qu'il refuse d'en avoir. Max ne vit que dans le présent et l'avenir. Il n'aime pas se retourner, il n'aime pas s'approcher de sa propre genèse. Ça le met en colère, ça lui donne envie de compter une fois encore les victimes de son œuvre. Celles qu'il a vues mourir. Car il y en a bien plus, mais combien, il n'en est pas sûr.

Max se laisse ronger par la contrariété. Il a trouvé plus fort que lui de l'autre côté du « cloud » internet. Et cela ne va pas s'arranger.

Vincent Ghesquières sait-il au moins pour qui il travaille ? Probablement pas. Max vient d'en apprendre de belles à propos de ses deux patrons. Domenico Mastrochristino, dit « Mimmo » est un ex-flic, reconverti en chef d'entreprise. Il s'est associé avec Milos Kinski qui remplit le rôle du CIO¹⁰. L'entreprise est florissante et les innovations pleuvent, pour la plupart inspirées par Milos Kinski, qui – et c'est là que se trouve le principal problème de Max – semble ne pas avoir de passé, pas de famille, et ne jamais avoir fait d'études.

Une date de naissance, un numéro de registre national belge. Rien d'autre.

Des gens comme ça, il n'y en a pas beaucoup. Ils se rangent dans deux catégories. Ceux qui protègent leur présent, qui agissent sous une fausse identité, et ceux qui protègent leur passé. Milos Kinski doit appartenir à la seconde catégorie. La cyber-attaque de lundi soir, c'était lui. La tête pensante de Crowdsan, c'est encore lui. Il a rendu l'ordinateur portable de Vincent invulnérable aux attaques. Et par un tour de passe-passe que Max n'a pas eu le temps de comprendre, il vient de rendre son matériel inopérant.

Milos Kinski a rendu Max aveugle et sourd.

L'idée de ne plus voir son œuvre s'accomplir met Max dans un tel état de colère que les idées les plus déraisonnables naissent dans sa tête. Mais dans un réflexe presque pavlovien, Max s'efforce de tuer chaque idée dans l'œuf. Il ne faut rien imaginer, ne rien garder en mémoire tant que la colère est à marée haute. C'est bien trop risqué.

Max doit s'en tenir à ce qu'il a imaginé. Il sera toujours temps d'envisager quelque chose pour faire regretter son attaque hostile à Milos Kinski. Vincent Ghesquières est toujours en vie. Bien malgré lui, il est en passe de devenir le meilleur allié de Max.

≈

Les cheveux d'Audrey formaient une auréole rousse autour de son visage aux cernes marqués. Enfermée dans une sorte tente translucide à la taille de son lit d'hôpital, elle renvoyait à Vincent l'image de Blanche-Neige dans son cercueil de cristal. Elle était consciente et bien éveillée, mais sa voix bridée par le microphone était à peine audible, comme si à chaque instant elle allait sombrer.

La jeune femme avait été opérée, transfusée, on lui avait administré des doses massives d'antibiotiques. Sa température, montée brusquement à 40 degrés au moment où on l'avait emmenée, descendait progressivement.

— Les médecins semblent optimistes, dit prudemment Vincent en se penchant vers le microphone.

La jeune femme fit oui de la tête.

— Toi aussi, j'espère, ajouta-t-il.

Elle ferma les yeux.

— Bien obligée.

Il se souvint du visage d'Audrey perdu dans la fumée de sa cigarette, juste avant qu'il ne la prenne dans ses bras. Vincent comprenait l'étendue de sa méprise sur la signification de son expression. La jeune

femme lui avait paru à la fois triste, surprise et en colère. Mais tout s'expliquait bien plus facilement si l'on admettait qu'Audrey avait subitement pris peur. Elle avait compris qu'elle était menacée, elle aussi.

— On t'a expliqué les raisons de ton placement dans cette bulle ? demanda le jeune homme.

— Apparemment, mon immunité est tombée au plus bas lorsque j'étais au bloc opératoire, dit-elle d'un ton neutre.

Vincent avala sa salive.

— Audrey, je suis désolé pour ton bébé.

— Chut, dit-elle. Tais-toi.

— Je suis sincère.

Le regard d'Audrey traversa le plastique jusqu'à celui de Vincent. Il y lut une once de reconnaissance, qui glissa rapidement au fond d'une tristesse abyssale.

Avant de perdre connaissance, Vincent avait lâché aux pompiers le nom de Christian Devillers, le légiste, en précisant qu'il savait ce dont souffrait Audrey. Sa vie n'avait tenu qu'à l'évocation de ce nom.

Audrey ne porterait jamais un autre enfant. Allongée derrière l'écran de plastique, la jeune femme semblait se poser de réelles questions sur l'intérêt de continuer à vivre dans un tel état.

Plus tard, peut-être.

— Tu ne savais pas que j'étais enceinte, dit-elle comme pour meubler le silence, et au fond, ça ne te regardait pas, Vincent. À chacun ses lâchetés. Je ne l'avais pas dit à Alice non plus.

— Alice ne savait pas ?

— Non. Je n'arrivais pas à lui dire.

Vincent ouvrit des yeux ronds.

— Lorsqu'elle est allée vivre avec toi, reprit-elle, j'ai vraiment cru que je l'avais perdue. Je ne me sentais pas la force de lutter contre un amour comme ça.

— Comme quoi ? Que veux-tu dire ?

— Ça s'est passé si vite... Toi, tu as eu le coup de foudre. Moi, j'ai trouvé ça d'une violence inouïe. Dire que j'ai mal vécu cela, c'est un euphémisme.

— Parce que je suis un homme ? Que notre couple était hétéro ?

— Quelque chose comme ça, oui. J'ai cru qu'elle avait fini par choisir son camp, pour le bien de notre enfant. J'ai cru plein de conneries durant cette période maudite. J'en ai faites, aussi.

— C'est-à-dire ?

— Je suis retournée à Bastogne. Notre dossier avait été traité de telle manière que nous pouvions avoir le choix. Alice ou moi pouvions toutes deux porter notre enfant, même si médicalement, la jeunesse d'Alice faisait pencher la balance en sa faveur. J'ai dit que la FIV n'avait pas marché. Qu'Alice n'était pas enceinte, que nous souhaitions tenter notre chance avec moi.

— Et l'hôpital a accepté ?

— Non. En l'absence d'Alice, la gynécologue a refusé de faire quoi que ce soit. Et moi, j'ai géré ça comme une idiote. À mon avis, elle a dû deviner qu'Alice m'avait quittée à l'instant même où je suis entrée dans son bureau. J'ai bien tenté de me cramponner à mon scénario, mais cela n'a pas tenu longtemps. Je lui ai tout expliqué. Elle m'a conseillé d'attendre que l'émotion cède les commandes à la raison. Qu'il fallait que je me donne du temps. Et après seulement, d'ouvrir un dossier pour moi seule.

— Qu'as tu fait ?

Audrey ferma les yeux. Parler semblait lui ôter un poids, même si cela lui coûtait cher en efforts.

— J'ai fait tout le contraire de ce qu'elle m'a conseillé. Je suis retournée loger chez Isabelle Dumont et durant vingt-quatre heures, je me suis battue avec les sentiments les plus contradictoires. Je n'avais pas la moindre nouvelle d'Alice, j'étais seule comme jamais. Le soir-même, j'ai craqué. J'ai tout expliqué à Isabelle. Elle m'a écoutée, elle a fait de son mieux pour me consoler, jusqu'au milieu de la nuit. Le lendemain, elle m'a laissé un mot sur la table de la salle à manger. Elle devait s'absenter trois jours durant pour accompagner ses jumelles en voyage avec leur école, mais elle me laissait les clés. Elle ne voulait pas que je reparte dans l'état où elle m'avait vu arriver. Pour moi, c'était le bon moment.

— Le bon moment ?

— J'ai pris ma voiture. Arrivée au centre de Bastogne, je me suis installée à la table d'un restaurant. Un des serveurs était jeune et plutôt pas mal.

Vincent se leva brusquement, puis, ne sachant rien faire de ses bras ni de ses jambes, revint en position assise.

— J'avais déjà eu quelques relations hétéro quand j'étais étudiante. Juste ce qu'il faut pour en apprendre sur moi-même. Il y a des femmes qui n'ont jamais eu le moindre doute sur leur personnalité et leur orientation sexuelle. D'autres qui traversent une période de recherche, ou de doute. J'en fais partie. Socialement parlant, ce n'est pas de gaîté de cœur que je me suis rangée dans la case homo. Il m'a fallu du temps pour m'accepter telle que je suis, pour me faire au regard des

autres. Bref. Je n'étais pas inexpérimentée. Il a fait ce que j'attendais de lui, puis il a disparu sans que j'aie à lui expliquer quoi que ce soit. Je suis revenue à Paris deux jours plus tard.

Manquant d'air, Vincent se leva à nouveau et se mit à tourner dans la pièce. Le souvenir des mains de Laure Destivelles progressant doucement le long de ses cuisses lui revint en mémoire comme une claque.

Sommes-nous tous pareils ?

— Audrey, dit Vincent qui souhaitait urgemment changer de sujet, est-ce que tu te souviens des questions que je t'ai posées ce matin ?

≈

Au sortir de la chambre d'Audrey, Vincent Ghesquières faillit entrer en collision avec Damien Lefoll.

— Un spray de parfum, qui s'appellerait « douceur d'automne », dit le jeune homme. Vous auriez trouvé ça dans l'appartement d'Audrey ?

— On va vérifier, dit Lefoll. Pourquoi ce spray en particulier ?

— Il pourrait contenir l'agent contaminant. La propriétaire de la chambre d'hôtes en Belgique en avait tout un stock.

— Je vais joindre mes homologues belges.

— Ils ne pourront rien confirmer. Isabelle Dumont a été tuée, ses deux filles aussi. Et sa maison soufflée par une explosion.

— Pardon ?

— Je n'ai pas eu le temps de tout vous dire, se défendit Vincent.

Lefoll observa longuement l'informaticien.

— Ton patron ne t'a jamais viré, lâcha-t-il. Lundi soir, il nous a joué la comédie pour sauver le contrat *Crowdscan*. Il t'a envoyé à la chasse au pirate. Je me trompe ?

— Posez-lui la question.

— C'est toi que j'ai en face de moi, pas lui.

Vincent soutint son regard.

— Ok, dit Lefoll. Tu m'accompagnes. On s'expliquera avec Bramans et ton patron.

— Attendez, répliqua Vincent en désignant les taches de sang sur son jeans. Il faut que je me douche et que je me change.

— Tu feras ça après, ordonna Lefoll en désignant la sortie à Vincent.

— Anne Destivelles, répliqua-t-il. La sœur de l'ex-présentatrice de télévision. C'est peut-être elle qui distribue ces flacons un peu partout.

Renseignez-vous pendant que je fais un saut à mon hôtel et puis je vous rejoins.

Lefoll réfléchit en regardant sa montre.

— Je viens avec toi et je ne te quitte pas d'une semelle, prévint-il.

Vincent étouffa un ricanement amer.

— Damien, dit-il, je suis épuisé. Vous pourriez m'étrangler avec deux doigts. Je ne risque pas de m'envoler.

— Ça suffit, Vincent. Je peux aussi t'envoyer faire un brin de causette dans un petit commissariat à moins de cent kilomètres d'ici, du côté de l'A1.

L'informaticien avala sa salive. Depuis combien de temps savait-il ?

— Tiens ? ajouta Lefoll pour enfoncer le clou. Tu étais tout pâle, tu viens de reprendre des couleurs. Je me résume : je t'accorde la douche et les vêtements. Pour le reste, je décide.

Vincent jeta un regard vers la porte de la chambre d'Audrey.

— Elle est tirée d'affaire, dit Lefoll. Tu la reverras vite. Dépêche-toi, on a du travail.

≈

Vincent s'éveilla en sursaut. Lefoll avait conduit jusqu'à l'hôtel sans dire un mot : le jeune homme s'était endormi à peine trois minutes après le départ, indifférent aux bruits de la ville.

— On monte ensemble et tu commences à me raconter tes aventures belges pendant que tu prends ta douche, dit-il. Ça nous fera gagner du temps.

Vincent soupira.

— Vous craignez quoi ? Que je tente de filer ?

— Dans l'état où tu es, je veux plutôt m'assurer que tu ne tourneras pas de l'œil sous la douche. Ton téléphone a vibré pendant ta sieste.

Le jeune homme jeta un coup d'œil. Un appel de Laure Destivelles. Pas de message.

— Quelque chose que je devrais savoir ?

— Non, dit Vincent. Aucune importance.

≈

Curieusement, ce fut Damien Lefoll le plus bavard durant leur court passage à l'hôtel. Au fur et à mesure qu'il écoutait, Vincent devina que

le flic souhaitait rétablir toutes les apparences d'une relation de confiance, pour aborder la suite dans les meilleures conditions possibles. Cette perspective lui convenait assez.

Il s'entendit confirmer que Bruce Guillon avait bel et bien quitté l'enquête, puisque les pistes politiques et terroristes n'étaient plus d'actualité. Malgré cela, tous les dispositifs mis en œuvre pour que rien ne filtre vers la presse restaient plus que jamais actifs, de même qu'une surveillance très stricte des réseaux sociaux. La douleur causée par chacune de ces morts au sein des familles rendait peu probable la dissémination par leurs soins de détails sur le Net, mais on ne pouvait rien exclure. Le feu couvait et le moindre événement pouvait se propager sur le web en quelques heures à peine.

La personnalité du tueur correspondait en tous points à ce que Milos lui avait dit au petit matin – ce que Vincent s'abstint de préciser – à la différence près que Damien Lefoll prenait systématiquement la précaution d'utiliser les termes les plus neutres en décrivant leur suspect. Leur travail de profilage n'avait donc pas déterminé s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme ; cela laissait toutes ses chances à l'hypothèse de Vincent. C'est lorsqu'il demanda à Lefoll si les familles avaient pu fournir de nouvelles informations sur la base du profil établi que Vincent crut percevoir comme une hésitation dans ses réponses. Il supposa que le « black-out » vis-à-vis de la presse bridait aussi les enquêteurs dans leur travail.

La fatigue avait quelque peu reculé sous la douche bouillante, en même temps que l'attention qu'il portait aux propos de Damien Lefoll. L'envie d'appeler Laure Destivelles le démangeait.

L'envie qu'elle soit là, contre lui. L'envie qu'il se serve de son ventre comme un ivrogne s'envoie un gorgeon de rouge.

Il sursauta.

— Vincent ! tonna Lefoll. Sors de cette douche ! Je te donne une minute pour me rejoindre ! On dirait un ado à qui on crie « à table » pour la énième fois !

≈

Il avait fallu deux bonnes heures à Vincent pour raconter toute son histoire. Lefoll et Bramans avaient placé Milos à côté de lui afin d'éviter tout jeu de regards, ou d'autres éléments de communication non verbale. Fait étonnant, ni les questions des policiers, ni leur attitude ne laissèrent transparaître au jeune homme la moindre trace de réprobation. Peut-être Milos leur avait-il déjà dit ce qu'il savait et que la concordance de ses dires avec ceux de son patron était de

nature à les rassurer.

Une chose était certaine, c'est que Bramans avait fait exprès de laisser les trois écrans de contrôle de *Crowdscan* dans le champ de vision du jeune homme, qui ne put s'empêcher d'y jeter un coup d'œil toutes les deux minutes. Lefoll sembla s'en donner à cœur-joie, à observer le subtil mélange de curiosité, de douleur et de fatigue que chaque évocation de *Crowdscan* laissa traîner sur le visage de l'informaticien. Vincent n'en revenait toujours pas de la vitesse à laquelle Milos avait bouclé l'ensemble des tests du logiciel et l'interminable check-list d'acceptation de l'installation. Sans compter que pour quelqu'un qui avait travaillé vingt heures sur vingt-quatre durant les trois derniers jours, Milos faisait preuve d'une forme insolente.

— Si je te suis bien, dit Bramans, tirant Vincent de sa distraction, tu t'es retrouvé chez Audrey ce matin pour lui demander si elles avaient reçu ou emporté un objet lors de leur séjour en Belgique ?

— Oui. Et j'ai failli ne jamais obtenir de réponse. Elle m'en a parlé lorsque je l'ai vue à l'hôpital. J'en ai immédiatement parlé à Damien.

— Nous avons retrouvé deux petits vaporisateurs de parfum qui correspondent à ta description, enchaîna ce dernier. Ils se ressemblent et ils portent le même nom : « douceur d'automne », mais ne sont pas strictement identiques. C'est comme s'il s'agissait de deux échantillons issus de chaînes de fabrication différentes. Nous cherchons les fournisseurs éventuels de ce type de flacon. L'analyse de leur contenu est en cours.

— Audrey m'a dit en avoir reçu un de la part de sa logeuse lors de son dernier séjour, ajouta Vincent. On peut imaginer qu'Alice avait reçu le sien lors du premier voyage.

— C'est possible, dit Bramans, en se tournant vers Milos, resté muet jusqu'à présent. Mais ce que j'aimerais savoir, c'est pourquoi monsieur Kinski t'a envoyé chez Audrey plutôt que de venir nous parler de tout ça.

— La force de la preuve, répliqua l'intéressé. Vincent s'était discrédité en étant lui-même victime d'un piratage. Vous ne l'auriez pas pris au sérieux s'il ne vous avait pas donné quelque chose de concret.

— Je voulais vous prouver que je ne suis pas votre *hacker*, ajouta Vincent d'un ton amer. En cherchant le vrai pirate, je me suis peut-être rapproché de notre tueur.

— C'est là que tu te trompes, dit Lefoll.

Vincent l'interrogea du regard sans oser répliquer. Milos reprit la parole pour préciser :

— Vous voulez dire qu'au contraire, c'est le tueur qui s'est rapproché de Vincent ?

— Ce qui s'est passé sur l'A1 appuie cette hypothèse.

L'informaticien laissa de mauvais frissons lui malmener le dos.

— C'est une poche ultra-fine d'explosif liquide qui a été placée dans ton ordinateur, précisa Lefoll. Le produit peut faire de gros dégâts, mais pas en faible quantité comme dans ton cas. Les types qui ont volé ton matériel sur l'aire de repos ont été étourdis par la déflagration. Ils sont légèrement amochés, mais ils sont vivants. La charge ne devait pas te tuer, Vincent. Elle devait te faire perdre le contrôle de ta voiture et causer un accident, probablement dans les environs de Bastogne, quand il y avait encore de la neige. Et c'est là que cela devient intéressant.

— Attendez, dit Vincent, je ne m'y retrouve pas. Quelle différence ça fait ?

— Après notre entretien de lundi soir, dit Bramans, nous n'étions plus sensés être informés de ce que tu faisais. Le triple homicide de Tirtiaux n'avait a priori rien à voir avec notre affaire. Dès lors, un simple accident de voiture en Belgique, sur un sol enneigé ou verglacé, ne t'aurait pas replacé au centre de notre enquête. Celui qui a fait ça ne veut pas qu'on fasse le lien entre Tirtiaux et les assassinats.

Ça sous-entend que j'y suis à nouveau, au centre de l'enquête ?

— Donc j'ai l'assassin aux trousses ?

— C'est fort probable, approuva Bramans. En tout cas il t'observe de suffisamment près pour piéger ton ordi et décider du moment où il doit exploser.

Et maintenant que je suis ici, plus besoin de mise en scène. Et moi qui croyais que Lefoll m'accompagnait pour me surveiller.

— Je suis encore dans sa ligne de mire, c'est ça ?

Les deux flics acquiescèrent en silence.

≈

Un bon quart d'heure, une guirlande de cafés forts et l'assurance qu'il serait entouré en permanence de Bramans et Lefoll : tout cela avait été nécessaire à Vincent pour qu'il se décide à embarquer dans le véhicule. Il avait beau s'imposer l'idée que le tueur ne pouvait pas l'attendre à chaque coin de rue (et encore moins sur l'aire d'autoroute vers laquelle ils se rendaient), le jeune homme avait les tripes en folie.

Avant de prendre la route, Milos avait pris le temps d'expliquer quel coup il avait porté au pirate. Il soupçonnait ce dernier d'avoir réussi à effacer toute trace de lui sur le Net après la première passe d'armes de lundi. Il savait aussi qu'avant de refaire surface, le *hacker* prendrait

toutes les précautions pour que personne ne puisse remonter jusqu'à la localisation physique de ses machines. Milos n'avait pas d'autre choix que de frapper au moment même où l'une des machines du *hacker* réapparaîtrait sur la toile et de détruire tout ce qu'il pouvait. Si le pirate voulait obtenir d'autres vidéos de ses victimes, il serait contraint de prendre des risques.

— Il faudra que vous m'expliquiez comment vous vous y êtes pris pour faire autant de dégâts, dit Bramans à l'attention de Milos.

— Le piratage dont Vincent a été victime fait-il partie de l'enquête, lieutenant Bramans ? répliqua le directeur technique.

— Maintenant, oui, répliqua le policier avec humeur.

— Quoi qu'il en soit, tempéra Lefoll, Hérode sème l'agent pathogène, mais on peut supposer qu'il est toujours éloigné de ses victimes lorsqu'elles décèdent. Il ne veut pas être surpris. Mais les voir mourir est une nécessité qui tourne vite à l'obsession. Ça le pousse à commettre des fautes. Si Hérode est notre pirate, une de ses erreurs a été commise à Tirtiaux, puisque c'est là que vous l'avez trouvé.

Assis à l'arrière à côté de Milos, Vincent envoya un regard surpris dans le rétroviseur.

— Hérode ?

— Il fallait bien qu'on lui donne un nom, poursuivit Lefoll, depuis le temps qu'il tue. Le Nouveau Testament présente Hérode comme le roi qui a ordonné le massacre de tous les enfants de moins de deux ans, pour empêcher le règne de celui que les prophètes appelaient le « roi des Juifs ».

— C'est moi qui ai choisi ce nom pour identifier notre dossier au sein de *Crowdscan*, ajouta Bramans. Mais les analogies s'arrêtent là. Personne ne sait quelles sont les réelles motivations du tueur.

— En tout cas, il agit comme Hérode, dit Vincent. Il ordonne la mort de toute personne qui correspond à certains critères, tout en laissant ses troupes exécuter sa sentence. Dans notre cas, ses troupes sont un agent pathogène. Et les victimes sont ses Saints Innocents.

— Soit, enchaîna Lefoll avec une pointe d'agacement. Dans l'hypothèse où l'assassinat de Tirtiaux et l'explosion de ton ordinateur sont liés à notre affaire, nous avons d'un côté un meurtrier qui ordonne sans vouloir se salir les mains et de l'autre quelqu'un qui n'hésite pas à aller au contact lorsqu'il s'agit de couvrir ses arrières.

— Vous croyez qu'il s'agit de deux personnes différentes ? demanda Milos.

— On ne peut pas l'exclure. Mais si ce n'est pas le cas, Hérode est un vrai caméléon.

— Vous oubliez une chose, dit Vincent. Hérode choisit ses victimes selon un critère précis. Il doit se renseigner sur elles pour savoir si elles sont primigestes. Il ne peut pas le faire sans les approcher.

— Pour certaines d'entre elles, tu as raison, mais pas pour toutes, dit Milos. Suppose que tu sois capable de pirater à peu près n'importe quel système informatique. Repère ta cible dans la rue, prends-la discrètement en photo, puis imagine-toi face à ton ordinateur. Que fais-tu pour savoir si elle attend son premier bébé ?

— Je tente de pirater les dossiers de son médecin, commença Vincent, je repère ses conversations sur les réseaux sociaux, tous ses messages : e-mail, textos, messages vocaux...

— Idem chez son employeur, ajouta Bramans. Son banquier, son assureur, la sécurité sociale,...

— Tout ça est possible, mais c'est un travail de dingue, conclut Vincent.

— C'est pour ça que je ne crois pas à cette piste, dit Lefoll. Hérode peut aussi bien repérer ses futures victimes en quelques minutes de conversation dans la salle d'attente d'un gynécologue. Il disparaît aussitôt et quelque temps plus tard, il s'arrange pour mettre l'agent pathogène en présence de sa victime. Il ne lui reste plus qu'à attendre.

— Dans cette hypothèse, Hérode serait une femme, dit Vincent.

— Nous suivons cette piste.

— Anne Destivelles ?

— Elle est introuvable. Mais sa sœur sera à Paris ce soir.

C'était ça, le coup de téléphone de tout à l'heure. Elle voulait m'avertir. Ou me déverser quelques noms d'oiseaux dans l'oreille.

— Elle doit me maudire, souffla Vincent.

— Si c'est le cas, elle n'en a rien laissé paraître au téléphone. On ne règne pas sur un empire tel que le sien sans un minimum de sang froid.

Vincent sentit son cœur s'emballer.

— Quel empire ?

Bramans prit la parole.

— Quelques années après avoir quitté le devant de la scène médiatique, elle a divorcé. Son ex-mari lui a versé un joli capital avec lequel elle a développé plusieurs activités. Une gamme de produits de maquillage pour adolescentes et jeunes femmes, plusieurs restaurants, un hôtel de luxe en Suisse. Laure Destivelles sait choisir ses associés. C'est une businesswoman accomplie, d'une grande discrétion.

Je me suis bien fait berner. La fuite en-dehors de Bastogne n'était pas

uniquement destinée à me protéger, ni à protéger son image d'ex-présentatrice.

— Elle m'a présenté sa sœur comme une marginale, dit Vincent.

— C'est possible, dit Bramans. Ça ne l'empêche pas de subvenir à ses besoins. Anne Destivelles n'a pas besoin d'exercer un métier pour vivre.

Ce qui lui donne la possibilité de se déplacer où elle veut quand elle veut. Par exemple de salle d'attente en salle d'attente. Ou me suivre sur l'A1.

≈

— Ce n'est pas très malin d'avoir fui hier soir, dit Larivière, assez fier de lui. Il y a dix-sept caméras à l'extérieur, huit dans les bâtiments. J'ai retrouvé votre numéro de plaque en deux coups de cuiller à pot.

— C'est bien pour ça que nous sommes revenus, dit Bramans. Ces deux messieurs sont des consultants qui nous aident à résoudre un problème. Nous avons de bonnes raisons de croire que la personne qui a fait exploser l'ordinateur volé hier était présente sur les lieux. Nous souhaitons revoir les prises de vue de chaque caméra lorsque l'incident a eu lieu.

Le vigile leva les yeux vers Vincent, puis les abaissa jusqu'à Milos.

— Des consultants, hein ? Vous facturez combien à la journée ?

— Ce n'est pas le propos, dit Lefoll.

— J'aurais voulu faire ça, moi aussi, « consultant », continua Larivière en tournant le dos au flic. Venez. On va voir ça. Il va falloir se serrer, mon bureau n'est pas un loft. Vous cherchez quoi au juste ? Un véhicule ? Une personne ?

— Quelqu'un qui ait assisté à ce qui s'est passé hier.

— Ça va faire du monde. Quand ça a fait « boum », tous ceux qui étaient du côté sud de la station-service ont regardé dans la même direction. Mais je suppose que vous cherchez plutôt quelqu'un qui a regardé les types voler l'ordi de monsieur ?

— Oui, dit Vincent. Qui se serait arrêté sur l'aire d'autoroute à peu près en même temps que moi.

— Les caméras n'enregistrent pas de son, dit-il en ouvrant la porte de son bureau. Mais j'ai repéré le moment exact de l'explosion grâce au flash qu'elle a engendré sur la vidéo prise par la caméra la plus proche des grilles. Ça s'est passé à 23:07 exactement. On va remonter le temps à partir de ce moment.

Vincent réfléchit en regardant le vigile manipuler ses logiciels. Il

espérait beaucoup de ces séquences vidéo, car elles expliqueraient peut-être pourquoi Hérode n'avait pas fait sauter l'ordinateur de Vincent plus tôt. Peut-être qu'après la bagarre-éclair à Bastogne, Hérode avait éprouvé des difficultés à remettre la main sur Vincent, d'autant qu'il avait dû retourner à Tirtiaux pour faire sauter la maison d'Isabelle Dumont. À moins que là aussi il ait pu agir à distance ? Difficile à croire : d'après le dossier transmis par les forces de l'ordre belges, la maison avait été saturée de gaz avant qu'un incendie n'y soit provoqué, en bourrant par exemple le grille-pain de serviettes en papier. Ce genre de stratagème laissait environ une minute au pyromane pour fuir. Alors pourquoi attendre que Vincent se retrouve sur le territoire français pour déclencher l'explosion du portable ? Probablement parce qu'il n'en avait pas eu l'occasion avant. Et lorsque les deux voleurs imprévus s'étaient invités dans l'histoire, il était devenu urgent de faire disparaître toute trace de l'explosif. Devait-on croire qu'Hérode avait paniqué, ou qu'il avait fait preuve de sang-froid ?

Réponse B.

Le vigile tira Vincent de ses réflexions.

— Là, dit-il en montrant un de ses écrans. À la pompe numéro sept. Il y a quelqu'un qui manipule un appareil portable au moment exact de l'explosion.

Tous se penchèrent en direction de l'écran. Il s'agissait d'une voiture immatriculée aux Pays-Bas. Trois personnes étaient assises dans la voiture.

— Ce n'est pas notre suspect, dit Bramans. Regardez : il se laisse à peine distraire par le bruit, qui vient de l'autre côté de la station-service. Et même après le flash, il continue à rédiger quelque chose sur son écran, puis prend son temps pour aller chercher des boissons et payer son carburant.

— Bon, dit Larivière, frustré. Si vous ne me dites pas tout, je peux difficilement vous aider.

— Vous avez accès aux caméras situées sur l'autoroute ? demanda soudain Lefoll.

— Non, ça c'est la SANEF¹¹ qui gère.

— Quelle est la caméra située le plus loin en direction de Paris ?

— Attendez... la voici. Mais elle surveille l'aire de repos, pas l'autoroute.

— Elle a une fonction panoramique ?

— Oui. Une photo toutes les cinq minutes.

— Montrez-moi la dernière vue de l'autoroute avant le vol.

Le vigile s'exécuta sans comprendre.

— Vous pouvez zoomer sur la bande d'arrêt d'urgence ?

À l'exception de la ligne blanche sur le bitume, le noir envahit l'écran.

— Encore un peu.

— Je suis au maximum, dit le vigile, frustré de ne pas avoir droit à la moindre explication.

— Que sont ces deux petites zones grises, d'après vous ?

— Aucune idée. C'est beaucoup trop sombre.

— Pouvez-vous me montrer un autre panoramique pris par la même caméra ? Vous zoomez de la même façon, mais vous me montrez les véhicules qui sont sur une des trois bandes de roulage.

— J'ai pigé, dit Larivière avec satisfaction. Attendez une minute. Je vous sors celle de 23:00.

Il manipula une photo sur un autre écran, puis fit glisser l'image à côté de la précédente. Les murmures de Bramans et de Milos finirent par éclairer la lanterne de Vincent.

— La distance entre les phares arrière des voitures qui circulent correspond aux deux points gris sur la bande d'arrêt d'urgence, dit Lefoll.

— Un véhicule en panne, tous phares éteints, dit le vigile.

— Maintenant, dit Lefoll avec impatience, montrez-moi la même photo, prise après l'explosion.

Le vigile s'exécuta avec précipitation.

— Voilà. 23:10.

Il zooma. Les deux flics échangèrent un regard. Milos siffla entre ses dents.

— Appelez la SANEF, ordonna Lefoll au vigile.

≈

Le responsable du poste central d'exploitation de l'A1 à Senlis s'appelait Richard Archambaud. Petit, nerveux, il accueillit les quatre hommes avec une gestuelle presque militaire.

— Bienvenue au PCE, dit-il. Nous avons déjà isolé les vidéos que vous nous avez demandées. Je ne voudrais pas vous décevoir, mais je peux déjà vous dire qu'il n'y a pas grand-chose à y observer.

Ils longèrent la salle de contrôle, entièrement tapissée d'écrans. Trois opérateurs y siégeaient face à leur poste de travail personnel.

— Dès cinq heures du matin, on monte à huit personnes, dit

Archambaud. Et ça ne se relâche qu'en fin de soirée. Venez par ici.

Le groupe s'installa autour d'un écran 16:9 d'une taille impressionnante. Richard Archambaud l'alluma et fit défiler la séquence.

La voiture était une Golf relativement ancienne, immatriculée en France. Vincent devina immédiatement qu'un traitement électronique pourrait probablement rendre les caractères lisibles. C'était déjà ça.

Une silhouette se tenait à un mètre environ du véhicule, son corps caché par la carrosserie. La séquence vidéo ne laissait aucun doute sur son activité : elle observait une scène au moyen de jumelles et il était indéniable que cette scène se déroulait sur l'aire de repos.

Les deux types brisent ma vitre. Elle les surveille et se rend compte qu'ils emportent mon ordi.

Vincent avait fini par comprendre – non sans en éprouver une nouvelle torture au niveau des intestins – pourquoi Damien Lefoll avait orienté ses recherches vers la bande d'arrêt d'urgence. En supposant qu'Hérode souhaite faire sauter l'ordinateur de Vincent à un moment précis, il devait impérativement se situer devant lui au moment de l'explosion, pour ne pas être percuté par sa voiture. Vincent s'était arrêté à l'aire de repos au moment où Hérode avait déjà dépassé la sortie : il n'avait pas d'autre choix que de l'attendre plus loin, sur la bande d'arrêt d'urgence, et de garder le contact visuel.

C'était une question de quelques kilomètres, se dit Vincent en regardant l'écran. J'allais y avoir droit. Juste le temps d'accélérer à 130 à l'heure... et rideau.

Sur l'écran, la silhouette se retourna précipitamment et s'engouffra dans la Golf, s'asseyant sur le siège du passager. Elle en ressortit quelques secondes plus tard, un objet noir dans la main droite. Son visage était recouvert d'une cagoule.

— Merde, siffla Bramans.

L'image montra le bref éclair de l'explosion et comme s'il s'agissait d'un signal, la silhouette contourna le véhicule pour s'installer au volant. Comme l'image montrée plus tôt par Larivière le laissait entendre, la Golf disparut de l'écran.

Richard Archambaud se retourna vers Bramans.

— Je vous l'avais dit. L'identification de cette personne est impossible.

— Nous soumettrons la vidéo à tous les examens nécessaires, dit Lefoll en regardant Milos et Vincent. La séquence commence quand ?

— Une minute avant l'arrivée de la voiture. Elle roulait tous phares éteints depuis un bon kilomètre.

Le conducteur a coupé ses phares au moment où j'ai quitté l'autoroute. Il

s'est arrêté pour m'attendre.

— Nous vous avons aussi fourni les séquences des caméras placées en sens inverse, ajouta Archambaud en tendant une clé USB à Lefoll, jusqu'à cinq kilomètres avant la station-service. Malheureusement, au milieu de la nuit, le pare-brise de la Golf cache le visage du conducteur.

— Avez-vous des caméras placées aux entrées ? demanda Milos.

— Bien entendu. Mais cette voiture peut être montée sur l'autoroute n'importe quand et n'importe où. Elle peut venir d'Amiens, de Lille, de Reims, ... C'est une aiguille dans une botte de foin.

— Sauf si nous arrivons à déchiffrer sa plaque d'immatriculation, dit Vincent.

— Ce n'est pas impossible. Cependant, même munis de cette information, nous ne disposons pas du personnel pour réaliser ce type de travail dans un temps raisonnable.

— Nous pourrions accéder directement à l'espace de stockage où se trouvent les vidéos.

Archambaud réfléchit.

— Je dois demander l'intervention de notre informaticien de permanence.

Milos jeta un regard à Bramans, qui pencha la tête en signe d'approbation.

— Appelez-le et passez-le moi, dit-il. Je vais régler les détails techniques avec lui. Vincent, que penses-tu pouvoir faire pour l'immatriculation ?

— Tout dépend du nombre de voitures qui ont circulé sur l'autoroute durant l'arrêt de la Golf. Si au moins l'une d'entre elles a éclairé correctement la plaque, c'est jouable.

Archambaud les interrogea du regard mais resta muet. Lefoll se leva, entraînant tous les autres dans son mouvement.

— Il nous faut un visage au plus vite, dit-il à la cantonade en consultant les messages parvenus sur son téléphone. Notre businesswoman est déjà à Paris, je veux lui mettre une photo sous le nez.

≈

Damien Lefoll abattit ses cartes dès que les quatre hommes s'assirent dans la voiture. *Crowdscan* devenait à nouveau la pierre angulaire de la recherche d'Hérode et même si Bramans était apte à le manipuler,

trois experts valaient mieux qu'un en ces circonstances.

— Dans un premier temps, vous utilisez *Crowdscan* pour trouver toutes les séquences vidéo possibles et imaginables de la Golf. Ensuite, vous sélectionnez dans ces séquences les meilleurs portraits du conducteur. Je me charge ensuite de vérifier s'il s'agit bien de la sœur de Laure Destivelles. Ensuite nous jugerons des meilleurs stratégies pour la retrouver.

Assis à l'arrière à côté de son directeur, Vincent attendit que Lefoll en termine pour lui demander, ainsi qu'à Bramans, si finalement ils consentaient à reconnaître son innocence à propos du piratage des vidéos isolées par *Crowdscan*. Il se ravisa. La fatigue lui mélangeait les neurones.

Évidemment qu'ils m'ont desculpé, sinon ils ne seraient pas là à nous demander notre assistance.

— Je ne vois pas en quoi nous vous serions encore utiles, dit Milos. *Crowdscan* est fonctionnel et vous êtes formés à le manipuler.

— Nous n'avons pas votre expérience, enchérit Bramans. Cette piste est sérieuse. Nous devons aller vite.

— J'entends bien, répliqua le directeur technique. Mais vous avez viré mon collaborateur et j'ai terminé sa mission.

Bramans se retourna.

— Nous vous proposons une nouvelle mission, pour tous les deux, en tant que consultants.

Son regard glissa rapidement sur Milos pour se fixer sur son jeune collaborateur.

— Vincent, je te présente nos excuses.

Le jeune homme soupira, mais ne sut que dire. L'épuisement était en train de gagner la partie. Bramans poursuivit :

— Monsieur Kinski, j'ai ici quelque chose qui peut vous aider à prendre la bonne décision.

Il sortit de sa poche intérieure une feuille pliée en quatre et la tendit à Milos.

— C'est mon collègue Bruce Guillon qui me l'a transmise, ajouta-t-il avant de se retourner vers l'avant.

Milos déplia la feuille et lut rapidement. Puis il envoya un regard noir à Bramans via le rétroviseur. Lefoll reprit la parole.

— Nous avons donc dans ce véhicule un jeune spécialiste informatique, que nous avons un instant soupçonné d'avoir piraté nos systèmes, mais dont la réputation a été sauvée par son directeur technique. Mais qui est ce dernier ? Un des *hackers* les plus recherchés de l' « après 11 septembre ».

Vincent sursauta et dirigea des yeux ronds en direction de son CIO.

— J'ai un accord avec votre gouvernement, répliqua immédiatement Milos.

— Nous sommes au courant, dit Bramans. En 2010, vous avez obtenu une amnistie complète pour tous vos actes de piratage en échange de vos services. Les pays de l'Union Européenne qui avaient lancé une procédure judiciaire contre vous ont tous abandonné leurs poursuites. Vous êtes un spécimen, dans votre genre.

— Mais cette amnistie est soumise à une condition, ajouta Lefoll.

— Ne jamais être convaincu de la moindre tentative d'accès à des systèmes non autorisés, quels qu'ils soient, coupa Milos, rageur.

La fatigue avait reflué dans la tête de Vincent, pour laisser la place à un étonnement sans bornes.

— Exactement, dit Bramans. Maintenant, pouvez-vous préciser à Vincent ce que l'on peut lire sur le papier que je viens de vous tendre ?

— Le nom des fichiers contenant les rapports du légiste.

Vincent se souvint de la réflexion de Milos : « Ils n'ont qu'à mieux sécuriser leurs accès ».

— Rassurez-vous, dit Bramans, vous n'avez pas perdu la main. Vous n'avez laissé aucune trace de votre bref passage dans nos systèmes. À l'exception de l'ensemble des séquences de touches que vous avez frappées au clavier, qui ont été filmées.

— Bande d'enfoirés, murmura Milos.

— Ça ne vous suffisait pas de moucharder mon téléphone portable ? s'étrangla Vincent. Vous êtes une belle ribambelle de paranos !

— Tais-toi, dit Milos, retenant sa colère.

Le silence se fit dans la voiture durant de longues secondes.

— Quel est le deal ? finit-il par demander.

La voiture approchait du boulevard périphérique. Lefoll prit tout son temps.

— Nous vous donnons à nouveau accès à l'environnement de production de *Crowdscan*. Vous faites partie intégrante de l'équipe : tout ce à quoi vous devez accéder vous est ouvert. Si vous voulez savoir quelque chose de plus, vous nous le demandez, nous vous répondons. Nous bossons ensemble. Vous ne communiquez aucune information à l'extérieur. Vincent récupère son téléphone, qui sera écouté, tout comme le vôtre, Milos. Ce point particulier n'est pas négociable. De même que nous continuerons à surveiller chacun de vos faits et gestes, parce que c'est la règle dans ce service et que personne n'y déroge. Vous ne vous autorisez aucun coup en douce et encore moins une initiative aussi dangereuse que d'aller poursuivre un

suspect quelque part en Belgique.

Et quoi ? Notre « initiative » nous a ramené l'arme présumée des crimes d'Hérode sur un plateau d'argent !

Milos reprit la parole pour empêcher Vincent d'exprimer sa pensée à haute voix.

— Et nous prolongeons notre collaboration jusqu'à ce qu'on coince Hérode ? dit-il. Ça peut durer des années.

— Jusqu'à que ce qu'on ait exploité le moindre élément de la piste « Destivelles », tempéra Bramans. Ensuite, nous oublions collectivement l'existence de ce bout de papier. J'ajoute une dernière condition. Je veux savoir pourquoi et à qui je fais confiance. Monsieur Kinski, nous sommes en droit de savoir ce qui vous a fait tomber dans le camp des gentils à la fin du printemps 2010.

≈

Au fil des ralentissements que subissait le véhicule en pénétrant dans Paris, Vincent finit par renoncer à lutter contre le sommeil. bercé par le lent défilé de l'éclairage public, il ferma les yeux, laissant son corps se détendre tout en concentrant ce qui lui restait de volonté sur les mots prononcés par Milos.

« Après des années passées à me faire poursuivre pour les actes de piratage – on m'en a imputé bien plus que ceux que j'ai vraiment commis – j'ai trouvé en Belgique ce que je pourrais définir comme une porte de sortie inespérée. Un organisme mandaté par l'OTAN pour lutter contre le cyber-terrorisme acceptait d'échanger mes compétences technologiques et mon savoir-faire contre l'effacement de mon ardoise de *hacker*. »

Sur le fond mauve et noir des paupières de Vincent, quelques formes défilaient. Des images furtives de « data centres » comme il en avait visité durant ses études vinrent s'imposer un instant : des salles immenses, d'un blanc éclatant du sol au plafond, aménagées comme autant de rayons d'une grande surface désertée, le bruit de centaines de petits ventilateurs en plus.

« Certaines personnes haut placées dans cet organisme m'ont trahi et m'ont dérobé ma boîte à outils logicielle avant même que je leur en fasse officiellement la démonstration. J'avais développé un algorithme redoutable, capable de sauter de machine en machine à travers le monde, de se répandre au sein d'un centre de calcul, de muter et de se reprogrammer selon le type de matériel à infecter. Et surtout capable de détruire le matériel en un temps record. Ce logiciel malfaisant disparaissait sans laisser de trace, puisqu'il « tuait » au sens propre la

machine qu'il infectait. »

La relation entre le logiciel et le matériel est devenue de plus en plus complexe au fil des années, se dit Vincent, au portes du sommeil. *Comment a-t-il pu développer un virus aussi polymorphe et meurtrier ?*

« Lorsque j'ai trouvé qui était le réel bénéficiaire du vol de mon logiciel, j'ai découvert qu'il préparait une attaque massive et simultanée sur tous les systèmes d'information des administrations fiscales de l'Union Européenne. Je vous laisse deviner les conséquences d'un tel désastre. L'économie de l'Europe était en pleine période d'instabilité. L'Europe politique ne s'en serait pas relevée. »

Les deux flics laissèrent Milos continuer son récit sans exprimer la moindre émotion. Vincent ouvrit à nouveau les yeux pour observer son directeur technique. Son profil était figé comme si on lui avait mis un revolver sur la tempe. Il lui sembla évident que Milos tentait d'écourter un récit qui ne lui avait pas laissé que de bons souvenirs.

« Connaissant bien ma propre création, j'ai pu arrêter l'attaque, mais j'y ai définitivement perdu ma boîte à outils. Les sources de la *chute des dominos*¹² – c'était son nom – ont été publiées sur le web. C'était la condition *sine qua non* de mon retour à des activités légales et au droit à l'oubli, partout en Europe. »

La voiture descendit la rampe d'accès au parking souterrain. Vincent eut une pensée pour Laure Destivelles. Était-elle déjà sur place ? La verrait-il ?

« J'ai accepté le deal. Durant une année, j'ai travaillé en tant que consultant pour plusieurs gouvernements européens. Mon travail consistait à tenter de pénétrer dans les systèmes mis à la disposition du citoyen ou des entreprises : portail de la sécurité sociale, dossiers fiscaux. Ce n'était pas passionnant mais ça me laissait assez de temps pour poser les premières pierres de ma propre entreprise. Mon associé m'a rejoint très vite et nous avons décidé de nous spécialiser dans le déploiement et le paramétrage de *Crowdscan*. La suite, vous la connaissez. »

≈

Lorsque Vincent s'installa derrière les trois écrans de pilotage qu'il avait quittés cinq jours plus tôt, l'adrénaline repoussa la fatigue du jeune homme au fond de son corps, faisant naître de forts maux à l'arrière des globes oculaires. L'aspirine qu'il absorba n'en atténua que brièvement les effets dévastateurs.

Assisté par un des techniciens de garde, Milos s'était occupé de connecter *Crowdscan* aux bases de données du poste central

d'exploitation de la SANEF. En parallèle, un autre technicien se mit à filtrer électroniquement toutes les images fixes où la plaque de la Golf apparaissait. Il parvint assez vite à isoler quelques images exploitables. Vincent réussit à les traiter pour en faire de nouveaux paramètres de recherche. L'immatriculation finit par être dévoilée.

— Une voiture louée au nom de Anne Destivelles, dit Bramans cinq minutes plus tard, sur un ton qui trahissait son impatience. *Crowdscan* pourra rechercher la plaque ?

— Oui, dit Vincent, satisfait. Je dois donner l'ordre à *Crowdscan* de rechercher quelque chose de bien plus statique qu'un visage. Donc... ça devrait aller vite.

— Combien de temps ?

— Environ dix minutes par entrée d'autoroute, si j'ai accès à tous les flux.

— C'est fait, dit Milos en s'asseyant à ses côtés. La bande passante est élevée. C'est comme si les bases de données étaient sous le bureau.

L'informaticien discuta quelques minutes avec son directeur technique à propos de l'inhibition de certains algorithmes, puis il lança le logiciel aux trousse de la plaque recherchée. Le premier résultat tomba après six minutes. Une vue prise de l'arrière, à la sortie d'un péage.

— Zut, siffla Milos. Évidemment. Cinquante pour cent des résultats vont montrer la plaque arrière.

— C'est pris où, ça ? demanda Vincent.

— C'est la fin de la zone à péage, dit Bramans. À Chamant, en direction de Paris.

Vincent vérifia les marqueurs de temps sur la vidéo.

— Vendredi matin à 0:23, dit Vincent en tentant de garder son calme.

À cette heure, j'étais perdu en pleine nature et elle prenait de l'avance sur moi. Elle n'avait aucun besoin de me suivre : elle savait où me trouver. Ici.

D'autres séquences vinrent s'ajouter à la première, elles aussi prises de dos par les caméras situées à l'arrière des panneaux d'information. Tout le monde se mit à manifester son impatience.

Mais rien d'autre ne vint.

— Ce n'est pas possible, dit Bramans. Elle est bien montée quelque part.

— Oui, dit Milos. Et elle a maquillé ou falsifié sa plaque d'immatriculation avant.

— Pourquoi aurait-elle fait cela ? demanda Vincent.

— Parce qu'elle a deviné à quoi sert *Crowdscan* et qu'elle soupçonne que nous allons nous en servir pour la repérer, soit grâce à son

immatriculation, soit en lançant une recherche faciale.

— Donc on peut imaginer qu'elle a modifié l'apparence de son visage aussi, dit Vincent.

— En pleine nuit et derrière un pare-brise, elle est à l'abri de *Crowdscan*, précisa Milos. Trop de reflets.

Lefoll déboula dans la pièce muni d'une photo.

— Vous pouvez tenter le coup avec ceci.

Il leur montra la photo d'identité d'une femme d'environ quarante ans, aux cheveux foncés. Vincent trouva la ressemblance avec Laure Destivelles frappante. La même frimousse ronde, les pommettes peut-être un peu plus marquées. Le regard un peu moins franc. Moins bleu.

Trente heures. Il y a trente heures, Laure me regardait comme si elle admirait un paysage. J'étais en elle et ses yeux bleus me dévoraient, me nourrissaient. Elle souriait comme lorsque l'on voit passer une étoile filante.

L'informaticien détourna les yeux pour ne pas montrer sa gêne.

— Elle est récente ? demanda-t-il à Lefoll.

— Deux ans. Laure Destivelles vient de me la fournir.

— Vous voulez qu'on inverse la recherche ? insista Vincent. Qu'on oublie la plaque minéralogique et qu'on relance une recherche sur le visage ?

— Dites-moi d'abord si c'est possible, dit Lefoll.

Milos se leva de sa chaise et tendit la main.

— Donnez.



Il fallut trois bonnes heures à Vincent, Milos et Bramans pour arriver à leurs fins. Lefoll avait entre-temps laissé Laure Destivelles prendre congé, en la remerciant pour sa collaboration. Elle avait promis de rester à Paris durant les prochaines vingt-quatre heures, mais pas au-delà. Lefoll n'avait pas le pouvoir de s'y opposer.

Durant les recherches, Vincent s'était demandé pourquoi elle ne s'était pas fait accompagner par son avocat. Peut-être ne voulait-elle pas qu'il apprenne quels soupçons pesaient sur Anne. Vincent avait plusieurs fois tenté de mettre un mot sur la réaction de l'ex-présentatrice lorsqu'elle avait découvert les images de la maison de Tirtiaux. Il y avait de l'incrédulité, bien entendu, et de la colère – c'était même cette colère qui avait précipité le départ de Vincent – mais ça ne se limitait pas à cela. Or, si elle avait accepté de se déplacer jusqu'à Paris, n'était-ce pas pour aider la police à retrouver sa sœur ? Dans quel but ?

Après avoir accusé Vincent de croire Anne mêlée à l'explosion, Laure s'était murée dans le silence.

Elle était sous le choc. Elle réfléchissait et plus ses réflexions avançaient, moins elle voulait y croire.

Possible. Et pourtant, d'après ce que Vincent avait retenu de leur conversation à Bastogne, Laure avait toujours volé au secours de sa jumelle, même si Nicolas désapprouvait la chose.

Et c'est justement pour ça qu'il n'est pas là avec elle. Laure ne protège plus sa sœur parce qu'elle a de sérieux doutes. Et elle ne veut pas qu'il lui fasse la leçon.

Vers trois heures du matin, *Crowdscan* mit un point final à ses réflexions.

La plaque minéralogique de la Golf avait bien été falsifiée : une prise de vue de l'avant et de l'arrière du véhicule au péage de Hordain, réalisée dans les mêmes trois secondes, en apportait la preuve. Le véhicule avait fait usage d'un transpondeur « télépéage » et emprunté la voie limitée à 30 km/h.

Reprenant l'immatriculation affichée à l'avant – volée sur un autre véhicule – Milos retrouva en quelques minutes toutes les vidéos qui pouvaient être exploitées. Aucune, cependant, ne dévoila le visage du conducteur.

— Les reflets du pare-brise la nuit, râla Milos. Je le craignais.

— J'ai reçu les coordonnées du transpondeur, dit Bramans. Il a été acheté en 2012. La SANEF m'a confirmé l'identité de l'abonné : Anne Destivelles. Adresse de livraison du badge : Laure Destivelles, à Bruxelles.

— Ça ne prouve toujours pas que c'est elle qui est au volant, avança Vincent.

— Non, mais en revanche cela prouve que le véhicule te suivait à moins de dix minutes.

— Attendez, dit Milos. Je peux l'avoir de profil, je crois.

— De profil ? demanda Vincent. Toutes les vidéos montrent son pare-brise ou l'arrière du véhicule.

— Nous avons oublié les petites webcams dont sont équipés tous les appareils de paiement automatique. En cas de problème à la barrière, tu peux être mis en communication avec un technicien. Une petite caméra te filme aussi.

— On a accès aux flux vidéo ? demanda Bramans.

— Je ne les ai pas trouvés, dit Milos, mais nous pouvons interroger Archambaut.

Le directeur répondit immédiatement. Le flux vidéo de ces webcams

n'étaient pas archivé de la même manière que celui des autres caméras, mais sur base des heures précises de passage du véhicule, il parvint à leur expédier les séquences demandées.

À chaque fois, le véhicule se présentait au-delà de la vitesse autorisée et le conducteur cachait son visage.

Elle pense à tout.

Vincent s'attela au traitement électronique des images. Sur les moins mauvaises du lot, on pouvait deviner un visage féminin, sans plus de détail.

Pas de quoi mettre un nom sur le conducteur.

Vincent s'intéressa à sa main gauche, ostensiblement levée à la hauteur des yeux. Un motif apparaissait à l'extérieur du poignet, comme un dessin ou un tatouage.

— On dirait un flocon de neige, dit Vincent.

— On peut tenter d'utiliser *Crowdscan* pour interpoler plusieurs images et nous fournir quelque chose de plus net, dit Milos. Les algorithmes de reconnaissance faciale peuvent être utilisés pour recomposer un visage : ils n'ont pas été conçus pour cela, mais avec un bon paramétrage, ça passe sans problème. Ça prendra du temps, mais on finira par obtenir un résultat acceptable. Idem pour le visage.

— Allez-y, dit Lefoll, si c'est un tatouage, ça me fera déjà une question à poser à Laure Destivelles dès demain.

≈

Milos Kinski et Vincent Ghesquières quittèrent les bureaux de la police vers quatre heures du matin, tous deux accompagnés d'un policier en uniforme. Le jeune homme fut reconduit à sa chambre d'hôtel, Milos à l'appartement. Repos forcé, ordre de Damien Lefoll.

Durant le trajet, une migraine insoutenable pénétra le cerveau de Vincent et lui fit douter de sa capacité à s'endormir. Il tenta de se convaincre que, justement, c'étaient la fatigue et les tensions qui lui causaient ces céphalées, mais il se souvint brusquement que son visage portait encore les marques de sa collision avec un mur à Bastogne.

Ma mémoire ne vaut plus rien. J'ai mille questions à poser à Milos sur son passé de hacker et rien ne vient.

Ils firent un détour par la consigne où Vincent avait abandonné son ancien téléphone portable au début de la semaine. Il était prié d'utiliser à nouveau celui-là pour tout sujet relatif à l'enquête jusqu'à nouvel ordre. Le téléphone que Milos lui avait fourni à titre provisoire devait être désactivé faute de quoi il serait lui aussi placé sur écoute,

c'était la règle du jeu. Il décida que l'éteindre et le laisser dans sa chambre serait suffisant à court terme.

Le policier l'accompagna jusqu'à sa chambre, qu'il inspecta minutieusement, avant de lui dire qu'il reviendrait le chercher à midi pile. Vincent était à peine rassuré. Il aurait préféré dormir à même le sol sous son bureau que de s'exposer à un nouveau trajet dans Paris mais Lefoll ne lui avait pas laissé le choix :

— Tu t'es mis en danger tout seul en te rendant en Belgique. Maintenant, tu vas agir comme je te le dis et tout se passera bien.

La douche le détendit un peu et laissa la fatigue s'installer progressivement. Avec de la chance, il arriverait tout de même à s'endormir. Il sortit de la salle de bains la serviette sur les hanches.

Lorsqu'il s'approcha du lit, son téléphone portable provisoire se mit à vibrer. Un message signé Laure Destivelles.

Envie de toi.

Alarmé, il commença à répondre.

Laure, ce n'est pas une bonne idée. Nous ne devons pas nous voir avant que

Mais avant qu'il ne termine son message, quelqu'un vint frapper à sa porte. Il s'approcha.

— Vincent ?

La voix de Laure. Curieuse, avec une pointe d'impatience.

Comment est-elle arrivée jusqu'ici ?

— Vincent, ouvre-moi, s'il te plaît.

Le ton se fit suppliant. Le jeune homme tendit la main vers la poignée de la porte.

— Je te dois des excuses, Vincent. Tu avais raison. Ouvre-moi, je t'en prie.

Mon portable est encore à plat. Le mouchard n'est probablement pas actif.

— Comment m'as-tu trouvé ?

— Je t'ai suivi. Je suis désolée, j'ai trop besoin de te voir. Ouvre-moi.

Le jeune homme tourna la poignée.

Laure Destivelles s'avança vers Vincent et l'embrassa avec un élan qui faillit le déséquilibrer. Elle se serra contre lui, ses mains froides parcourant son dos nu, montant vers sa nuque, descendant vers ses reins, à la limite de le griffer.

— Laure, s'il te plaît, je suis épuisé.

Mais l'ex-présentatrice resta sourde aux supplications du jeune homme. Elle colla ses lèvres contre les siennes pour le faire taire, serra

les mains autour de son visage comme si elle voulait boire à une coupe imaginaire. Elle colla sa poitrine contre le buste de Vincent, avança son mont-de-Vénus contre la serviette. L'urgence de son désir effraya le jeune homme, mais il ne parvint pas à s'en défendre. Il recula en direction du lit où elle le poussa brusquement.

Il y tomba sur le dos, la tête endolorie. Laure fit tomber sa jupe et sa culotte en un temps record, fit voler la serviette de bain sur le côté du lit et fondit sur sa proie. Elle fit glisser Vincent en elle avec l'empressement d'une junkie en manque de son shoot. Jamais Vincent ne s'était senti submergé par un désir d'une telle ampleur. En totale perte de contrôle, il sentit son sexe répondre à celui de Laure, son souffle s'accorder peu à peu aux secousses qui agitaient déjà les reins de l'ex-présentatrice.

Chevauchant son amant sans le moindre ménagement, elle croisa les bras sur ses hanches et enleva son pull moulant en un mouvement ample. Ses mains disparurent derrière son dos, laissant tomber le soutien-gorge en dentelle vert pâle sur le torse de Vincent. Il n'eut pas le temps de réagir que déjà elle lui saisissait les poignets pour amener les mains du jeune homme vers ses seins.

Vincent soupçonnait qu'il pouvait tenir longtemps dans une telle position. Il envoya à sa partenaire un regard de défi, qu'elle capta immédiatement. Les coups de reins se firent plus amples et violents encore, le mouvement de glissade d'arrière en avant plus intensément appuyé. Vincent résista à la tentation d'envoyer Laure sur le côté et de renverser la situation. Il l'aurait violentée. Leurs corps se mirent tous deux à transpirer, ce qui ne fit qu'exacerber leur excitation. Les mains de Vincent quittèrent ses seins pour l'agripper à ses hanches dont il amplifia encore, tous doigts écartés, les mouvements. Elle rejeta la tête en arrière et accéléra, jusqu'à ce que Vincent, n'y tenant plus, lève le buste. Elle prit le jeune homme dans ses bras au moment même où il jouit en hoquetant sous la violence de l'orgasme que Laure fit semblant d'ignorer, comme si elle cherchait le sien avant tout.

Il fit de son mieux pour l'accompagner, cambrant les reins pour rester en elle le plus longtemps possible. Elle reprit de plus belle ses mouvements, s'acharna, se déchaîna et finit par décrire au ralenti, s'interrompant brusquement, une sorte de signe de l'infini avec ses hanches. Elle ferma les yeux et laissa sa bouche former un « O » d'où s'échappa un interminable soupir. Après seulement, son corps commença à se relâcher. Quelques brèves secousses résonnèrent encore dans le bas de sa colonne vertébrale, comme autant de répliques d'un séisme.

Terrassé, le jeune homme ferma les yeux et se laissa lentement glisser vers l'inconscience.

La caresse d'une main dans les cheveux.

Vincent ouvrit les yeux et les ferma aussitôt. Trop de lumière. La voix de Laure Destivelle se fit entendre.

— Repose-toi. Damien Lefoll m'a appelée. Je dois retourner le voir.

Le jeune homme sursauta.

— Chhht, ajouta-t-elle. Reste calme. Il m'a tout raconté. Tu travailles pour la police depuis des mois. Ta fiancée est morte comme beaucoup d'autres jeunes femmes. Tu ne t'es pas retrouvé par hasard à Tirtiaux.

Vincent leva le buste et s'appuya sur ses coudes. Elle avança la main droite vers sa bouche pour qu'il la laisse parler.

— Je suis vraiment désolée, Vincent. Quand j'ai vu la maison détruite à la télévision jeudi soir, j'ai tout rejeté en bloc. Maintenant... je ne sais plus ce que je dois croire. Je n'arrive pas à joindre ma sœur. Les rares connaissances que nous avons en commun me disent ne plus l'avoir vue depuis des mois. Ce n'est jamais arrivé, même au pire de ses « sales périodes » il y a quelques années. Je m'en veux de ne pas m'être inquiétée plus tôt mais je n'arrive pas non plus à me faire à l'idée qu'elle puisse être mêlée à toutes ces mortes. Anne n'est pas un monstre. Elle n'est pas ... « ça ».

Elle cligna des yeux.

— Je ne peux pas le concevoir ni même l'envisager. Tu dois le savoir. C'est au-dessus de mes forces.

Mais tu ne sais pas comment la défendre.

— Et il y a quelque chose aussi que tu dois savoir, poursuivit-elle.

— Dis-moi.

— Je t'ai dans la peau, Vincent.

Elle lui prit la main et la posa sur son ventre.

— Quelque chose en moi. Quelque chose qui te veut. Pardonne-moi d'être si directe, je dois te paraître dingue, j'en ai conscience. Il faut que je me contrôle sinon tu vas me prendre pour une trépanée. J'ai l'impression de me cogner aux murs en permanence depuis que je t'ai vu à Tirtiaux.

Vincent ferma les yeux. Il sentit son cœur battre fort, d'une manière irrégulière. Inquiétante.

Ce serait mieux que tu te contrôles, oui. Tu m'as presque violé.

Il retira sa main doucement. Elle tenta un instant de la retenir, puis lâcha prise. Il en fut soulagé.

Mais son cœur fit un nouveau pas de travers lorsqu'elle conclut en se levant :

— C'est plus fort que moi, tu sais.

≈

Il lui fut impossible de trouver le sommeil après le départ de Laure. Le visage tourmenté que l'ex-présentatrice lui avait montré ce matin contrastait étrangement avec l'impression de sérénité qu'il avait éprouvé au premier regard, dans la cour de la maison de Tirtiaux. Cela ne fit que renforcer le sentiment du jeune homme : elle était dévastée à l'idée que sa jumelle puisse être l'assassin. Dans un camp retranché de son esprit, Anne était encore étrangère à toute l'histoire et elle repoussait de toutes ses forces le moment où ce dernier bastion tomberait.

Peut-être cela arriverait-il tout de suite, face à Damien Lefoll. Peut-être plus tard.

Il ne pouvait laisser Laure dans cet état. Si l'ex-présentatrice devait savoir la vérité, autant que ce soit le plus tôt possible. Il se saisit de son portable et envoya un message à Milos.

Fouiller dans le passé d'Anne Destivelles ?

La réponse ne se fit pas attendre :

Lefoll a certainement commencé. Laisse-le faire le boulot. Quant à moi, tu l'as compris hier soir : je suis pieds et poings liés.

Ce à quoi Vincent répliqua :

Moi pas.

Intrusions

*Les détails font la perfection
et la perfection n'est pas un détail*

LÉONARD DE VINCI

Audrey flotte mollement à la surface d'un océan de fatigue. Elle a perdu la notion du temps. Quand Vincent est-il venu ? Où a-t-elle trouvé l'énergie pour dialoguer avec lui ? Elle est si lasse, comme paralysée par l'ambiance stérile de son cercueil de plastique.

On lui administre certainement une forte dose de sédatifs via le cathéter qui traverse la bulle protectrice à la hauteur de sa hanche droite. Même la cigarette ne lui manque pas et pourtant, Dieu sait à quel point elle est accro. C'est dire si c'est de la bonne came qui lui entre dans les veines. Sous son effet, ses pensées ricochent sans cesse entre l'instant présent et le moment où elle s'est écroulée dans les bras de Vincent. C'était comme si on lui avait subitement coupé les jambes. L'instant d'après, elle glissait vers le sol.

Impossible de remonter au-delà de ce moment. Un mur l'en empêche.

Pourquoi ?

C'est comme si elle était à la recherche d'un bijou. Une bague qu'elle aurait reçue jadis de sa grand-mère et qu'elle n'arriverait pas à retrouver. Ainsi elle passe et repasse mille fois au même endroit, elle a peur que l'on découvre son incapacité à retrouver le bijou perdu. Elle ouvre toujours la même boîte et la referme, fâchée parce qu'entre deux visites, la maudite bague n'a pas daigné se montrer.

Hier, dès que la porte s'est ouverte sur Vincent, sale et non rasé, son cœur s'est emballé. Qu'a-t-elle ressenti, au juste ? Elle n'en sait plus rien. Impossible de définir ce dont elle n'arrive même pas à entendre l'écho. Elle se souvient de lui en avoir voulu, juste un peu plus tard, après qu'elle ait laissé Chloé prendre congé.

Il a joué les oiseaux de mauvais augure. Audrey lui a ouvert et en moins de

cinq minutes, le réconfort que Chloé lui avait offert a été soufflé comme la flamme d'une bougie. Balayé par le stress que Vincent portait sur lui comme autant de vilaines traces de sueur.

C'est ça qui lui pose problème. Audrey en veut à Vincent de lui avoir remis la tête sous l'eau.

Elle qui lui doit pourtant d'être toujours en vie.

Les sentiments les plus contradictoires lui passent par la tête. Est-ce cette surdose de peur mêlée de stress qui a déclenché l'hémorragie ? Ou était-elle programmée de longue date ?

Aucune option ne satisfait Audrey. Avant de se rendre à la manifestation avec Alice, les deux femmes étaient parfaitement détendues. Et pour cause.

Audrey soupire. Elle le sent : la bague de sa grand-mère n'est pas loin.

Mais le visage cerné de Vincent trouble ses recherches. Quel salaud. Il lui a balancé ce qu'il savait déjà depuis quinze jours comme autant de directs du droit.

Chloé lui aurait arraché les yeux si elle était restée. Elle qui sait être si protectrice et douce.

Douce.

La jeune femme sent son cœur réagir au quart de tour.

Sa main gauche cherche le bouton pour appeler l'infirmière.

Elle arrive sans tarder, vérifie immédiatement sa perfusion et ses paramètres vitaux.

— Que se passe-t-il ? Vous vous sentez mal ? Vous saignez à nouveau ?

— Vincent Ghesquières !

— Vincent ?

— Ghesquières. Le type mal rasé qui est arrivé avec moi hier. Il faut que je lui parle.

≈

Crowdscan avait parlé.

L'ombre sur le poignet de la conductrice était bien le motif d'un tatouage. Lorsque Lefoll posa la question à Laure Destivelles, la réponse vint sans la moindre hésitation.

— Elle a un flocon de Koch sur le poignet gauche, et un dauphin sur l'épaule droite.

— Un flocon de Koch ? De quoi s'agit-il ?

— C'est un motif que l'on obtient à partir d'un triangle équilatéral. Coupez chaque côté du triangle en trois, puis, pour chacun des côtés,

prenez le segment du milieu et faites-en la base d'un nouveau triangle équilatéral, plus petit. Vous obtenez une sorte d'étoile à six pointes. Appliquez la même règle à chaque nouveau segment de droite, puis encore et encore, et vous verrez la forme prendre rapidement l'apparence d'un flocon.

— Quand votre sœur s'est-elle fait tatouer ce flocon sur le poignet ?

— Il y a longtemps. Anne devait avoir vingt-cinq ans environ. Elle logeait chez moi à cette époque. Je m'en souviens bien : elle venait de terminer ses stages de formation en alternance.

— Dans quel domaine ?

— La biologie. Quand elle a obtenu son diplôme, Anne a travaillé durant quelques mois dans le laboratoire où elle avait fait son plus long stage.

Face à l'écran d'ordinateur, Milos et Vincent se lancèrent un regard croisé. Lefoll avait tenu à ce qu'ils visionnent ensemble l'interrogatoire de Laure Destivelles et le jeune homme avait du mal à cacher son malaise. Bramans mit la diffusion de l'enregistrement en pause et demanda :

— Quelque chose qui vous interpelle ?

— Oui, répondit Milos. Si Anne Destivelles a fait des études de biologie, elle dispose peut-être des connaissances nécessaires pour cultiver l'agent pathogène.

— Encore faut-il qu'elle ait accès au matériel ad hoc et qu'elle se fasse fournir les milieux de culture. Nous tentons de trouver comment elle pourrait avoir accès à tout ça.

Bramans relança la vidéo. L'enregistrement datait d'une demie-heure à peine. La nervosité de Laure Destivelles se faisait de plus en plus présente au fur et à mesure de l'avancée de l'entretien. Les haut parleurs situés de part et d'autre de l'écran firent entendre à nouveau la voix de Damien Lefoll :

— Votre sœur dispose-t-elle de bonnes connaissances en informatique ?

— Elle se défend bien. En fait, c'est toujours elle qui m'aide quand j'ai un souci de ce type à la maison. Elle a un côté *geek*, mais ça n'en fait pas une experte pour autant. Du moins à ce que je sais.

Vincent soupira. Milos lui donna un coup de coude discret et murmura :

— Ce ne serait pas le premier pirate qui cacherait son jeu.

Le jeune homme acquiesça. Milos avait raison : si Anne Destivelles avait une responsabilité dans cette affaire, il n'y avait aucune raison qu'elle laisse sa sœur en deviner quoi que ce soit.

Vint l'instant crucial de l'entretien.

Lefoll tendit à Laure Destivelles la photo issue des interpolations exécutées par *Crowdscan* toute la nuit durant, sur base des vidéos captées au péage. L'image avait beau être intégralement recomposée par les divers algorithmes du logiciel, le visage était bien plus net que sur toutes celles que Vincent avait pu isoler durant la nuit précédente.

Sur l'écran, l'ex-présentatrice se figea.

— Vous la reconnaissez ? demanda Lefoll.

— Bien entendu, dit Laure en clignant des yeux. C'est Anne. C'est ma sœur. Quand cette photo a-t-elle été prise ?

— Votre sœur a pris l'autoroute en direction de Paris il y a trente-six heures. Nous avons des traces de son entrée sur l'A2 au péage de Hordain, puis de sa sortie de l'A1 deux heures plus tard à la hauteur de Senlis. Tout porte à croire qu'elle venait de Belgique. Avez-vous une idée de la raison de ce déplacement ?

— Aucune. Je vous l'ai déjà dit, Anne ne répond plus à mes appels depuis quelques semaines.

— Pourquoi, d'après vous ?

— Je n'en sais rien. Ça aussi, je vous l'ai dit.

Une main invisible tordit les intestins de Vincent à peu près au moment où, entre les sourcils de l'ex-présentatrice, se creusa un sillon vertical. Vincent ne l'avait vu naître qu'en deux circonstances : lorsqu'elle était restée figée face au reportage sur l'explosion de la maison à Tirtiaux, et cette nuit-même, en des circonstances infiniment plus intimes et mouvementées.

Elle lutte pour ne pas tout balancer.

Le jeune homme ne put empêcher une vague de frissons de lui électriser tout le dos.

— Ça ne va pas ? demanda Bramans.

— Si, si. J'ai un peu froid.

Sur l'écran, Lefoll se leva.

— Je n'arrive pas à comprendre, l'entendirent-ils réfléchir tout haut. Votre sœur et vous êtes plutôt proches, d'après ce que vous avez dit.

— C'est vrai. Mais Anne et moi, on a... comment dire ? On a nos « saisons avec » et nos « saisons sans ».

— Ça ne vous empêche pas de subvenir à ses besoins en permanence.

— Elle est actionnaire d'une des sociétés que je dirige et à ce titre, elle touche des dividendes. Si c'est à cela que vous faites allusion.

— Pourtant, son absence ne semble pas vous inquiéter plus que cela.

— Si et c'est justement pour ça que je suis ici. Mon métier m'a appris à

maîtriser ma communication ; j'ai conservé ce défaut. Il me dessert parfois. Je parais insensible, pourtant ce n'est pas le cas. Je souhaite que vous retrouviez ma sœur et que vous établissiez vous-même qu'elle est étrangère à toute cette histoire.

— J'entends bien. Dans ce cas, donnez-moi une piste que nous puissions suivre. Quelles sont ses activités professionnelles ?

— La dernière fois que nous avons parlé, elle m'a dit qu'elle avait travaillé jusqu'en octobre dans une agence immobilière du côté de Carcassonne.

— Et quand était cette dernière fois ?

— Le premier janvier vers une heure du matin. Je l'ai appelée pour lui souhaiter une bonne année 2013.

— Où était-elle à ce moment ?

— À Paris. Du moins c'est ce qu'elle m'a dit.

— Vous en doutez ?

— Je n'en ai aucune raison.

— Alors, pourquoi avoir ajouté : « du moins c'est ce qu'elle m'a dit » ?

Laure fit une pause avant de répondre :

— Parce que vous laissez systématiquement deux à trois secondes entre la fin de chacune de mes réponses et la question suivante. Vous attendez que j'ajoute quelque chose pour combler le silence, en espérant trouver quelque élément qui trahisse mes pensées. Et là, pour une fois, je viens de jouer à la bonne cliente, alors vous insistez. Qu'est-ce que vous croyez ? Que je n'ai jamais usé de telles méthodes à l'antenne avec mes invités ? Écoutez-moi bien, monsieur Lefoll. Je suis venue de mon plein gré. Je tente de vous aider du mieux que je peux. Vous êtes une pointure dans le profilage, paraît-il. Alors, arrêtez de tourner autour du pot. Moi, je vous affirme que ma sœur est incapable de faire un truc pareil. Et vous ? Qu'affirmez-vous ? C'est quoi, votre intime conviction ?

Sur l'écran, Vincent vit Lefoll s'asseoir à nouveau face à son interlocutrice, comme s'il ignorait délibérément la question que Laure Destivelles venait de lui poser. L'informaticien commençait à s'habituer aux méthodes du profileur: il laissait Laure se révolter pour mieux la prendre de revers. Son ventre se serra un peu plus. Il jeta un coup d'œil à Milos, dont le regard était littéralement absorbé par la séquence vidéo.

On dirait qu'il assiste à une pièce de théâtre.

Lefoll prit la parole, le regard planté tout droit dans celui de son interlocutrice.

— Nous sommes à la recherche d'une femme d'environ quarante ans.

Nous pensons qu'elle a encore l'âge de concevoir un enfant, mais qu'elle en est incapable, suite à un accident ou une maladie. Elle a probablement refoulé son incapacité à porter un enfant. Il est même possible qu'elle se croie enceinte, à cause de l'absence de règles. Socialement, c'est une personne discrète. Elle a peu d'amis, ne s'attache pas vraiment aux autres. Ses connaissances en biologie et en chimie lui permettent d'isoler et de cultiver un bacille « mangeur de chair ». Un streptocoque. Elle s'en sert pour contaminer des femmes qui portent leur premier enfant. Ce faisant, elle les condamne tous deux à une mort certaine, la mère par hémorragie, l'enfant... je vous laisse deviner. Les autres femmes ne sont pas des cibles pour elle. Nous pensons qu'elle trouve une sorte de vertu dans le sacrifice de ses victimes. Que ces femmes et ces enfants doivent périr pour que l'enfant qu'elle croit porter puisse naître.

Lefoll continua à décliner le portrait du tueur en articulant exagérément chaque syllabe, comme s'il était en plein briefing face à trente agents. Tout en parlant, il força l'ex-présentatrice à soutenir son regard. Vincent la vit hausser les épaules comme si elle devait parer les coups d'un boxeur.

— La femme que nous recherchons dispose aussi de connaissances approfondies en télécommunications et en sécurité électronique. Elle est capable de pirater de nombreux systèmes informatiques et de les piéger au besoin, au moyen d'explosifs liquides. Elle récupère des vidéos de ses victimes lorsque c'est possible. À défaut, elle cherche la trace de leur mort. Elle a besoin de savoir que sa sentence a été exécutée. Mais elle n'est pas présente sur les lieux lorsque l'hémorragie fatale se produit. Nous supposons qu'elle ne contrôle pas le moment où le processus mortel se déclenche. Elle ne croise ses victimes qu'une fois ou deux, c'est pour cela qu'il est difficile de l'identifier. Elle se sert de petits flacons diffuseurs de parfum qu'elle utilise pour propager une culture de streptocoques auprès de ses victimes, puis elle disparaît. Il est possible qu'elle produise elle-même ses flacons grâce à une imprimante 3D. Nous pensons qu'elle s'approche de sa cible en se faisant passer pour une patiente ou pour le représentant d'une firme pharmaceutique. Elle repère sa victime au détour d'une conversation dans la salle d'attente d'un médecin et ensuite elle lui fait cadeau d'un échantillon de parfum. Il est tout aussi possible que ce genre d'approche ait lieu dans les lieux publics. Une simple phrase, comme « C'est votre premier ? », peut servir d'amorce.

Laure Destivelles cligna des yeux. Les larmes n'allaient pas tarder à rouler sur ses joues.

— Nous considérons comme raisonnable l'hypothèse selon laquelle notre suspecte se déplace partout en France et dans les pays

limitrophes. Et si nous ne l'arrêtons pas, elle fera encore d'innombrables victimes, puisqu'en tuant, elle cherche à mettre au monde un enfant qui n'arrivera pas.

La tête de Laure plongeait lentement vers l'avant.

— Voilà le portrait de la personne que nous recherchons, acheva Lefoll. Maintenant, dites-moi si vous y reconnaissez votre sœur. Un peu, beaucoup, à la folie, pas du tout. Mais dites-le moi maintenant. J'ajoute une chose. Nous sommes déjà à sa recherche. Ce que vous me répondrez ne changera rien à nos urgences. Je veux juste que vous me fassiez gagner un temps précieux.

L'ex-présentatrice resta muette. Lefoll prit le temps de l'observer avant de lâcher :

— Réfléchissez pendant que je vous cherche un café.

Il se leva et se dirigea vers la porte.

— Pas du tout, dit-elle. En gardant la tête penchée en avant.

— Je vous demande pardon ?

— Votre profil, ce n'est pas du tout celui de ma sœur.

Lefoll soupira.

— Et la photo ?

Laure redressa la tête. La colère avait figé toute autre forme d'expression sur son visage.

Statufiée, comme à Bruxelles.

— C'est Anne, il n'y a pas de doute. Mais je ne reconnais pas ma sœur dans la description que vous m'avez jetée à la figure. Elle a bossé dans un labo il y a longtemps, ok, mais pour le reste, rien ne colle.

— Aidez-nous au moins à la retrouver.

— Je voudrais bien. Mais vous êtes tellement persuadé de tenir votre tueur en série que vous êtes devenu sourd et aveugle. Maintenant, je vais m'en aller.

≈

Lefoll conduisait nerveusement en direction de l'hôpital. La main droite de l'informaticien serrait la poignée de la porte avec fermeté.

— Vincent, il faut que je te parle d'un truc.

Le jeune homme maintint son regard droit devant. Son cœur s'emballa. En langage « Lefoll », cela signifiait que c'était à Vincent de lui parler de quelque chose.

On apercevait déjà les bâtiments où Audrey était soignée. Le jeune

homme se surprit un instant à espérer que la conversation soit de courte durée, mais il déchanta immédiatement. Le profileur avait choisi de poser sa question à ce moment précis et ce n'était pas par hasard.

— Vous allez me demander ce que je pense de l'entretien que vous m'avez fait voir, à Milos et à moi ?

— Non. Je m'attendais à ce que tu m'en parles spontanément. Comme tu es muet depuis que nous sommes en route, ça ne fait qu'ajouter à mes soupçons.

Et voilà l'entrée en matière. Maintenant, trois secondes de silence, comme avec Laure.

— Je vous écoute, répliqua le jeune homme en tentant de contrarier la démarche du flic.

— Je t'ai observé avec attention lorsque tu regardais la vidéo de ma conversation avec Laure Destivelles.

Un deuxième coup, plus appuyé, pour me bousculer. La suite arrive à grands pas.

— La webcam sur le bureau ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Tu as côtoyé Laure Destivelles durant plus de vingt-quatre heures, mais tu ne m'en as presque rien dit. Vous avez vécu des choses plutôt inhabituelles, ensemble, non ? Ça crée des liens, de la sympathie. Mais quand tu as visionné la vidéo, Vincent, tes expressions trahissaient bien plus que de la sympathie.

On y est. Ne pense pas à Laure.

— Sa villa bruxelloise est superbe paraît-il. Tu peux me rappeler combien de temps tu y es resté ?

— Quelques heures.

Et vers la fin, un truc privé, mon pote, mes mains ancrées sur ses hanches. Arrête ! Pense à autre chose, vite, au toubib qui est venu, à la maison de Tirtiaux. Oui, c'est ça, pense à son charmant voisin. Il s'appelait comment ?

— J'étais cuit, Lefoll. On m'a soigné, puis j'ai dormi presque toute la journée.

Cent mètres. Dans cent mètres, tu gares ta putain de caisse et on file voir Audrey.

— Laure Destivelles est une femme très séduisante.

Lâche-moi Lefoll, lâche-moi.

Vincent tourna un regard halluciné vers son interlocuteur.

Retiens ta respiration.

Il émit un gloussement.

— Et moi, donc, dit le jeune homme en pointant du doigt les traces bleues qui traînaient encore autour de son œil droit. Vous m'avez bien regardé ? Je suis irrésistible.

Il accompagna la suite d'un rire amer :

— Avec ma tronche gonflée et toutes ces jolies couleurs, elle n'a pas hésité une seconde. Elle m'a attaché à son lit et elle m'a chevauché des heures durant. Je me suis enfui pour ne pas mourir épuisé. Ça vous va ?

Damien Lefoll ne se laissa pas perturber. Il gara sa voiture, coupa le moteur et se tourna vers Vincent sans mot dire.

C'est comme ça que tu me regardais via la webcam ? Chaque phrase de l'entretien dans les oreilles et en gros plan, le moindre clignement de mes yeux ?

Le jeune homme détourna le visage et changea de ton.

— Je me suis pris un mur en pleine figure à Bastogne, Lefoll. Laure m'a aidée. Je lui en suis reconnaissant. Vous pouvez comprendre ça ?

Le jeune homme ouvrit la porte de la voiture et conclut :

— Moi aussi, il y a un truc dont je voulais vous parler. Parfois, vous me faites chier. Avant que vous n'arriviez, je faisais du bon boulot avec Juste Bramans. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Parfaitement. Et depuis tu déconnes à fond, c'est ça ? Il y a juste un tout tout tout petit détail que tu refoules depuis qu'on s'est serré la main.

— Et c'est ?

— Ta petite copine est morte. C'est pour ça que tu pars en vrille.

≈

Audrey avait les yeux rivés au plafond comme s'il lui était interdit de regarder ailleurs. Son visage était immobile mais les rides sur son front trahissaient une sorte de réflexion contrariée. Vincent et elle se parlaient depuis à peine quelques secondes et Audrey lui donnait l'impression de planer bien plus haut que le dernier étage de l'hôpital. Lorsque l'informaticien demanda pourquoi elle avait souhaité qu'il la rejoigne au plus vite, elle ouvrit les yeux d'un air contrarié, avant de soupirer un « Ah oui, c'est juste, je devais te parler » qui lui mit les nerfs en pelote. Vincent faillit tourner les talons lorsqu'enfin elle se décida.

— À quelle heure est-ce que cela s'est passé ? demanda-t-elle. À quelle

heure est-ce que j'ai perdu connaissance ?

— Il devait être huit heures, huit heures trente, quelque chose comme ça, dit Vincent. Tu ne t'en souviens plus ?

— Pas avec précision. Je suis désolée, ce qu'on me donne pour rester sage dans ma tente stérile me ramollit le cerveau. J'ai tenté de rassembler mes idées mais je crois que vous allez me prendre pour une dingue.

Vincent s'approcha pour entrer dans le champ de vision d'Audrey.

— Dis toujours.

— Alice et moi, au milieu de la manif, c'était à quelle heure ?

— Peu avant seize heures.

Les lèvres de la jeune femme se mirent à trembler.

— On a fait l'amour huit heures plus tôt.

Le silence se fit.

Lefoll et Vincent échangèrent un regard étonné, puis se retournèrent vers Audrey, qui venait de fermer les yeux.

— Pareil avec Chloé, cette nuit. Huit heures.

Nouvel échange de regards, nouveau silence.

— Chloé, demanda Vincent, c'est la jeune femme que j'ai croisé chez toi ?

— Oui.

— Je ne vous suis pas, intervint Lefoll. Vous nous avez fait venir pour nous dire que vous avez fait l'amour avec ces deux personnes ?

Audrey ne répondit pas. Son visage exprimait quelque chose qui s'approchait du regret.

— Écoute, Vincent, dit-elle, j'ai pensé que ça pouvait être un truc du genre... comme un déclencheur, tu vois ?

Elle délire complètement.

Damien Lefoll, resté jusqu'ici en retrait, s'approcha de la jeune femme. Audrey ouvrit les yeux comme si elle avait perçu son mouvement et prit la mine gênée d'une jeune élève prise en flagrant délit de bavardage.

— Pourquoi pensez-vous à un lien de cause à effet entre les deux ? questionna le policier.

Vincent l'observa avec étonnement. Il avait mis dans le ton de sa voix un fort accent de curiosité.

— Je ne sais pas. Ça m'est venu comme ça... il faut croire que mon cerveau n'avait rien d'autre à faire que de brasser des souvenirs. Et cette idée-là me revient tout le temps.

Vincent reprit la parole d'un ton plus ferme que celui du profileur.

— Audrey, si tu admets qu'il y a un lien de cause à effet entre faire l'amour et le déclenchement de l'hémorragie, tu aurais dû t'écrouler en même temps qu'Alice, au beau milieu de la manifestation.

— Peut-être d'autres facteurs influencent-t-il le déroulement des choses, risqua Lefoll.

Vincent se tourna à nouveau vers le policier.

— Vous croyez à cette théorie ?

Audrey leur coupa la parole.

— Je me suis mal exprimée. Faire l'amour, ce n'est pas ça le truc, mais jouir, c'est bien possible.

Quoi ?

Dépassé, Vincent s'éloigna et laissa Lefoll prendre le relais. Audrey continua.

— Le jour de la manif, je me suis levée assez tôt. J'avais faim. J'ai préparé le petit-déjeuner, puis je suis revenue dans la chambre. Alice était toujours endormie. J'ai caressé son ventre. J'étais impatiente de le voir s'arrondir. J'ai voulu la réveiller en douceur. J'ai eu l'impression qu'elle s'amusait à feindre le sommeil. Elle était merveilleusement détendue. Je crois que c'était la première fois depuis votre dispute. Ça m'a donné... comme une bouffée de bien-être. Je me suis mise à espérer à nouveau, à croire qu'Alice avait enfin compris qu'il était temps de se poser, de vivre notre amour sans les heurts et les indécisions qui avaient failli briser notre couple. J'ai serré Alice dans mes bras puis j'ai continué à jouer avec elle, jusqu'au bout. J'ai donné à ma « sleeping beauty » tout le plaisir qu'elle acceptait de recevoir de moi.

Les jambes de Vincent se mirent à peser des tonnes.

La belle au bois dormant. Le meilleur moyen de m'imposer la douceur. Alice adorait ça.

— La nuit qui a précédé ton arrivée, Vincent, c'est Chloé qui s'est montrée généreuse avec moi.

Tais-toi, Audrey.

— Alors voilà. Moi je crois qu'il y a un rapport.

Tais-toi. Je n'ai pas envie de savoir.

Vincent tenta de maîtriser sa voix, sans réel succès :

— Audrey, tu es en train de me dire qu'Alice n'a...

— Si, coupa-t-elle. Alice a eu du plaisir avec toi. Mais entre plaisir et orgasme, il y a plus qu'une nuance. Je ne suis pas sûre que ce soit le moment de développer, si tu vois ce que je veux dire.

— Vincent, dit Lefoll en se tournant vers lui, voudrais-tu nous attendre en-dehors de la chambre ?

— Damien...

— S'il te plaît, dit le policier. Je n'en ai pas pour longtemps.

Audrey posa la main gauche contre le plastique.

— Vas-y, Vincent. On se revoit dès que je suis sortie de mon tipi.

Le jeune homme battit en retraite. Pour se donner bonne conscience, il se dit qu'il était à court d'arguments et que Lefoll s'en tirerait bien mieux en son absence. C'était comme si, du fond de son milieu stérile, Audrey faisait pencher le sol de la chambre en direction de la porte. Vincent se laissa glisser et s'affala sur une des chaises disponibles dans le couloir. Lorsque son cœur revint à un rythme acceptable, le jeune homme s'entendit murmurer sentencieusement :

En fait, des arguments, tu n'en as jamais eu, mon bonhomme. Et à ce qu'il paraît, même pas au lit.

≈

L'informaticien n'avait presque rien dit sur le trajet du retour. Arrivé dans la salle de réunion comme un somnambule, il avait arboré un visage fermé comme une huître. D'un geste, Lefoll avait fait comprendre à Milos et Bramans qu'il valait mieux le laisser tranquille.

En plus de Vincent, Milos et Bramans, le profileur avait invité quatre des enquêteurs de terrain qui avaient parcouru l'hexagone durant les quinze derniers jours, à la rencontre de la famille de chaque victime. Christian Devillers, le légiste, avait répondu présent à la convocation de Lefoll pour dix-huit heures. Il revenait dare-dare de sa résidence secondaire de Deauville, convaincu par les arguments du policier. À peine sorti de l'hôpital, Damien Lefoll avait empoigné son téléphone et demandé d'établir une répartition précise de l'heure à laquelle chaque hémorragie s'était manifestée, en précisant quels jours de la semaine étaient concernés. Pour les victimes tombées lors des deux manifestations, la plage horaire était extrêmement précise : *Crowdscan* avait déjà fourni la réponse le soir des faits. Toutes les femmes concernées avaient été touchées entre quinze et dix-sept heures. Pour les autres victimes, réparties un peu partout en France, cela ne s'avéra pas aussi simple : les rapports médicaux avaient été établis par des médecins différents et ne précisaient au mieux que l'heure de la mort, lorsqu'elle était connue. Mais en recoupant les informations recueillies auprès des témoins, une petite soixantaine de décès présentaient des informations fiables. Parmi eux, quarante-sept malaises se partageaient deux plages horaires : l'une de six à huit heures, l'autre

de quatorze à seize heures.

Ce qui donnait deux fenêtres temporelles pour une hypothétique relation sexuelle, de respectivement vingt-deux à vingt-quatre heures et de six à huit heures.

— L'heure où l'on se couche, l'heure où l'on se lève, avait sifflé Lefoll en appelant le légiste.

Ils se réunirent dans la salle de briefing qu'ils avaient occupée le soir de la deuxième manifestation. Elle était dix fois trop grande pour le petit groupe, aussi Devillers prit-il la parole tout en rassemblant les chaises pour former un cercle, évoquant pour Vincent une réunion des Alcooliques Anonymes. Le jeune homme fit de son mieux pour se concentrer sur le sujet du moment.

— Nous avons en culture les streptocoques qui sont à l'origine des hémorragies. Il s'agit d'une sous-variété de *streptococcus pyogenes*. Après avoir soumis plusieurs populations de rats aux aérosols diffusant l'agent pathogène, nous avons retrouvé des traces de sa présence dans presque tous les tissus de leur abdomen. Nous nous attendions à ce que ces streptocoques libèrent immédiatement les toxines à l'origine de la nécrose de ces mêmes tissus, mais nous n'avons rien constaté qui aille dans ce sens.

— Que pensez-vous de l'hypothèse dont nous avons parlé au téléphone? demanda Lefoll.

— Si je ne l'avais pas trouvée pertinente, Lefoll, continua le médecin, je serais resté à Deauville. Dans mon métier, je suis sollicité pour m'exprimer à propos de viols, de relations sexuelles ante-mortem, post-mortem et j'en passe... mais rarement à propos d'orgasme. Soit. On peut discuter à l'infini à propos de l'étrange chimie que représente l'amour mais en ce qui concerne le sexe, nous sommes, ni plus ni moins, à égalité avec nos amis mammifères. La jouissance, toutes proportions gardées, est à l'origine d'un feu d'artifice hormonal. Reste à savoir quelle hormone, si votre hypothèse est la bonne, réveille les streptocoques et les pousse à se multiplier. Cela peut être la prolactine, l'ocytocine... bien d'autres hormones sont encore sécrétées au moment de l'extase. Nous avons plusieurs dizaines de rates prêtes à mettre bas au laboratoire. J'ai demandé de procéder à des injections à diverses doses. Celles qui avorteront spontanément dans les prochaines heures nous indiqueront quelle hormone peut être mise en cause.

— Auquel cas, interrogea Bramans, nous aurions enfin une piste médicale sérieuse ?

— N'allons pas trop vite en besogne, tempéra Devillers. Je doute que les expériences en cours nous apportent de bonnes nouvelles. La

nature est ce qu'elle est : les hormones sécrétées lors de l'orgasme ont toutes un rôle précis. Elles sont aussi produites massivement à certaines étapes de la grossesse, de l'accouchement ou encore de l'allaitement.

— Ce qui voudrait dire que tôt ou tard, l'hémorragie est certaine, déduisit Lefoll.

— C'est fort probable. Même si nous établissions quelle hormone sécrétée à l'occasion d'un orgasme déclenche la multiplication des streptocoques, personne ne pourra empêcher cette même hormone de déferler plus tard dans le corps de la victime infectée.

— Peut-on imaginer l'usage massif d'antibiotiques ?

— Les antibiotiques se sont révélés inefficaces jusqu'ici. Et puis, nous ne savons pas qui il faudrait soigner préventivement et encore moins comment justifier, puis organiser une telle campagne.

— Et Audrey ? dit Vincent, débarquant dans la conversation comme s'il venait de se réveiller.

— Votre amie a été sauvée par vos bons réflexes et par la chirurgie, monsieur Ghesquières, dit sévèrement le médecin.

Ce n'est pas mon amie.

Le visage de Vincent se referma. Lefoll reprit la parole pour interroger les enquêteurs de terrain.

— Rien dans les témoignages des conjoints ?

— Pour ma part, aucun témoignage qui soit aussi intime, dit l'un d'eux. Perdre sa femme ne donne pas envie de faire spontanément ce type de confidences. Nous n'avons d'ailleurs pas orienté nos conversations vers ce sujet.

— Moi j'ai un récit qui correspond, dit son voisin. Un type assez jeune qui s'est lâché sous le coup de la tristesse. Il était vraiment effondré. Sa femme était « pleine de vie », m'a-t-il dit, avant d'ajouter qu'ils faisaient l'amour très souvent, qu'il bénissait cette période où leur vie intime était si épanouie. Elle est morte vers treize heures et ils avaient fait l'amour le matin-même.

— Un seul témoignage, ce n'est pas beaucoup, soupira Bramans.

— Nous allons devoir tout vérifier, conclut Lefoll.

Les quatre enquêteurs de terrain ouvrirent des yeux ronds.

— À vos téléphones et votre tact, ajouta-t-il pour couper court à toute objection.

On n'ira jamais assez vite. Ce monstre a peut-être des mois d'avance sur nous et nous n'en sommes qu'à tenter de reproduire son modus operandi.

Un téléphone se mit à vibrer : c'était celui de Devillers.

— Excusez-moi, dit-il. Le labo m'envoie les premières observations. Et apparemment, nous avons des avortements.

Lefoll réagit au quart de tour.

— En réaction à quelle hormone ?

Sa mine s'assombrit.

— L'ocytocine. Je crains que ce soit le pire scénario.

— Pourquoi ?

— Parce que l'ocytocine intervient notamment dans le déclenchement du travail. Le taux d'ocytocine monte en flèche à l'approche de l'accouchement. Attendez une seconde.

Il sortit un ordinateur portable de sa mallette, l'ouvrit promptement et consulta un dossier. Les yeux rivés sur l'écran, il poursuivit :

— Une jeune femme hospitalisée il y a un mois à Lyon, dans un service de grossesses à risques. Déborah Provins. D'après les traces de son monitoring, le travail a démarré durant son sommeil. Pour favoriser les contractions utérines, l'ocytocine naturelle est produite en quantités bien plus importantes que lors d'un orgasme, fût-il intense. L'hémorragie s'est produite trois heures seulement après que l'on ait enregistré les premières contractions.

— Et à votre avis, demanda Bramans, combien de temps avant les premières contractions son corps peut-il avoir commencé à sécréter de l'ocytocine ?

— Une heure ou deux, tout au plus.

Milos, resté impassible jusqu'à cet instant, se leva comme s'il avait des fourmis dans les jambes.

— Où allez-vous ? demanda Bramans.

— Vérifier une hypothèse. Je crois que j'ai trouvé le moyen de ratisser plus large.

— C'est-à-dire ?

— Laissez-moi retourner au poste de commande de *Crowdscan* avec Vincent. Nous ne sommes plus nécessaires ici.

Lefoll hésita.

Lâche-moi, Damien. Tu m'as assez collé au train pour aujourd'hui.

— Je creuse l'idée, ajouta Milos, et je vous attends. Ça vous convient ?

— Je vous rejoins dans quelques minutes, dit Lefoll en désignant la porte d'entrée.

Prends ton temps.

Milos traîna les pieds pour traverser les couloirs qui menaient au poste de commande de *Crowdscan*. Vincent en comprit la raison dès que son directeur technique lui posa la première question.

— Comment comptais-tu t'y prendre pour fouiller dans le passé de la sœur Destivelles ?

Milos pense qu'il n'y a pas de micros dans les couloirs. Il a probablement raison.

Mais Vincent n'osait pas lui répondre.

En émettant son message vers Milos au beau milieu de la nuit, l'informaticien avait pensé faire appel au père d'Alice. Si Albano di Ciamarella pouvait se faire fournir des images inédites de la mort de sa propre fille, s'il pouvait laisser ses hommes surveiller Audrey, il était certainement à même de mener une enquête parallèle. Mais d'un autre côté, en admettant que Vincent se risque à solliciter cet homme, il se mettrait à nouveau en porte-à-faux avec Bramans et Lefoll. Et cette fois, il ne pourrait pas invoquer l'excuse d'avoir été viré de l'enquête. D'autre part, même si son amorce tenait plus ou moins la route – il comptait présenter Anne Destivelles comme un médecin coupable de l'erreur médicale ayant contaminé Alice et probablement d'autres femmes – il lui manquait l'argument principal : pourquoi s'adresser à lui ?

C'est là que le bât blesse. Flairer les fuites médiatiques et les guirlandes de mensonges qui les accompagnent, c'est la base de son métier. Il va me retourner en moins de deux.

— Vincent ? s'impatiente Milos. C'est pour aujourd'hui ? Tu attends qu'on soit à nouveau écoutés ?

— Non. Mais il y a un bug dans mon idée. J'ai peut-être été trop sûr de mon coup en vous envoyant ce message cette nuit.

Le directeur technique ralentit encore le pas et murmura :

— Raison de plus pour m'en parler. Et vite.

Vincent lui exposa son scénario avant d'arriver au poste de contrôle de *Crowdscan*. Milos l'écouta avec attention, puis, arrivé face aux écrans, s'assit et ne fit pas d'autre commentaire que :

— Je ne vois pas pourquoi tu n'exposerais pas ton idée à Damien Lefoll.

— Vous êtes sérieux ?

— Non. Mais laisse-moi t'exposer mon idée et puis on réfléchira plus globalement. Tu as récupéré ton smartphone ?

— Cette nuit-même, répondit Vincent en s'asseyant aux côtés de Milos.

— Ok. Je vais envoyer un lien vers ton appareil. Lorsque tu l'auras reçu, copie-le dans ton navigateur.

- Ensuite ?
- C'est tout.
- C'est tout ?
- Oui.

Vincent leva les yeux au ciel. Son combiné se mit à vibrer.

- J'ai le lien. C'est quoi, exactement ?

— Tu devrais le savoir dans moins d'une minute. Regarde l'écran du centre.

Milos y fit apparaître une fenêtre montrant le visage de Vincent, pris en temps réel par la webcam que Lefoll avait utilisée le matin-même.

Vincent se regarda avec une curiosité triste. Il avait vieilli de dix ans et la couleur de ses cernes ressemblait aux ombres bleutées qui lui marbraient encore le visage. Comme par sadisme, Milos captura son image et l'afficha en fond d'écran, avant de procéder à de nouveaux paramétrages de *Crowdscan*.

- Vous ajoutez une source externe de données ?

— Exact. Tout comme nous avons ajouté hier les flux vidéo venant de la SANEF.

— Et à quoi correspond cette nouvelle source ? Ce type de lien ne me dit rien.

- C'est mon espace privé, quelque part sur le « cloud ».

Sur l'écran de droite, situé face à Vincent, plusieurs photos vinrent s'afficher. Le jeune homme se leva comme si on l'avait piqué à la fesse.

- Nom de dieu ! Comment avez-vous fait ça ?

Les photos continuaient d'affluer sur l'écran. Certaines provenaient directement de la mémoire de son smartphone, d'autres, plus anciennes, venaient tout droit de son profil sur ses réseaux sociaux préférés.

— Milos, dit Vincent en s'agitant, vous êtes en train de pirater tous mes comptes ?

— Ne t'inquiète pas, c'est juste un test de performance. Et puis tu as donné ton accord en suivant le lien que je t'ai donné.

- Milos ! s'énerva Vincent.

— Ok, dit-il sur un ton rassurant, je ne t'ai pas averti de ce qui allait se passer. Mais je peux te garantir que *Crowdscan* ne conservera rien de ce que je montre ici. Je veux juste savoir si je peux trouver un exemple... Ah, voilà qui est encourageant.

Le directeur technique isola le dernier cliché et l'agrandit. On y voyait Alice, un verre de Mojito à la main, souriante dans une robe jaune pâle. Vincent apparaissait au deuxième plan, de trois quart face : il

dressait la table pour quatre couverts.

— C'est chez nous, à l'appartement, dit Vincent comme s'il ne pouvait laisser le cliché sans commentaire. La photo a été prise par une copine d'Alice.

— Tu n'occupes pas beaucoup de place sur l'image et pourtant, *Crowdscan* t'a repéré. C'est excellent.

— Excellent ?

Milos posa un regard déçu sur le jeune homme.

— Je crois qu'avec ceci tu vas comprendre.

Le directeur technique demanda à *Crowdscan* d'ouvrir une nouvelle fenêtre sur l'écran, dans laquelle vinrent s'afficher les données de géolocalisation de la photo, la date et l'heure de la prise de vue. Vincent reposa ses fesses sur sa chaise, incrédule.

— Nom de Dieu...

— Chaque possesseur de smartphone est un paparazzi en puissance, dit Milos. Imagine que *Crowdscan* analyse absolument tout ce qui se trouve stocké sur l'espace personnel de chaque propriétaire de téléphone, sur sa mémoire interne, ses connexions avec les réseaux sociaux, tout.

— Ça équivaut à autant d'avis de recherche. Jamais *Crowdscan* ne pourra absorber un tel volume d'information.

— Tu as raison. C'est pour cela que nous devons retravailler sa configuration en profondeur. Au lieu de lui faire chercher un visage sur un flux vidéo à vingt-cinq ou trente images à la seconde, où somme toute, chaque image ressemble beaucoup à la précédente, nous devons lui demander d'exclure les photos où le visage recherché ne figure pas.

— Et comment pénétrons-nous dans chaque appareil ? Vous n'allez tout de même pas demander à chaque utilisateur de smartphone de suivre un lien comme je viens de le faire ?

Milos prit son temps avant de répondre.

— Lorsque j'ai travaillé sur « la chute des dominos », en 2010, je me fichais complètement d'agir ou non en toute discrétion. Mon but était de pénétrer le plus de systèmes possible en un temps record. Ceux qui m'ont volé mon sésame universel l'ont transformé en cyberbombe. Lorsque les sources de mon virus ont été dévoilées, j'étais loin d'avoir la certitude de bénéficier de l'amnistie qui m'avait été promise. J'ai dû assurer mes arrières. J'ai bossé sur d'autres moyens, bien plus discrets, de monnayer des renseignements confidentiels, voir secrets. Lorsque j'ai enfin pu accéder à une vie normale, j'ai laissé tout ça en plan. Mais un nouveau module de mon logiciel était déjà prêt à l'emploi. Il

exploite une faille de sécurité dans le protocole SSL V3¹³ . Or, chaque opérateur de téléphonie mobile en France utilise ce protocole. Je peux en principe accéder à tous les appareils portables connectés sur les réseaux mobiles.

— Sans que personne ne s'en rende compte ?

Milos sourit.

— L'utilisateur lambda n'y verra que du feu. Et en ce qui concerne les opérateurs téléphoniques... le trafic de données que l'opération va générer est une goutte d'eau dans un océan.

— C'est tout de même un acte de piratage.

— Sauf que nous ne volons rien, Vincent. Nous récoltons juste ce dont nous avons besoin. Un cliché, un lieu, une date, une heure. Le reste, nous l'oublions.

≈

Juste Bramans regarda longuement la console de pilotage de *Crowdscan* avec un mélange d'étonnement et de colère.

— Vous ne manquez pas d'air, Milos. Nous vous laissons seuls pendant à peine un quart d'heure et vous nous sortez ce truc de votre chapeau ? Ce que vous venez de nous montrer peut faire voler nos accords en éclats, voire vous envoyer derrière les barreaux. Vous avez perdu la tête ?

— Milos n'a rien piraté, lieutenant, intervint Vincent. C'est moi qui lui ai ouvert l'accès à mon smartphone.

— Ce n'est pas du tout ce que vous proposez de faire dans la réalité, coupa Bramans. Vous espérez tout simplement pénétrer au sein de centaines de milliers d'appareils, à la recherche d'un visage, à l'insu de leur usager. Tournez-le comme vous voulez, ça revient à transformer *Crowdscan* en l'arme de piratage furtif la plus massive jamais utilisée.

— Je précise, dit Milos : arme de piratage furtif *civil*. Vous faites bien pire quand il s'agit de la défense du territoire.

— C'est-à-dire ? demanda Bramans.

— Passez un coup de fil à Guillon, répliqua Milos. Demandez-lui comment il se fait que le téléphone portable de tous les chefs d'état de l'Union Européenne est surveillé par ses cousins de la DGSE¹⁴ . Celui de la chancellerie allemande en premier lieu. Mais l'image de la France sera préservée. Le nécessaire a déjà été fait pour qu'on accuse la NSA.

Lefoll haussa le ton.

— Milos, je me contrefiche de ce que vous croyez ou non savoir sur les

agissements de la DGSE. On ne résout pas une enquête en violant la vie privée de centaines de milliers de personnes.

— Quelle est votre proposition, alors ? demanda Vincent.

— Ça suffit, vous deux ! Vous n'imaginez pas le risque que ça représente !

— Vous voulez quoi, Lefoll ? s'emporta le jeune homme. C'est vous qui nous avez branchés sur la piste d'Hérode en nous forçant la main ! Nous y avons travaillé parce que tout le monde ici pense qu'Anne Destivelles représente une piste sérieuse et maintenant que nous avons une chance – juste une chance, pas la certitude – de retrouver sa trace, vous faites la fine bouche ? L'idée de Milos prend des libertés avec la loi, ok, mais l'intrusion ne laisse aucune trace chez l'utilisateur et *Crowdscan* ne nous ramènera que les informations pertinentes. Le reste sera tout simplement ignoré. Vous comptez faire quoi à la place ? Mandater des centaines d'enquêteurs pour qu'ils fassent une bonne enquête à l'ancienne, qui, elle, ne passera certainement pas inaperçue, alors que nous pourrions agir mille fois plus vite et en toute discrétion ?

— La loi protège la vie privée, Vincent !

— Elle est aussi sensée protéger toutes ces femmes qui sont mortes !

Le silence se fit brusquement et malgré cela, Milos leva le bras comme un élève demande la parole à sa maîtresse d'école.

— Nous pourrions réduire au strict minimum les informations qui reviennent vers nous.

Bramans reproduisit le même geste, comme s'il devait réfléchir, mais il relança Milos.

— Continuez, dit-il.

— Concentrons-nous sur l'information qui sera utile à l'enquête. Anne Destivelles est présente à tel endroit, tel jour, à telle heure. Nous demandons à *Crowdscan* de faire son boulot, mais le résultat qu'il nous donne se limite à ça. Tout le reste, l'identité de l'utilisateur, son numéro d'appel, ses comptes internet, même la photo où Anne Destivelles a été repérée, *Crowdscan* ne nous les fournit pas. Il les oublie. Ça vous rendrait la chose acceptable, à défaut d'être strictement légale ?

— Ça revient à faire une confiance aveugle au logiciel, remarqua Vincent.

Milos leva les yeux au ciel.

— Je rêve... Nous faisons ça au quotidien, Vincent ! Tu te déplaces en métro ? Logiciel ! Tu conduis une voiture ? Re-logiciel ! Tu subis une opération chirurgicale ? Idem ! Tu pars en voyage ? Tu prends

l'ascenseur ? Même combat. Dans ta vie d'occidental, monsieur Vincent Ghesquières, il ne se passe pas dix minutes sans que tu ne confies une part plus ou moins importante de ton quotidien à un petit cousin de *Crowdscan*.

— Vous garantisiez que notre logiciel ne conservera aucune autre information que celle qui nous intéresse ? demanda Lefoll.

— Posez la question au lieutenant Bramans, dit Milos. Il en sait assez sur le fonctionnement du système.

Les deux flics échangèrent un long regard.

— Je confirme, dit Bramans. *Crowdscan* est conçu pour ça. Même s'il trouve le seul mouton noir d'un troupeau de mille têtes, il doit aussitôt oublier le troupeau, faute de quoi sa base de données explose littéralement sous le volume d'informations à conserver.

Lefoll se leva.

— Attendez-moi ici, dit-il en quittant la pièce.

≈

La course contre la montre avait démarré vers vingt heures.

Lefoll n'avait rien obtenu de sa hiérarchie, à part la promesse d'oublier sa « proposition folle-dingue » (sic) au cas où celle-ci serait découverte. En d'autres termes, s'ils décidaient d'utiliser *Crowdscan* selon le mode opératoire proposé par Milos, personne ne les couvrirait. Durant sa conversation, Lefoll s'était vu rappeler par trois fois que l'enquête pataugeait, ce qui pouvait se traduire par « démerdez-vous pour avancer ». De guerre lasse, le policier avait autorisé la mise en place du plan proposé par Milos, mais en limitant son usage dans le temps. Si le logiciel n'avait rien trouvé avant six heures du matin, l'opération serait annulée et aussitôt oubliée.

Milos et Vincent s'étaient installés côte à côte, le premier dictant les ordres, le second à la manœuvre pour la configuration du logiciel. Toute la difficulté consistait à faire avaler à *Crowdscan* les clichés les plus pertinents du visage d'Anne Destivelles, ce qui fut fait en une heure environ. Milos élimina de la liste le visage recomposé par le logiciel durant la nuit précédente, car il était le produit inverse des mêmes algorithmes de calcul de *Crowdscan*, ce qui risquerait de fausser ses fonctions de recherche. Plusieurs autres photos fournies par Laure Destivelles à Lefoll furent utilisées dans le lot.

Un premier test fut exécuté avant minuit. Sur ordre de Milos, Vincent cibra le numéro d'appel de Damien Lefoll et lança le logiciel aux trousseaux du visage présumé d'Hérode.

Après quelques secondes, trois épingles vinrent se poser sur une carte d'Europe. À chacune d'elles était associée une date, dont Damien Lefoll confirma la totale correspondance avec ce qui se trouvait sur son téléphone.

Vincent peaufina ensuite quelques réglages pour éliminer des informations potentiellement redondantes – images sauvegardées automatiquement sur le « cloud », sur des comptes de partage, ou d'autres encore – avant de confirmer que *Crowdscan* était fin prêt.

Lefoll confia ses ultimes interrogations à Milos.

— Vous m'avez demandé mon numéro de portable pour récupérer mes données. Comment comptez-vous vous y prendre pour vous connecter tour à tour à tous les abonnés de chaque opérateur de téléphonie ?

— En fait, répondit Milos, je n'ai eu besoin de votre numéro de téléphone que pour cibler notre test. Pour les abonnés, c'est bien plus simple : il me suffit de m'adresser à toute adresse IP active que je trouverai dans le répertoire de l'opérateur. Chaque adresse correspond à un téléphone, une tablette, ou tout autre appareil connecté à son réseau. Je n'ai besoin d'aucun numéro d'appel.

— Et comment connectez-vous *Crowdscan* à chaque opérateur ?

— *Crowdscan* s'adresse à mon module de recherche via « web services ». Mon module s'adresse à l'opérateur de la même manière.

— Vous ne répondez pas à ma question. Comment pénétrez-vous au sein du réseau de l'opérateur téléphonique ?

— Vous tenez vraiment à le savoir ?

— Je refuse de lancer l'opération si je n'en suis pas informé.

Milos soupira.

— J'utilise plusieurs serveurs proxy anonymes. Ça ressemble un peu au *modus operandi* de ma « chute des dominos », mais en plus simple. Le dernier serveur de la chaîne est connecté à une machine située dans un des centres de calcul de la DCRI, qui dispose d'un accès permanent à tous les opérateurs.

— Comment êtes-vous arrivé à vous connecter à ce serveur ?

— Je n'y suis pas connecté. Enfin, pas vraiment. Lorsque j'ai été dépossédé de la « chute des dominos », il y a plusieurs années, certaines portes sensées être bien protégées sont restées ouvertes par négligence. Je ne les ai pas utilisées depuis cette période, mais elles sont toujours là.

— Donc la DCRI va nous repérer en moins de deux.

— Si la DCRI en était capable, dit Milos calmement, ce serait déjà fait. Mais vous pouvez toujours prévenir Guillon.

Lefoll secoua la tête d'un air désolé, ferma les yeux un instant, puis il

se leva en appuyant ses mains sur ses genoux, comme s'il soulevait un poids considérable.

— Combien d'appareils seront visités cette nuit ? demanda Bramans.

— Nous ne pouvons pas garantir combien de temps *Crowdscan* prendra par appareil, dit Vincent. Tout dépendra du nombre de photos à traiter et sur quels réseaux sociaux elles sont postées. C'est l'inconnue de notre scénario. Notre estimation est qu'il y aura environ soixante nouvelles connexions à la seconde. D'ici à demain matin, près d'un million trois cent mille appareils devraient nous avoir dit ce qu'ils savent... S'ils savent quelque chose.

Vincent tourna son regard vers Damien Lefoll, imité dans la même seconde par Bramans et Milos.

— Allez-y, dit le profileur. Et ensuite, allez vous reposer. Rendez-vous ici à six heures.

≈

Vincent et Milos furent à nouveau pris en charge par un agent des forces de l'ordre pour rejoindre leur logement respectif. Ils n'eurent pas le temps de reparler de l'idée d'appeler Albano di Ciamarella, mais ce qu'ils avaient mis en place durant la soirée avait convaincu le jeune homme d'oublier cette option.

La technologie le rassurait. Aussi loin que la mémoire du jeune homme pouvait remonter, cela avait toujours été ainsi. Dans sa bulle à lui, l'angle droit bouillait toujours à 90 degrés. Depuis les premières « boucles infinies » qu'il avait réalisées sur un vieil ordinateur appartenant à son père jusqu'aux objets virtuels les plus complexes, la logique et l'algorithmique constituaient son *plancher des vaches* personnel. Bien sûr, les « machines », comme il appelait les ordinateurs étant petit, n'étaient pas infaillibles. Mais elles ne partaient pas en vrille. Le passage de l'an 2000, décrit un peu partout sur la planète comme le « hara-kiri du cyber-monde », avait finalement pris les apparences d'un gigantesque canular.

L'humain, lui, était tout le contraire.

Avec Alice, on ne sait jamais.

Audrey avait raison. Alice et ses non-dits avaient fasciné Vincent en lui offrant une version domestique du saut dans l'inconnu. L'irrésistible attraction de la vie à deux. Celle où l'on s'abandonne, où l'on se confie, au risque de trahir ou de se faire trahir. Le complément idéal à son pré-carré si rassurant et si prévisible, la bonne clé qui d'un subtil mouvement du pouce et de l'index fait pivoter la porte monumentale d'un coffre-fort.

La contagion avait œuvré. Elle avait même survécu à son ex-fiancée. Alice avait trahi tour à tour Audrey et Vincent. En retour, Audrey n'avait pas cru bon d'avertir Alice de sa grossesse.

Mensonges par action, par omission, par procrastination. Et moi ? Je suis loin d'être irréprochable.

Le jeune homme tenta de chasser l'image de Laure Destivelles, les yeux clos, penchée au-dessus lui, et la sensation de ses cuisses épousant ses hanches.

Dans la chambre d'amis à Bruxelles. Ici, à la va-vite, en-travers de mon lit. Je me suis laissé faire, rien de plus. Je passe mon temps à subir.

Le jeune homme eut beau se dire qu'il avait bien le droit de profiter de ces rares moments, la culpabilité pesait sur sa cage thoracique. Le dos courbé, il répondit distraitemment au « bonne nuit » lancé par le policier qui l'accompagnait et ouvrit la porte de sa chambre en espérant qu'un passage éclair sous la douche le rapprocherait rapidement du sommeil.

Trajectoires

On peut toujours se baisser pour ne rien ramasser

CHARLIE CHAPLIN

Cette salope de Laure est allée bien trop loin. Elle a baisé avec ce jeune coq. Elle ferait n'importe quoi pour se prouver qu'elle peut encore être désirable. Et encore. Ça, ce n'est rien, c'est juste sale et pathétique.

Mais elle n'aurait pas dû mettre Max en danger. Elle sera punie pour l'avoir fait si ostensiblement. La petite conne ignore encore quelle souffrance l'attend. La douleur lui arrachera les cordes vocales. Elle n'emportera pas dans la tombe ce timbre de voix particulier qui l'a fait connaître du grand public, d'abord à la radio, puis à l'écran. Max ne la tuera pas tout de suite. Il n'a guère le choix. Mais elle survivra juste ce qu'il faut et pas au-delà du strict nécessaire. Lorsque Max en aura fini avec elle, Laure Destivelles ne sera plus qu'une outre vide. Et elle suppliera n'importe qui de la tuer.

Ce Ghesquières n'est jamais passé aussi près de la vérité, mais il est bien trop cartésien pour avoir compris. Max ne doit son salut qu'au silence qu'il a imposé à Laure. Il s'est fait discret. Minuscule jusqu'à sembler invisible. Et comme toujours, c'est ça qui l'a sauvé.

Mais vivre caché, ce n'est pas vivre.

Max n'en peut plus.

À l'heure qu'il est, la police a certainement trouvé quelque chose, et pour cause : elle a déployé les plus grands filets qui soient. Max aimerait tant mettre à nouveau ses joujoux sous tension, mais c'est bien trop dangereux. Milos Kinski a posté des « gardiens » un peu partout sur la Toile, qui n'attendent qu'une chose : que Max trahisse sa présence, comme un fumeur dans la nuit noire s'expose aux snipers. Kinski n'aura pas ce plaisir. Il a beau être un redoutable adversaire, il n'est pas flic et d'ici peu, la bataille ne se situera plus sur son terrain. Cela ne lui plaît pas, mais Max a réussi à contrôler son désir de visionnage. Il a fallu se le répéter encore et encore : 100% de mortalité. Cent pour cent. La perfection, enfin.

La balance de Thémis¹⁵ est enfin chargée comme Max l'espérait.

Alors, que la police fasse ce qu'elle a à faire.

Quoi qu'il arrive, les dés sont jetés depuis que Laure a planté Lefoll. Le reste est une pure question de patience pour Max et de persévérance pour les flics.

Ils trouveront l'itinéraire mortel, puis ils trouveront tout le reste.

Après la route de la soie et celle des épices, voici venir la route du streptocoque.

≈

Le policier revint sur ses pas après avoir remarqué que Vincent restait immobile face à la porte ouverte de sa chambre.

— Vous avez un problème, Monsieur Ghesquières ?

Pour toute réponse, le jeune homme l'invita à s'approcher. La pièce avait été dévastée.

Ils entrèrent. L'informaticien appela immédiatement Lefoll. Pendant qu'il lui parlait, le policier en uniforme lui désigna tour à tour le grand sac contenant certains de ses vêtements, son ordinateur portable, le placard laissé ouvert. Rien n'avait été volé. En revanche, tout était sens dessus dessous.

— Je n'y comprends rien, dit-il en même temps à l'attention de Lefoll et de l'agent qui inspectait les lieux.

— Il y a de quoi te loger à l'appartement ? s'enquit le profileur.

— Bien entendu.

— Quitte l'hôtel et rejoins-y Milos. Passe-moi l'agent qui t'accompagne. Il restera avec vous cette nuit.

Vincent s'exécuta et rassembla ses affaires en quelques gestes précis et rapides, à l'opposé de ses pensées qui partaient dans tous les sens. Qui et pourquoi ? La porte n'avait pas été fracturée. Quelqu'un avait baratiné le service d'étage ou avait réussi à subtiliser la carte magnétique. Y avait-il des caméras dans les couloirs ? Dans le hall d'entrée ?

Qui à part Milos et la police savait qu'il logeait ici ? Laure. Avait-elle tenté de venir le rejoindre ou de l'attendre ?

Il n'avait reçu aucun message. Sur quel appareil, d'ailleurs ? Le bon vieux téléphone que Milos lui avait confié avant son séjour en Belgique et qu'à son retour il avait été prié de ne plus utiliser. Il l'avait rangé dans le tiroir de la table de nuit, mais le tiroir gisait au sol, vide. C'était ça qu'on était venu chercher. Que contenait-il de particulier ? À

peine quelques numéros de téléphone, quelques messages échangés avec Milos et Laure.

« *Envie de toi.* »

Aidé du policier, il fouilla la chambre de fond en comble, déballa ses affaires rassemblées à la hâte sur le lit, rangea à nouveau le tout. Le téléphone manquait bien à l'appel.

Un voleur en colère.

La rage était encore palpable, sur les draps arrachés au lit, sur les rideaux qui jonchaient le sol. Pour entrer dans la chambre, ouvrir quelques tiroirs et se saisir du combiné, trente secondes de recherche discrète auraient largement dû suffire. Mais ici, la chambre semblait avoir reçu la visite d'un typhon. Pourquoi ?

Pour me faire peur. Ou pour exprimer sa fureur, sa folie. Ou les deux à la fois.

Depuis le début de la matinée, Vincent avait été bien occupé. Il avait presque oublié d'avoir peur. Mais les mauvais tremblements de la veille au soir, ceux qui lui avaient secoué les tripes avant et pendant leurs visites sur l'A1, revinrent à la charge.

Vincent n'était plus sûr d'avoir éteint ce téléphone. Son contenu avait-il été consulté ?

Rien de bien compliqué pour quelqu'un qui a déjà pénétré dans mon propre ordi. Anne Destivelles visite ma chambre. Elle trouve l'appareil, consulte mes appels, mes messages. Et elle découvre ceux envoyés par sa sœur. Puis ceux échangés avec Milos. Je veux fouiller dans son passé. Si elle est vraiment Hérode, elle a sous les yeux tout ce qu'il faut pour péter un plomb.

— On y va ? s'impatiente le policier.

— Oui, dit le jeune homme en appelant son patron.

De la main gauche, il saisit son sac d'où débordaient ses effets personnels. De la droite, il composa le numéro de Milos. Sa messagerie vocale lui répondit immédiatement. Le policier reçut un appel à ce moment. Vincent l'entendit dire : « Nous descendons », puis « bien compris » avant de couper la conversation.

— On retourne au bureau, monsieur Ghesquières.

— Pourquoi ? Nous sommes sensés aller à l'appartement.

— Je suis désolé, c'est tout ce que l'on m'a dit.

— Il est arrivé quelque chose à Milos ?

— Au bureau, monsieur. S'il vous plaît.

— Ou bien nous avons raté une marche, dit la voix du lieutenant Bramans, ou bien *Crowdscan* déconne à plein tube. Et si nous n'avions que ce problème-ci sur les bras, ce ne serait rien.

Lorsque la voiture de police s'était engouffrée dans le parking souterrain qu'ils avaient quitté à peine une heure plus tôt, Vincent avait senti sa respiration se calmer. Mais comme si un mauvais sort avait décidé de s'acharner sur l'informaticien, les mauvaises nouvelles avaient rapidement repris l'avantage.

Bramans et Lefoll accueillirent Vincent avec un visage plus que soucieux. Ils lui expliquèrent que son patron n'était pas encore de retour et qu'il ne le serait pas avant un bout de temps. Milos devrait rester à l'appartement jusqu'à ce que les flics débarqués sur place ne le libèrent, car en pénétrant dans le salon, ils avaient découvert le cadavre d'un homme d'une quarantaine d'années, répondant au nom de Nicolas Van Eeckhoudt.

— C'est l'avocat de Laure Destivelles ! s'écria Vincent, incrédule. Qu'est-ce qu'il pouvait bien faire à l'appartement ?

— Nous n'en savons rien, dit Lefoll. La Scientifique va examiner les documents qu'il avait sur lui et son téléphone portable, bien entendu. Nous nous occupons de joindre son cabinet en Belgique et Laure Destivelles. Tu nous avais dit que tu l'avais rencontré à Bastogne : c'est quel genre de type ?

— Arrogant comme son propre stéréotype, très protecteur vis-à-vis de sa cliente. Et pas très content d'avoir traversé la moitié de la Belgique sous la neige.

— C'est Laure Destivelles qui avait pris l'initiative de ce voyage en pleine nuit ?

— Oui. Van Eeckhoudt s'est barré à peine arrivé à Uccle. On sait comment il a été tué ?

— Il y a la trace d'une contusion sur le côté gauche de son crâne, répondit Lefoll, mais d'après les infos que j'ai reçues, le coup n'a probablement pas été léthal. En revanche, sa manche droite était relevée. On a trouvé la trace d'une injection sur son avant-bras.

Vincent chercha une chaise.

Diprivan. Comme à Bastogne. Et Laure qui est introuvable.

Bramans prit la parole.

— Vincent, nous avons besoin de toi pour gérer notre problème avec *Crowdscan*. Damien va s'occuper du reste. On aura vite du nouveau.

— Il devait savoir quelque chose, dit le jeune homme, le regard dans le vide.

— Les premiers résultats sont tombés il y quarante minutes, Vincent.

Et ils sont incohérents.

— Comme à Tirtiaux, comme les trois...

— Vincent ! cria Bramans. Stop !

Le jeune homme sursauta.

— Accompagne-moi jusqu'aux consoles de commande, ordonna le flic. Sur le chemin, débrouille-toi pour tirer tout le reste hors de ta tête.

≈

Le jeune homme n'en croyait pas ses yeux. Plus de trois millions de photos avaient déjà été passées à la moulinette des algorithmes de reconnaissance faciale. Tel un orpailleur brassant des téraoctets d'information pour ne laisser entrevoir que quelques minuscules pépites, *Crowdscan* avait trouvé de quoi tracer sur une carte de France dix coordonnées de géolocalisation. Vincent regarda Bramans avec surprise, mais il déchantait lorsque ce dernier désigna l'écran de droite, sur lequel les résultats détaillés s'affichaient : le logiciel avait repéré le visage de Anne Destivelles à Tours, Paris, Lyon, Marseille, Montpellier, Le Mans, Lille et Bordeaux. Rien d'étonnant jusque là : il était plus probable de se retrouver au second plan d'une photo prise dans une grande ville qu'en rase campagne. Mais le problème majeur venait des dates. S'il fallait croire *Crowdscan*, Anne Destivelles avait été repérée dans deux villes différentes le même jour. Sur l'écran, on pouvait lire :

Lyon : 10:45:22

Tours : 11:29:05

Vincent vérifia immédiatement les paramètres de tolérance que Milos avait introduits avant de lancer la recherche massive. Celles-ci étaient minimales : à ce niveau de précision, l'analyse était aussi imputable que la recherche des points de correspondance entre deux empreintes digitales. Nul autre visage que celui d'Anne Destivelles ne pouvait être sélectionné. Il y avait forcément une anomalie quelque part. Vincent pria pour que Milos revienne au plus vite car il était à court d'idées.

Ça ne peut pas être une erreur dans l'algorithme : nous l'aurions repérée bien plus tôt. Bon sang, si au moins Lefoll ne nous avait pas interdit de récupérer les photos, nous n'en serions pas là.

L'informaticien vérifia ensuite si les paramètres de géolocalisation, la date, l'heure, étaient fiables. Il nota sans surprise que Milos avait bien fait les choses : *Crowdscan* vérifiait la correspondance entre trois informations temporelles : celle stockée parmi les métadonnées de la photo, celle dans la mémoire du smartphone et celle enregistrée sur l'espace de sauvegarde privé de l'utilisateur, si toutefois *Crowdscan*

pouvait y accéder. En cas de divergence, le cliché était marqué comme suspect. Hélas, la liste présente sous les yeux du jeune homme ne contenait que des coordonnées déclarées fiables par le logiciel.

— Lieutenant Bramans, demanda Vincent, les réseaux cellulaires fournissent-ils un accès à d'autres types de terminaux que des téléphones portables ou des tablettes ?

— Oui. C'est monnaie courante pour pas mal de machines semi-autonomes, comme des distributeurs automatiques de billets, de boissons ou des photocopieuses. Mais ces machines n'échangent que des informations simples : je suis en panne, je n'ai plus de stock, voici mon relevé de fonctionnement, ce genre de choses. Jamais de photo à ma connaissance, mais je vais tout de même vérifier. Ça changerait quoi ?

— Peut-être qu'un de ces appareils a transmis un document qui porte la photo d'Anne, comme par exemple un formulaire destiné à obtenir une carte d'accès. Quelque chose comme ça.

— Ce n'est pas impossible, admit Bramans. Dans ce cas, nous n'avons pas la preuve qu'Anne Destivelles était bien physiquement présente aux dates et heures relevées par *Crowdscan*.

— Sans les photos, non.

Bramans haussa les sourcils.

— Je te vois venir, dit-il. Tu peux oublier l'idée.

— Nous verrons bien à six heures du matin. D'ici là, on peut vérifier nos hypothèses.

≈

L'arrivée de Milos tira Vincent et Juste Bramans du demi-sommeil dans lequel, à force de fixer les écrans, ils s'étaient laissés glisser. La Scientifique avait récupéré le contenu du téléphone portable de l'avocat : il avait reçu trois appels du même émetteur depuis l'après-midi. Le numéro correspondait à celui d'Anne Destivelles : sa sœur l'avait donné à Lefoll dès leur premier entretien. Chaque appel avait été émis depuis Paris, mais il était impossible d'en savoir plus : l'appareil d'Anne Destivelles n'avait été mis sous tension qu'au moment des appels et éteint juste après, batterie débranchée. Les relais numériques avaient systématiquement perdu sa trace dans les quelques secondes qui avaient suivi la fin de l'appel. L'émetteur des appels ne s'était pas déplacé durant la conversation, empêchant son repérage par triangulation.

— Soit c'est le fruit du hasard, soit l'émetteur fait tout pour empêcher

la géolocalisation de son appareil, ajouta Bramans.

— Ce n'est pas le fruit du hasard, intervint Lefoll. Un des associés de Van Eeckhoudt vient de me confirmer qu'il était le conseil de Laure Destivelles et aussi de sa sœur Anne.

— Ça peut expliquer sa présence à Paris, dit Milos. Peut-être l'a-t-elle fait venir.

— L'associé ne m'a rien dit de plus, dit Lefoll. Qu'à cela ne tienne. L'agenda de son smartphone a parlé pour lui. Il avait rendez-vous avec Anne à vingt heures, mais le lieu n'est pas précisé. L'avocat est un solide gaillard, il est impossible que son meurtrier ait déplacé son corps pour l'abandonner dans l'appartement sans éveiller l'attention. Il a donc été tué sur place.

— Pourquoi précisément dans l'appartement ? demanda Vincent. Comment Anne pourrait-elle en connaître l'adresse ?

— On peut avancer plusieurs hypothèses, dit Lefoll. La plus simple est celle qui te parlera le plus : tu te trouvais à l'appartement lorsque ton ordi a été piraté. On peut donc imaginer sans peine qu'on a pu lire dedans comme dans un livre ouvert. A-t-elle pu avoir accès à une facture ou un document officiel, qui aurait été sauvegardé sur ton disque dur local ?

— Oui, dit Vincent après une seconde de réflexion, comme s'il n'avait plus honte de s'être fait avoir.

— Voilà pour la piste informatique, reprit le policier. Il y en a une autre, plus « à l'ancienne », comme tu dis : Anne Destivelles t'a suivi depuis ton retour à Paris et elle s'est aussi intéressée à Milos, ce qui l'a conduite à l'appartement.

Le cœur de Vincent commença à se faire entendre dans ses oreilles.

Elle est encore derrière moi. En fait, ça n'a jamais cessé depuis que j'ai mis les pieds à Tirtiaux.

— On peut aussi imaginer qu'elle a trouvé ta chambre d'hôtel, qu'elle comptait bien t'y attendre, mais que quelque chose a contrarié ses plans.

Mon téléphone. Les messages.

— Ça n'explique pas pourquoi elle s'est attaquée à son avocat, argumenta Vincent. Elle cherche quoi, exactement ?

Le profileur poursuivit.

— Si c'est bien Anne Destivelles qui est à l'origine de ce meurtre, cela devient très intéressant. Jusqu'ici, nous avons tous vu en Hérode une machine à tuer. Ordonnée, implacable, impossible à démasquer. Mais lorsqu'il s'agit de protéger ses arrières, l'arme s'enraye. Hérode n'est plus obsédé par la perfection. C'est le cas à Bastogne, où elle laisse

quelque chose sur place qui peut la confondre, ce qui l'oblige à revenir dans la maison placée sous scellés et à la détruire. Sans faire dans la dentelle, c'est le moins que l'on puisse dire. Elle tente ensuite d'éliminer le petit fouineur qu'elle croyait avoir piraté sans grande conséquence, mais il est plus coriace que prévu. L'explosion sur l'autoroute ne donne rien et ici, à Paris, tu es entouré de flics. Elle doit changer ses priorités. Évaluer ses chances. Son avocat est probablement au courant de quelque chose. Un peu, beaucoup, nous l'ignorons, mais c'est plus que probable, sinon il ne se serait pas déplacé dare-dare à Paris. Leur rencontre ne se passe pas bien. Hérode perd son sang-froid et mélange la victime de son plan « B » avec le lieu de son plan « A ».

— J'entends bien, dit Milos avec une pointe d'agacement, qu'éliminer Vincent peut être son plan « A », mais en quoi le meurtre de son avocat pourrait-il constituer un plan « B » ?

— Parce que, contrairement à Vincent, l'avocat représente pour Hérode à la fois un secours potentiel et un danger. Elle espérait obtenir de l'aide, elle ne l'a pas obtenue, d'où sa colère. Si on admet ça, les éléments de ce soir s'enchaînent assez bien. Elle appelle son avocat une première fois : la borne cellulaire qui relaie la conversation est située à moins de quatre cent mètres de ton hôtel. Ça ne prouve pas sa présence dans ta chambre, mais ça colle bien avec l'état dans lequel tu l'as retrouvée. À ce moment, Van Eeckhoudt est encore en Belgique. Nous savons qu'il a sauté dans un *Thalys* pour se retrouver moins de deux heures plus tard à la gare du Nord. C'est là qu'il reçoit le deuxième appel. Maintenant, Anne est déjà à deux pas du quartier où se trouve l'appartement. Des trois conversations, c'est la plus longue. Pour quelqu'un qui a fixé rendez-vous à son avocat à peine plus tard, c'est assez étrange. On peut imaginer que c'est à ce moment qu'elle comprend que son avocat ne lui sera d'aucun secours. Survient le troisième appel, presque immédiatement après. Celui-ci dure à peine trente secondes. C'est environ le temps que l'on met pour communiquer une adresse, ou décrire un itinéraire. Malgré le risque, Anne Destivelles pénètre dans l'appartement et referme le piège sur son avocat.

Vincent se laisse entraîner par le raisonnement du profileur.

— Elle sait bien qu'on est à ses trousses, dit-il. À quoi cela lui sert-il de nous menacer ? Elle ne croit quand même pas qu'on va s'arrêter ?

— Oh, non, ça ne lui sert à rien, répliqua-t-il. L'histoire de l'appartement, c'est juste de la colère.

Étonné par la réponse désinvolte de Lefoll, le jeune homme insista.

— De la colère ? Rien que ça ? La colère pousse Hérode à prendre des risques ?

— Eh bien, oui. C'est le propre de la colère, dit le profileur. Tout comme pour ce qui concerne ta chambre. Regarde.

Brusquement, Lefoll fourra l'écran de son smartphone sous le nez de l'informaticien. Sa voix se fit incisive.

— La colère. Contre qui, Vincent ?

Décontenancé, Vincent chercha le regard de Milos.

— C'est moi qui te parle, scanda Lefoll.

Le jeune homme affronta le regard du flic mais ne put le soutenir au-delà d'une seconde.

— Contre toi ?

— Probablement, tenta Vincent. C'est moi qu'elle a piraté, c'est moi qu'elle a tenté de tuer. Je suis toujours vivant et elle sait depuis le début que j'utilise *Crowdscan* pour qu'on la retrouve. Donc : oui, elle est en colère contre moi.

— Non, non, répliqua Lefoll d'une voix subitement calme et haut perchée. Tu me donnes un os à ronger, mais ça ne marche pas. Ce que tu viens de décrire fait de toi son ennemi et rien de plus. Il n'y a pas là de quoi lui faire perdre son sang-froid. Anne Destivelles a trouvé quelque chose dans ta chambre qui l'a mise en colère. Quoi ?

— Je n'en sais rien.

— Il te manque quelque chose ?

— Non.

— Réfléchis bien. Tu sais qui m'a envoyé cette photo ? Le policier qui t'accompagnait. Il l'a prise juste avant que vous ne quittiez l'hôtel ensemble. Il a précisé que tu as fouillé tes affaires deux fois de suite.

— Lefoll, j'étais paniqué et je voulais vérifier qu'il ne me manquait rien.

— Vincent...

— C'est tout, Lefoll. Vous n'allez pas recommencer !

— Recommencer quoi, Vincent ? À quoi fais-tu allusion ?

— Vous le savez très bien ! Quand nous sommes allés voir Audrey...

— Quoi ? demanda le profileur en approchant son visage de celui du jeune homme. Que m'as-tu dit lorsque nous sommes allés voir Audrey ?

Vincent inspira profondément.

— Je ne vous ai rien dit, lâcha-t-il.

— Tu t'es fermé comme une huître. Exactement comme tu le fais maintenant.

Vincent chercha à nouveau le regard de Milos, qu'il ne trouva pas. Son

directeur technique s'était tourné vers l'écran qui présentait la carte de France, constellée de nouveaux points rouges.



Vers cinq heures du matin, Lefoll décida finalement de laisser *Crowdscan* continuer son travail au-delà de la limite qu'il avait fixée. En une nuit, le logiciel avait déjà fourni suffisamment de coordonnées GPS pour autoriser ses enquêteurs à retourner vers les familles des victimes et recouper les informations : Anne Destivelles avait voyagé un peu partout en France durant des mois et ses déplacements l'avaient rapprochée de tous les lieux de résidence de ses victimes. Restait à savoir si des témoins pouvaient confirmer l'y avoir vue aux dates relevées par *Crowdscan*.

En une matinée, autant d'enquêteurs de terrain qu'Hérode avait fait de victimes – on en comptait à ce jour plus de soixante – furent envoyés à nouveau vers les familles pour trouver la trace d'Anne Destivelles. Face à la mobilisation ordonnée par Damien Lefoll, Vincent eut l'impression d'une grande pagaille. C'est avec étonnement qu'il entendit vers onze heures que trois confirmations avaient déjà atterri sur le bureau du profileur.

Hérode avait bien un tatouage au poignet gauche et traînait dans les salles d'attente des gynécologues pour repérer ses victimes. Le scénario était immuable. Anne Destivelles liait conversation avec ses victimes présumées entrées dans la salle d'attente avant elle. Si sa « cible » était bien primigeste et entraînait ensuite seule dans le cabinet du médecin, Anne s'arrangeait pour la suivre après sa visite et déposait dans sa boîte à lettres un échantillon de parfum. Il s'appelait « douceur d'automne » ou « plaisirs d'hiver » selon les cas – peut-être allait-on récolter rapidement d'autres appellations saisonnières – et s'accompagnait d'une notice explicative vantant les qualités apaisantes des huiles essentielles qu'il était sensé contenir et le dosage mesuré qui convenait particulièrement aux femmes enceintes. Le petit flacon n'était pas parfumé le moins du monde et dans la plupart des cas, valsait à la poubelle dès sa première utilisation.

Ainsi à Marseille, une patiente avait formellement reconnu Anne Destivelles alors qu'elle déposait un flacon de parfum dans la boîte à lettres d'une femme enceinte qui habitait dans l'immeuble où son médecin consultait.

Mais Hérode avait pris des risques. Certains maris accompagnant leur femme, peut-être par timidité, ne participaient pas à la conversation qui s'était nouée entre les deux femmes, ni n'entraient avec leur

partenaire chez le médecin. Dans ce cas, c'est à eux qu'Hérode vantait les mérites du petit flacon et le leur remettait en leur faisant promettre de l'essayer le soir-même avant de se coucher.

Sur le coup de midi, un des enquêteurs basé à Rennes expédia par mail à Damien Lefoll le lien vers une séquence vidéo HD. L'objet du mail ne laissait aucun doute sur son contenu.

Avancez jusque 01:22:17. On la tient.

Ainsi *Crowdscan* avait bel et bien trouvé Hérode en brassant des millions de photos. Vincent, qui s'était pourtant montré confiant au début, n'avait bizarrement pas pu s'empêcher – la fatigue aidant – de trouver l'idée de Milos de plus en plus irréaliste au fur et à mesure que les points s'étaient accumulés sur la carte de France. Juste Bramans lui envoya une tape sur l'épaule lorsqu'ils entendirent Lefoll les appeler. Le jeune homme devina dans son regard le même étonnement, teinté de soulagement.

Le médecin qui avait fourni la vidéo avait été agressé une année auparavant et s'était laissé convaincre par une société spécialisée d'installer plusieurs caméras de surveillance : une au portail de sa maison, une autre dans sa salle d'attente, et enfin, une dans la pièce où il consultait. Lefoll eut un sourire amer à l'évocation de la présence d'une caméra dans ce dernier endroit où nombre d'exams gynécologiques étaient pratiqués à longueur de journée. L'enquêteur avait précisé que seule la caméra située sur le portail était clairement visible par les patients : les deux autres étaient dissimulées dans des éléments de décoration.

Lefoll fit projeter la vidéo dans la grande salle de briefing. Tous purent voir Anne Destivelles dans ses œuvres durant plus de dix minutes.

L'image présentait une salle d'attente toute en longueur qui devait être la prolongation du hall d'entrée de la maison. Au milieu en haut de l'image on distinguait la porte d'entrée de la salle. On devinait que la caméra avait été placée quelque part au-dessus de la porte du cabinet du médecin. À part Hérode, il n'y avait qu'une seule patiente dans la salle d'attente. Les deux femmes étaient assises face à face, l'une à gauche, l'autre à droite de l'image.

Tout dans la gestuelle d'Anne Destivelles, dans son attitude corporelle, inspirait confiance. Son visage, que les cheveux montés en chignon rendait plus sévère que celui de sa sœur, s'éclairait sous l'effet d'un sourire bienveillant. Malgré cela, la ressemblance avec Laure était frappante.

Au fil de la conversation, le regard de son interlocutrice s'ouvrit progressivement, en même temps que les mains de la future maman quittèrent son ventre pour se poser sur ses genoux. Le jeune

informaticien sentit soudain son estomac se rebeller.

C'est comme si elle baissait la garde. Elle se sent en confiance, elle cesse de protéger son enfant.

Devant les yeux de Vincent vinrent se superposer les mouvements d'avant-bras d'Alice, lors de leur dernière rencontre avant sa mort, à la brasserie. Puis la fascination reprit le dessus.

Toujours en pleine conversation, Anne Destivelles se leva pour s'asseoir sur la chaise située à côté de son interlocutrice.

— Elle est presque de dos, dit Bramans. Elle a peut-être repéré la caméra ou bien elle se méfie.

— Je ne crois pas, répondit Vincent. Elle lui montre quelque chose, regardez.

Anne Destivelles tenait un petit objet dans sa main gauche. Elle serra le poing, puis frotta ses poignets l'un contre l'autre, avant de les approcher du visage de son interlocutrice.

Elle lui fait sentir du parfum. Ça a l'air de lui plaire.

L'expression approbatrice de la femme ne laissa aucun doute. Anne Destivelles se leva à nouveau, utilisa son vaporisateur à la hauteur du cou de la femme, une fois de la main gauche, une fois de la main droite.

— C'est l'agent pathogène ? tenta Vincent.

— Je ne crois pas, intervint Milos. À mon avis, c'est vraiment du parfum. Regarde.

La main droite d'Anne Destivelles plongea vers sa poche pour y cacher le petit flacon. Elle s'assit à nouveau à côté d'elle et reprit la conversation comme si de rien n'était. Deux minutes plus tard, la porte du cabinet du médecin s'ouvrit, tout en bas de l'image. Lorsque la femme se leva, Anne Destivelles fit de même pour la saluer. Elle tournait presque le dos au médecin.

— Elle lui donne son flacon, ajouta Milos, mais ce n'est pas le même. Elle le sort de la poche gauche de sa veste.

Et avec le sourire, en plus.

Le jeune homme arrêta de respirer lorsqu'il vit la femme ranger le petit flacon dans son sac à main puis se diriger vers le médecin avec un large sourire.

La porte se referma, laissant Anne Destivelles s'asseoir à sa place d'origine, à nouveau seule.

— Elle devrait sortir rapidement, dit Lefoll, pour être vue par un minimum de témoins.

Comme si elle l'avait entendu, Hérode se leva moins d'une minute plus

tard et quitta la pièce en direction de la porte d'entrée.

≈

Les douleurs dans le dos réveillèrent Vincent.

Bramans lui avait trouvé un fauteuil et l'avait installé non loin de la console de commande de *Crowdscan*. Trois petites heures de sommeil semblaient lui avoir soudé les os ensemble, mais sa tête lui semblait plus ou moins être à l'endroit.

— On en est où ? demanda-t-il à Bramans, tourné vers les écrans.

— Un avis de recherche a été lancé. Lefoll nous a demandé de lui donner un coup de pouce. Viens voir.

— Où est Milos ?

— Sorti se dégorger les jambes. Il m'a aidé à modifier le paramétrage des machines de test. L'environnement de production mouline toujours. On en est à plus de sept millions d'appareils visités. Mais *Crowdscan* tourne au maximum de ses capacités.

— Vous voulez utiliser les machines de test pour faire quoi ?

— Scanner les caméras urbaines et celles du réseau de la RATP. Si Anne Destivelles est encore à Paris, c'est notre meilleure chance de la retrouver.

— Ça ne fonctionnera pas, dit Vincent, il y a trop de flux. Les machines ne tiendront pas la charge.

— Je sais bien. On ne va pas travailler en direct. Milos nous a trouvé un scénario qui devrait nous tirer d'affaire.

Vincent perçut dans la voix du lieutenant un enthousiasme qu'il n'avait plus ressenti depuis des semaines. Il saisit une feuille de papier constellée de notes, la retourna et se mit à dessiner.

— Nous avons un point de départ : le meurtre de l'avocat des sœurs Destivelles. Nous avons le lieu et une heure approximative. Si *Crowdscan* peut nous repérer Anne Destivelles à une distance raisonnable – dans le temps ou dans l'espace – de ce point de départ, nous pouvons la suivre. On observe la vidéo, on regarde vers quel endroit elle se dirige, on sélectionne la ou les caméras dont *Crowdscan* doit analyser le flux, et ainsi de suite. Elle monte dans un autobus ? Nous nous connectons aux caméras de la RATP. Nous repérons la ligne qu'elle emprunte, la durée du trajet jusqu'à ce qu'elle descende et nous obtenons à nouveau une estimation de sa localisation. Bref, au lieu d'éclairer tout Paris en même temps, nous nous servons d'un petit projecteur. Et cette charge-là, les machines de test peuvent la soutenir.

— Ce n'est pas très différent de ce que j'ai dû faire pour les

manifestations.

— Sauf qu'ici, on ne remonte pas dans le temps, on tente de le rattraper.

Vincent réfléchit.

— J'avais écrit quelques scripts le 14 janvier pour me faire gagner du temps, dit-il. Ils me permettent de connecter le logiciel aux bonnes sources d'images en fonction des coordonnées GPS que je fournis. Je peux les réutiliser.

— Ces scripts-là ? demanda Bramans en désignant un programme-source affiché sur l'écran de gauche.

— Oui, dit Vincent, avec une pointe d'amertume dans la voix.

Bramans lui sourit.

— Aurais-tu oublié que dans le cadre de ta mission, tout ce que tu produis appartient à ton client ?

— Non, dit Vincent.

— Ce n'est pas grave, dit Bramans en se levant pour s'étirer.

Lorsqu'il s'assit à nouveau, il invita le jeune homme à approcher son visage du sien, jusqu'à ce qu'ils regardent tous deux le sol. À voix basse, il poursuivit :

— Il s'est passé quelque chose à Bruxelles que tu ne veux pas dire à Lefoll, dit-il d'un ton calme. C'est pour ça qu'il te met la pression. Même si tu te fais violence pour ne pas me montrer ton malaise, je te sens tendu comme une corde à violon dès que l'on parle de Laure Destivelles.

Le jeune homme soupira longuement.

— Je trouve cette histoire horrible, c'est tout. Je ne voudrais pas être à sa place.

Bramans posa sa main sur la nuque du jeune homme. Une poigne chaude qui pesait dix tonnes, à la fois contraignante et amicale.

— Et justement, tu te mets à sa place, d'où ton malaise. Tu éprouves de l'empathie pour elle. C'est compréhensible.

— Elle doit se sentir responsable de ce qui arrive.

— J'en suis persuadé.

— Si ma sœur jumelle était...

— C'est même de la sympathie, l'interrompt Bramans. Tu souffres avec elle.

— Si vous voulez. Mais...

— Tu as couché avec elle à Bruxelles. Ou à Bastogne. Non. C'est elle qui a couché avec toi.

Le jeune homme tenta de relever la tête mais la patte de Bramans le retint.

— Ça restera entre nous, Vincent.

L'informaticien ferma les yeux.

— J'ai raison, Vincent ? Ou bien... j'ai raison ?

— Lâchez-moi.

Contre toute attente, Bramans releva immédiatement sa main.

Les deux hommes se redressèrent, les yeux dans les yeux.

— Je peux faire en sorte que Lefoll te lâche la grappe avec cette histoire, ajouta-t-il sur un ton à peine audible. Réfléchis. Un signe de tête me suffit.

Le jeune homme prit conscience que leur conversation avait probablement échappé aux micros. Il tourna la tête vers la webcam qui avait permis à Lefoll d'observer ses réactions lorsqu'il avait visionné l'interrogatoire de Laure Destivelles. Bramans se leva et tourna le dos à la caméra. Conscient de ne pas apparaître à l'image, Vincent resta assis et fit un signe affirmatif de la tête. Bramans se rassit en un mouvement qui feignait la décontraction. Il continua à voix basse.

— Est-ce que cela t'a conduit à cacher quelque chose d'important dans notre enquête ?

Le jeune homme rendit grâce au policier d'en revenir immédiatement au domaine professionnel.

— C'est possible, soupira-t-il. Je n'ai pas retrouvé le téléphone portable que j'avais utilisé en Belgique.

— Et ?

— Et... il contenait des messages de Laure. Ça pourrait expliquer la colère.

— Et le meurtre de l'avocat ?

Vincent sursauta.

— Non ! Quel rapport ?

Bramans leva le bras en signe d'apaisement.

— D'accord, dit-il. On en reste là. Plus vite nous fournissons des infos à Lefoll, plus il sera occupé. Je gère le reste.

≈

D'après les légistes, Nicolas Van Eeckhoudt était mort entre vingt trois heures et deux heures du matin. La fenêtre de temps avait pu être

réduite puisque Milos avait découvert le cadavre de l'avocat vers une heure moins quart. Anne Destivelles avait abandonné sa Golf, qu'on avait retrouvée à Saint-Denis, non loin du Stade de France.

Vincent recopia le paramétrage des recherches en cours des machines de production vers les machines de test et lança les premières tâches immédiatement. Quatre caméras situées à moins de cinq cent mètres de l'appartement couvraient a priori toutes les issues possibles. L'immatriculation des véhicules en mouvement pouvait être vérifiée à la volée, car le logiciel disposait des connexions aux bases de données nécessaires pour ce faire, du moins pour tout véhicule immatriculé en France. Avec l'aide de Milos, rapidement revenu à l'abri du froid, ils établirent la liste des « cas difficiles », ceux qui demanderaient la mobilisation de moyens supplémentaires. Ce fut Bramans qui établit celui qui leur compliquerait le plus la vie : quelqu'un sortant de l'immeuble avec un casque intégral sur la tête et enfourchant un deux-roues de location. Certaines entreprises disposaient d'un service 24/7/365, mais pour la majorité des loueurs, ce ne serait pas le cas. Plusieurs autres scénarios furent évoqués, mais une alarme mit tout le monde d'accord.

Une image d'Anne avait été repérée sur les bords de la Seine, à environ une centaine de mètres de l'endroit où Vincent et Albano di Ciamarella avaient conversé six jours plus tôt. Elle marchait d'un pas rapide, le visage tourné vers le sol, mais le logiciel l'avait surprise pendant la seconde et demie où elle avait relevé la tête. Pourquoi s'était-elle montrée ? La raison en fut trouvée quelques instants plus tard, lorsque la caméra montra une camionnette de police croiser son chemin. Elle portait une veste sans manches au-dessus d'un survêtement à capuchon et un jeans gris. Il faisait trop sombre pour distinguer la couleur de ses chaussures. Anne Destivelles regarda sa montre. Instinctivement, les trois hommes portèrent leur regard vers l'heure incrustée dans le coin inférieur droit de l'image. Il était vingt-trois heures cinquante sept.

Bramans prévint Lefoll, qui se joignit à eux dans la minute qui suivit.

Ils virent Anne Destivelles ralentir son pas à l'approche du réverbère auquel la caméra était fixée.

— Elle attend quelque chose, dit Bramans.

— Elle va quitter le champ de cette caméra, dit Vincent en appuyant sur la touche « pause ». Je passe à la caméra suivante.

Celle-ci était attachée au même réverbère ; elle couvrait la rue et son trottoir sur les prochains cent mètres. Vincent partagea un écran en deux pour y positionner les images prises par les deux caméras, synchronisa les deux vues dans le temps et relança le flux vidéo à l'endroit où il l'avait interrompu.

Anne Destivelles disparut de l'image située à gauche de l'écran, mais ne réapparut pas à droite.

— Elle reste plantée sous le réverbère ? s'étonna Lefoll.

— Elle a peut-être traversé la rue, tenta Vincent. On devrait la retrouver d'ici quelques secondes.

Mais ils eurent beau patienter, plus aucun mouvement ne se manifesta sur les écrans durant plusieurs minutes. Les quatre hommes échangèrent des regards interrogateurs. Puis une silhouette se présenta au loin sur la droite de l'écran, en approche de la caméra.

— Il devrait en principe la croiser.

L'homme avançant d'un pas régulier, le regard dans le vide.

— Il n'a pas l'air de se préparer à croiser quelqu'un, dit Bramans.

— Il ne croisera personne, dit Milos. Vincent, reviens en arrière. Juste au moment où elle disparaît du champ de la caméra.

— Attendez un instant, dit Bramans. Je veux voir l'homme passer d'une caméra à l'autre.

Vincent leva les mains au-dessus du clavier et de la souris comme si on lui avait demandé de lâcher une arme. Vingt secondes plus tard, la silhouette quitta le champ de la première caméra et apparut instantanément de dos sur l'autre partie de l'écran. L'informaticien leva les yeux vers Bramans qui lui confirma silencieusement l'ordre de Milos. Il activa la molette électronique et remonta dans le temps. Anne Destivelles revint à l'image.

— Regardez les marqueurs de temps, dit Milos. Je me demandais pourquoi elle avait ralenti sa marche. Il est 23:59:59.

Lorsqu'elle disparut, les marqueurs sautèrent à 00:01:22.

— Le flux a été interrompu, souffla Bramans.

— Comment est-ce possible ? demanda Lefoll.

— Soit il y a eu un problème à la captation des images, soit il y a eu un problème lorsque celles-ci ont été enregistrées dans les bases de données auxquelles *Crowdscan* est connecté. C'est peut-être un hasard mais je n'y crois pas trop. Anne Destivelles était au courant de la chose. Sinon elle n'aurait pas ralenti sa marche juste à cet endroit.

— J'appelle la préfecture, dit Bramans, furieux.

≈

Le personnel de permanence à la préfecture de police se fit sonner les cloches durant un bon quart d'heure. Pour leur malheur, ils expliquèrent à Bramans qu'à minuit, le serveur auquel étaient reliées

une soixantaine de caméras situées sur la rive droite de la Seine – dont celle qui avait perdu la trace d'Hérode – avait dû être redémarré pour résoudre temporairement un problème de performance. Dans l'attente d'une intervention physique sur le serveur, prévue pour le lendemain, la technicienne qui les avait prévenus du problème leur avait proposé de procéder à un redémarrage à chaud pour éviter que le serveur ne se bloque complètement au beau milieu de la journée. Ils précisèrent non sans fierté que, malgré des limitations budgétaires dont ils étaient victimes, ils avaient au moins été conseillés par un personnel aimable, compétent et proactif, et que non, les caméras ne disposaient d'aucune mémoire tampon qui permette de récupérer les quatre-vingt deux secondes perdues. Autant de propos, que Bramans avait laissé s'échapper dans la pièce en branchant le haut-parleur du téléphone, qui firent ouvrir à Damien Lefoll des yeux ronds comme des soucoupes.

Bramans résuma le fond de sa pensée en quelques mots assassins, leur expliqua à quel point ils avaient été crédules, les força à décliner leur identité avant de leur raccrocher au nez. Milos profita de la tempête pour interpeller Vincent à voix basse.

— Elle en a fait des choses en pénétrant dans ton portable.

— Vous croyez qu'elle a trouvé cette entourloupe grâce à mes accès à *Crowdscan* ? demanda l'informaticien.

— Sûr et certain. Planter une machine, déconnecter les caméras de leur serveur, tout ça risquait de déclencher une alarme. Elle a choisi une opération simple pour ne pas éveiller l'attention et a bluffé son monde juste le temps qu'il lui fallait.

— Pourquoi les a-t-elle appelés ?

— Probablement pour leur demander un détail qui lui manquait. L'adresse IP du serveur par exemple. J'en ai fait de belles dans mon ancienne vie, mais là... Hérode ne manque pas de culot.

Vincent acquiesça tout en imaginant la scène. Ne connaissant pas la voix d'Anne Destivelles, il colla inconsciemment celle de Laure sur ce qu'il imagina être l'échange téléphonique entre Hérode et le personnel de permanence de la préfecture.

Cela ne dura pas. La voix imaginaire de Laure lui fit remonter son visage en mémoire. Il aurait payé cher pour avoir de ses nouvelles. Il lui était impossible de l'appeler puisque le seul portable où son numéro était encodé avait été dérobé. Et Vincent, en bon informaticien, ne l'avait évidemment pas retenu par cœur. Quant à demander son numéro à Lefoll...

À nouveau, il imagina la réaction d'Anne Destivelles à la vue du message émis par sa jumelle.

Ou d'autres, qu'elle aurait envoyés ensuite. Elle a quitté Paris après son entretien avec Lefoll, sans me laisser de message. Elle m'a certainement envoyé quelque chose. Ou même, elle a tenté de m'appeler.

Vincent leva subitement les yeux vers Bramans comme s'il était le seul à pouvoir le comprendre.

Et si Laure s'était trahie malgré elle vis-à-vis de sa sœur ?

Le lieutenant, à peine calmé de sa conversation téléphonique, croisa son regard.

— Vincent ? Ça ne va pas ?

— Lefoll, dit le jeune homme avec hésitation, peut-on faire une recherche par triangulation sur un autre appareil portable ?

— Lequel ?

— Celui que j'ai utilisé en Belgique.

Bramans lui jeta un regard étonné, teinté à la fois de reproche et de surprise. Lefoll, quant à lui, poussa un soupir de soulagement, comme s'il avait déjà deviné ce que Vincent comptait lui dire.

— Il peut nous aider à trouver Hérode. Enfin... j'espère.

≈

Vincent avait tout expliqué. Laure avait pris l'initiative de coucher avec lui, profitant de son état de faiblesse physique à Bruxelles, puis de son épuisement mental à Paris. Qui ne dit mot consent, et Vincent avait consenti sans la moindre hésitation à jouir de quelques minutes en-dehors du monde réel. À chaque fois, Vincent avait eu l'impression de prendre des litres d'air dans ses poumons avant d'être à nouveau aspiré sous la ligne de flottaison. Au fil de son histoire, l'informaticien avait éprouvé toutes les difficultés au monde à enchaîner les explications. La culpabilité et la fatigue érodaient son vocabulaire.

Le profileur n'avait même pas pris la peine d'exprimer ses reproches au jeune homme, tant l'informaticien se rendait compte du piège dans lequel il s'était progressivement enfermé.

Le téléphone que Vincent avait utilisé en Belgique était muni d'une carte prépayée. Il n'était pas possible de relever ses messages vocaux ou SMS via le site internet de l'opérateur. Lefoll ordonna immédiatement d'effectuer une localisation du portable de Vincent et de celui de Laure Destivelles, en plus de celui de sa jumelle. La recherche du premier ne donna aucun résultat, celle du dernier non plus. Ou bien ils étaient tous les deux éteints et la batterie déconnectée, ou bien ces deux portables n'étaient plus présents sur le territoire national.

L'appareil de Laure Destivelles, quant à lui, fut très rapidement repéré.

— Nous aurions dû y penser plus tôt, lâcha Lefoll.

Lorsque les coordonnées GPS du portable leur fut communiquée, Vincent n'en crut pas ses oreilles : elles correspondaient à l'appartement d'Audrey.

Lefoll se tourna vers Vincent, qui se défendit immédiatement :

— Je ne lui ai jamais parlé de cette adresse !

— Calme-toi, Vincent, dit le profileur. C'est un téléphone portable qu'on a repéré. Pas son propriétaire.

— Pourquoi dites-vous ça ? On le lui aurait volé ?

— Anne Destivelles est dans la nature. Elle a peut-être appris que sa sœur couche avec le type qui participe à sa traque. Pour elle, sa jumelle qui l'a toujours protégée a brusquement changé de camp. Comme son avocat.

L'informaticien fronça les sourcils, luttant contre la nausée. Lefoll disait tout haut ce que Vincent avait étouffé dans ses pensées pendant des heures. Laure était en danger. Lorsque Bramans se mit à commenter le parcours du portable de Laure Destivelles depuis la veille, ce fut pire que tout.

— Le portable n'a pas changé de localisation depuis dix-sept heures. Cela nous ramène à une heure et demie du matin, la nuit passée. Laure Destivelles nous a dit vouloir rentrer à Bruxelles, mais elle semble n'en avoir rien fait. Mais le plus dingue, c'est le point de départ : là où Van Eeckhoudt a été tué.

— Quoi ? dit Vincent. Qu'est-ce qu'elle faisait là-bas ?

— Les deux sœurs se sont arrangées pour se retrouver à Paris, dit Lefoll. Elles sont allées ensemble à l'appartement.

— Elles sont complices, affirma Milos.

— Ça ne tient pas debout ! s'écria Vincent.

Lefoll se leva pour imposer le silence.

— Laure Destivelles couvre sa sœur comme elle le peut depuis le début. Depuis son dernier passage dans nos locaux, elle a fait l'impossible pour retrouver Anne. Il y avait urgence. Je lui ai fait le portrait d'un monstre. L'est-elle vraiment ? Pour elle, il est vital de le savoir. Elle veut l'entendre de la voix-même de sa jumelle.

Ce n'est pas vrai ? Lefoll l'a manipulée ?

— Anne n'est pas idiote : elle sait que nous avons dit à sa sœur bien des choses à son propos. Elle n'arrivera pas à convaincre Laure que tout ça est faux. Mais elle espère gagner du temps, trouver une porte de sortie. Elle appelle leur avocat, qui réagit au quart de tour. Il saute

dans un Thalys et leur confirme son arrivée en début de soirée. Mais Laure Destivelles ne s'en laisse pas compter et lui demande des comptes sur son long silence. Anne tente de comprendre ce que nous avons dit à sa sœur. Laure lâche le morceau. C'est l'instant de vérité. Et Laure, qui l'a toujours protégée, jusqu'à accepter de récupérer une trousse de toilette compromettante à Tirtiaux, semble subitement se désolidariser. Anne croit sa sœur prête à la trahir.

— Ce sont les infos que vous lui avez balancées ici même qui l'ont envoyée à la recherche de sa sœur, Lefoll ! cria soudain le jeune homme. Vous saviez qu'elle tenterait de la joindre.

— Nous ne sommes sûrs de rien, Vincent. Mais pour trouver quelqu'un, il faut parfois plus qu'un logiciel, fût-il capable de brasser des millions d'images. La preuve.

— Anne a tué son avocat. Elle va tuer sa propre sœur.

— Son avocat n'est pas sa jumelle, Vincent ! Elles ne peuvent pas vivre l'une sans l'autre.

— Qu'est-ce que vous en savez ? insista Vincent.

— Je me suis entretenu avec le psychiatre qui a suivi Anne durant les années où elle a alterné les cures de désintoxications avec les périodes de débauche les plus débridées. Elle voue un véritable culte à sa sœur.

— Ça ne la protège pas pour autant. Entre-temps, Anne est devenue un monstre, qui sait qu'on la talonne !

— Je suis d'accord avec Damien Lefoll, intervint Milos. Je vois mal Anne tuer sa sœur. En tuant l'avocat, elles se sont rapprochées l'une de l'autre. Je dirais que pour elles, c'est comme un rituel. Elles savent toutes les deux qu'elles ont déjà tué. Pire, elles sont persuadées que ça leur a sauvé la vie.

Lefoll et Bramans jetèrent à Milos un regard franchement réprobateur. Vincent resta muet, estomaqué.

— Je n'ai piraté aucun système, s'empessa de préciser Milos en levant les deux mains. Je me suis contenté d'envoyer quelqu'un à la pêche aux informations. Celles-ci étant détenues en Belgique, je les ai eues plus rapidement que par la voie officielle. Il vous reste à les croiser.

— Que savez-vous et comment le savez-vous ? interrogea Bramans. Votre associé est un ancien flic. C'est lui qui vous a renseigné ?

— Non, répliqua-t-il. Peu importe ma source. Je peux vous assurer qu'elle est fiable. Nous parlons depuis longtemps de Laure et d'Anne comme des jumelles ordinaires, mais nous sommes dans l'erreur.

Vincent comprit bien vite que Milos, sans rien lui dire, s'était emparé de son idée : il avait fouillé le passé d'Anne Destivelles. Comment s'était-il débrouillé pour joindre discrètement Albano di Ciamarella, si toutefois ce dernier était effectivement sa source ? Cela restait un mystère. La discrétion et la promptitude avec lesquelles il avait pu récupérer ces informations forçait son admiration. Ce qui lui plaisait beaucoup moins, c'était qu'en se renseignant de la sorte, il en avait découvert autant sur Anne que sur sa sœur.

Les jumelles étaient nées de père inconnu, par césarienne, le matin du 13 février 1971. L'accouchement en tant que tel s'était déroulé sans souci médical particulier jusqu'au moment de la délivrance de leur mère. Les doigts de l'obstétricien, occupés à œuvrer au décollement du placenta de la paroi de l'utérus, avaient soudain senti une grosseur inhabituelle. Pour limiter les risques d'hémorragie, le médecin avait injecté à la mère de fortes doses d'ocytocine, accélérant la rétraction utérine et le décollement des membranes. Au final, la grosseur s'était révélée être un fœtus parcheminé, de sexe masculin. La mort du fœtus devait être intervenue à environ quinze semaines de grossesse, s'il fallait en croire le rapport établi par le médecin. Il était fort probable que les deux femmes n'auraient jamais rien su de cette histoire – leur mère étant décédée d'un cancer avant que les petites filles n'atteignent l'âge de dix-huit mois – si Laure Destivelles n'avait pas été la cible de journalistes peu scrupuleux.

En 2001, Laure Destivelles s'était mise en retrait de la télévision, officiellement pour se consacrer à sa nouvelle carrière d'actrice et au couple qu'elle formait avec un homme politique promis à un bel avenir. La réalité était toute autre : leur couple n'en était déjà plus un, miné jusqu'aux entrailles par l'insuccès de leurs multiples tentatives pour avoir un enfant. Un journal *people* avait découvert les dessous de leur désunion. Le couple s'était déchiré à la suite d'un chantage aussi original qu'odieux. Pouvait-on parler de kidnapping ? Pas à proprement parler. Laure et son compagnon avaient tenté à plusieurs reprises une fécondation in vitro. Même s'ils avaient renoncé à l'idée de voir un jour leurs efforts récompensés, l'hôpital disposait encore, associés au nom de Laure Destivelles, de quatre embryons congelés à -196 degrés, prêts à être réimplantés.

Un matin, en l'espace de quelques minutes, Laure, puis la direction de l'hôpital, avaient reçu un appel anonyme revendiquant le vol des embryons. La jeune femme devait payer pour les récupérer, les médecins pour que le silence soit gardé à propos des failles béantes dans les procédures de contrôle d'accès au laboratoire. Le voleur-ravisser avait été rapidement identifié et arrêté mais avant son interpellation, il avait réussi à balancer l'histoire à un ami journaliste. L'avocat de l'hôpital – un certain Nicolas Van Eeckhoudt – avait fait le

nécessaire pour que rien, à propos de cette affaire ne soit publié. Le journaliste en question, vexé de s'être fait museler, avait menacé Laure de révéler les multiples « fautes morales » commises pas sa sœur quelques années plus tôt, problème qui avait été une fois encore réglé grâce à une transaction financière orchestrée par Maître Van Eeckhoudt, devenu entre-temps le protecteur de la jeune femme. Mais le journaliste, sentant que le filon pouvait une fois encore arrondir ses fins de mois, avait tenté sa chance un an plus tard, en s'intéressant de près au début de la carrière télévisuelle de Laure et aux supposées promotions-canapé qui auraient favorisé son apparition sur les écrans. C'était sa sœur qui, cette fois, avait défendu la présentatrice, mais avec des moyens plus physiques et plus proches de son tempérament : elle avait demandé assistance à quelques amis, membres du même club de boxe. La faible résistance à la douleur du « fouille-merde » s'était manifestée très vite, l'aidant à se débarrasser de l'intégralité des documents dont il disposait.

Parmi eux, figurait une photocopie du rapport rédigé par le médecin qui avait fait naître les jumelles, mais aussi un nombre non négligeable de notes. L'homme s'était intéressé de près à la jeunesse des deux sœurs, s'interrogeant sur le parcours qui les avait menées des écoles « difficiles » de leur petite enfance aux collèges huppés de la capitale belge. Nombre de notes se concentraient aussi sur la mort d'un ami d'Anne Destivelles. Le jeune homme, qui avait été vu dans les boîtes branchées bruxelloises tour à tour avec Anne, puis Laure, alors qu'elles avaient tout juste dix-huit ans, avait explosé sa voiture contre un chêne centenaire dans la forêt de Soignes, au sud-ouest de la capitale. Au cours de la soirée, plusieurs témoins l'avaient vu danser avec les jumelles, les embrasser à tour de rôle, avant de prendre congé en leur compagnie. Les deux jumelles n'avaient pas été inquiétées, leurs colocataires de l'époque, ainsi que leurs voisins, ayant confirmé la présence des jumelles à leur domicile au moment des faits.



Vincent n'avait pas pu retenir tous les détails de l'histoire. Était-ce bien la femme à la frimousse souriante, dans la cour à Tirtiaux, qui avait vécu tout cela ? L'idée que Laure en sache bien plus qu'il n'avait imaginé sur les méfaits de sa sœur déplaisait au jeune homme, mais, de là à envisager qu'elle puisse en être complice, il y avait largement de quoi laisser la nausée s'installer. Pourtant, lorsque Laure lui avait parlé de sa sœur, à Bastogne, elle s'était exprimée avec la même distance que s'il s'était agi d'une amie proche ou d'une cousine.

Leur enfance n'a pas dû être une partie de plaisir. Elles ont été obligées de

se serrer les coudes.

— Vincent ?

Le jeune homme revint à la réalité avec soulagement.

— On arrête la recherche via les portables, ordonna Bramans.

L'informaticien vérifia par réflexe les derniers chiffres. Plus de huit millions d'appareils visités.

— Combien de coordonnées GPS a-t-on récolté au final ?

— Seize confirmées.

— Désactive toutes les recherches en cours. On lance *Crowdscan* à la recherche des sœurs Destivelles, avec toutes les caméras disponibles, sur le parcours qui relie les deux appartements, durant les dernières vingt-quatre heures.

— Je souhaite que ce soit Milos qui s'en charge, intervint Lefoll. Vincent m'accompagne à l'appartement d'Audrey.

L'informaticien sentit son estomac se serrer.

— Pour quoi faire ? demanda-t-il. Je ne vous serai pas utile à grand-chose sur place.

— C'est ça, laissa tomber le profileur, narquois. Tu y as déjà sauvé la peau d'une jeune femme mais tu ne sers à rien.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— On ne sait même pas si elles sont toujours sur place. Mais au cas où, je te veux avec moi. Laure connaît ta voix, elle connaît la mienne aussi. Et nous connaissons les lieux.

— Qu'est-ce qu'elles font chez Audrey, d'ailleurs ? demanda Milos.

— Alice et Audrey n'ont pas été contaminées suite à une brève conversation dans la salle d'attente d'un médecin, dit le profileur. Anne a séjourné à Tirtiaux, tout comme elles. C'est là, probablement en fouillant dans un registre entretenu par Isabelle Dumont, qu'elle a trouvé l'adresse d'Audrey. On peut imaginer qu'Hérode, que Milos a rendu aveugle sur Internet, doive continuer à satisfaire sa curiosité en espionnant ses victimes. Imaginons qu'Hérode sache qu'Alice est morte et qu'Audrey est à l'hôpital. L'appartement peut lui offrir un refuge temporaire où elle peut attendre, hors des routes et du champ des caméras.

— Ça n'explique pas comment elles y ont entrées.

— Dans l'autre appartement non plus, dit Bramans, mais ça n'a pas empêché qu'un meurtre s'y déroule sans qu'on trouve la moindre trace d'effraction. On doit supposer qu'au moins une des deux sœurs sait parler aux serrures.

D'un signe de tête, Lefoll invita Vincent à se lever :

— On s'équipe et on y va. Milos, trouvez-moi des images. Je veux savoir comment mener les négociations une fois sur place.

Le jeune homme chercha le regard de son directeur technique, mais celui-ci s'était déjà retourné vers les consoles. Bramans se leva.

— Ça va aller, dit-il en lui posant la main sur l'épaule.



Durant leur trajet, Lefoll et Vincent n'avaient quasi pas échangé un seul mot, et pour cause : une fois équipé de son oreillette, il avait suivi les échanges incessants d'informations entre Damien Lefoll, les agents déjà postés sur place, les autres véhicules en route et les « équipes de soutien », auxquelles Bramans et Milos étaient assimilés.

Personne parmi les voisins n'avait entendu la moindre activité dans l'appartement. En revanche, les rideaux de la salle à manger et de la chambre étaient tirés depuis le matin. Impossible de voir à l'intérieur. On avait retrouvé le téléphone de Laure dans le hall d'entrée du bâtiment, derrière une pile de journaux laissée au-dessus des boîtes à lettres. Sa batterie était presque déchargée mais on saurait bientôt s'il y avait des infos intéressantes à y trouver.

Sur le front de *Crowdscan*, les choses n'avançaient pas comme Bramans l'aurait espéré. Même si toute la puissance des machines se concentrait sur les prises de vues ciblées le long du parcours présumé d'Hérode entre les deux appartements, aucune image n'était encore sortie du lot.

Vincent sentit l'étau autour de sa poitrine se serrer lorsqu'un policier, revenu sur les lieux du meurtre de Nicolas Van Eeckhoudt, signala la présence de longs cheveux blonds, non loin d'une plinthe dans le salon et à proximité, le long d'un épais tuyau de chauffage courant à vingt centimètres du sol, nombre de traces verticales, surtout du côté du mur.

— Des menottes, conclut Lefoll pour lui-même, après avoir remercié son informateur.

— Laure ?

— Ou l'avocat, dit-il. Ou les deux.

Vincent préféra s'en tenir à l'hypothèse la moins pessimiste : Laure était retenue en otage par sa sœur. L'idée d'une complicité, même partielle, dépassait sa tolérance.

Les collègues qui avaient trouvé le téléphone de Laure Destivelles donnèrent à leur tour de leurs nouvelles.

— Plusieurs messages ont été émis vers le numéro de M. Ghesquières, dit la voix. Je vous en fais lecture.

2/2/2013-14:45 : Tu n'imagines pas comment je me sens à la moindre évocation de tes mains sur moi. Vivement que tu reviennes vers Bruxelles.

2/2/2013-16:07 : Le manque de toi me remue le ventre.

Vincent tourna un visage blême vers Lefoll, persuadé qu'il croiserait son regard. Le profileur resta impassible.

Pourvu que ça s'arrête.

2/2/2013-17:00 : Rappelle-moi, s'il te plaît. J'ai besoin d'entendre ta voix.

— Il y a trois tentatives d'appel vers le même numéro, ajouta la voix. 21:46, 23:09, et aujourd'hui, à 00:23. Apparemment, on a répondu au premier des trois appels.

— Ce n'est pas possible, glissa Vincent à Lefoll. J'étais avec vous et mon appareil à l'hôtel.

— C'est probablement Anne Destivelles qui a répondu, répliqua-t-il sans quitter la route des yeux. Si elle était dans ta chambre à ce moment précis, elle a reconnu le numéro d'appel de Laure. Elle lui a fixé un rendez-vous en lui laissant entendre qu'elle s'en prendrait à toi si elle n'obéissait pas, puis elle a fichu le bordel dans ta chambre avant de filer avec ton portable.

Ils étaient en approche de l'appartement. Vincent se laissa convaincre par le ton décidé du profileur.

Une dernière voix se fit entendre dans l'oreillette : derrière les rideaux, une lumière venait de s'allumer.

≈

Comme si le poids du stress le lui suffisait pas, on équipa Vincent du même gilet en kevlar que Damien Lefoll. Ce dernier lui expliqua qu'il devait rester à côté de la porte d'entrée et n'abandonner sa position sous aucun prétexte. S'il devait parler, ce serait sur un signe du profileur.

— Il faut savoir si elles sont toutes les deux à l'intérieur, lui dit-il. Tant qu'on n'a pas entendu leurs deux voix, nous ne sommes sûrs de rien. Je m'occupe d'Anne Destivelles. Si je te fais signe, tu appelles Laure. Tu fais l'impossible pour qu'elle réagisse.

Juste derrière Vincent, un homme souleva un cylindre métallique muni de deux poignées. On aurait dit le corps d'un cheval d'arçon en miniature.

Faux-semblants

*Se sacrifier au service de la vie
équivalait à une grâce*

ALBERT EINSTEIN

Ils sont derrière la porte. Lefoll et ses certitudes, le jeune Ghesquières usé jusqu'à l'os.

Pourquoi le flic l'a-t-il fait venir ici ?

Pour rassurer Laure ? L'amadouer ? Pour qu'elle tente quelque chose ? Pauvre naïf. S'il savait à quel point son sort est déjà scellé et comment son destin va s'accomplir, l'urine lui coulerait le long de ses longues jambes.

Je suis prêt.

Qu'ils aillent au diable. Je vais voir le jour.

≈

— Anne Destivelles ? Police. Ouvrez, nous savons que vous êtes là.

Dans l'oreillette, Vincent entendit une voix d'un calme déstabilisant :

— Ombre derrière les rideaux. Au milieu de la pièce.

— Répondez-moi, insista Lefoll. Vous pouvez encore éviter le pire. Laissez-nous entrer et tout ira bien.

La voix reprit.

— Aucun mouvement.

Le profileur fit un signe de tête à Vincent. Dans un premier temps, sa voix vint se percher une octave plus haut que d'habitude.

— Laure ? C'est Vincent. Réponds-moi.

Le jeune homme se racla la gorge et enchaîna.

— Je suis là. Réponds-moi, s'il te plaît.

— N'entrez pas !

Vincent sursauta. On entendit quelqu'un porter un coup, puis un bref gémissement.

— Laure ! hurla Vincent rapprochant son visage de la porte.

Le policier placé derrière lui le tira violemment par les épaules. Lefoll jeta un regard furieux au jeune homme en lui envoyant un « t'es dingue ? » muet.

— Lumières éteintes, dit la voix dans l'oreillette. Je ne vois plus rien.

— Anne, reprit Lefoll, soyez raisonnable. Vous ne pouvez aller nulle part. Ouvrez-nous.

— Tais-toi !

Le hurlement pétrifia Vincent. C'était une voix de folle furieuse. Lefoll reprit d'un ton modéré :

— Ok, Anne. Je vous laisse le temps de vous calmer. Mais laissez Laure nous répondre. Nous voulons vous aider toutes les deux.

— Laure ? répéta la voix derrière la porte, hurlant comme si elle était au milieu de la foule. Elle ne te dira rien. Tu peux la considérer comme perdue, Lefoll !

L'informaticien sentit ses jambes l'abandonner. Damien Lefoll fit un signe de tête au policier, qui le fit aussitôt reculer et prit sa place, muni de son bélier métallique. Il amorça un mouvement circulaire, mais ne put l'achever.

Vincent vit le plâtre du mur du couloir, juste face à la porte, exploser en plusieurs endroits. Il porta les mains aux oreilles, entendit leur observateur prononcer quelques syllabes où il distingua quelque chose comme « éclairs » et « debout dans l'axe ». Jamais il n'aurait imaginé que des coups de feu sur un mur puissent projeter autant de poussière. L'homme au bélier, apparemment insensible au vacarme des tirs, reprit son mouvement avec une rapidité surprenante. La serrure sauta et la porte s'ouvrit avec violence. Lefoll riposta. Il tira trois coups, puis reprit sa position derrière le mur.

Le bruit d'une chute suivit.

Les deux policiers attendirent dix bonnes secondes à couvert, puis se saisirent de leur lampe torche. Malgré le bourdonnement dans ses oreilles, Vincent devina que plus rien ne bougeait dans l'appartement.

— Silhouette au sol, dit la voix.

≈

Entre, Vincent. Viens voir cette pauvre Laure. Tu sais quoi ? Je veux que tu comprennes qu'il est trop tard pour elle. Je veux entendre ton estomac se

tordre. Viens, viens voir. Je te laisse juste le temps de tes illusions. Et pendant le court instant où tu te penches sur elle, moi, je te sens, je t'entends et je vis encore.

≈

Laissé seul dans le couloir, Vincent se fit bousculer par une demi-douzaine de policiers avant d'arriver à se glisser dans l'appartement.

Anne Destivelles était allongée sur le dos, un bras levé, l'autre coincé contre le sol. L'arme avec laquelle elle avait tiré à travers la porte gisait à côté d'une chaise renversée. Vincent découvrit Lefoll penché sur elle.

Il l'écoute ? Elle n'est pas morte ?

L'idée fit remonter son stress d'un cran. Il faillit en oublier Laure. Le policier qui avait manipulé le bélier s'était engouffré dans la chambre, sur la gauche. Il était à califourchon au-dessus du corps de Laure gisant sur le lit, les deux bras tendus sur sa poitrine.

La position d'Audrey au-dessus d'Alice.

Laure avait la manche droite relevée.

À l'idée de voir le policier plonger vers son visage pour lui faire du bouche-à-bouche, Vincent se tourna vers Lefoll qui se relevait au même moment. Ses pieds étaient posés exactement là où Audrey s'était écroulée face à lui, une éternité avant.

— Elle a dit quelque chose ? demanda le jeune homme.

Lefoll ne répondit pas. Le sol se mit à pencher. L'idée que le sang d'Hérode se mêle à celui d'Audrey lui souleva l'estomac.

— Vincent, fais attention.

On vint le soutenir. Il se retrouva dans le canapé. Quand il perçut une voix dire « j'ai un pouls », tout s'assombrit brusquement. Vincent se dit qu'il prenait de mauvaises habitudes.

≈

Grelottant de froid, l'informaticien regardait l'ambulance emmener Laure Destivelles au grand galop. Sa tête le faisait atrocement souffrir. Lefoll lui avait dit qu'il s'agissait d'une réaction normale, due à l'excès d'adrénaline. Il n'arriverait sûrement pas à dormir durant les prochaines vingt-quatre heures puis récupérerait le tout en une nuit d'un sommeil proche du coma. Un grand classique, selon le profileur.

Dans l'oreillette, les informations continuaient d'affluer. Bramans et

Milos avaient finalement trouvé une séquence vidéo, enregistrée à une heure du matin, où apparaissaient les jumelles. Elles avançaient toutes deux, le visage baissé, dans une gestuelle qui avait quelque chose de raide, de robotique. En analysant en détail les images les plus nettes, ils avaient trouvé la raison de leur étrange démarche. Elles étaient menottées l'une à l'autre et leur main libre était enfoncée dans la poche de leurs manteaux respectifs.

Lorsque l'on avait déplacé le corps d'Anne Destivelles, Vincent avait bien constaté quelques traces sur son poignet gauche – ce qui était logique en imaginant qu'elle gardait son arme de poing à la main droite – mais il était en revanche incapable de se souvenir de l'état du poignet droit de sa sœur, tant son regard était resté rivé sur les traces d'injection.

Aux dernières nouvelles, le cœur de Laure tenait bon. L'assistance respiratoire était en place. Si la dose de Diprivan n'avait pas déjà envoyé Laure Destivelles dans le coma, cela voulait dire que le plus dur était passé. Vincent brûlait d'envie de la voir. Lefoll aussi, mais pas vraiment pour les mêmes raisons.

Le profileur était remonté à l'appartement. De temps à autres, Vincent entendait sa voix. Il répondait à ses collègues de la Scientifique.

L'homme au bélier achevait de ranger son matériel. Il s'approcha de lui et lui proposa un café. Les passants restaient derrière les barrières, placées à environ dix mètres d'eux. On aurait dit des spectateurs dans une salle de spectacle, en plus calme.

— Vous m'avez fichu une belle frousse, dit-il en débarrassant le jeune homme de son gilet pare-balles. À quelques secondes près, cette dingue vous épinglait le bras droit à travers la porte. Je n'ai jamais entendu hurler comme ça.

Vincent se sentit démuni sans sa protection en kevlar.

— Couvrez-vous, dit-il en lui tendant son blouson. Je sais ce que vous ressentez. Ça me fait toujours cet effet-là après une opération.

— Merci, dit-il au policier. Pour ça... et pour tout à l'heure.

— Pas de quoi. Je m'en serais voulu. Vous avez fait le job, vous savez. Ce n'est pas donné à tout le monde.

— On va dire ça, répliqua le jeune homme en avalant une gorgée de liquide copieusement sucré.

— Pourquoi vous souriez ?

Je souris ?

Vincent se toucha le visage.

— C'est le thermos. Vous l'emmenez en opération comme si vous faisiez le métier de monsieur tout-le-monde.

Le policier le regarda avec curiosité.

— Ça aide justement à redevenir monsieur tout-le-monde, après. Croyez-moi, on en a besoin.

Les murmures continuaient à percoler dans l'oreillette de Vincent. Il entendit Damien Lefoll, toujours dans l'appartement, donner du « merci monsieur » à plusieurs interlocuteurs qui l'avaient probablement appelé sur son téléphone portable. Sa hiérarchie, qui l'avait laissé s'avancer dans la violation de la vie privée de millions de citoyens sans lui accorder le moindre soutien, semblait tout à coup ne jamais avoir douté de sa capacité à arriver à ses fins.

Bramans intervint aussi, pour s'adresser directement à Vincent et le féliciter.

— Tu n'es pas mauvais sur le terrain, paraît-il, plaisanta le policier.

— Laissez tomber, lieutenant, répondit-il avec lassitude. Je ne suis pas candidat.

Les yeux de Vincent traînèrent dans le vide lorsque Milos lui adressa à son tour ses félicitations. On percevait dans sa voix un immense soulagement. Il décrivit avec force détails les astuces que Bramans et lui-même avaient utilisées pour obliger *Crowdscan* à trouver les images des jumelles, tant ils avaient été vexés par la disparition orchestrée de leur cible.

Puis une silhouette attira le regard de l'informaticien.

Debout derrière une barrière, un homme solidement charpenté – Lefoll en plus grand – attendait patiemment que l'attention de Vincent se porte sur lui. L'informaticien se leva et fit quelques pas dans sa direction.

— Qu'est-ce que vous foutez ici ?

L'homme lui tendit une enveloppe au format A4. Vincent y lut « Milos Kinski ».

— De la part de monsieur di Ciamarella, dit-il. À n'ouvrir que par son destinataire.

Dans l'oreillette, Milos interpella Vincent.

— Je sais de quoi il s'agit. Prends-la et ne pose pas de questions.

≈

Damien Lefoll ne décolérait pas. Milos avait beau tenter de s'expliquer, le profileur ne le laissait pas aller au-delà de la moitié de chacune de ses phrases. Même Bramans n'osait intervenir.

— Nous aurions dû plier bagages et nous offrir un repos bien mérité.

Quelle mouche vous a piqué, Kinski ? Au moment même où nous rattrapons Hérode, vous balancez des infos à la seule personne en Europe à qui nous devons en dire le moins possible ?

— Sans lui, nous n'aurions pas établi...

— Non, Kinski. Pas « sans lui ». Sans vous. Sans vos réflexes de pyromane. S'il dispose de la moindre rumeur, di Ciamarella peut inonder tous les réseaux de presse européens en moins d'une seconde. Vous croyez qu'il va se gêner ? Hérode a tué sa fille.

— Justement, dit Milos.

— Taisez-vous, Kinski. Vous ne savez rien de ce type. Le marché de l'image est comme celui de la drogue : leurs gros bonnets sont des crapules de première.

— Alors pourquoi nous a-t-il aidé ? demanda Vincent, agacé.

Lefoll ferma les yeux et lâcha un long soupir. Ignorant la question de Vincent, il poursuivit :

— Comment avez-vous communiqué avec ces gens, Kinski ?

— Un simple coup de fil, il y a vingt-quatre heures. Le reste via des messages écrits sur un bout de papier que les types de di Ciamarella récupéraient à un endroit convenu non loin d'ici.

La simplicité de la méthode étonna tout le monde.

— Quelles informations leur avez-vous fournies ? demanda Bramans.

— Trois fois rien. Nous sommes sur la piste d'une personne qui aurait commis une erreur médicale dont Alice et Audrey auraient été victimes. La disparition de cette personne la rend plus que suspecte. Nous avons besoin d'en savoir le plus possible sur son passé.

— Et que lui avez-vous promis ?

— Un entretien avec le lieutenant Bramans. di Ciamarella est ressorti du précédent avec plus de questions qu'il n'en avait avant.

— Cet entretien n'aura pas lieu, dit Lefoll.

— Hélas si, dit Bramans en tirant de l'enveloppe seize photos imprimées au format A4. Grâce à vous, Milos, nous n'avons plus le choix. Vous nous avez menti. Nous ne devons conserver aucune trace des photos d'Anne Destivelles.

Lefoll saisit les clichés et les passa en revue.

— Ne me dites pas que di Ciamarella sait d'où viennent ces images !

Vincent tendit la main pour les voir, mais Lefoll fit exprès de les redonner à Bramans. Milos reprit d'un ton calme :

— Si vous me laissez une minute pour exposer les choses, Lefoll, on y gagnera tous. Nous avons lancé *Crowdscan* aux troussees d'Anne Destivelles sous la condition de ne conserver aucune photo. C'était le

deal et nous l'avons respecté. Il n'y a aucune trace de ces photos dans aucune base de données, nulle part sur la planète, mis à part dans le smartphone de leur propriétaire. En revanche, il existe à proximité de la faculté de droit de l'Université Libre de Bruxelles un petit « copy service » qui propose d'imprimer à la demande tout type de document et de l'expédier à l'adresse postale de votre choix. C'est la seule et unique trace laissée par nos recherches dans ces millions de petits appareils. Elle tient sur quelques pages A4. di Ciamarella sait que ces photos sont une monnaie d'échange, mais il ne sait pas pourquoi elles le sont. Je lui ai dit qu'il s'agissait de l'auteur présumé de l'erreur médicale et je lui ai fourni son nom, en demandant de trouver tout ce qui pourrait nous intéresser.

Lefoll resta silencieux quelques instants. La fatigue semblait se répandre en lui comme une mauvaise fièvre. Depuis qu'ils avaient quitté l'appartement d'Audrey, Vincent s'était demandé à plusieurs reprises quand il subirait le contre-coup de la fusillade et il semblait bien que c'était maintenant.

— Nous ne pouvons pas faire ce qu'il nous demande, conclut-il. Milos, vous devez le convaincre.

Vincent tendit à nouveau la main pour consulter les photos. Cette fois, Lefoll renonça à s'y opposer. Bramans tendit l'enveloppe.

L'informaticien se mit à examiner les clichés un à un.



La controverse entre les deux policiers se fondait en une étrange mélopée. Fasciné par les photos disposées sur toute la surface du bureau, Vincent cherchait dans le regard d'Anne Destivelles quelque chose qui lui permettrait de faire le lien avec celle qu'il avait entrevue sur le sol de l'appartement, mais il n'y parvenait pas. Plus le temps passait et plus le jeune homme était persuadé que Lefoll avait bel et bien entendu Hérode lui dire quelque chose. Pourquoi lui cachait-il ce fait ? Lui avait-elle dit quelque chose à propos de Laure ?

C'était elle qui avait crié de ne pas entrer, il en était sûr. Le reste de ce qu'il avait entendu avait été prononcé avec une telle furie qu'il en avait eu le sang glacé. Se pouvait-il que ce soit la femme dont le portrait s'étalait en seize exemplaires devant ses yeux, qui ait hurlé de pareille manière ? Anne n'avait pourtant rien de bien menaçant sur tous ces clichés.

Les apparences sont trompeuses. Hérode a gagné la confiance de chacune de ses victimes. Souviens-toi du visage aux expressions angéliques sur la vidéo dans la salle d'attente.

Ils avaient vu la séquence à peine onze heures plus tôt et déjà l'informaticien n'en avait plus qu'un vague souvenir. Vincent ferma les yeux pour se concentrer. Rien de précis ne lui revint. Il fut bien tenté un instant de demander à Bramans s'il pouvait revoir l'enregistrement, mais après avoir tendu l'oreille, il se ravisa. Les deux flics n'en avaient toujours pas terminé avec le « problème di Ciamarella ».

Aide-toi d'une des photos pour te concentrer.

Aucune des images n'était d'une qualité suffisante pour l'aider à se remémorer la scène de la salle d'attente. Tout souvenir remontant au-delà de l'intervention dans l'appartement d'Audrey était comme filtré, flouté dans sa mémoire. Vincent eut beau se souvenir de la réflexion de Lefoll à propos de l'adrénaline, il poursuivit ses efforts.

Le téléphone sonna, interrompant la conversation entre les deux flics. Lefoll prit l'appel. Il raccrocha après quelques secondes.

— Laure Destivelles a repris connaissance. C'est le monde à l'envers : elle veut nous parler.

— Nous parler ? demanda Bramans.

— Nous poser des questions. À Vincent et à moi.

≈

Il était environ une heure trente du matin et le téléphone de Vincent n'avait toujours pas vibré. L'informaticien n'avait pas caché sa colère lorsqu'ils étaient arrivés à l'hôpital : Lefoll lui avait intimé l'ordre de patienter jusqu'à ce qu'il reçoive un message et que le policier qui gardait la chambre l'autorise à entrer.

— Pourquoi vous ai-je accompagné jusqu'ici, alors ? avait demandé le jeune homme.

— Mes questions d'abord, Vincent. Nous devons savoir à quel point elle est ou non complice de sa sœur. Je compte lui dire que tu vas nous rejoindre plus tard, pour l'encourager à me dire ce que je veux savoir. Ensuite je t'appellerai et nous la verrons ensemble.

Furieux d'être réduit à un simple facteur de motivation, le jeune homme s'était installé dans la salle d'attente de l'étage et s'était plongé dans la lecture de magazines vieux d'environ deux bonnes années, prêts à tomber en lambeaux. Le policier de faction à l'entrée de la chambre de Laure Destivelles vint à sa rencontre, en quête d'une boisson chaude. Vincent se demanda s'il avait reçu l'autorisation de quitter son poste – à part pour venir le chercher – puis, aidé par sa contrariété, décida que tout compte fait, il n'en avait rien à faire. Sans un regard pour le flic qui entre-temps s'était muni d'un gobelet

brûlant, il composa le numéro de Milos.

Ce dernier lui apprit que de nombreux vaporisateurs de parfum avaient été retirés de sous le lit où on avait retrouvé Laure Destivelles, mais que l'agent pathogène semblait en être absent, ou bien qu'il était mort. Le liquide n'était plus qu'un simple bouillon de culture sans le moindre organisme vivant. D'autre part, la Scientifique s'arrachait les cheveux à propos de la chaise retrouvée non loin du corps d'Anne Destivelles. La table basse du salon portait les traces des quatre pieds de la chaise, comme si on l'avait posée là pour atteindre le plafond. L'hypothèse la moins farfelue était pour l'instant qu'Anne Destivelles avait examiné le crochet auquel pendait un imposant lustre et qu'elle aurait envisagé de se pendre.

Vincent avait l'impression que toutes ces explications glissaient sur ses oreilles comme ses doigts sur le papier glacé et fatigué des magazines. Il se dit que si Lefoll n'accélérait pas le mouvement, il le rejoindrait sans lui demander son avis, garde de faction ou pas.

— Milos, est-ce que le lieutenant Bramans est près de vous? Vous pouvez faire un truc pour moi ?

— Oui. Dis toujours.

— Lorsque j'ai observé les clichés imprimés, j'ai repensé à la vidéo prise dans la salle d'attente. J'ai eu une impression bizarre après l'avoir vue.

— C'est-à-dire ?

— Un détail qui ne colle pas sur son visage ou dans son attitude. Vous pouvez la visionner à nouveau ? C'est en rapport avec le flacon. Quand Hérode met l'un d'eux dans sa poche pour en donner un autre à sa victime.

— C'est là qu'elle fait la substitution.

— Je sais. Ce n'est pas ça qui cloche. C'est autre chose.

— On te rappelle. Tu n'es pas avec Lefoll ?

— Non, dit-il d'un ton rageur. Il m'utilise comme un hochet. Je vous raconterai.

Le jeune homme raccrocha et leva les yeux vers le policier resté là, face à lui.

— J'y retourne, dit-il.

— C'est ça, laissa tomber Vincent, au comble de la mauvaise humeur.

Il se plongeait dans la contemplation du sol, formé de gros pavés de plastique, d'un bleu-gris légèrement marbré. C'était comme s'il tentait de retrouver le nom d'un acteur ou le titre d'un livre mais qu'à chaque fois, un autre nom ou titre jouait des coudes et venait s'imposer au premier plan, étouffant toute chance de mettre le doigt sur ce qu'il

cherchait. Vincent se mit à regretter de ne pas être resté avec Milos et Bramans.

Laisse de côté les clichés sur papier. Ce sont eux qui te brouillent la mémoire. Pense au reste du dossier.

Mais le reste du dossier ne lui plaisait pas. Il contenait trop d'éléments qui laissaient entendre que Laure et sa sœur pouvaient être complices et Vincent ne se faisait toujours pas à cette idée.

Pourtant c'est pour ça que Lefoll a tenu à lui parler seul. Tu ferais bien de l'admettre une fois pour toutes.

L'évidence fit naître la nausée. Le jeune homme se leva et se mit à faire les cent pas dans le petit espace entouré de chaises en plastique.

Détends-toi. Ils visionnent la vidéo. S'ils trouvent quelque chose, ils vont te rappeler.

Les multiples visages imprimés sur format A4 revinrent à la charge. Vincent les repoussa. Les yeux, la coupe de cheveux, tout ça n'avait rien à voir avec ce qu'il cherchait et qui lui échappait continuellement.

C'est ailleurs. Alors, où ? Sa veste ? Ses épaules, ses bras ?

Le téléphone sonna.

Ses avants-bras. Les poignets.

De la neige.

Lorsqu'il porta l'appareil à son oreille, Vincent dit avant d'entendre quoi que ce soit :

— Le tatouage.

Bramans confirma. Au moment précis où Hérode confiait la fausse fiole de parfum à sa victime, la vidéo montrait son poignet gauche. Aucun tatouage n'y était visible et pourtant Laure Destivelles avait confirmé que le « flocon de Koch » datait des vingt-cinq ans de sa sœur.

Ça ne rime à rien.

— Vincent ? dit la voix du lieutenant Bramans.

Elles se ressemblent. Un peu de maquillage, une coupe de cheveux passe-partout et le tour est joué.

Arrête. Comment peux-tu penser ça ?

— Vincent ! répéta la voix.

— Rappliquez. Je vais voir Lefoll.

L'informaticien courut vers la chambre. Il n'y avait aucune trace du policier de faction.

Il est entré. Où, ça ?

Sur la gauche du couloir, trois portes sur cinq étaient bordées d'une

chaise.

Où était-il assis ?

Il n'avait pas regardé en arrivant, trop occupé à râler. Le couloir était désert. Où étaient les responsables du service ? Vincent n'en avait aucune idée. Il n'avait pas le temps de partir à leur recherche. Il ouvrit la première porte et tomba sur une chambre vide. À la deuxième, idem.

Il n'osa pas pousser la porte de la troisième chambre.

Je me trompe. Je me trompe sûrement. Elle était avec moi, sur la route, au moment où la maison de Tirtiaux a été soufflée par l'explosion.

— Laure ?

Vincent étouffa sa voix au dernier moment, comme si subitement, il ne voulait pas que quelqu'un vienne. Aucun son ne vint de l'autre côté de la porte.

Vincent posa la paume de sa main sur la porte.

Qu'est-ce que je risque ? Rien, à part une engueulade.

Il se ravisa.

Ce n'est pas possible. J'ai raisonné trop vite. C'était bien Anne, sur la vidéo, chez le médecin. Pas Laure. Ce n'est pas possible. Elle n'a pas pu se faire passer pour sa sœur. Anne devait avoir mis du fond de teint pour cacher son tatouage. Signe distinctif trop visible. Elle a dû faire ça partout ailleurs, à chaque fois qu'elle se mettait en chasse d'une nouvelle victime. Oui, c'est ça. Hérode cache le flocon de Koch. Anne ne le cache pas. Et Laure n'a rien à voir dans cette histoire.

Vincent tendit la main pour ouvrir la porte. Son téléphone se mit à vibrer dans sa poche. Milos.

La voix de Laure retentit derrière la porte.

— Excusez-moi, l'entendit-il dire d'une voix éraillée. J'ai été un peu longue.

Voilà. Elle faisait un brin de toilette.

Le jeune homme ignora l'appel de Milos et frappa poliment à la porte.

≈

Lorsqu'elle s'ouvrit, des litres d'air s'engouffrèrent dans les poumons du jeune homme. Le corps du policier de faction, gisait sur le sol, la tête défoncée par ce qui ressemblait à une petite bonbonne de plongeur. Le café que l'homme n'avait pas achevé s'épandait partout dans le petit couloir qui longeait la douche et les WC. Aux éclaboussures marron se mêlaient des taches plus épaisses, d'un rouge dense, tout

frais. L'homme ne bougeait pas. L'angle que formait son cou ne laissait aucun doute sur son état.

L'arme du policier tenait Vincent en joue, juste à la hauteur des yeux.

— Entre. Ferme la porte derrière toi et bloque-la avec cette chaise.

≈

Menotté au bord du lit, mains dans le dos, Vincent sentait son cœur prêt à bondir en-dehors de sa poitrine. La vision du policier baignant dans son sang lui avait comme sectionné les nerfs des membres inférieurs. S'il bougeait d'un pouce, il était sûr de vomir. S'il se laissait aller, ses bras allaient se tordre dans son dos. Les crampes couraient déjà de ses poignets à ses coudes.

— Tu sais qui je suis.

Cela n'avait rien d'une question.

Non, je ne sais pas. Je ne reconnais personne dans cette pièce.

— Laure t'a prévenu, pourtant.

Quoi ?

— Cherche bien. Tu ne te souviens pas ? Après qu'elle t'ait baisé sur ton lit d'hôtel, sans même prendre le temps de te déshabiller. Qu'a-t-elle osé dire ?

Je ne me souviens plus.

La voix se rapprocha, en même temps que le canon de l'arme. Vincent eut l'impression que c'était cette arme qui parlait, tant la voix était hostile, prête à cracher quelque chose de létal.

— Tu as perdu ta langue ?

Je n'arrive pas à parler. Je vais tourner de l'œil.

— Je vais t'aider. Elle a dit : « Quelque chose en moi. »

Quelque chose qui te veut. Mon Dieu. Comment aurais-je pu deviner ?

— Tu as commencé à réfléchir. Toi, comme un idiot, tu imaginais qu'elle parlait de son sexe, que tu venais de calmer, c'est ça ? Oui. À ton âge, c'est ce que l'on pense. Tu réalises à quel point tu étais dans l'erreur ?

« Il faut que je me contrôle sinon tu vas me prendre pour une trépanée. »

— Laure n'a jamais été qu'une enveloppe vide, Vincent. Elle ne reviendra plus. C'est moi le patron. Je contrôle le moindre de ses gestes. Alors maintenant, dis-moi mon nom. Je veux que tu m'appelles, que tu me souhaites la bienvenue dans ce monde. Fais comme si Laure était morte. Ouvre grand ta bouche et appelle-moi. Dis-moi quel est mon prénom.

Je ne peux pas.

L'arme s'approcha de la tempe de Vincent.

— Fais un effort.

Je ne sais pas comment on vous appelle ! Je ne sais pas !

— Tu as le visage crispé. On dirait que tu t'apprêtes à recevoir la bonbonne d'oxygène sur la nuque. Je te comprends. Il y a vraiment de quoi avoir peur. Crac, puis rideau. Ou bien : toute une vie à regarder les autres se mouvoir, alors que toi, sous la glotte... tout est mort jusqu'aux orteils. Il reste juste le souvenir de la douleur, paraît-il. Alors, dis-moi, quel est mon prénom ?

Arrêtez ! Je ne sais pas ! Milos, Bramans, eux doivent savoir, mais pas moi !

L'arme s'éloigna.

— Tu vois Vincent, ton silence en dit long. Tu ne sais rien. Tu as beau utiliser un énorme dragueur de fond, comme ton super *Big Brother*, tu ne captures que des images. Du virtuel. Des pixels sur un écran ou sur du papier. En fait, pour toi, je n'existe même pas. C'est pour ça que tu ne m'as pas vu alors que j'étais sous ton nez.

La voix se mit à lui murmurer à l'oreille.

— Au plus près, Vincent. J'étais au plus près. Je peux dire quelle tête tu tires quand tu jouis. Ou quand tu te prends un mur dans la figure. Mais nos mondes ne peuvent s'interpénétrer. On n'est pas dans la même dimension. Ta voix ne peut pas me parler, tes mains ne peuvent pas me toucher. Pose-toi la question : et si tu n'étais qu'une illusion pour les vrais gens ? Toi et tes filets cybernétiques aussi grands que Paris ? Tu t'imagines ? Ça expliquerait bien des choses. Un exemple au hasard : tu as couché avec Alice des semaines durant et ça n'a même pas servi à faire germer quoi que ce soit dans son utérus. Heureusement que quelqu'un d'autre s'en était chargé avant. Un homme, un vrai. Pas un avatar comme toi. Allez, fais un effort. Appelle-moi par mon prénom.

— Je ne sais pas. Je ne sais pas.

— Vraiment ? Tes amis les ordinateurs ne t'ont pas donné la réponse sur un plateau d'argent ?

Vincent baissa la tête. Il n'y avait rien d'autre à faire. Les coups allaient pleuvoir, ou une balle partir. Restait à savoir quand.

— Tu m'auras déçu jusqu'au bout. Je me libérerai seul. Je vais ouvrir le ventre de ta très chère Laure, à peine quelques centimètre au-dessus de l'endroit où tu as planté ton sexe, il y a – attends, laisse-moi réfléchir – quarante-cinq heures. Je parie que tu as pris ton pied, mais que tu as regretté ensuite. Genre : je me suis fait avoir. Je me trompe ?

Vincent tenta de rejeter la voix qui lui parlait, dont le timbre presque hypnotique exacerbait à l'extrême la tension qui régnait dans tout son corps. Le jeune homme parvint à articuler :

— La maison...

— Tirtiaux ? Je n'ai pas eu le choix. Trop de traces ADN. Ton arrivée sur place n'était pas prévue, mais elle n'a rien changé à mes objectifs. En revanche, j'ai tout de suite compris le parti que je pourrais tirer de ta présence. Il suffisait de te faire croire qu'il était deux heures du matin lorsque nous étions sur le chemin de Bruxelles. Vu l'état dans lequel tu étais, faire passer un podcast pour un vrai bulletin d'information était un jeu d'enfant. Le reste, tu l'as fait tout seul, exactement comme je l'avais prévu.

— Et Anne ?

— Elle n'a eu que ce qu'elle méritait. Cette petite conne a consacré des mois à tenter de réparer l'irréparable. Une vraie samaritaine, le désespoir en plus. Au final, elle n'aura réussi à sauver personne. Elle n'a pas souffert, si ça peut te consoler. Elle était déjà partie quand les balles l'ont envoyée au sol. Pour Laure, ce sera une autre histoire. Elle va devoir se passer de Xylocaïne à 2%. De toute façon, cela ne l'aurait soulagée que sur l'épaisseur de l'épiderme. Ensuite, quand on écarte le grand droit¹⁶, là... ça devient beaucoup plus sérieux.

— Laissez Laure tranquille. S'il vous plaît.

— Œil pour œil ! hurla subitement la voix. Elle et sa sœur méritent largement l'enfer.

Vincent ne put refréner les tremblements qui lui parcouraient tout le corps.

— Tu ne devines toujours pas quel est mon prénom ? reprit la voix. Tu aurais dû tendre l'oreille, tout à l'heure : Anne l'a prononcé au moment de mourir. Laure fera de même, j'en suis sûr. Qu'en penses-tu ? Ce serait si mignon. Les jumelles assassines réunies dans le même soupir.

Vincent renonça à comprendre. De minuscules points lumineux se mirent à danser devant ses yeux, puis il perdirent progressivement de leur éclat. Sa tête bascula sur le côté.

— Je n'ai rien entendu, dit-il. J'étais trop loin.

— Les fouille-merde de beau-papa ne t'ont pas dit quel est le deuxième prénom des jumelles ?

— Non.

Le silence se fit. Vincent l'accueillit comme un bienfait. La tête lui tournait de plus en plus.

La main d'Hérode lui saisit les cheveux.

— Je vais venir au monde et toi, tu vas regarder jusqu'au bout. Ou je

commencerai par une balle dans chaque épaule.



Des milliers d'abeilles dansaient devant les yeux de Vincent. Elles bourdonnaient furieusement, semaient des frissons dans tout son corps mais le jeune homme ne percevait plus aucun bruit. La voix s'était tue, pour ne laisser qu'un minuscule espace aux gémissements. D'où sortait ce scalpel ? Vincent n'aurait pu le dire, mais il était à l'œuvre. La lame avait déjà entamé la chair. Le sang coulait de part et d'autre d'une grossière coupure horizontale, au ras du pubis.

Les mains dépourvues de gants agirent sans trembler sur l'abdomen de Laure Destivelles. Elles écartèrent la peau avec volonté, laissant apparaître une masse sanglante plus sombre.

— Arrêtez, je vous en prie.

— Quel est mon prénom ?

— Je ne sais pas !

Les gémissements devinrent des cris aigus lorsque la lame se mit à trancher profond. Le sang gicla sur le lit.

— Je vais te le dire, dit Hérode, la voix soudain haletante.

Pourquoi est-ce que personne ne vient ?

— Laure et Anne ont toutes deux le même deuxième prénom. *Maximilien*. En mémoire de qui, à ton avis ?

Je ne sais pas !

— Fais un effort. C'était un garçon.

Le fœtus parcheminé. Le petit frère.

— Un garçon qui ne demandait qu'à vivre. À connaître sa maman. Elle me désirait autant que mes deux sœurs. Elle était folle de moi, j'en suis sûr. Mais mes sœurs s'y sont mises à deux pour m'empêcher. Pour me cacher. Elles ont cru m'avoir. M'étouffer. Mais tu connais les mamans, elles disent toujours : c'est chacun son tour.

La main gauche de Max saisit l'arme. De la main droite, le scalpel s'approcha des muscles à vif.

— Ne faites pas ça. Vous allez la tuer. Laure, s'il te plaît, ne le laisse pas faire !

— Laure ne t'écoute pas. Je ne t'écoute pas. Il est temps que je vive sans me cacher, Vincent. Anne et Laure ont cru pouvoir se débarrasser de moi. Me jeter comme un simple déchet organique craché par les entrailles de leur mère. Mais Laure a bien vite compris que j'étais toujours là. En elle. Prêt à venir au monde. Elle a vite compris. Elle a

tout fait pour m'en empêcher. J'ai gagné la partie.

L'arme se leva. Les jambes du jeune homme se liquéfièrent.

— Regarde, Vincent. Je t'ordonne de regarder.

Alice, je te demande pardon.

Vincent ferma les yeux et attendit que le coup parte. Épaule gauche ou épaule droite ?

Il sursauta. Et ce fut terminé.

≈

Les bras de Vincent lui faisaient mal, mais pas au point qu'il aurait imaginé.

— Laure ? s'entendit-il prononcer, incapable d'ouvrir les yeux.

— Elle est morte, Vincent. Je suis désolé. Reste calme. Tu es hors de danger.

C'était la voix de Milos. Le jeune homme ne sentait plus le froid des menottes sur ses poignets. Il était allongé. Depuis combien de temps, il ne pouvait le dire.

— Damien? ajouta-t-il.

— Ça ira, dit le lieutenant Bramans, sans autre forme d'explication.

— Dors, ajouta Milos. Tu as des nuits entières à rattraper.

≈

Vincent dormit dix-sept heures exactement, d'un sommeil noir et sans rêve.

Au réveil, il tenta de rassembler ses souvenirs, sans succès. Son cerveau s'était comme simplifié. Il se contenta de déduire des douleurs dans son dos et dans ses bras qu'il avait eu un accident. Un infirmier vint le voir après qu'il eut sollicité sa venue via le petit bouton magique tout rouge qui pendait devant lui. Cela lui permit d'apprendre qu'on viendrait le prendre en charge au matin – mais il ignorait quel matin on était – ce qui constitua l'unique explication qui lui fut accordée. Avec un air de ne pas avoir envie de se laisser déranger, l'infirmier procéda au réglage de sa perfusion, ce qui renvoya Vincent dans les bras de Morphée dans la minute qui suivit.

≈

Il avait déjà oublié ce que l'infirmier lui avait dit lorsqu'en ouvrant les yeux, il découvrit le visage d'Audrey.

Il lui sourit et ce faisant, se demanda depuis combien de temps cela ne lui était pas arrivé.

— On m'a sortie de mon cercueil de Blanche-Neige hier matin, dit-elle. On m'a dit que je pouvais rentrer chez moi... mais en fait, non : je ne peux pas. Scène de crime.

Ce disant, Audrey tourna le regard vers l'entrée de la chambre.

Damien Lefoll se tenait debout, les mains derrière le dos. On devinait son crâne rasé sous l'espèce de filet à provisions blanc qui soutenaient ses pansements.

— J'ai eu une peur de tous les diables, soupira Vincent. Où étiez-vous ?

— On m'a retrouvé dans la douche, dit-il, les traits tirés. J'ai eu plus de chance que mon collègue.

Audrey prit la main de Vincent.

— Donc vous avez eu ce monstre ? Vous étiez dans le bon, quand vous êtes venus me voir ?

Le profileur s'assit dans le siège en face du lit.

— Nous n'étions encore nulle part, mademoiselle, dit-il d'un ton amer. Le monstre, qu'on l'appelle Hérode, Max, ou Laure Destivelles, nous a baladés jusqu'au dernier moment. Nous avons été ses jouets. Nous avons commis de nombreuses erreurs et beaucoup ne nous seront pas pardonnées.

Vincent se revit au moment où le policier au bélier enfonçait la porte de l'appartement.

Lefoll a tiré sur une innocente. C'est lui qui va tout prendre.

— Comment a-t-elle fait ? demanda Vincent.

Lefoll jeta un regard vers Audrey. Un instant, Vincent vit le profileur tel qu'il s'était montré le jour de leur rencontre : prudent à l'extrême, parcimonieux dans les informations qu'il partage. Mais cela ne dura pas. Le policier était physiquement affecté et allait devoir répondre de toutes les erreurs commises au cours de la traque d'Hérode : qu'Audrey ou Vincent en sachent trop ou non semblait ne plus avoir d'importance.

Laure Destivelles était morte allongée sur le lit d'hôpital, les deux mains enfoncées dans l'ouverture qu'elle avait pratiquée elle-même dans son abdomen. Personne n'avait pu expliquer comment elle avait pu rester consciente durant la torture qu'elle s'était imposée, même si à ce moment précis, Max et Laure menaient leur cerveau unique au paroxysme de sa schizophrénie. Une césarienne grossière avait fini par

vider Laure Destivelles de son sang.

Vincent fit la grimace à l'évocation de la scène.

— Laure était méconnaissable, glissa-t-il pour se protéger de la violence du souvenir. Hérode avait pris le contrôle total de ses actes.

— Je sais, dit Lefoll. J'ai vu son regard changer lorsqu'elle a perdu la bataille contre le monstre qu'elle abritait probablement depuis sa toute petite enfance. Des années durant, Laure Destivelles a forgé la personnalité de son fantôme intérieur sous les traits du fœtus de son frère mort « in utero ». Quand Max a pris le dessus, il a attendu le moment précis où j'ai compris que j'avais tué sa sœur par erreur. Et il s'est servi de la bonbonne à oxygène.

— Je n'arrive pas à y croire, glissa Audrey.

— C'est Max qui vous a forcé à tuer sa sœur, Lefoll. Vous n'y êtes pour rien.

Le profileur battit des cils.

— Oh que si, Vincent. C'est bien ça le pire : je lui en ai donné l'idée. C'est comme si j'avais mis en scène moi-même chaque détail de notre intervention, jusqu'à la mort de sa sœur.

Vincent ouvrit des yeux ronds. La culpabilité pesait lourd sur le visage du profileur.

— J'ai dressé le portrait d'Hérode face à Laure Destivelles pour la forcer à réagir. Je n'y suis pas allé de main morte, tu t'en souviens. Mais je ne savais pas qu'en faisant cela, je parlais directement à Max. Lorsque Laure est sortie de nos locaux, elle était certainement furieuse contre moi. Mais Max, lui, jubilait. Je venais de lui donner l'occasion de tuer sa sœur, puisque tous nos soupçons convergeaient vers elle. Si elle s'est réfugiée dans votre appartement, Audrey, c'est pour être sûre de porter notre colère au maximum, sûre que nous agirions avec force car vous avez failli y mourir. Elle a tout mis en scène avec minutie. Elle devait être la victime, sa sœur le monstre sanguinaire. Tout est travesti dans cet épisode. Tout est fait pour accuser Anne. Les cheveux déposés près des traces de menottes, les messages sur le portable de Vincent, la mise à sac de la chambre d'hôtel, l'assassinat de son avocat, tout. Jusqu'au meurtre de sa sœur, qu'elle m'a poussé à commettre.

— Comment a-t-elle fait pour nous bernier lorsque nous sommes entrés dans l'appartement d'Audrey ?

— L'autopsie a révélé qu'Anne était sous sédatif lorsque j'ai tiré. Laure l'avait installée sur la chaise que nous avons retrouvée juste à côté d'elle, et la chaise, sur la table basse, les pieds à la limite du bord, prête à tomber. Ainsi, son buste était à une hauteur comparable à celle d'un adulte en position debout. Anne ne nous a jamais adressé la parole. C'est Laure que nous avons entendu hurler, c'est Laure qui a

tiré. Avant que nous n'entrions, elle s'est injecté elle-même une dose non létale de Diprivan.

La jeune femme serra la main de Vincent.

— Je ne suis pas sûre qu'Audrey ait envie d'en entendre plus, dit-il au profileur.

— Laissez, dit-elle. Continuez. Je me sentirai mieux après.

Lefoll reprit.

— Laure nous a toujours vendu l'idée qu'elle protégeait sa sœur Anne. Elle a minimisé ses erreurs de jeunesse, elle subvenait à ses besoins matériels. Mais lorsque la personnalité de Max, ou d'Hérode, prenait le dessus, Laure se dissimulait systématiquement sous l'apparence de sa jumelle. Ainsi, dans l'hypothèse où nous arriverions à remonter jusqu'à elle, les témoins nous auraient orientés vers sa sœur. C'est pour cela que sur les vidéos trouvées jusqu'à présent, où l'on croit voir Anne, en réalité, l'absence du flocon de Koch trahit la présence de sa sœur.

— Pourtant c'est Anne que l'on voit sur l'autoroute, dit Vincent, lorsqu'elle est à ma poursuite.

— Non, c'est encore Laure. Tu as travaillé sur les photos : les motifs sont grossiers. C'est une imitation, faite au crayon à maquillage, qu'elle nous montre pour qu'on soupçonne sa sœur. Il lui faut juste se faire repérer par des caméras et le tour est joué.

— Dans ce cas, *Crowdscan* aurait pu confondre les sœurs tout le temps ?

— Oui et non. Nous avons découvert qu'Anne Destivelles a aussi parcouru la France, tout comme sa sœur, et qu'elle s'est rendue aux mêmes endroits.

— Pourquoi ?

— Pour réparer les atrocités commises par sa sœur. Pour mettre la main sur les flacons qu'elle semait un peu partout. Elle est probablement passée par Tirtiaux.

— Donc elle était au courant de tout.

— C'est fort probable. Anne espionnait sa sœur pour la couvrir mais Laure n'a pas hésité à la sacrifier.

— C'est Anne qui aurait tué Isabelle Dumont et ses filles ?

— Nous ne sommes pas encore sûrs du détail de ses déplacements. Mais ce que nous savons, en revanche, c'est que Laure téléchargeait régulièrement des *podcasts* d'information de plusieurs radios. Elle était donc en mesure de te faire écouter le flash info de deux heures du matin au retour de Bastogne, alors qu'il était bien plus tard.

Avec le tableau de bord éteint, soit-disant pour m'éviter de nouveaux maux de tête.

Vincent se tut. Le regard d'Audrey prit la fuite en direction de la fenêtre.

— J'ai une petite sœur, dit-elle. Je comptais l'appeler pour qu'elle m'héberge. Je sais déjà qu'elle dira oui, sans la moindre hésitation. Je ferais pareil pour elle. Je ne comprends pas comment des choses aussi simples que les liens qui unissent deux sœurs puissent à ce point se pervertir.

Lefoll sembla tout à coup avoir perdu toute envie de poursuivre.

Quelques secondes s'égrenèrent avant que Vincent ne reprenne la parole.

— Où sont le lieutenant Bramans et Milos ?

— Avec di Ciamarella. Ils tentent de – disons – verrouiller cet aspect de notre problématique.

Le regard de Vincent croisa celui d'Audrey.

— Je l'ai appelé avant qu'ils n'y aillent, poursuivit le profileur. Il ne m'a rien promis quant à l'issue du rendez-vous en cours. Mais il m'a fait noter ceci, pour vous deux. Je le donne à qui ?

Audrey tendit la main, lut le texte et le montra à Vincent. C'était une adresse, en Italie.

— « Cimitero », fit Audrey. Je suppose que ça veut dire « cimetière ».

Elle baissa la tête un instant, puis, serrant la main du jeune homme, ébaucha un sourire en murmurant :

— On devrait y aller ensemble, je crois.

Épilogue

*Le pouvoir de l'homme s'est accru dans tous les domaines
excepté sur lui-même*

WINSTON CHURCHILL

Au printemps 2013, quelques jours avant que Damien Lefoll ne retourne au travail, Bruce Guillon se présenta à son domicile privé. Après les politesses d'usage à propos des séquelles – heureusement en bonne voie d'être oubliées – de l'agression subie à l'hôpital, la conversation entre les deux hommes s'orienta immédiatement vers l'avenir professionnel du profileur. Lefoll sauverait sa tête à une seule condition : faire en sorte que l'affaire désormais renommée « des Saints Innocents » – et tout ce qui concerne de près ou de loin la traque d'Hérode – reçoive le même traitement qu'une somme de faits divers isolés. Lefoll disposerait de toute l'assistance nécessaire pour que les multiples rapports soumis à sa hiérarchie ne présentent aucune aspérité. Guillon, de son côté, tiendrait la presse à distance, comme il n'avait d'ailleurs jamais cessé de le faire depuis le 13 janvier. Dans ce cadre, il était mandaté pour obtenir des garanties de la part d'Albano di Ciamarella.

L'industriel et homme de presse se rendit à Paris dans la semaine qui suivit cet entretien. Lefoll ne sut jamais qui avait pris place à la table des négociations, mais le fait de savoir que le rendez-vous avait été organisé Place Beauvau lui laissa imaginer l'importance accordée au rendez-vous. Guillon lui rapporta que durant cet entretien, di Ciamarella, loin d'être impressionné, avait réussi à s'attirer l'inimitié de tout le monde. Après quelques minutes d'écoute attentive de ses interlocuteurs, il avait pris la parole et inversé les enjeux en deux phrases. Tant que la police garantissait que personne dans ses rangs – le terme « rangs » étant à entendre, selon ses dires, au sens le plus large – n'aurait à subir ni sanction, ni préjudice, le secret autour de l'affaire des Saints Innocents, entre autres choses, serait bien gardé. Face aux regards surpris et irrités par une telle arrogance, di

Ciamarella déposa sur la table une enveloppe contenant plusieurs documents. Les premiers représentaient un schéma de configuration réseau représentant le « montage » nécessaire à *Crowdscan* pour pénétrer les réseaux de téléphonie mobile et tous les appareils reliés à ceux-ci. Un serveur appartenant à la DCRI était entouré de rouge.

Lorsque les voix s'élevèrent pour dénoncer le contenu de ce document, dont il serait démontré au besoin qu'il s'agissait d'un faux, di Ciamarella leur conseilla de consulter le reste du dossier, constitué uniquement de photos. Elles représentaient le conducteur d'un scooter circulant au petit-matin dans une rue déserte de Paris. di Ciamarella avait immédiatement attiré l'attention de ses interlocuteurs sur d'autres clichés, pris quelques minutes plus tard dans une cage d'escalier, et ne laissaient aucun doute ni sur l'identité du pilote, ni sur sa destination. Guillon précisa à Lefoll qu'il fut ensuite rapidement décidé que chacun conserverait le silence.

Près d'un an plus tard, Damien Lefoll connut une période de sommeil agité, après que la presse people se soit finalement emparée du sujet « scooter ». Contrairement à ses craintes, personne ne vint l'interroger, ni à propos d'une histoire de femmes enceintes victimes d'hémorragie, ni à propos de procédés illégaux d'investigation. Il n'y vit que deux explications possibles : soit l'Élysée ne pouvait plus se fier à certains membres du gouvernement, soit la montée de la menace terroriste dans l'hexagone avait grandement modifié les priorités du Ministère de l'Intérieur. Lefoll se dit qu'à la réflexion, les deux thèses n'étaient pas forcément inconciliables.

Bruce Guillon confirma les impressions de Damien Lefoll à propos des menaces terroristes quelques jours plus tard, lorsqu'il vint à nouveau le trouver, lui expliquant qu'il serait désormais chargé d'exploiter *Crowdscan* sur une échelle encore jamais envisagée : aéroports, gares, ports... aucun endroit de passage ne serait épargné. Le projet disposait de budgets colossaux et son exécution durerait deux ans au moins. À terme, toute caméra située dans l'espace public sur le territoire national français pourrait être interrogée en temps réel par un *Crowdscan* survitaminé. Lefoll apprit que le capitaine Bramans était nommé à la tête de l'équipe chargée du déploiement des relais de contrôle dans tous les départements de l'hexagone. Dans ce cadre, Guillon était en recherche active de profiteurs talentueux pour structurer et organiser l'inévitable ras-de-marée d'informations que la mise en service des systèmes engendrerait. Lefoll promit à Guillon de réfléchir à son offre, tout en se disant que l'implication de Bramans constituait déjà une option raisonnable pour que le passé reste à sa place.

Vincent Ghesquières ne fut pas impliqué dans ce nouveau projet, Milos guère plus. La vente des licences fut fructueuse pour l'entreprise, eu égard au nombre de machines concernées, mais le travail de configuration n'offrait en réalité rien de vraiment nouveau par rapport aux travaux de Vincent en 2012 et 2013. Il fut donc exécuté par la nouvelle équipe que le capitaine Bramans avait constituée.

Le jeune informaticien demeura sous les ordres de Milos Kinski et orienta ses activités vers la formation du personnel recruté à tour de bras par l'entreprise, pour faire face à la demande du marché. Il installa un centre de formation à Munich et un autre à Paris, ce qui lui permit de revoir régulièrement Audrey.

Ils ne se rendirent qu'une seule fois à Alessandria.

Aussi loin qu'il puisse se rappeler, Vincent n'avait jamais parlé aussi peu durant un voyage, fût-il réduit à trois jours. Audrey, muette elle aussi jusqu'à ce qu'ils se retrouvent face à la stèle de marbre blanc généreusement fleurie, s'était montrée soulagée et détendue ensuite. Comme Vincent l'avait anticipé, Albano di Ciamarella avait été mis au courant de leur voyage, mais n'avait pas pris l'initiative de les y rencontrer. Trois jours plus tard, Audrey et Vincent prirent chacun connaissance d'une lettre signée par les parents d'Alice. Les deux textes n'étaient pas identiques, mais ils contenaient le même message, poliment tourné : le couple était touché de l'hommage qu'ils avaient rendu à leur fille et au nom des moments et des projets qu'ils avaient partagés avec elle, Audrey et Vincent seraient toujours les bienvenus à Alessandria.

Après en avoir longuement discuté, Vincent et Audrey décidèrent de répondre ensemble aux parents d'Alice.

Le 7 janvier 2015, Vincent Ghesquières remettait à jour une présentation destinée à ses clients lorsqu'il se retrouva nez à nez avec son directeur technique, entré dans la pièce à pas de loup. Il lui tendit sa tablette sans mot dire.

L'informaticien visionna les images.

Il leva nerveusement les épaules à l'évocation de la fusillade qui avait éclaté à Paris deux heures plus tôt.

— Guillon et Lefoll viennent de m'appeler, dit Milos. Je prends le premier Thalys disponible. Ils ont l'identité des auteurs du carnage. Et

de nombreuses photos.

— S'ils ont des photos, ils ont largement de quoi lancer les recherches. Pourquoi ont-ils subitement besoin de vous ?

— Pour stopper ces types le plus vite possible, par tous les moyens possibles.

— C'est-à-dire ?

Vincent comprit une seconde plus tard, lorsque l'index de Milos vint désigner la petite caméra de son smartphone.

— Ils veulent remettre ça ? Alors que tous les médias sont à l'affût ?

— Oui. La décision a été prise au plus haut niveau. Nous allons refaire dès ce soir ce que nous serons ensuite priés de nier avoir jamais envisagé.

Hamme, le 22/2/2015.

Cher lecteur, si ce roman s'est présenté à vous bien peigné lavé habillé chaussé, vous le devez à une « dream team » armée d'impitoyables crayons rouges. Liliane, Catherine, Raymonde, Olivier, Marc, Isabelle, je tiens à vous remercier pour votre travail méticuleux, constructif et enthousiaste.

Même si *Innocenti* reste une fiction dont l'unique vocation est de vous inciter à tourner les pages, une partie non négligeable du plaisir d'écrire tient dans le souci de la vraisemblance du scénario. Mes remerciements vont à Pascal – critique aussi enthousiaste qu'indulgent de mon premier roman, et conseiller éclairé pour ce récit – pour m'avoir permis de slalomer entre les pièges qui menacent la crédibilité « policière » de l'intrigue.

Et puisque pour livrer une bonne histoire, il vaut mieux partir d'une bonne idée, je dois à Isabelle, la femme de mon cœur et pour le coup ma maïeuticienne préférée, l'idée de mettre en scène un monstre tel qu'Hérode. Puisque le serial killer m'a été gracieusement offert, mon grand plaisir a été de vous cacher sa véritable identité jusqu'à l'extrême limite, en même temps que je lui trouvais une vraie personnalité.

J'implore aussi le pardon d'Isabelle et des médecins qui l'entourent, pour les couleuvres que je vous ai fait avaler, cher lecteur, quant au mode de propagation du streptocoque « mangeur de chair ». Tout ceci n'est que fantasme d'auteur.

Et à propos des événements auxquels j'ai arrimé le début et l'épilogue de mon intrigue... si je me suis permis de mettre en scène les premiers meurtres durant les deux manifestations de janvier 2013, les événements tragiques du début de l'année 2015, quant à eux, ne méritaient aucun travestissement. La réalité est là, cruelle et incontournable : quelle que soit la force dramatique des événements de notre époque, nous pourrions tous en devenir tôt ou tard les paparazzi.

A bientôt j'espère,



Du même auteur

Alvéoles (roman)

Des vertes et des pas mûres (nouvelles)

La jeune mariée de coton bleu (nouvelle – ebook)

Il y a des nuits comme ça (nouvelle – ebook)

La maîtresse d'écume (nouvelle – ebook)

La part des anges (nouvelle – ebook)

Performance capture (nouvelle – ebook)

Diffusion

www.amazon.fr

www.atine-nenauud.be

Crédit illustration

Fleurine Rétoré

1. Signorina : mademoiselle.
2. DCRI : Direction Centrale du Renseignement Intérieur, issue de la fusion des RG (Renseignements Généraux) et de la DST (Direction de la Surveillance du Territoire). La DCRI s'appelle depuis 2014 la DGSI (Direction Générale de la Sécurité Intérieure).
3. PMA : procréation médicalement assistée
4. VPN : Virtual Private Network. Connexion sécurisée permettant de « creuser un tunnel » entre un ordinateur personnel et un réseau d'entreprise.
5. DNS : Directory Name Server: service destiné à transformer les adresses « explicites » (par exemple l'adresse d'un site web) en adresse IP. Lorsqu'un nouveau site apparaît sur le Net, les DNS mettent à jour leurs tables de transformation.
6. CEO : Chief Executive Officer, Directeur général.
7. FIV : Fécondation In Vitro
8. eID: carte d'identité électronique belge.
9. RFID (Radio Frequency Identification) : étiquette autocollante ou puce électronique capable de stocker l'identification d'un objet et d'autres informations. Certains de ces objets disposent d'un petit émetteur (comme les puces électroniques implantées à certains animaux), d'autres nécessitent l'usage d'un lecteur approprié.
10. CIO : Chief Information Officer, directeur du département informatique ou directeur technique d'une entreprise.
11. SANEF : groupe gestionnaire de nombreuses autoroutes, entre autres celles du nord de la France.
12. Lire : « Alvéoles », 2010
13. SSL V3 : protocole de chiffrement de données, remplacé par le protocole TLS, plus largement diffusé.
14. DGSE : Direction Générale de la Sécurité Extérieure
15. Thémis, déesse grecque de la justice et de l'équité, est souvent représentée munie d'une balance composée de deux plateaux suspendus à un fléau.
16. Muscle de l'abdomen.

Table of Contents

Sourdine
Impatience
Désillusions
Déplacements
Inconfort
Volte-face
Intrusions
Trajectoires
Faux-semblants
Épilogue